GOVERNMENT OF INDIA

ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO 9318

CALL No. B Pa 11 | Cha

D.G.A. 79


OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHAEOLOGY
Library Reg No
INDIA

CINQ CENTS

CONTES ET APOLOGUES

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHÆOLOGY
Library Regr. No. 7 of 1920

CINQ CENTS

CONTES ET APOLOGUES

EXTRAITS

DU TRIPIṬAKA CHINOIS

ET TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR

ÉDOUARD CHAVANNES

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY New Delhi

PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

9316

TOME I

BPa 11
Cha

Ref 294.3095l
Cha

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1910

D 6093
INDIA.

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.
Acc. No. 9316
Date 6.8.57
Call No. BPa 11
Cha

INTRODUCTION

Dans les contes de l'Inde, certains nombres sont consacrés par une tradition immuable. Le nombre de cinq cents est l'un d'eux. S'agit-il de marchands qui s'aventurent sur la grande mer pour quelque expédition d'où ils rapporteront des richesses fabuleuses, ils sont toujours cinq cents ; cinq cents sont les aveugles et cinq cents les voleurs ; les éléphants, les cerfs, les singes ou les paons vont par troupes de cinq cents. En file de cinq cents se présenteront donc aussi les textes dont je donne la traduction. S'il fallait justifier l'importance que j'attribue à un nombre, maint autre recueil célèbre pourrait être invoqué : n'avons-nous pas dans le Tripiṭaka le *Livre des Cent apologues* ? la littérature arabe ne nous offre-t-elle pas les *Cent Nuits* et les *Mille et une Nuits* ? Pour quelle raison, en effet, s'arrêterait-on dans la recherche des contes si on ne s'imposait pas par avance quelque chiffre qui mette une borne à un travail de sa nature illimité ?

I

Les cinq cents contes qu'on va lire sont tirés de divers ouvrages. Le premier volume, comprenant les nos 1-155, renferme la traduction des deux recueils qui furent publiés

par le religieux *Seng-houei*, mort en l'an 280 de notre ère. *Seng-houei* était issu d'une famille soghdienne qui, depuis plusieurs générations, s'était transportée en Inde; son père était venu s'établir au Tonkin à cette époque de la première moitié du troisième siècle de notre ère où les relations maritimes paraissent avoir été fort actives entre l'Inde et l'Indo-Chine. *Seng-houei* lui-même se rendit, pour exercer son prosélytisme, à Nanking, où il arriva en 247 p. C. ; c'était alors le temps où *Souen K'iuan* (229-252 p. C.) venait de faire, pour la première fois, de cette ville la capitale d'un grand royaume qui comprenait les provinces du Sud-Est de la Chine. La religion bouddhique n'avait guère pénétré dans ces régions encore peu civilisées ; sans doute, lors des troubles qui avaient agité l'empire quand s'effondrait la dynastie des *Han* orientaux, un Indoscythe nommé *K'ien* s'était réfugié vers 220 p. C. à Nanking et y avait traduit divers ouvrages bouddhiques; mais il n'était pas un çramaṇa : c'était un de ces laïques dévots qu'on nommait upâsaka ; il ne paraît pas avoir cherché à convertir les foules. *Seng-houei* était d'un tempérament bien différent; cet apôtre zélé prétendit imposer sa foi au souverain lui-même ; il provoqua un miracle pour se procurer une vraie relique dont les propriétés surnaturelles frappèrent *Souen K'iuan* de stupeur; d'autre part, afin de rendre accessibles à des âmes incultes et rudes les enseignements de la religion, il laissa de côté les dissertations subtiles sur la métaphysique et traduisit en chinois plusieurs des récits anecdotiques qui abondent dans le Tripiṭaka. Ce fut ainsi qu'il écrivit les deux seuls ouvrages qu'il nous ait laissés.

Le premier de ces deux livres est le *Lieou tou tsi king* ou Recueil de sûtras sur les six pâramitâs. C'est un recueil où les contes sont classés suivant qu'ils se rapportent à l'une ou l'autre des six vertus qu'on appelle pâramitâs parce qu'elles font « passer » l'homme sur la

rive où l'on est à l'abri des agitations de ce monde. Ce mode de classement nous est connu par ailleurs : le Čariyâ piṭaka, en pâli, est une collection de jâtakas dont l'ordre de succession est déterminé par la pâramitâ à laquelle ils se rapportent; d'autre part, au dire de Târanâtha (1), Açvaghoṣa avait projeté de raconter cent existences antérieures du Bodhisattva correspondant dix par dix aux dix pâramitâs. Ce cadre paraît s'être transmis, en même temps que certains contes, jusqu'en Europe, et c'est bien lui que nous retrouvons dans le livre d'Étienne de Bourbon († vers 1261) où les anecdotes sont rangées suivant les sept dons du Saint-Esprit qu'elles illustrent (2).

Seng-houei a-t-il traduit littéralement un livre bouddhique de l'Inde ou est-ce lui qui a fait un choix de récits divers et qui les a groupés d'après les pâramitâs ? J'avais adopté d'abord la seconde alternative (t. I, p. 1, n. 1), parce que la plupart des contes que nous trouvons ici figurent effectivement dans divers autres ouvrages d'où ils peuvent avoir été tirés; considérant cependant, d'une part, que ces contes se présentent dans le *Lieou tou tsi king* sous une forme qui n'est jamais rigoureusement identique à celle qu'ils ont ailleurs, et d'autre part, que le préambule du *Lieou tou tsi king* semble en faire un véritable sûtra commençant par la formule usuelle : « Voici ce que j'ai entendu raconter », pour ces deux raisons, je serais disposé maintenant à ne plus rejeter aussi nettement l'hypothèse d'un texte hindou dont le *Lieou tou tsi king* ne serait que la traduction pure et simple.

(1) *Târanâtha's Geschichte des Buddhismus in Indien*, trad. Schiefner, p. 92.

(2) *Anecdotes historiques, légendes et apologues tirés du recueil inédit d'Étienne de Bourbon, dominicain du treizième siècle*, publiés pour la Société de l'histoire de France par A. Lecoy de la Marche, Paris, 1877. Il est à remarquer que le recueil d'Étienne de Bourbon est inachevé; il traite des dons de Crainte, de Piété, de Science, de Force, et partiellement du don de Conseil; il n'a pas eu le temps de traiter des dons d'Intelligence et de Sagesse.

La même question ne se pose pas pour le *Kieou tsa p'i yu king* (1) ou « Ancien livre d'apologues divers » qui est manifestement un recueil composé tout entier par *Seng-houei*. On peut même dire qu'ici le traducteur, non seulement a choisi les textes lui-même, mais encore les a arrangés à sa guise en les écourtant fort ; c'est ainsi que le n° 120 ne devient intelligible que si on se reporte soit au Kumbhakârajâtaka (*Jâtaka*, n° 408), soit au récit du *Ken pen chouo yi ts'ie yeou pou pi tch'ou ni p'i nai ye* (*Trip.*, XVI, 10, p. 14 r°-v°) ; ou encore, le n° 124 n'est explicable que si on a recours à un autre récit tel que celui de notre n° 401. Enfin, les sept paraboles par lesquelles se termine cet ouvrage sont nettement différentes de tous les contes qui précèdent et n'ont été introduites que pour servir à la glorification du système mahâyâniste.

Si le *Kieou tsa p'i yu king* de *Seng-houei* est connu sous ce nom de *kieou* « l'ancien », c'est afin de le distinguer d'un autre recueil du même genre qui fut composé en l'an 401 de notre ère par le fameux Kumârajîva ; né d'un père venu de l'Inde et d'une princesse de Koutcha, Kumârajîva fut la lumière de Koutcha, avant d'étonner de son savoir *Lu Kouang* qui régnait à *Leang tcheou*, puis *Yao Hing*, de la dynastie des *Ts'in* postérieurs, qui avait sa capitale à *Tch'ang-ngan*. Le recueil d'apologues qui porte le nom de Kumârajîva nous est parvenu sous deux formes différentes, ce qui prouve qu'il resta ouvert aux additions ou aux suppressions que les éditeurs introduisirent à leur gré ; c'est par la traduction de ces deux rédactions que s'ouvre notre second volume (n^os^ 156-232). Nous y avons joint quelques extraits (n^os^ 233-236) d'un autre *Tsa p'i yu king* en deux chapitres qui passe pour être de l'époque des *Han* postérieurs (25-220 p. C.).

(1) Dans les deux premiers volumes, j'ai transcrit *pi* le caractère 譬, suivant en cela l'exemple de Stanislas Julien. La prononciation *pi* paraît en effet autorisée ; mais la prononciation *p'i* est préférable.

Bien différent des divers *Tsa p'i yu king* est le *Po yu king* (nos 237-334) ou Livre des cent comparaisons. Il est formé de quatre-vingt-dix-sept morceaux fort courts qui, pour la plupart, sont des satires de la bêtise humaine et n'ont rien de religieux; ce sont de ces anecdotes plaisantes par lesquelles le bon sens populaire s'égaie aux dépens des sots. Cependant un certain Samghasena les rassembla et en fit des récits édifiants d'où il déduit d'une manière souvent fort artificielle des réfutations de l'hérésie et des leçons de vertu; j'ai supprimé, dans la plupart des cas, cette superfétation morale qui ne fait pas partie intégrante du récit primitif. Le *Po yu king* a été traduit en chinois par un disciple de Samghasena nommé Gunavṛddhi, qui mourut en 502 p. C. Bon nombre des historiettes qui le composent sont déjà connues en Europe, car ce sont elles qui constituent le tiers environ des cent douze contes et apologues hindous que Julien publia en 1859 sous le titre *Les Avadânas*.

La dernière partie de mon second volume (nos 335-399) comprend quelques extraits des traités de discipline. Les disciplines des diverses sectes renferment, en quantités plus ou moins grandes, des contes qui, parfois, se retrouvent chez plusieurs d'entre elles. Entre toutes ces disciplines, celle des Sarvâstivâdins et de ses diverses subdivisions est la plus riche; c'est aussi celle qui nous est la mieux connue, car c'est à elle que Schiefner a emprunté pour les traduire en allemand presque tous les récits qui ont paru plus tard dans la traduction anglaise de Ralston sous le titre de *Tibetan Tales*. Recueillir tous les contes qui figurent dans les traités de discipline serait une tâche presque impossible à remplir, d'abord parce qu'ils sont en trop grand nombre, en second lieu parce que la plupart d'entre eux sont de plates, et parfois d'obscènes inventions de moines, enfin parce que certains ont été manifestement altérés ou écourtés. Si donc on ne

veut pas imiter les Chinois qui ont traduit dans leur intégralité les traités de discipline, et si on recule devant l'immensité d'un effort auquel le zèle religieux ne peut plus nous inciter, il faudra de toute nécessité que nous fassions une sélection des meilleurs parmi les contes qui sont enfouis dans ce fatras. Ce parti était déjà celui auquel s'étaient arrêtés certains auteurs de l'antiquité hindoue : les belles recherches de MM. Huber (1) et Sylvain Lévi (2) ont démontré en effet que le Divyâvadâna était un ensemble de fragments qu'on peut replacer, grâce aux traductions chinoises, dans le cadre du vinaya des Sarvâstivâdins. Mais, tout en étant ainsi en mesure de justifier la légitimité de la sélection, il faut reconnaître que le choix est nécessairement déterminé par des considérations subjectives et que les traités de discipline pourront fournir à d'autres chercheurs beaucoup plus que je ne leur ai demandé.

Mon troisième volume débute par le *Tsa pao tsang king* (n^os^ 400-422) ; toutes les parties de ce livre qui n'ont pas été traduites littéralement par moi, ont été du moins analysées, en sorte qu'on pourra se faire une idée du contenu de l'ouvrage entier. Le *Tsa pao tsang king* a été publié en l'an 472 de notre ère dans la capitale des *Wei* du Nord, qui était alors *Tat'ong fou*, au nord de la province de *Chan-si ;* près de cette ville, on peut voir aujourd'hui encore les sculptures dans le roc qui ont été exécutées à la même époque (3) ; le principal instigateur de ces grands travaux d'art fut le religieux *T'an-yao* et c'est ce même religieux qui apparaît, avec un certain *Ki-kia-ye*, comme ayant traduit le *Tsa pao tsang king* (4). *T'an-yao* fut donc

(1) Ed. Huber, *Les sources du Divyâvadâna* (BEFEO, 1906, p. 1-37).

(2) Sylvain Lévi, *Les éléments de formation du Divyâvadâna* (*T oung pao*, 1907, p. 105-122).

(3) Voyez dans l'album de ma *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*, les pl. CV-CLX.

(4) Cf. t. III, p. 1, n. 1.

un des principaux artisans de cette renaissance du Bouddhisme qui suivit la terrible persécution dont le promoteur avait été le ministre *Ts'ouei Hao* († 450 p. C.).

Le *Cheng king* dont je donne quelques extraits (n^os^ 423-438) paraît être au premier abord un recueil très important; en effet, sa date est fort ancienne, puisqu'il fut traduit en l'an 285 p. C. par *Fa-hou;* d'autre part, les contes qu'il renferme sont pour la plupart intéressants. Mais, quand on étudie de plus près cet ouvrage, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est en maint passage d'une désespérante obscurité parce qu'il a été mal traduit en chinois; pour pouvoir en tirer tout ce qu'il renferme, il faudrait au préalable retrouver, pour chacun de ses récits, les textes parallèles qui peuvent exister soit dans la littérature de l'Inde, soit dans d'autres ouvrages du Tripiṭaka chinois.

Le *King lu yi siang* est une anthologie composée en 516 p. C.; il renferme plusieurs textes qu'on ne trouverait pas ailleurs parce que les livres d'où ces textes étaient extraits ont aujourd'hui disparu; tel est ce *P'i yu king* en dix chapitres qui avait été composé à l'époque de l'empereur *Tch'eng* (326-342 p. C.) de la dynastie *Tsin*, par le çramaṇa, le soghdien *Fa-souei* (1); tels encore ces contes qui, comme le n° 439, formaient primitivement des sûtras indépendants. Je me suis attaché à recueillir principalement les textes de cette sorte (n^os^ 439-489).

Le *Ta tche tou louen*, volumineux çâstra traduit d'une manière partiellement incomplète par Kumârajîva entre 402 et 405 p. C., nous a fourni trois contes (n^os^ 490-492). Nous en avons emprunté cinq autres (n^os^ 493-497) à deux ouvrages qui se rattachent aux stances du Dhammapada, à savoir le *Tch'ou yao king* traduit en 398 p. C. et le *Fa kiu p'i yu king* traduit entre 265 et 316 p. C. Les trois derniers de nos cinq cents contes constituent trois sûtras

(1) 晉成帝時沙門康法盛 (*Trip.*, XXXVIII, 1, p. 8 v°).

isolés ; l'un est le fameux récit des dix rêves du roi Prasenajit ; le second traite de Fille de Manguier (Âmrapâlî) et de Jîvaka, le jeune garçon qui fut un merveilleux médecin ; enfin le troisième est l'histoire du prince Sudâna, qui correspond au dernier récit du recueil pâli des jâtakas.

II

Sur un bas-relief d'un temple çivaïte de Prambanan, dans l'île de Java, le sculpteur a placé, à côté du cortège épique dont la pompe déroule sur la pierre la légende du Râmâyana, deux jeunes filles qui le regardent passer ; ce sont deux enfants aux seins à peine formés, mais des colliers à leurs cous, des bracelets à leurs poignets et à leurs chevilles, de lourdes pendeloques à leurs oreilles parent déjà leurs grêles corps d'adolescentes ; accroupies à terre, les mains jointes et posées sur leurs jambes, elles lèvent un regard chargé d'admiration vers le spectacle qu'elles contemplent ; leur présence est symbolique, car elle signifie que, dans la cérémonie dont les figurants s'agitent au premier plan, il faut faire une place à l'impression que la foule immobile et muette éprouve en la voyant ; cette émotion suffit à transformer un défilé théâtral en une procession sacrée. De même, les contes bouddhiques sont inséparables des sentiments qu'ils provoquèrent chez ceux qui les écoutaient, car ainsi seulement ils nous apparaissent sous leur véritable aspect qui est celui d'une prédication religieuse, et non d'une œuvre littéraire ; ils ne sont devenus littéraires que par accident, certains auteurs ayant choisi et fixé ceux qui leur semblaient les plus répandus et les plus intéressants ; mais ils préexistaient à la littérature et n'ont pas été composés en vue d'un public de gens instruits ; pour les

replacer dans leur cadre naturel, il faut donc les mettre dans la bouche de ces moines mendiants qui les répandaient en allant de porte en porte quêter leur nourriture.

De bon matin, le long des rivières du Siam, on voit glisser ici et là des barques minuscules dans chacune desquelles pagaie un moine bouddhique vêtu de jaune et le crâne tondu; ces légers esquifs vont accoster de case en case au ras des pilotis; des femmes qui les ont attendus élèvent alors leurs mains jointes en une grave salutation, puis, sans dire un mot, déposent dans le bol du religieux leur offrande (1). Cette scène se répète à l'infini, inclinant l'un vers l'autre en un même acte de foi le mendiant et la donatrice. Ici se sont maintenus jusqu'à nos jours les rapports entre moines et laïques tels que nous les imaginons dans le Bouddhisme primitif. Pour comprendre quelles pensées inspirent les actes des uns et des autres, nous n'avons qu'à nous reporter à ces pages qui, dans la masse des écrits bouddhiques, sont l'élément le plus populaire, et peut-être le plus ancien, à ces contes et paraboles par lesquels la religion abaissait ses enseignements jusqu'aux humbles; là nous apprendrons, par des exemples mémorables, l'éminente dignité des saints personnages qui ont prononcé le vœu d'observer les défenses prescrites, et l'impérieuse obligation qu'a tout dévot de leur faire la charité, et les bénédictions inépuisables qu'on mérite en les honorant, et les châtiments terribles qu'on encourt en les méprisant. Inversement aussi, pour éprouver la force persuasive de ces vieux récits et leur attirante douceur, nous n'avons qu'à regarder les femmes qui font l'aumône aux petites barques des religieux sur les rives des fleuves siamois et qui sont encore toutes baignées dans l'atmosphère de la légende dorée où s'est complu l'esprit bouddhique; elles nous reportent à deux mille ans

(1) Cf. Lunet de Lajonquière, *le Siam et les Siamois*, p. 113.

en arrière et nous montrent aujourd'hui tels qu'ils furent dans un lointain passé les auditeurs des pieuses fables qu'on redisait pour l'édification des cœurs simples.

La première raison que nous avons de nous intéresser aux contes bouddhiques est donc que, sans ces contes, tout un aspect de la religion nous échapperait. Nous ne comprendrions plus comment le bouddhisme, avec sa doctrine quintessenciée, a pu recruter tant d'adeptes, car nous n'entendrions pas le langage familier qu'il sait tenir quand il veut se rendre accessible aux âmes les plu frustes. Le conte a été le principal instrument de l'évangélisation bouddhique ; la propagation des contes a été ici un effet de la propagande religieuse.

Hiuan-tsang (1) nous dit que, lorsque le roi de Khoten se proposait d'attaquer le roi de Kachemir, un religieux, pour l'en détourner, lui conta les aventures du roi Murdhaja qui se perdit par son insatiable ambition (n° 40). D'autre part, le voyageur chinois *Song Yun* (2) rapporte qu'il a vu à *Fo-cha-fou* (Shâhbâz garhî) une image représentant la touchante histoire du prince Sudâna (n° 500) qui, par esprit de charité, donna son fils et sa fille à un méchant brahmane ; quand les barbares voient cette scène, ajoute le pèlerin, il n'est aucun d'eux qui ne verse des larmes de compassion. Ces deux témoignages historiques nous prouvent l'influence très réelle qu'exerçaient sur les auditeurs ces récits légendaires.

III

Dans le second des contes que nous venons de citer, le récit n'intervient, à vrai dire, que comme le commentaire

(1) *Hiuan-tsang, Vie* (trad. Julien), p. 280.
(2) BEFEO, 1903, p. 420.

d'une représentation figurée. Ceci nous amène à reconnaître dans les contes une nouvelle utilité qui est de nous expliquer divers monuments de la sculpture. Si nous ne possédions pas le vaste recueil des Jâtakas pâlis et le Divyâvadâna sanscrit, nous ne comprendrions point les scènes qui font de la décoration des édifices religieux un nouveau moyen de prédication. Or un jâtaka est un simple conte à la fin duquel on a placé une notice explicative assignant à chacun des héros du petit drame un rôle dans une des existences successives du Bodhisattva. Les jâtakas sont comme une cristallisation du folklore autour d'une personne unique qui est le futur Buddha dans la série de ses transmigrations. C'est ce folklore qui se déroule en images le long de plusieurs édifices et c'est lui aussi que nous retrouvons sous forme écrite dans les contes.

Les beaux travaux de Cunningham, Foucher, Serge d'Oldenbourg, Grünwedel ont amplement démontré l'utilité des jâtakas en tant que commentaire explicatif des bas-reliefs. Sous la baguette magique de ces évocateurs, la vie est revenue animer les vieilles pierres de Barhut, de Sânchi et d'Amrâvati, les ruines de Boro Boudour à Java, les terres cuites du Mangalatcheti à Pagan, en Birmanie. Même après eux cependant il reste encore à glaner, et nous apportons, au moyen de nos contes, quelques identifications nouvelles : dans un médaillon de Barhut (XXVII, 10), on a proposé, hypothétiquement d'ailleurs, de voir le Saṃdhibheda jâtaka (*Jâtaka*, n° 349); or il est évident que le sculpteur a voulu en réalité représenter l'histoire du bœuf qui, enlisé dans un étang de lotus, se défend contre le loup en le prenant avec un nœud coulant; nous voyons donc figurer le bœuf, à moitié enfoncé dans la vase; devant lui se tient le loup qui veut le dévorer; mais il est saisi par la corde vengeresse et nous le revoyons donc pendu par la patte; dans notre conte (n° 377), la corde doit s'enrouler autour de son cou.

Un autre médaillon de Barhut (XXXIV, 2) nous montre un poisson énorme et, au-dessous, un bateau chargé de passagers ; c'est l'histoire de la nef qui allait être avalée par le poisson makara ; mais ceux qui la montaient eurent la bonne inspiration d'invoquer le nom de Buddha, ce qui les fit aussitôt sortir de la gueule du monstre (n° 186).

Dans d'autres cas, la version chinoise nous fournit un détail qui explique telle ou telle particularité d'un bas-relief. En voici un exemple : le Çyâma jâtaka est figuré sur une des portes de Sânchi ; dans l'interprétation très exacte qu'il en a donnée, M. Foucher (1) attire l'attention sur une divinité qui a ressuscité le jeune Çyâma ; ce ne peut être, dit-il, la Bahusundarî de la version pâlie ; d'autre part, le récit du Mahâvastu ne nous est d'aucun secours puisqu'il n'a recours à aucune intervention d'un être surnaturel ; il est probable, ajoute M. Foucher, que ce personnage n'est autre que Çakra. Cette hypothèse est en effet confirmée par la rédaction chinoise (n° 43) qui fait descendre du ciel Çakra pour rendre la vie à l'enfant.

Les contes nous permettent de comprendre, non seulement les bas-reliefs ou les fresques, mais encore les anciennes processions liturgiques où l'on représentait des scènes des existences antérieures du Buddha. Étant de passage à Ceylan en l'an 412 de notre ère, le pèlerin *Fa-hien* raconte (2) que, lors de la fête du milieu du troisième mois, le roi du pays faisait représenter des deux côtés de la route les cinq cents existences passées du Bodhisattva ; ici, on le voyait sous les traits du prince Sudâna (n° 500) ; là, il était le jeune Çyâma (n° 43) ; là encore il apparaissait comme roi-éléphant, ou comme cerf ou comme cheval (probablement les n^os^ 28, 18 et 59) ; les figures étaient peintes et il semblait qu'on vît des personnages vivants.

(1) *Les Bas-reliefs gréco-bouddhiques du Gandhâra*, p. 283.
(2) Chap. XXXVIII ; trad. Legge, p. 106.

Ce texte très important nous amène à reconnaître l'influence qu'ont pu avoir, sur les sculpteurs et peut-être aussi sur les conteurs, les fêtes religieuses où la figuration des jâtakas était l'équivalent de nos mystères du moyen âge (1).

IV

Les contes hindous, une fois transplantés en Extrême-Orient, s'y sont promptement acclimatés. On peut noter à plusieurs signes combien intimement la civilisation chinoise se les assimila. Par exemple, on sait que les petits pieds des femmes chinoises sont souvent désignés par la métaphore « les lotus d'or » (*kin lien*) ; les pas d'une femme sont appelés des « pas de lotus » (*lien pou*), et, dès la fin du cinquième siècle de notre ère, un poète, pour décrire la démarche d'une belle personne, disait : « A chaque pas, elle fait naître une fleur de lotus » (2). Nous avons ici une réminiscence évidente de la légende de la fille de l'ascète et de la biche, Padmavatî qui, partout où elle posait le pied, faisait éclore une fleur de lotus (n° 23).

Souvent, c'est un conte tout entier qui a été tiré du canon bouddhique et qui a été accommodé à la chinoise, en sorte que rien ne trahit plus son origine religieuse et étrangère. C'est ainsi qu'un auteur du sixième siècle (3) raconte, comme une aventure arrivée à un jeune Chinois, le récit qui forme le prologue des *Mille et une Nuits*, et

(1) L'influence du drame liturgique sur l'iconographie chrétienne au moyen âge a été bien mise en lumière dans un ouvrage récent de Hugo Kehrer, *Die heiligen drei Könige in Literatur und Kunst*, et dans un article de E. Male, Les rois mages et le drame liturgique (*Gazette des Beaux-Arts*, octobre 1910).

(2) Cf. t. I, p. 81, n. 3.

(3) Cf. Charles Maybon, *Un Conte chinois du sixième siècle*, dans BEFEO, 1907, pp. 360-363.

qui est en réalité un conte bouddhique traduit en chinois dès le troisième siècle de notre ère (n° 109). Une connaissance plus approfondie du folklore chinois nous amènera sans doute à constater très fréquemment des adaptations analogues.

Il arrive parfois que la littérature chinoise laïque nous informe qu'un conte hindou était connu en Chine avant l'époque où il apparaît dans le Tripiṭaka. Dans un ouvrage traduit en chinois en l'année 721, on trouve le conte suivant : « Il y avait un homme qui prétendait qu'il serait capable d'entrer dans la grande mer et de s'asseoir au fond. Après que cet homme eut regardé la mer, il se mit à agiter ses mains et ses pieds dans la flaque d'eau qui recouvrait l'empreinte du pied d'un bœuf, en disant : « Je m'exerce à nager. » Quelqu'un lui adressa ces paroles : « Vous prétendiez naguère que vous entreriez dans la grande mer et que vous vous assiériez quand vous en auriez atteint le fond ; pourquoi aujourd'hui n'entrez-vous pas dans la mer? » Cet homme répliqua : « Je commence par m'exercer dans l'eau qui recouvre cette empreinte du pied d'un bœuf ; ensuite j'entrerai dans la grande mer (1). »

Yu Houan, dans son *Wei lio* qu'il écrivit vers 250 p. C., s'excuse de parler des pays lointains d'Occident sans les avoir visités lui-même : « Je me borne, dit-il, à demeurer dans la flaque d'eau qui remplit l'empreinte laissée par le pied d'un bœuf (2). » L'allusion au conte précité est certaine ; elle prouve que ce conte était répandu en Chine dès le milieu du troisième siècle de notre ère.

Mais, il y a plus, et c'est sans doute une réminiscence de ce même conte que nous trouvons dans le passage où *Houai-nan-tseu* dit : « Dans la flaque qui couvre l'empreinte

(1) *Ta tch'eng sieou hing p'ou sa hing men tch'ou king yao tsi* (*Trip.*, XXIV, 5, p. 11 r°; sur cet ouvrage, voyez Nanjio, *Catalogue*, n° 1380).
(2) Cf. *T'oung pao*, 1905, p. 47.

laissée par le pied d'un bœuf, il ne saurait y avoir des carpes d'un pied de long (1) ». Cependant *Houai-nan-tseu* est un personnage parfaitement historique ; il n'est autre que le prince *Lieou Ngan* qui mourut en 122 av. J.-C. N'est-il pas singulièrement osé de lui attribuer une connaissance, même vague, d'un conte hindou alors qu'il vivait à une époque où le bouddhisme ne s'était pas encore répandu en Chine ? On peut répondre à cette objection par un autre texte : notre conte n° 52 raconte l'histoire du Bodhisattva qui, étant allé commercer dans le pays des hommes nus, jugea bon de se conformer aux coutumes du pays. Or *Houai-nan-tseu* nous parle de *Yu* le Grand qui « lorsqu'il se rendit dans le royaume des hommes nus, enleva ses vêtements pour y entrer et les remit lorsqu'il en sortit, montrant ainsi que sa sagesse savait se plier aux circonstances (2) ».

De ces indices, nous croyons pouvoir conclure que, bien avant l'introduction du bouddhisme en Chine au premier siècle de notre ère, des contes de l'Inde avaient dû pénétrer en Extrême-Orient puisqu'on en trouve des traces dès le deuxième siècle avant notre ère. La question se posera d'ailleurs de savoir si ces contes sont directement venus de l'Inde ou s'ils ne procèdent pas d'une autre source de diffusion qui les aurait envoyés dans la Chine à l'Est et jusque dans l'Inde au Sud. Quelle que soit la réponse à laquelle la science doive aboutir, on voit combien sera utile l'étude approfondie des contes bouddhiques lorsqu'on cherchera à démêler les origines des divers éléments constitutifs de la culture chinoise.

(1) *Houai-nan-tseu*, chap. II, *chou tchen hiun* : 夫牛蹏之涔。無尺之鯉。

(2) *Houai-nan-tseu*, chap. I, *yuan tao hiun* : 故禹之裸國。解衣而入。衣帶而出。因之也。

V

Au point de vue de la science générale du folklore, je voudrais indiquer en quelques mots l'intérêt que peuvent avoir les contes dont je présente aujourd'hui la traduction.

Il y a cinquante ans environ, Benfey publiait cette fameuse introduction au Pantchatantra dans laquelle il soutenait la théorie de l'origine bouddhique et de la transmission par voie littéraire des contes. Cette théorie a été souvent combattue et on en a fait voir les faiblesses : les uns ont cherché à démontrer que les fables ésopiques étaient antérieures à leurs équivalents hindous ; d'autres ont remarqué que certains contes, comme le conte de Rhampsinite tel qu'il nous est rapporté par Hérodote, sont bien plus anciens que les contes parallèles conservés par le bouddhisme ; d'autres ont montré que le bouddhisme n'était pas le seul agent de diffusion des contes hindous et que le Jaïnisme ou le Brahmanisme avaient pu jouer des rôles analogues ; d'autres enfin ont insisté sur la nécessité d'admettre, à côté de la transmission par voie littéraire, la transmission orale qui a dû être beaucoup plus efficace.

Ces objections ont fait voir que la thèse de Benfey ne suffisait pas à tout expliquer. Il reste cependant encore dans cette théorie une part considérable de vérité. Tout d'abord le bouddhisme nous apparaît comme le plus vaste réceptacle de contes qu'il y ait eu au monde ; assurément, il n'est pas l'inventeur de tous les contes qu'il renferme ; il n'a fait le plus souvent que s'annexer, en le complétant parfois, un folklore qui existait avant lui ou à côté de lui ; aussi ne songeons-nous pas à lui attribuer la paternité des

récits qu'il a recueillis ; mais, à part quelques rares exceptions, telles que les fables ésopiques ou le cadre de l'histoire du sage Akhihar (n° 400), ou le conte de Rhampsinite (n° 379), c'est le bouddhisme qui nous a conservé les plus anciennes rédactions écrites de la plupart des contes qui sont le patrimoine commun de l'humanité, et c'est pourquoi il doit être, comme l'avait vu Benfey, le point de départ de nos recherches sur les migrations de ces contes.

Les versions chinoises ont elles-mêmes une grande importance du fait qu'elles sont, dans un grand nombre de cas, antérieures aux textes qui ont été effectivement conservés en Inde. Elles nous fournissent souvent la date exacte et certaine qui est le *terminus* avant lequel le conte existait sous forme écrite.

Les versions chinoises ont encore une autre utilité qui est de nous montrer quel a été le rôle de la transmission littéraire dans la propagation des contes. Nous constatons en effet que, par le moyen de ces versions, tout le folklore de l'Inde a passé en Chine. Or si nous considérons, d'autre part, qu'un travail analogue de traduction avait été fait en turc, en soghdien, et dans plusieurs idiomes de l'Asie Centrale, nous sommes en droit d'admettre que c'est par le moyen de ces traductions dont on retrouve aujourd'hui les fragments à Khotan ou à Tourfan que bon nombre de contes ont dû se répandre dans le monde iranien et, de là, en Occident. La transmission littéraire des contes a sans doute eu, comme Benfey l'avait pressenti, une extension considérable ; elle est en Chine un fait patent; elle a dû se produire de même dans l'Asie Centrale. Peut-être est-ce dans les sables du Turkestan oriental qu'on exhumera les chaînons par lesquels le Barlaam et Josaphat ou le Kalilah et Dimnah se rattachent à la tradition bouddhique de l'Inde.

L'histoire de la migration des contes, pour instructive qu'elle soit, n'embrassera cependant jamais qu'une minime

partie du folklore. La masse énorme des contes ne se laisse pas classifier en arbres généalogiques et nous devons renoncer à savoir comment ils se sont transportés d'un bout du monde à l'autre. Est-ce à dire que l'étude des ressemblances entre les folklores des divers pays soit stérile dans tous les cas où elle ne peut pas aboutir à des rapports de filiation? Faut-il déclarer que la peine prise par les folkloristes pour dresser des listes interminables d'analogies est peine perdue puisqu'ils ne peuvent conclure? A voir le dédain avec lequel certains esprits traitent ces recherches, on pourrait être tenté de croire que telle est leur opinion. Pour ma part, voici comment je comprends la question :

Il faut distinguer deux cas bien nettement différents suivant que les ressemblances qu'on peut établir portent sur des contes entiers ou sur des thèmes ou des traits de conte.

Lorsqu'il s'agit de contes entiers, c'est-à-dire lorsqu'on trouve dans deux ou plusieurs pays différents le même récit avec ses principaux épisodes, le rapprochement s'impose d'abord puisqu'il y a présomption de filiation ; nous pouvons ignorer par quelles voies s'est opéré la transmission ; ce n'est pas cependant une raison pour négliger d'en affirmer l'existence. En outre, un conte peut se présenter à nous sous des formes très diverses : la comparaison de ces différentes formes nous permettra de déterminer quelle était la constitution primitive du conte. Ce conte primitif peut d'ailleurs n'exister intégralement dans aucune des variantes qui nous en ont été transmises, mais, en rapprochant les diverses rédactions, on éliminera ce qui est adventice ; on dégagera ce qui est essentiel et on verra réapparaître le vieux récit dont on n'a plus que des répliques altérées.

Lorsqu'il s'agit de thèmes ou de traits de conte, le problème devient plus complexe ; les études des folkloristes ont per-

mis de reconnaître que les contes sont constitués par la combinaison de certains thèmes fondamentaux auxquels chaque peuple ou chaque narrateur ajoute des détails particuliers. Il faut donc faire le départ entre les éléments transitoires et les éléments permanents d'un conte, puis dénombrer et caractériser ces éléments permanents, enfin montrer suivant quel ordre de séquence on les a combinés ; on aboutit ainsi à une sorte d'algèbre où on établit l'équation : tel conte égale thème *a*, plus thème *b*, plus thème *c*, etc.

Ces éléments moléculaires que sont les thèmes échappent aux prises de l'histoire ; il serait vain d'en chercher l'origine, car bon nombre d'entre eux appartiennent aux temps où l'écriture n'existait pas encore. Ils sont, à vrai dire, un mode de penser primitif ; d'une part, ils expriment toute l'expérience humaine qui, à ses débuts, est conçue par l'esprit, non sous forme abstraite, mais comme spécifiée dans des cas concrets ; d'autre part, ils supposent un animisme qui doue de raisonnement tous les êtres de la nature. Notre intellect a pour ces modes de représentation une affinité si grande que, dès qu'il les a vus, il ne les oublie plus ; peut-être même en conserve-t-il par hérédité comme une sorte d'accoutumance qui les lui rend familiers aussitôt qu'on les lui montre. Comment expliquerait-on autrement la vitalité extraordinaire des paraboles qui ont servi successivement à illustrer les enseignements de religions diverses parce que chaque religion à son tour y trouvait un moyen d'évoquer dans l'âme ce qui en est le tréfonds moral ? Comment expliquerait-on la valeur pédagogique des fables de La Fontaine qui doivent leur succès auprès des enfants, non aux qualités littéraires de l'auteur, mais aux emprunts faits aux plus vieilles traditions ? Les thèmes de conte sont en dehors du temps présent et de l'individu ; ils appartiennent à ces pensées sociales qui se sont constituées à travers des siècles innombrables et qui nous dominent aujourd'hui

de tout le poids de leur long passé ; ils ont donc un intérêt capital pour le philosophe qui démêle en eux les éléments d'une psychologie des peuples fondée, non sur des abstractions, mais sur des réalités. A ce point de vue, la science des contes est une des plus difficiles et des plus profondes auxquelles on puisse se livrer. Si la présente publication est de quelque utilité à ceux qui s'y consacrent, j'estimerai qu'elle a atteint son but.

N. B. 1. — Je dois remercier mon collègue et ami, M. Sylvain Lévi, qui a bien voulu revoir avec moi les épreuves de ce travail ; les avantages que j'ai retirés de sa précieuse collaboration seront évidents aux yeux de tous ceux qui liront ces volumes : tout ce qui suppose des connaissances d'indianiste est de lui ; les erreurs seules qu'on pourra relever sont de moi.

N. B. 2. — Le quatrième volume, contenant les notes critiques, les errata et les index chinois, sanscrit et français, paraîtra dans le courant de l'année 1911.

LIEOU TOU TSI KING

(RECUEIL DE SÛTRAS SUR LES SIX PÂRAMITÂS)

Traduit en chinois par *Seng-houei* (1).

PRÉAMBULE

(*Trip.*, VI, 5, p. 50 v°.)

Voici ce que j'ai entendu raconter: Un jour le Buddha se trouvait dans le royaume de la maison royale (Râjagṛha), sur le pic du Vautour (Gṛdhrakûṭa); il était alors assis en compagnie de cinq cents arhats (2) et de mille Bodhisattvas, parmi lesquels il y avait un Bodhisattva nommé *A-ni-tch'a;* tandis que le Buddha exposait la doctrine des livres saints, *A-ni-tch'a* écoutait toujours à ses côtés avec un cœur paisible; très calme, il n'avait aucune

(1) La traduction en chinois du *Lieou tou tsi king* est due à *Seng-houei* 僧會 qui mourut en l'an 280 de notre ère. On trouvera dans le *T'oung pao* de mai 1909 (p. 199-212) la biographie de ce personnage extraite du *Kao seng tchouan;* on pourra aussi consulter le *Catalogue* de Bunyiu Nanjio, appendice II, n° 21. — Le *Lieou tou tsi king* est le n° 143 du *Catalogue* de Nanjio. Dans le Tripiṭaka de Tôkyô (publié de 1880 à 1885), il occupe les pages 50 v°-90 v° du fascicule 5 du volume VI. Comme son titre même l'indique, il est un recueil de sûtras primitivement indépendants les uns des autres. C'est, selon toute vraisemblance, *Seng-houei* lui-même qui composa ce recueil en choisissant les textes et en les élaguant; il n'y a pas lieu de supposer l'existence d'un ouvrage sanscrit dont celui-ci serait la version littérale.

(2) Le terme 應儀 désignant un arhat est assez peu fréquent; on emploie plus souvent les termes 應供 « auquel on doit des offrandes », ou 應眞 « qui est conforme à la définition de l'homme véritable 眞人 », c'est-à-dire « qui est affranchi de la naissance ».

autre pensée et son attention était concentrée sur les livres saints ; le Bienheureux (Bhagavat) le savait, et c'est pourquoi il expliqua pour lui les six pâramitâs du Bodhisattva (1) qui prescrivent une conduite noble difficile à atteindre, par laquelle on obtient promptement de devenir Buddha. Quelles sont ces six pâramitâs ? La première se nomme Libéralité (dânâ) ; la seconde se nomme Observation des défenses (çîla) ; la troisième se nomme Patience (kṣânti) ; la quatrième se nomme Énergie (vîrya) ; la cinquième se nomme Contemplation (dhyâna) ; la sixième se nomme Sagesse (prajñâ) : telles sont les hautes pratiques des pâramitâs.

I. — *Dânapâramitâ.*

Quand on parle de la pâramitâ de Libéralité, qu'entend-on par là? Elle consiste en ceci : entourer de soins bienveillants les hommes et les animaux ; avoir compassion de la foule de ceux qui sont dans l'erreur ; se réjouir de ce que les sages ont réussi à se sauver ; protéger et secourir tous les vivants ; dépassant le ciel et franchissant la terre, avoir une bienfaisance grande comme le fleuve ou comme la mer et faire des libéralités à tous les vivants ;

(1) 菩薩六度無極. Ce sont les six pâramitâs dont la pratique caractérise un Bodhisattva. Elles sont énumérées aussitôt après. M. Sylvain Lévi m'indique que les mots chinois 度無極 signifient proprement « traversée sans faîte » et paraissent être une traduction, basée sur une fausse étymologie, du terme *pâramitâ*. En sanscrit, ce terme signifie « aller à l'autre bord » et est composé de *pâram*, accusatif régi par *itâ* qui est le verbal de la racine *i* « aller » ; le mot chinois 度 « traverser » suffirait donc à le traduire ; si on y ajoute les mots 無極 « sans faîte », c'est parce que les Chinois semblent avoir confondu, par un jeu de mots volontaire, l'élément initial *pârami* avec le mot *parama* signifiant « suprême ». Il est intéressant de rapprocher cette explication d'une étymologie proposée autrefois par Goldstuecker (cité dans Burnouf, *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*, 1re édit., p. 464, n. 1 ; 2e édit., p. 413, n. 1).

ceux qui ont faim, les nourrir ; ceux qui ont soif, les désaltérer ; ceux qui ont froid, les vêtir ; ceux qui souffrent de la chaleur, les rafraîchir ; promptement secourir au moyen de remèdes ; qu'il s'agisse de chars, de chevaux, de bateaux, d'équipages, de matières précieuses de toutes sortes et de joyaux renommés, d'époux, de fils ou de royaume, quoi que ce soit qu'on vous demande, en faire don aussitôt; ainsi fit le prince-héritier *Siu-ta-na* (Sudâna) qui exerçait sa libéralité envers les pauvres comme un père nourrit ses enfants, et qui, lorsqu'il fut chassé par le roi son père, éprouva de la pitié, mais non de la haine (1).

(1) Voir plus loin le sûtra du prince Sudâna.

CHAPITRE PREMIER

N° 1.

(*Trip.*, VI, 5, p. 50 v°.)

Autrefois le Bodhisattva avait un cœur qui avait pénétré le vrai et qui avait aperçu l'impermanence de ce monde ; il avait compris que la gloire et l'existence sont difficiles à garder; aussi employait-il toutes ses richesses en libéralités. Çakra, souverain des devas, vit que le Bodhisattva nourrissait avec bienveillance tous les êtres, qu'il secourait leur foule par sa libéralité, que son glorieux mérite était fort élevé, que sa vertu ébranlait les dix régions de l'univers (1); Çakra craignit donc qu'il ne lui enlevât sa place (2); aussi créa-t-il miraculeusement un enfer qu'il fit

(1) Les quatre points cardinaux, les quatre points intermédiaires, le zénith et le nadir sont les dix régions de l'espace.

(2) Lorsqu'un homme est trop vertueux, Çakra redoute de lui voir prendre sa propre place; il s'empresse alors de le soumettre à quelque épreuve qui le fasse tomber en faute. Le péril qui menace Çakra lui est révélé par l'échauffement du trône sur lequel il est assis. Cette particularité est souvent indiquée dans les contes; cf. H. de la Vallée Poussin et G. de Blonay, *Contes bouddhiques* (*Rev. hist. des relig.*, 1892, p. 12 du tirage à part) : « Et par l'éclat des vertus du thera, le trône de pierre Pandukambala, trône du roi des dieux, long de soixante yojanas, large de cinquante, de la couleur des fleurs du Jayasumana, siège qui a la vertu de s'élever et de s'abaisser, ce trône s'échauffa. Çakra se dit : « Qui donc désire que je quitte mon siège ? » et, regardant de son œil divin, il

apparaître devant lui en disant : « Lorsqu'un homme secourt tous les êtres par sa libéralité, à sa mort, son âme entre dans les enfers de la Grande Montagne (1); il y est brûlé et y subit dix mille tourments; c'est à cause de sa libéralité qu'il endure ces maux. Que vous sert de faire du bien à autrui? » Le Bodhisattva répondit : « Comment se peut-il que la vertu de libéralité vous fasse entrer dans les enfers de la Grande Montagne? » Çakra répliqua : « Si vous ne me croyez pas, vous pouvez interroger un des damnés. »

Le Bodhisattva demanda en effet à l'un d'eux : « Pour quelle raison vous trouvez-vous dans les enfers? » Le coupable répondit : « Autrefois, quand j'étais dans le monde, je vidais ma maison pour secourir les misérables et pour prêter assistance à tous ceux qui étaient en péril. Maintenant je subis de dures peines et je demeure dans l'enfer de la Grande Montagne. »

Le Bodhisattva demanda : « Si celui qui a été bon et bienfaisant endure de telles souffrances, celui qui a été l'objet du bienfait, que lui arrivera-t-il? » Çakra répondit : « Celui qui a reçu le bienfait, quand sa vie est terminée, monte au ciel. » Le Bodhisattva répliqua : « Si je donne assistance aux autres, c'est uniquement pour le plus grand bien de tous les êtres vivants. Si les choses doivent se passer comme vous le dites, en vérité j'y consens; si, pour avoir été bienfaisant, on doit subir un châtiment, je m'y soumets certainement; s'exposer au péril pour sauver les autres, c'est en cela que se marque la volonté supérieure du Bodhisattva. » Çakra reprit : « Dans quelle intention mettez-vous en honneur une si noble conduite? »

aperçut le thera. » — Cf. aussi dans le Čanda-kinnara-jâtaka) trad. Rouse, *The Jâtaka*, vol. IV, p. 182) : « Par la puissance de son chagrin, le trône de Sakka devint chaud. »

(1) 太山地獄. Sur la montagne colossale au delà de laquelle sont situés les huit grands enfers, voyez les textes cités par Beal, *A Catena of Buddhist scriptures*, pp. 58-59.

Il répondit : « Je désire tâcher de devenir Buddha pour porter secours à tous les vivants, faire en sorte qu'ils atteignent au Nirvâṇa et ne retournent plus dans le cycle des naissances et des morts. »

Çakra, ayant eu ainsi connaissance de sa sainte résolution, se recula pour se prosterner et dit : « En réalité il n'y a pas de cas où quelqu'un qui a agi avec libéralité et qui a secouru avec bienveillance la foule des vivants, ait éloigné de lui le bonheur, ait attiré sur lui le malheur et soit entré dans les enfers de la Grande Montagne. Votre vertu ébranlait le ciel et la terre et c'est pourquoi j'ai craint que vous me ravissiez ma place; aussi vous ai-je montré un enfer afin de troubler votre volonté; dans ma stupidité, j'ai trompé un saint homme; pardonnez-moi cette grave faute. » Ayant achevé de se repentir de ses péchés, il se prosterna et se retira.

Telle est la façon dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 2.

(*Trip.*, VI, 5, p. 50 v°-51 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était roi d'un grand royaume ; son nom était *Sa-po-ta* (Sarvada); il était libéral envers tous les êtres vivants et leur accordait tout ce qu'ils demandaient; il les secourait avec compassion quand ils étaient en péril ; il était toujours pitoyable. Çakra, souverain des devas, s'aperçut que ce roi était bienfaisant, que sa vertu s'étendait sur les dix régions de l'univers, que les devas, les génies, les démons et les dragons disaient d'une voix unanime : « La haute dignité de souverain des devas n'a pas toujours le même titulaire. Lorsque quel-

qu'un, en observant toutes les défenses, tient une conduite élevée, et, en pratiquant la bienfaisance, a un bonheur qui augmente, après sa mort son âme s'en va ailleurs et il devient souverain des devas (1). » Çakra craignit donc que ce roi ne lui enlevât sa dignité et il désira aller le mettre à l'épreuve pour rendre manifeste s'il était sincère ou trompeur.

Le souverain (Çakra) donna alors cet ordre à un de ses marquis (2) : « Maintenant ce roi des hommes a une bienfaisance qui se répand avec abondance ; sa vertu productrice de bonheur est fort élevée; je crains qu'il n'ait l'intention de chercher à me ravir ma dignité de souverain; métamorphosez-vous donc en une colombe et allez promptement auprès de lui en feignant d'être effrayé et de demander sa pitié; ce roi, qui est bon et bienfaisant, ne manquera pas de vous accorder asile ; quant à moi, je vous suivrai par derrière et je vous réclamerai au roi; celui-ci ne voudra jamais vous rendre et devra nécessairement acheter de la chair pour vous remplacer; mais moi, je ne cesserai de m'y opposer. Comme ce roi a des intentions pures et sincères, il ne voudra jamais violer sa parole; il arrivera donc qu'il coupera lui-même de la chair de son corps pour faire équilibre à votre poids; mais, au fur et à mesure qu'on pèsera cette chair, vous deviendrez de plus en plus lourd; quand toute sa chair aura été enlevée et que son corps souffrira, le roi certainement regrettera ce qu'il a fait. Or, s'il éprouve quelque regret, le but qu'il poursuit ne sera pas atteint. »

Çakra alors se transforma en épervier tandis que son marquis se transformait en colombe; cette colombe vint en volant à tire-d'aile se jeter aux pieds du roi et, toute craintive, lui dit : « Grand roi, ayez pitié de moi; ma vie

(1) Ces paroles menacent donc directement Çakra.

(2) L'expression 邊王 doit être la traduction du terme sanscrit sâmanta = chef de marche, marquis.

est en un péril extrême. » Le roi répliqua : « Ne craignez point, ne craignez point; je vous garantis la vie sauve. » Cependant l'épervier arriva à la suite de la colombe et s'adressa au roi en ces termes : « Ma colombe est venue ici; cette colombe est ma nourriture; je désire, ô roi, que vous me la rendiez. » Le roi dit : « La colombe est venue et m'a confié sa vie; je lui ai accordé asile; or, quand j'ai donné ma parole, j'y reste fidèle et je ne m'en écarte jamais. Si vous tenez à avoir de la chair, je vous en donnerai en suffisance et je ferai en sorte qu'il y en ait un poids cent fois plus considérable (que celui de la colombe). » L'épervier dit : « Mon seul désir est d'avoir cette colombe et je n'ai que faire d'autre chair; ô roi, comment seriez-vous bienfaisant envers autrui si vous m'enlevez ma nourriture? » Le roi dit : « J'ai déjà accordé asile; ma promesse est lourde comme le ciel et la terre; de quel cœur pourrais-je m'en éloigner? Que faut-il vous donner pour que vous renonciez à cette colombe et que vous vous en alliez content? » L'épervier dit : « S'il est vrai, ô roi, que votre bonté ne manque jamais de secourir tous les êtres vivants, coupez, ô roi, de votre chair en quantité égale au poids de la colombe; je l'accepterai avec joie. »

Le roi dit : « Fort bien. » Alors il se coupa lui-même de la chair de ses hanches et la pesa pour qu'elle égalât en poids la colombe; mais la colombe devenait de plus en plus lourde et il continuait donc à se couper de la chair; quand toute la chair de son corps eut été enlevée, elle ne formait pas encore un poids équivalent; les souffrances que lui causaient les blessures de son corps étaient infinies; cependant le roi, à cause de son cœur bienveillant et patient, voulait sauver la vie de la colombe; il donna derechef cet ordre à un des ministres qui étaient près de lui : « Tuez-moi promptement et mettez la moelle de mes os dans la balance pour que le poids de la colombe soit égalé. Je sers tous les Buddhas; j'accepte les sévères

défenses de leur correcte et vraie doctrine ; je secours tous les êtres vivants qui sont en péril. Même quand il y a des tourments causés par toutes sortes d'influences mauvaises, ils ne sont que comme un vent léger qui ne saurait ébranler une grande montagne. »

L'épervier vit clairement que le roi conservait dans son cœur la bonne doctrine et ne s'en écartait pas, que sa bonté bienveillante était difficile à égaler ; lui et la colombe reprirent alors chacun leur véritable corps. Le souverain Çakra et son marquis se prosternèrent donc la tête contre terre et dirent : « O grand roi, quel but désirez-vous atteindre pour que vous enduriez de tels tourments ? » Le roi des hommes leur répondit : « Je n'ai point en vue d'obtenir la place de Çakra, souverain des devas, ou celle de souverain volant (1). J'ai considéré que la foule des êtres vivants se perd dans les ténèbres de l'aveuglement, qu'elle ne voit pas les trois Vénérables (2), qu'elle n'a pas entendu parler de la religion bouddhique, qu'elle se laisse aller aux actes méchants et funestes, qu'elle se précipite indistinctement dans les enfers. En constatant cette stupidité et cette erreur, j'en fus navré ; je fis vœu avec serment de chercher à devenir Buddha afin de retirer tous les êtres vivants de leurs peines et de les faire parvenir au Nirvâṇa. »

Le souverain des devas, émerveillé, dit : « Dans ma sottise, je pensais, ô grand roi, que vous vouliez me ravir ma place et c'est pourquoi je vous ai molesté. Qu'avez-vous à m'ordonner ? » Le roi dit : « Faites que les blessures de mon corps guérissent et que je sois comme auparavant, afin que ma volonté puisse, plus encore que maintenant, faire des libéralités, secourir tous les êtres et agir avec

(1) 飛行皇帝 « Le souverain qui se déplace en volant ». Cette xpression revient à plusieurs reprises dans nos contes ; le personnage qu'elle désigne est un monarque Čakravartin ou un roi des vidyâdharas.
(2) Buddha, Dharma, Saṃgha.

noblesse. » Le souverain des devas envoya aussitôt un médecin céleste qui enduisit son corps d'une drogue divine ; ses blessures guérirent et il fut plus beau et plus fort qu'auparavant ; les plaies de son corps en un instant soudain furent toutes guéries ; Çakra se recula pour se prosterner, tourna trois fois autour du roi et se retira plein de joie. A partir de ce moment, le roi fut plus libéral encore qu'avant.

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 3.

(*Trip.*, VI, 5, p. 51 r°-51 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était pauvre et misérable ; en compagnie d'une bande de marchands il se rendit dans les royaumes étrangers ; ces gens étaient tous résolus à croire au Buddha ; ils faisaient des libéralités à ceux qui étaient dans le dénuement ; ils secouraient la foule des êtres vivants ; ces gens dirent donc ensemble au Bodhisattva : « Ceux qui constituent notre groupe ont tous de la bonté et de la bienveillance ; vous, quelle libéralité ferez-vous ? » Il répondit : « Le corps est de la catégorie des choses d'emprunt ; il est inévitable qu'on le perde ; or, je considère que les poissons de la mer, petits et grands, s'entre-dévorent ; mon cœur s'en afflige ; je veux substituer mon corps à ceux de ces poissons qui sont petits et je leur permettrai ainsi de prolonger un instant leur vie. » A ces mots, il se jeta dans la mer ; les grands poissons de la mer furent rassasiés et les petits purent continuer à vivre.

L'âme de cet homme transmigra et il devint un roi des esturgeons ; son corps mesurait plusieurs *li*. Or, sur le

bord de la mer se trouvait un royaume qui souffrait de la sécheresse; les gens y mouraient de faim et s'y entre-dévoraient. Le poisson dit en versant des larmes : « Cette multitude d'êtres vivants est fort tourmentée; quelles ne sont pas ses souffrances! Cependant mon corps a de la chair sur une étendue de plusieurs *li*; il pourrait subvenir aux besoins de ce peuple pendant dix jours ou un mois. » A ces mots, il mit en mouvement son corps et monta sur la rive de ce royaume; tous les gens du pays entreprirent de le dévorer pour soutenir leur existence; on emporta de sa chair pendant plusieurs mois et le poisson vivait toujours (1).

Un dieu céleste descendit et lui dit : « Les souffrances que vous endurez sont-elles supportables? Pourquoi ne renoncez-vous pas à la vie pour vous affranchir ainsi de ces tourments? » Le poisson répondit : « Si je mettais fin à mon existence, mon âme s'en irait et mon corps se pourrirait; par la suite, les gens du peuple seraient affamés et recommenceraient à s'entre-dévorer; c'est ce que je ne puis supporter de voir et c'est de cela que mon cœur est ému. » Le deva reprit : « O Bodhisattva, vous avez en vous une bonté qu'il serait difficile d'égaler. » Le deva, pénétré d'émotion, ajouta : « Certainement vous deviendrez Buddha et vous sauverez de leurs souffrances tous les êtres vivants. » Or, un homme coupa avec une hache la tête du poisson qui mourut alors.

Son âme fut dirigée de manière à entrer dans la personne de l'héritier présomptif du roi; dès sa naissance, ce prince eut l'intelligence d'un saint supérieur; par les quatre sortes de bienfaisance (2) il exerça une vaste bienveillance; sa charité égalait le ciel et la terre; il avait

(1) Cf. dans l'Avadâna çataka (trad. Feer, pp. 114-116) l'histoire du roi Padmaka qui se change en poisson Rohita pour donner sa propre chair à manger aux hommes.

(2) D'après la mahâvyutpatti, § 35, les quatre bienfaisances sont : dânâ, libéralité; priyavâditâ, affabilité; arthačaryâ, gouvernement bienfaisant; samânarthatâ, impartialité.

compassion de la misère du peuple et n'en parlait qu'en sanglotant. Comme le royaume souffrait encore de la sécheresse, son cœur calme se purifia par l'abstinence et devint grave; il repoussa les aliments et refusa ce qu'on lui offrait; se prosternant la tête contre terre, il se repentit de ses péchés et dit : « Si le peuple n'est pas bon, la faute en est à moi seul. Je voudrais sacrifier ma vie pour donner au peuple la pluie fécondante. » Ainsi chaque jour il s'apitoyait, comme un fils très pieux qui voit mourir un père excellent.

Le bruit de sa perfection et de sa sincérité s'étant répandu au loin, il y eut cinq cents Buddhas qui de chacun (des côtés du monde) vinrent dans ce royaume; en apprenant cette nouvelle, le roi en fut si joyeux qu'il ne sentait plus son corps; venant à leur rencontre, il se prosterna et les invita à se rendre dans la salle principale. La reine et le prince héritier leur témoignèrent tous deux leur respect. Mets exquis, vêtements religieux, on leur fournit ce dont ils avaient besoin. (Le roi), se jetant à terre tout de son long, se prosterna et frappa du front le sol, puis il dit en versant des larmes : « Mon cœur est souillé et ma conduite est impure; je ne me conforme pas aux trois Vénérables (Triratna), ni aux enseignements relatifs aux quatre bienfaits; j'ai été dur et cruel envers le peuple; c'est moi que le châtiment doit frapper; mais il s'est étendu jusqu'aux plus humbles et la sécheresse dure depuis plusieurs années. La multitude du peuple est affamée; la haine et la souffrance altèrent son caractère; je désire débarrasser le peuple de cette calamité en faisant retomber le fléau sur moi. » Les divers Buddhas de chaque côté dirent : « Vous êtes un bon prince; vous êtes bienveillant, pitoyable et bienfaisant; par votre vertu vous égalez le souverain des devas. C'est là ce que savent tous les Buddhas. Maintenant, nous vous donnons le bonheur; ayez soin de ne pas vous contrister. Hâtez-vous d'adresser des ordres au peuple pour qu'il plante des céréales. »

Le roi se conforma à ces instructions; hommes et femmes se mirent à l'œuvre et il n'y eut aucune famille qui n'y travaillât. Or, le riz se transforma en courges (1); le ministre de l'agriculture en informa le roi qui dit : « Attendez qu'elles aient mûri. » Les fruits des courges couvrirent tout le royaume; elles renfermaient toutes du riz et avaient une contenance de plusieurs dizaines de boisseaux; la saveur de ce riz exhalait une odeur délicieuse dont le parfum se sentait dans le royaume entier. Tous les gens du pays étaient joyeux et célébraient la vertu du roi; les (habitants des) royaumes ennemis qui étaient sur les quatre frontières se proclamèrent tous les serviteurs et les servantes du roi; la population s'assembla comme des nuages et le territoire du royaume s'agrandit chaque jour; dans toute la région on observait les défenses et on se confiait aux trois Vénérables. Le roi, ses ministres et son peuple, quand leur vie fut terminée, naquirent tous en haut parmi les devas.

Le Buddha dit : « Celui qui en ce temps était l'homme pauvre, c'est moi-même; pendant plusieurs kalpas, je secourus par ma bonté la foule des êtres vivants; mes actes méritoires ne furent pas vains et caducs, et maintenant j'ai en effet obtenu la dignité de Buddha; on me nomme un deva entre les devas et je suis un héros dans les trois mondes. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva exerce la charité.

(1) La traduction « courge » précise plus que ne le fait le texte chinois où le mot 瓜 désigne toute espèce de fruit traînant à terre. Il semble bien cependant, par la suite du récit, qu'il s'agisse ici de courges.

N° 4.

(*Trip.*, VI, 5, p. 51 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un ascète détaché des choses de ce monde; il demeurait constamment dans les régions désertes de la montagne (1). Il s'appliquait uniquement à méditer sur la sagesse et ne commettait aucun des actes mauvais. Il mangeait des fruits, buvait de l'eau et ne mettait absolument rien en réserve. Il songeait avec bienveillance à tous les êtres vivants qui, par leur ignorance et leur folie, se perdent; chaque fois qu'il voyait l'un d'eux en péril, il sacrifiait sa vie pour le sauver.

Un jour qu'il était allé chercher des fruits, il rencontra sur son chemin une tigresse qui allaitait ses petits; après que la tigresse eut allaité, elle fut très épuisée et n'eut rien à manger; affolée par la faim, elle voulut revenir pour dévorer ses propres petits. En voyant cela, le Bodhisattva fut ému de pitié; il songea avec compassion à tous les êtres vivants qui endurent pendant leur séjour dans le monde des souffrances infinies; qu'une mère et ses petits s'entre-dévorassent, il en éprouvait une douleur inexprimable; sanglotant et versant des larmes, il se tournait et regardait de tous côtés pour chercher ce qui pourrait nourrir la tigresse et sauver ainsi la vie de ses petits; mais il ne vit absolumeut rien.

Il pensa alors en lui-même : « Le tigre est un animal qui mange de la chair. » Puis, réfléchissant profondément, il dit : « Si j'ai formé la résolution d'étudier la sagesse, c'est uniquement en vue du bien de tous les êtres vivants; ils

(1) 山 澤. Dans tous ces textes, le mot 澤 ne saurait être traduit par « marais »; il désigne simplement une région déserte.

se perdent dans de terribles souffrances et j'ai voulu les sauver, faire en sorte qu'ils obtiennent le bonheur et que leur vie soit perpétuellement tranquille. Pour moi, quand, plus tard je mourrai de vieillesse, l'agrégat de mon corps devra être abandonné; mieux vaut donc en faire don avec bienveillance afin de secourir les autres êtres et d'accomplir un acte de vertu. » Sur ce, il se jeta la tête la première dans la gueule du tigre ; s'il lui présenta sa tête, c'est parce qu'il désirait faire en sorte qu'il mourût promptement et qu'il ne s'aperçût pas de la souffrance. La tigresse et ses petits furent ainsi tous sauvés.

Tous les Buddhas louèrent la vertu (du Bodhisattva) et son mérite par lequel il égalait les plus grands saints. Les devas, les nagas, les bons génies et tous ceux qui sont doués de sagesse furent tous émus ; les uns obtinrent les dignités de Srotâpanna, de Sakṛdâgâmin, d'Anâgâmin, d'Arhat ou de Pratyeka Buddha (1); il y en eut d'autres qui conçurent la pensée de la sagesse sans supérieure, correcte et vraie (anuttara bodhi čittotpâda) (2) et qui, grâce à leur vaillante résolution, enjambèrent de neuf kalpas en avant de tous les Bodhisattvas; ils firent le serment d'être dans les cinq impuretés (3) un guide des devas

(1) 溝 港 « canal » ou « chenal »; ce terme désigne ceux qui sont entrés dans « le courant » (srota) de la vie sainte, c'est-à-dire les srotâpannas. 頻 來 désigne les sakṛdâgâmin, c'est-à-dire ceux qui reviendront naître une fois dans la condition d'homme et une fois dans la condition de deva; d'après le *Fan yu ts'ien tseu wen* d'*I tsing* (p. 38 v°), le mot 頻 est l'équivalent du sanscrit *punar* = de nouveau; 頻 來 signifie donc : celui qui vient de nouveau, celui qui revient; le terme sakṛdâgâmin est souvent aussi rendu par l'expression — 來, qui indique que le sakṛdâgâmin revient une seule fois. 不 還 « ne pas revenir »; ce terme désigne les anâgâmin qui ne doivent pas revenir dans le monde du désir. 應 眞 ; ce terme désigne les arhats; cf. p. 1, n. 2. 緣 — 覺 « ayant seul la connaissance des causes »; ce terme désigne les Pratyeka Buddhas qui, ayant compris l'enchaînement des douze nidânas, assurent leur salut individuel.

(2) C'est là le point de départ de la carrière de Bodhisattva.

(3) 五 濁. Les cinq impuretés (kaṣâya) sont : 1° impureté de longévité,

et des hommes, de sauver tous ceux qui sont pervers et de faire que les hérétiques se conforment à la sagesse.

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 5.

(*Trip.*, VI, 5, p. 51 v°-52 r°.)

Autrefois, le Bodhisattva était roi d'un grand royaume. Le royaume s'appelait *K'ien-yi* et le roi avait nom *P'ien-yue*. Dans ses sentiments, il était sage ; dans ses actes, il était bon ; sa physionomie était affable et régulière ; le peuple avait subi son influence réformatrice ; dans les prisons, il n'y avait personne d'enchaîné ou d'enfermé. Ceux

âyuḥ-kaṣâya, 命 濁 ; dans les temps anciens, les hommes vivaient quatre-vingt-quatre mille années ; aujourd'hui la vie humaine est devenue beaucoup plus courte et ceux qui atteignent l'âge de cent ans sont rares ; c'est là un effet de l'accumulation des mauvaises actions ; c'est ce qu'on appelle l'impureté de longévité ; 2° impureté de vue, dṛṣṭi-kaṣâya, 見 濁 ; la vraie religion a disparu ; la religion des images s'est graduellement développée ; puis les hérésies ont pris naissance et les vues hérétiques augmentent toujours plus ; c'est ce qu'on appelle l'impureté de vue ; 3° impureté de passion, kleça-kaṣâya, 煩 惱 濁 ; les êtres vivants ont beaucoup de passions qui, grâce aux doctrines hérétiques qu'ils admettent, troublent leur cœur ; c'est ce qu'on appelle l'impureté de passion ; 4° impureté de créature, sattva-kaṣâya, 衆 生 濁 ; les êtres vivants sont fort pervertis ; ils ne respectent plus leurs pères et mères et n'honorent plus leurs supérieurs ; ils ne redoutent plus les peines qui sont la rétribution des mauvaises actions ; ils ne font plus d'actions méritoires et n'observent plus les abstinences ; c'est ce qu'on appelle l'impureté des êtres ; 5° impureté de kalpa, kalpa-kaṣâya, 劫 濁 ; dans un kalpa de diminution, quand la durée de la vie humaine est réduite à trente ans, le fléau de la famine apparaît ; quand cette durée est réduite à vingt ans, le fléau de la peste apparaît ; quand cette durée est réduite à dix ans, le fléau des armes de guerre apparaît ; alors tous les êtres du monde périssent ; c'est là ce qu'on appelle l'impureté de kalpa (Cf Mahâvyutpatti, n° 124 ; *Dict. nam. chinois*, Trip. de Tôkyô, XXXVII, fasc. 1, p. 132 r°, et fasc. 3, p. 96 r°).

du peuple qui étaient pauvres obtenaient de lui tout ce qu'ils demandaient ; sa bonté bienveillante était favorable et efficace ; ses bienfaits le rendaient semblable au souverain Çakra.

Un ascète d'un pays étranger pensait constamment à cette bonté et à cette libéralité du roi qui satisfaisaient tous les désirs de la foule des hommes ; c'est le propre de la masse des hérétiques qu'ils sont jaloux et cherchent, par la fausseté, à ruiner le vrai ; cet ascète donc se rendit à la porte du palais et dit : « J'ai entendu dire que le sage roi remédie à tous les dénuements du peuple, de même que la bienfaisance céleste qui couvre toutes choses. » Il dit alors aux gardes : « Allez informer le roi (de ma venue). »

Les ministres intimes ayant informé le roi, celui-ci donna aussitôt audience à l'ascète qui s'exprima en ces termes : « O sage roi, l'efficacité de votre bonté s'étend sur les royaumes des quatre points cardinaux ; tous les êtres doués d'intelligence s'en extasient sans exception. J'ose exposer ce que je désire pour vous en informer. » Le roi dit : « Fort bien. » L'ascète reprit : « Quand un roi céleste fait des libéralités, quelle que soit la chose qu'on lui demande, il ne la refuse pas. En ce moment, j'ai besoin d'une tête d'homme pour quelque affaire ; je désire demander votre tête, ô roi, pour que vous concouriez à réaliser mes espérances. » Le roi répondit : « De quel avantage peut vous être ma tête pour que vous désiriez l'avoir ? Je possède toutes sortes de joyaux dont je vous ferai présent en abondance. » L'ascète refusa de les accepter.

Le roi fit encore faire par un artisan une tête constituée avec les sept sortes de substances précieuses, chacune d'elles étant représentée par plusieurs centaines de pièces, et il donna cette tête à l'ascète, mais celui-ci dit : « C'est seulement votre tête, ô roi, que je désire. »

Le roi ne s'était jamais jusqu'alors refusé à aucun des

désirs qui lui avaient été exprimés ; il descendit donc de la salle, enroula ses cheveux à un arbre et dit : « Je vous fais don de ma tête. » L'ascète tira son épée et s'avança en marchant rapidement.

A ce spectacle, le dieu de l'arbre, indigné de la perversité de cet homme, lui frappa la joue de la main, en sorte que son corps s'affaissa sur lui-même, que sa figure se retourna en arrière, que sa main tomba et que l'épée lui échappa. Le roi put ainsi rester sain et sauf ; ses ministres et son peuple lui souhaitèrent une longue vie ; en proie à la fois à l'émotion et à la joie, tous les devas louèrent sa vertu en disant : « Voici ce qu'on peut appeler une libéralité qui vient du cœur. » Les quatre rois (devarâjas) le protégèrent et toutes les mauvaises influences disparurent ; dans le pays, il n'y eut plus de maladies et les cinq sortes de céréales furent abondantes et mûrirent ; les prisons s'effondrèrent ; le prince et le peuple furent très joyeux.

Le Buddha dit aux çramaṇas : « Celui qui en ce temps était le roi *K'ien-yi*, c'est moi-même ; l'ascète, c'est Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 6.

(*Trip.*, VI, 5, p. 52 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était le roi d'un grand royaume ; il gouvernait son peuple avec bienveillance ; il agissait avec abnégation pour sauver les autres. Chaque mois et chaque jour, il parcourait le pays pour voir ceux qui étaient dans le dénuement ; il aidait et secourait les abandonnés

et les veuves ; aux malades il donnait des remèdes et de la bouillie de riz; chaque fois qu'il sortait pour faire une tournée d'inspection, il ordonnait que les chars de son escorte fussent chargés de toutes sortes de joyaux, de vêtements et de remèdes ; ceux qui étaient morts, il les enterrait. Chaque fois qu'il voyait des gens pauvres, il s'en faisait un reproche comme d'une faute, disant : « C'est lorsque le prince est pauvre en vertu que le peuple est misérable. Quand le prince est riche en vertu, le peuple est dans l'abondance. Si donc maintenant le peuple est pauvre, c'est parce que je suis pauvre moi-même. » Telle étant la bienveillance de ce roi, sa renommée s'étendit sur les dix régions.

Le souverain Çakra (1) sentait que la place où il s'asseyait devenait chaude à cause de lui (2) ; Çakra eut alors peur dans son cœur et dit : « La vertu de ce roi est fort haute ; certainement il me ravira ma place. Si je détruis sa résolution, c'en sera fini de son entreprise. » Alors il se transforma lui-même en un vieux brahmane et vint mendier mille pièces d'argent au roi, qui lui en fit don ; puis il dit : « Je suis sur le déclin de ma vie, je crains que des gens ne me dépouillent; je désire vous confier cet argent, ô roi. » Le roi ayant répondu qu'il n'y avait pas de voleurs dans son royaume, le brahmane insista pour lui confier ce dépôt et le roi l'accepta.

Çakra prit encore miraculeusement la forme d'un brahmane qui se rendit à la porte du palais ; un ministre intime ayant annoncé sa venue au roi, celui-ci lui donna audience

(1) 第二帝釋. L'Indra Devendra du second ciel. Il y a six cieux (devaloka) dans la cosmologie bouddhique : le ciel Čaturmahârâjika, le ciel Trayastrimça, le ciel Yâma, le ciel Tuṣita, le ciel Nirmâṇarati, le ciel Paranirmitavaçavartin. Indra, ou Çakra l'Indra des dieux, est le premier des trente-trois (trayas-trimça) dieux qui, entourés de leur cour, peuplent le second ciel. Ainsi donc, l'expression « l'Indra du second ciel » équivaut tout simplement à : « Indra ». (Note de M. Sylvain Lévi.)

(2) Cf. p. 5, n. 2.

aussitôt. Le brahmane dit en le louant : « O grand roi, la renommée de vos mérites s'est répandue aux huit extrémités du monde : votre conduite vertueuse est d'espèce rare. Maintenant je suis venu exprès de loin dans l'intention de vous demander quelque chose. » Le roi ayant dit : « Fort bien », il continua : « Je n'ai jamais eu que peu de félicité et je suis né dans une condition ordinaire ; votre noblesse et votre gloire me plaisent ; je voudrais vous demander de me donner ce royaume. » Le roi répondit : « C'est fort bien. » Alors donc le roi monta dans un char léger avec sa femme et son fils et s'en alla. Le souverain des devas se transforma encore miraculeusement en un brahmane qui vint demander au roi de lui donner son char ; le roi lui fit présent de son char et de son cheval, puis il poursuivit sa route avec sa femme et son fils. Il s'arrêta dans la montagne pour y passer la nuit.

Cependant, un religieux doué des cinq pénétrations (abhijñâ) était un ami du roi et se plaisait à songer à la vertu du roi ; levant les yeux en haut, il observa la constellation qui présidait aux destinées de celui-ci et s'aperçut qu'il avait perdu son royaume ; calmant son cœur, il s'arrêta en contemplation ; il vit que c'était Çakra, souverain des devas, qui, par avidité et jalousie, lui avait enlevé son royaume, et que le roi était épuisé et malade. Ce religieux, recourant à ses facultés surnaturelles, se rendit subitement à l'endroit où était le roi et lui dit : « Quel but désirez-vous atteindre pour que vous soyez résolu à souffrir ainsi ? » Le roi répondit : « L'objet de mon désir, vous le connaissez parfaitement. » Le religieux alors créa miraculeusement un char à un timon pour ramener le roi ; au matin, ils se séparèrent l'un de l'autre.

Le deva (Çakra) se transforma miraculeusement en un brahmane qui, de nouveau, demanda qu'on lui donnât ce char ; derechef le roi en fit don ; il continua à avancer et n'était plus qu'à quelques dizaines de *li* de l'autre

royaume (1) lorsque le deva (Çakra) prit de nouveau miraculeusement la forme du premier brahmane et vint réclamer ses pièces d'argent. Le roi lui répondit : « J'ai fait don de mon royaume à un autre homme et j'ai complètement oublié votre argent. » Le brahmane répliqua : « Il faut que dans trois jours vous me l'ayez rendu. » Le roi alors mit en gage chez deux personnes différentes sa femme et son fils ; il obtint ainsi mille pièces d'argent qu'il rendit au brahmane.

Sa femme était de service auprès de la fille de l'homme à qui elle avait été donnée en gage lorsque cette fille enleva, pour se baigner, ses perles et ses joyaux et les suspendit à un support ; le deva (Çakra) se transforma alors en un épervier qui emporta dans ses serres les vêtements et les joyaux ; la jeune fille accusa sa servante de les avoir volés ; on la jugea donc, on la chargea de liens et on l'emprisonna.

Quant au fils, il dormait en compagnie du fils de l'homme à qui il avait été donné en gage lorsque le deva (Çakra) vint pendant la nuit et tua le fils du maître de maison ; le père du mort prit alors l'autre enfant et le fit emprisonner.

La mère et son fils étaient tous deux enchaînés et affamés ; leur visage était défait ; ils appelaient au secours sans qu'on vînt à leur aide et se lamentaient tout le long du jour. Ils furent condamnés à être exécutés sur la place publique. Cependant le roi, ayant réussi à emprunter mille pièces d'argent, venait pour racheter sa femme et son fils lorsqu'il les aperçut en traversant la place du marché. Alors il évoqua dans sa pensée tous les Buddhas des dix régions, se repentit de ses fautes et dit : « C'est ma méchanceté dans des vies antérieures qui a causé ceci ! » Calmant donc son cœur, il entra en contemplation,

(1) Le roi fugitif ne rentrait pas dans son pays ; il allait dans un autre royaume ; c'est ce que la suite du récit fait mieux comprendre.

et, par la clairvoyance de sa pénétration surnaturelle, il aperçut ce qu'avait fait le deva (Çakra); dans les airs il y eut une voix qui lui dit : « Pourquoi ne le tuez-vous pas au plus vite? » Le roi répondit : « J'ai appris que le souverain Çakra secourait universellement tous les êtres vivants; son cœur sincère a de la compassion et sa sollicitude dépasse celle d'une tendre mère; tous les êtres qui sont animés de sang ont reçu sans exception ses faveurs. Si cependant il s'est conduit maintenant ainsi, n'est-ce pas parce qu'il redoutait que je prisse sa place de souverain? »

Cependant Çakra, qui avait conçu des intentions malfaisantes, vit ses crimes arriver à maturité et sa punition décidée; il entra vivant dans (les enfers de) la Grande Montagne (1). Les devas, les hommes, les nâgas et les démons proclamèrent tous que cela était bien. Alors le roi, souverain du pays, grâcia la femme et le fils (du premier roi) : quand les deux rois eurent une entrevue, ils s'interrogèrent sur l'origine de tout cela et se racontèrent entièrement ce qui s'était passé; dans le royaume, tous, grands et petits, versaient des larmes. Le roi, souverain du pays, partagea son royaume et en donna la moitié à l'autre roi pour qu'il la gouvernât; les ministres et le peuple de l'ancien royaume de cet autre roi s'informèrent de l'endroit où il se trouvait et vinrent tous à sa rencontre; les princes et les peuples de ces deux royaumes étaient partagés entre la pitié et la joie.

(Le Buddha dit :) « Celui qui en ce temps était le roi, c'est moi-même; sa femme, c'était *K'ieou-yi* (Gopâ) (2); son fils, c'était *Lo-yun* (Rahula); le souverain des devas, c'était

(1) Cf. p. 6, n. 1.

(2) Surnom de Yaçodhara, mère de Rahula. La transcription *K'ieou-yi* (*Kiu-yi* 俱夷 dans l'édition de Corée) suppose l'usage, au moins dans la langue parlée par les premiers missionnaires, de la prononciation go-i, forme normalement altérée de gopi = gopâ.

T'iao-ta (Devadatta); le brahmane qui était dans la montagne, c'était *Chō-li-fou* (Çâriputra); le roi de l'autre royaume, c'était *Mi-le* (Maitreya). »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 7.

(*Trip.*, VI, 5, p. 52 r°-52 v°.)

Autrefois, le Bodhisattva était roi d'un grand royaume; il administrait son peuple avec justice et son cœur n'avait aucune partialité; cependant il ne sortait jamais pour inspecter le pays; son conseiller d'état lui déclara : « Je voudrais que vous fassiez une tournée au dehors ». Le roi l'approuva, et, dès le lendemain, il sortit; le peuple était joyeux et avait généralement tout ce qu'il lui fallait; le roi remarqua que les gens riches du royaume demeuraient dans des maisons fort élégantes; les tuiles étaient des tuiles d'or; les vêtements dont ces hommes étaient revêtus illuminaient la route. Le roi pensa que son royaume était prospère et il en éprouva beaucoup de joie; mais, revenu dans son palais, il réfléchit à ce qu'il avait vu et se dit : « Tous ces maîtres de maison, de quel profit sont-ils pour le royaume? j'ordonne qu'on dresse la liste de leurs richesses qu'on prendra pour approvisionner l'armée. »

Or, un maître de maison, dont la richesse privée s'élevait à trente millions de pièces de monnaie, présenta au roi une offrande de peu de valeur; le roi, irrité, dit : « Comment osez-vous me tromper ouvertement? » L'autre répondit : « Depuis ma jeunesse, pour gagner ma vie, j'ai constamment eu des richesses privées; quant aux objets précieux qui sont dans ma demeure, cinq personnes se

les sont partagés et ce n'est pas moi qui les possède. » Le roi lui ayant demandé ce qu'il entendait par « richesses privées », il répondit : « Mon cœur songe aux pratiques bouddhiques ; ma bouche répand les enseignements bouddhiques ; mon corps accomplit les actes bouddhiques ; je sacrifie la part des cinq personnes pour élever un temple honorable au Buddha ; je sers avec respect l'assemblée des sages et je leur fournis des vêtements et de la nourriture ; je nourris avec bienveillance les êtres qui rampent, ceux qui volent, ceux qui se tortillent, ceux qui remuent, ceux qui avancent comme des insectes et ceux qui marchent ; je ne fais point aux autres ce que je n'aimerais pas qu'on me fît ; la vertu productrice de bonheur, qui me suit partout où je vais, comme l'ombre accompagne le corps, c'est ce que j'appelle mes richesses privées. Quant aux cinq personnes qui se partagent mon avoir, l'une est l'eau, la seconde est le feu, la troisième est le voleur, la quatrième est le magistrat, la cinquième est la fin de l'existence (1) ; le corps, ainsi que les objets précieux qui sont à ces (cinq) personnes, on les abandonne dans ce monde ; quant à soi-même, on doit tout seul s'en aller. Cette porte de tous les malheurs qu'est la richesse, on ne sait jusqu'où elle peut mener. Pour moi, je considère le monde comme une illusion trompeuse, et c'est pourquoi je ne me permets pas de posséder ma fortune. Si je fais le compte de ce qui est la part des cinq personnes, je puis bien avoir un million ; cette richesse est un nid à calamités ; je crains toujours d'être mis en péril par elle ; comment me permettrais-je de la posséder ? Je désire que la foule de vos soldats vienne l'emporter pour me débarrasser de ce souci. » Le roi dit : « Très véridiques sont ces paroles. »

(1) En d'autres termes, les richesses de ce monde sont sans cesse menacées par les inondations, les incendies, les voleurs, les procès, la mort. Elles ne nous appartiennent donc pas réellement.

Il le renvoya donc, puis il entra dans la maison de purification, calma son cœur et réfléchit profondément; il se sentit alors éclairé et dit : « Si même notre corps nous ne pouvons pas le protéger, à combien plus forte raison un royaume, une femme, un fils et toutes les autres choses, comment pourrait-on les avoir perpétuellement? » Il se mit aussitôt à composer et à écrire des livres saints bouddhiques; il en récitait le texte et en commentait le sens; les souillures et les liens de son cœur furent supprimés; il admit en sa présence des sujets intègres et accepta leurs remontrances loyales; il promulgua une grande amnistie dans son royaume; il rendit au peuple ses objets précieux; il établit une hiérarchie régulière parmi ses fonctionnaires; il mit en discussion des mesures libérales et justes; il s'adressa à ses ministres assemblés en ces termes : « Ceux qui n'ont pas vu le sens profond et les défenses importantes des livres saints bouddhiques sont des sourds et des aveugles. Ce maître de maison est riche en effet, et c'est moi qui suis pauvre (1). » Il ordonna alors que dans le territoire de son royaume on distribuât toutes ses richesses pour donner l'aumône aux pauvres et satisfaire les besoins du peuple; il édifia des temples bouddhiques, y suspendit des soies et y brûla des parfums; il offrit des repas à tous les çramaṇas; lui-même observait les six jours d'abstinence (2). Quand il se fut ainsi conduit pendant trois ans, les quatre côtés

(1) Au point de vue religieux, cet homme est riche et moi je suis pauvre.

(2) Les six jours d'abstinence 六 齋 日 (uposadha) sont le 8, le 14, le 15, le 23, le 29 et le 30 de chaque mois. En ces jours-là, les quatre devarajas inspectent le monde, soit par l'intermédiaire de leurs délégués 使 者 (le 8 et le 23), soit par l'intermédiaire de leurs princes héritiers 太 子 (le 14 et le 29), soit en personne 躬 行 (le 15 et le 30); ils prennent alors note de tout ce que les êtres vivants font de bien ou de mal et en informent Çakra, souverain des devas (*Kiao tch'eng fa chou*, Trip. de Tôkyô, XXXVI, 3, p. 124 r°).

de son royaume étaient devenus tranquilles et les brigands avaient entièrement disparu; les cinq sortes de céréales venaient à maturité et le peuple ne souffrait plus de la faim et du froid. Par la suite, quand le roi mourut, il naquit en haut dans le second ciel (1).

Le Buddha dit aux çramaṇas : « Celui qui en ce temps était le roi, c'est moi-même; le maître de maison, c'est le fils du Héron (Çâriputra); celui qui engagea le roi à inspecter son royaume, c'est *A-nan* (Ânanda). »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 8.

(*Trip.*, VI, 5, p. 52 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un grand maître de maison (2) nommé *Sien-t'an* (Ṛṣinanda?); il était extrêmement riche; il avait vu les règles claires du Buddha; il avait compris que le monde est impermanent, que la gloire et la renommée sont difficiles à conserver, que les richesses ne sont pas inhérentes à la personne, que seul le mérite de la libéralité est indestructible. Cet homme annonça donc au peuple que, si quelqu'un était dans l'indigence, il n'avait qu'à venir prendre chez lui tout ce qu'il désirait; il se conduisit ainsi pendant quelques mois; mais en ce temps, le gouvernement était doux et le peuple était dans l'abondance; il n'y avait point d'indigents.

Sien-t'an fit cette réflexion : « Il me faut acheter des médicaments pour faire du bien à tous les malades. » Il

(1) 上生第二天.
(2) 大理家.

acheta donc d'excellents médicaments et sauva la vie de tous les êtres vivants ; ses soins affectueux s'étendirent en tous lieux ; il n'y eut rien que ses bienfaits n'atteignissent ; sa bonté qui dura plusieurs années eut un parfum de vertu qui s'exhala au loin. Des quatre points cardinaux tous les malades accouraient, et, du premier au dernier, ils louaient sa grande bienfaisance en égalant sa vertu au ciel.

Ses richesses s'étant entièrement épuisées, il s'en alla pour recueillir des denrées précieuses ; à plus de cent *li* de sa demeure, il rencontra sur le bord d'une rivière plusieurs chars qui transportaient des gens gravement malades ; comme il demandait à ces hommes où ils allaient, ils répondirent : « Nous nous rendons chez *Sien-t'an*, dans l'espérance qu'il nous conservera ce qui nous reste de vie. » *Sien-t'an* aussitôt s'en revint et emprunta au roi cinq cents onces d'or ; il s'en servit pour acheter des médicaments avec lesquels il soigna les malades ; tous ceux-ci guérirent.

(*Sien-t'an*) se joignit à des marchands avec lesquels il alla sur mer pour recueillir des denrées précieuses ; il en amassa une très grande quantité ; pour retourner dans leur pays, (lui et ses compagnons) abandonnèrent le bateau et allèrent à pied ; en route ils manquèrent d'eau : *Sien-t'an* découvrit un puits et appela ses compagnons pour qu'ils en tirassent de l'eau ; ensuite lui-même prit de cette eau pour en boire. Les marchands aperçurent alors les perles blanches qu'il avait acquises et virent qu'elles surpassaient en éclat toutes les autres perles ; l'avidité est le premier des maux ; elle détruit la sainteté et ruine la bonté ; ils s'entendirent donc pour pousser *Sien-t'an* et le faire tomber dans le puits. Comme la bonté et la vertu du Bodhisattva avaient touché les divinités du ciel et ému les divinités de la terre, un dieu le recueillit et l'empêcha de se faire aucun mal. Quand les marchands furent revenus

dans leur pays, le roi leur demanda où était *Sien-t'an*; ils répondirent : « Après que nous eûmes quitté notre pays, il nous quitta et nous ne savons pas où il est. » Le roi reprit : « Ne serait-ce pas que vous l'avez tué? » Ils le nièrent.

Sien-t'an aperçut dans le puits une cavité qui s'ouvrait par un orifice latéral; il s'y engagea et déboucha dans le puits d'un autre propriétaire; au bout de sept jours de marche il parvint dans son pays. Le roi lui dit : « Pour quelle raison revenez-vous les mains vides? » Il répondit : « Je n'ai pas eu de chance. » Le roi se recueillit et dit : « Il y a à cela certainement quelque cause. » Il convoqua les marchands et les interrogea en leur déclarant que, s'ils avouaient la vérité, ils auraient la vie sauve, mais que ceux qui mentiraient seraient mis à mort. Tous alors avouèrent. On les jeta en prison et on les condamna.

Sien-t'an, tout en pleurs, se rendit promptement à la porte du palais et se prosterna la tête contre terre en intercédant pour les coupables. Le roi dit : « Ce serait contraire aux lois. » *Sien-t'an* intercéda derechef pour eux en disant : « Ces ignorants ne voyaient pas juste; aussi leur conduite ne suffit-elle pas à prouver qu'ils soient coupables; pardonnez-leur comme à des gens qui n'ont pas de discernement. » Le roi loua *Sien-t'an* de sa bonté protectrice; il pardonna aux marchands leur exécrable forfait, mais leur ordonna de rendre (à *Sien-t'an*) ses richesses; les marchands dirent tous : « Si *Sien-t'an* n'était pas un disciple du Buddha, comment aurait-il eu une telle bonté? » Chacun d'eux renonça à ses joyaux les plus précieux pour les lui rendre. *Sien-t'an* accepta (seulement) la moitié de chacune de ces offrandes. Les marchands se prosternèrent la tête contre terre et lui dirent : « Grâce à votre bienfaisante influence, notre vie a été sauvée : nous désirons que vous preniez tout (ce que nous vous donnons). » Alors il accepta cela et s'en servit pour rendre au

roi l'or qu'il lui devait; en outre il fit de grandes libéralités.

Le roi, ainsi que ses ministres et les gens de son peuple, reçurent tous à l'envi les défenses; les fils eurent de la piété filiale, et les sujets eurent du loyalisme; les dieux du ciel accordèrent une protection éclatante; le royaume fut florissant et la population paisible. Les pays situés dans les quatre directions se soumirent à une telle vertu et il n'y eut personne qui ne la célébrât.

Le Buddha dit : « Celui qui en ce temps était *Sien-t'an*, c'était moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 9.

(*Trip.*, VI, 5, p. 53 r°-53 v°.)

Autrefois le Bodhisattva naquit dans la condition de fils d'un maître de maison (1); dès qu'il fut tombé à terre, il dit : « Les êtres vivants ont une foule de maux : c'est moi qui les en délivrerai; ils n'ont pas vu la norme du Buddha; ils n'ont pas entendu la sage loi; c'est moi qui ouvrirai leurs oreilles et leurs yeux de manière à dissiper leur cécité et leur surdité; je ferai ainsi qu'ils verront et entendront (la Bodhi) sans supérieure, droite et vraie, souverain de tous les saints et principe des sages règles. En faisant

(1) L'expression 四姓 désigne, d'après les dictionnaires numériques (*Trip.* de Tôkyô, XXXVII, 1, p. 58 v°), les quatre grandes castes des brahmanes, des kṣatriyas, des vaiçakhas et des çûdras. Mais ce n'est pas avec cette valeur qu'elle est employée ici; elle a son sens proprement chinois et désigne un membre de l'aristocratie, c'est-à-dire, une personne appartenant aux quatre catégories de familles qui ont exercé les plus hautes charges publiques. Dans nos contes, la traduction « maître de maison » paraît être celle qui rend le mieux l'idée qu'on a en vue.

des libéralités je les attirerai à moi et il n'y aura personne qui ne se soumette et n'obéisse. » Ses parents aux neuf degrés furent stupéfaits et dirent : « Nous n'avons jamais entendu dire que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, il y ait eu un enfant qui se soit ainsi comporté; ce doit être quelque manifestation surnaturelle d'un deva ou d'un nâga, d'un démon ou d'un génie. Il faut consulter les sorts à son sujet. » (L'enfant) répondit alors à ses parents : « C'est un grand saint qui revient en moi sous une autre forme; j'ai en moi la faculté spontanée de l'intelligence universelle; je ne suis aucun de tous ces êtres malfaisants (que vous venez d'énumérer); gardez-vous d'en douter. » Après avoir ainsi parlé, il resta silencieux. Ses parents dirent : « Cet enfant est résolu à exercer une bienfaisance aussi vaste que le ciel et que la terre; il ne sera sans doute pas un personnage ordinaire. » Ils donnèrent à l'enfant le nom de *P'ou-che* (« Libéralité universelle », Sarvada).

Quand cet enfant eut atteint l'âge de dix ans, il avait entièrement compris tous les livres canoniques du Bouddhisme et la multitude des sciences laïques; il prit congé de ses parents pour secourir tous les êtres et faire la charité à ceux qui étaient dans le dénuement. Ses parents lui dirent : « Nous sommes connus comme étant extrêmement riches; nous vous autorisons à donner tant que vous voudrez aux pauvres. » (Leur fils) leur répondit : « Cela est insuffisant; je vous demande à devenir çramaṇa. Donnez-moi un vêtement de religieux, un bol à aumônes et un bâton orné d'étain; c'est par là que je secourrai tous les êtres; tel est le vœu que j'ai formé depuis ma naissance. » Ses parents, se souvenant du serment qu'il avait fait à sa naissance, ne firent plus d'opposition, et, conformément à son vœu, l'autorisèrent à devenir çramaṇa.

En parcourant le monde pour prêcher et convertir, (le jeune homme) passa par un grand royaume; dans ce

royaume, il y avait un homme de puissante famille qui, lui aussi, comprenait bien toutes sortes de livres. Il remarqua que *P'ou-che* avait un extérieur fort majestueux, que l'éclat de sa beauté resplendissait, que son caractère était doux, qu'il était pur comme de l'or divin, qu'il avait toutes les marques d'un saint supérieur et qu'il deviendrait un personnage éminent dans le monde; il dit à *P'ou-che* : « J'ai un désir à vous exprimer; je souhaite qu'il vous satisfasse, ô homme saint; j'ai une fille que je voudrais vous donner pour qu'elle soit votre servante. » *P'ou-che* répondit : « Fort bien. Attendez mon retour. » Il se mit aussitôt en route, et, arrivé sur le rivage de la mer, il monta dans un bateau pour la traverser.

Lorsqu'il eut abordé à l'autre rive, il s'engagea dans les montagnes et arriva dans un endroit inhabité ; il aperçut de loin une ville d'argent dont les édifices étaient brillants et beaux; il y avait un serpent venimeux qui s'enroulait sept fois autour de la ville et qui avait un corps gros de cent brasses; quand il vit venir *P'ou-che*, il dressa la tête en se tournant vers lui; *P'ou-che* songea : « Cet être plein de venin a certainement de mauvaises intentions; je vais mettre en action une bienveillance insurmontable afin de détruire ce venin. En effet la perversité est comme le feu et la bienveillance est comme l'eau ; quand on se sert de l'eau pour éteindre le feu, comment ne l'éteindrait-on pas ? » Alors il s'assit et mit en action la contemplation de bienveillance en faisant ce vœu : « Que tous les êtres vivants soient promptement délivrés des huit difficultés (1), que leurs cœurs s'éloignent des mauvaises

(1) Les huit difficultés 八 難 sont les huit conditions dans lesquelles un être vivant ne peut pas voir le Bouddha et entendre la Loi : ce sont d'abord les trois voies mauvaises 三 途, à savoir : être habitant des enfers, être un animal, être un démon affamé (preta); puis, pour l'homme, ce sont les quatre conditions suivantes : être aveugle, sourd ou muet; avoir l'intelligence et la perspicacité de ce monde; vivre avant ou après un Bouddha; habiter le pays d'Uttarakuru 北 俱 盧 洲; enfin, la hui-

pensées, qu'ils rencontrent le Buddha, qu'ils voient la Loi, que, avec l'assemblée des çramaṇas ils puissent être informés de la sagesse droite et vraie sans supérieure, que leur cœur s'ouvre, que leurs souillures soient détruites, qu'ils voient ce que moi-même je vois. » Quand il eut mis en action cette contemplation de bienveillance, le venin du serpent fut détruit; le serpent laissa retomber sa tête et s'endormit; *P'ou-che* monta sur sa tête et entra dans la ville; au milieu de la ville se trouvait un génie céleste qui, en voyant venir *P'ou-che*, dit tout joyeux : « Depuis longtemps je pensais avec admiration à votre sainte vertu; en venant maintenant vous promener ici, vous avez accompli mon plus cher désir; je voudrais vous retenir pendant une saison, soit quatre-vingt-dix jours. » *P'ou-che* y consentit; le roi céleste remit alors les affaires du gouvernement à ses conseillers intimes; lui-même faisait des offrandes (à *P'ou-che*); du matin jusqu'au soir, pénétré de respect, il recevait l'enseignement que tous les Buddhas ont donné concernant la noble conduite qui reconnaît l'impermanence, la douleur et le vide, la non-réalité du corps, et concernant la sage doctrine qui sauve la multitude des êtres. Après avoir ainsi reçu des offrandes pendant tous les jours d'une saison, *P'ou-che* se disposa à se remettre en route. Le roi céleste lui donna comme cadeau de départ une vraie perle claire comme la lune, en lui disant : « Portez sur vous cette perle qui éclaire à quarante *li* de distance; (dans ce rayon), conformément à tous les désirs que vous pourrez exprimer, toutes sortes de joyaux vous arriveront en abondance. Si plus tard vous

tième condition fâcheuse est, pour un deva, d'être un deva Animitta (?) 無相 ou, suivant d'autres, un deva Dîrghâyus 長壽 (voyez dict. *Kiao tch'eng fa chou*). — On trouve une autre liste dans la Mahâvyutpatti § 120 : narakâḥ (enfers); tiryañcaḥ (animaux); pretâḥ (mânes); dîrghâyuṣo devâḥ (dieux à longévité); pratyanta janapadam (pays hors frontière); indriyavaikalyam (infirmité); mithyâdarçanam (doctrine fausse); tathâgatânâm anutpâdaḥ (pas de naissance des Tathâgatas).

obtenez de devenir Buddha, je souhaite d'être votre disciple pour servir personnellement à vos côtés. » *P'ou-che* y consentit, puis il poursuivit son chemin.

Il aperçut une ville d'or jaune dont la belle ornementation dépassait celle de la ville d'argent; il y avait là aussi un serpent venimeux qui s'enroulait quatorze fois autour de la ville; son énorme corps était deux fois plus volumineux que celui du premier serpent; il éleva sa tête à plusieurs dizaines de pieds de hauteur; *P'ou-che* songea derechef à la contemplation de la vaste bienveillance; le serpent perdit aussitôt son venin; il laissa retomber sa tête et s'endormit. *P'ou-che* monta sur (sa tête) et entra dans la ville; au milieu se trouvait un homme divin qui, lorsqu'il vit venir *P'ou-che*, se réjouit et dit : « Depuis longtemps je pensais avec admiration à votre gloire surnaturelle; ce m'est un grand sujet de joie que vous soyez venu vous promener ici; je désire vous retenir pendant deux saisons, soit cent quatre-vingts jours; je voudrais vous faire continuellement des offrandes; j'espère retenir ici votre personne majestueuse et divine. » *P'ou-che* accorda son assentiment à cela; il resta pour lui expliquer la loi et la conduite sage qui n'a pas de supérieure. Quand ce fut fini, il prit congé de lui pour se retirer. L'homme divin à son tour lui donna en cadeau de départ une perle divine (en lui disant) : « L'éclat (de cette perle) resplendit à quatre-vingts *li* à la ronde; ce nombre de *li* se trouvera rempli de toutes les sortes de joyaux que vous pourriez désirer avoir; quand vous aurez obtenu la sagesse, je souhaite devenir votre disciple et n'avoir personne qui me soit supérieur pour les facultés surnaturelles. » Après avoir reçu cette perle divine, *P'ou-che* se remit en route.

Il aperçut une ville de *lieou-li* (vaidûrya) dont la splendeur dépassait celle de la ville précédente; il y avait là aussi un serpent venimeux dont l'énorme corps était extrêmement grand; il s'enroulait vingt et une fois autour

de la ville; la tête dressée et le regard irrité, il défendait l'accès de la porte de cette ville. Derechef *P'ou-che* s'assit, songea profondément à la contemplation de la bienveillance universelle, et fit le serment de secourir tous les êtres vivants; le serpent sentit s'épuiser son venin et laissa retomber la tête; (*P'ou-che*) monta sur (sa tête) et entra dans la ville; au milieu se trouvait un homme divin qui se réjouit et qui s'exprima comme l'avaient fait les hommes précédents; il invita *P'ou-che* à rester pendant trois saisons, souhaitant de lui offrir tout ce qu'il désirerait; quand ce temps fut terminé, *P'ou-che* prit congé pour se retirer; son hôte lui donna à son tour en cadeau de départ une perle divine (en lui disant) : « L'éclat de cette perle resplendit à cent soixante *li* à la ronde ; où que soit cette perle, toutes sortes de joyaux l'accompagnent et remplissent la superficie qu'elle éclaire; quel que soit votre désir, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez; quand vous aurez atteint la sagesse de l'intelligence, droite, correcte et sans supérieure, je désire être votre disciple et avoir la connaissance la plus claire. » *P'ou-che* lui répondit : « Votre souhait sera certainement exaucé. »

Quand *P'ou-che* eut obtenu ces paroles, il dit : « Voilà qui me suffira pour secourir tous les êtres de leurs misères. » Il se disposa à revenir dans son ancien pays. Tous les dieux nâgas de la mer tinrent conseil ensemble et dirent : « Dans notre vaste mer, ce sont précisément ces trois perles qui sont ce que nous avons de plus magnifique; or, ce religieux les possède toutes trois; quelle gloire nous reste-t-il? Mieux vaudrait perdre absolument tous nos joyaux que de perdre ces perles. » Alors un dieu de la mer prit la forme d'un homme quelconque et se présenta devant *P'ou-che* en lui disant : « J'ai appris que Votre Grâce avait obtenu des joyaux plus beaux que tout ce qui est au monde; puis-je les voir? » *P'ou-che* les lui montra, mais le dieu le frappa à la tête et lui prit ces

perles. *P'ou-che* se borna à dire : « J'ai traversé toutes sortes d'obstacles et j'ai franchi la vaste mer pour obtenir ces joyaux dont je désirais me servir pour soulager tous les êtres de leurs misères ; faut-il qu'au contraire je sois dépouillé par ce dieu ? » Il lui dit : « Rendez-moi mes perles, sinon je mets à sec votre mer. » Le dieu de la mer répliqua : « Combien insensée est votre parole ! Cette vaste mer que voici est profonde, étendue et insondable ; qui pourrait l'épuiser ? Le soleil qui est au ciel peut périr et le vent violent peut cesser, mais il serait aussi difficile d'épuiser la mer que de détruire l'espace. » *P'ou-che* dit : « Autrefois, au temps du Buddha *Ting-kouang* (Dīpaṃkara), j'ai formulé précédemment le souhait d'obtenir la force de la sagesse qui peut bouleverser toutes les mers, arracher le Sumeru, ébranler le ciel et la terre et aussi déplacer tous les temples ; le Buddha a accédé à mon désir et m'a accordé ce que je souhaitais ; maintenant puisque j'ai obtenu (un tel privilège), votre force perverse, ô démons, sera comme un fil ou un cheveu ; comment pourrait-elle faire obstacle à ma puissance correcte et vraie ? » Il expliqua alors les livres saints et dit : « A travers les kalpas innombrables qui se sont passés jusqu'à maintenant, le lait maternel que j'ai bu, les larmes que j'ai versées en me lamentant et le sang qui a coulé de moi quand je mourais, la mer elle-même ne saurait les contenir ; les tendres affections sont difficiles à rompre, le cycle des naissances et des morts est difficile à arrêter ; cependant j'ai déjà voulu rompre le principe des tendres affections et arrêter les génies de la vie et de la mort ; si, en retirant l'eau de la mer pendant la génération actuelle, je ne l'épuise pas, je continuerai à la retirer de génération en génération. » Alors, s'affermissant sur ses deux pieds, il se mit à épuiser l'eau de la mer avec une calebasse et à la jeter hors de l'enceinte de fer.

Or, un deva nommé *Pien-tsing* (Pureté universelle)

entendit de loin parler de lui et, après avoir profondément réfléchi, se dit : « Autrefois, quand j'étais avec le Buddha *Ting-kouang* (Dīpaṃkara), j'ai entendu précédemment dire que cet homme avait obtenu l'exaucement de son souhait et que certainement il deviendrait l'Honoré du monde et nous sauverait, nous tous les vivants. » Ce deva alors descendit pour l'aider à retirer l'eau (de la mer); quand ils en eurent enlevé les huit dixièmes, les dieux de la mer furent effrayés et se dirent : « Qui est cet homme pour avoir un tel pouvoir surnaturel illimité? Quand cette eau sera épuisée, nos demeures seront ruinées. » Alors ils produisirent toutes sortes de joyaux et vidèrent tous leurs trésors pour faire des présents à *P'ou-che*; mais celui-ci refusa en disant : « Je désire seulement avoir mes perles. » Les dieux lui rendirent donc ses perles et *P'ou-che* leur restitua leur eau; puis il revint dans son pays; tout le long du chemin il fit la charité : dans tous les lieux qu'il traversa, il n'y eut plus de pauvres gens; partout dans tous ces royaumes, il n'y eut personne qui ne changeât de conduite; les cinq défenses et les dix actions excellentes(1) devenaient le principe du gouverne-

(1) 十 善. Les dix actions excellentes sont, d'après la Mahâvyutpatti, § 92, et le *Kiao tch'eng fa chou* (*Trip.* de Tôkyô, XXXVII, 3, p. 167 v°), les suivantes :

1. Ne pas tuer 不 殺, prâṇâtipâtâd viratiḥ.
2. Ne pas voler 不 盜, adattâdânâd v.
3. Ne pas se livrer à la débauche 不 婬, kâmamithyâčârâd v.

} I. Kâyasučaritam (actes du corps 業)

4. Ne pas mentir 不 妄 語, mṛṣâvâdât prativiratiḥ.
5. Ne pas tenir de propos enjôleurs 不 綺 語, pâruṣyât pr. (s'abstenir de propos rudes).
6. N'avoir pas un double langage 不 兩 語 paiçunyât pr. (ne pas dire de calomnies).
7. Ne pas injurier 不 惡 罵, saṃbhinnapralâpât pr. (s'abstenir de propos désordonnés).

} II. Vâksučaritam (parole 語).

ment du royaume; les prisons étaient ouvertes et il y avait des amnisties générales; la bienfaisance de *P'ou-che* s'étendait à tous les êtres vivants; c'est ainsi qu'il parvint à atteindre à la dignité de Buddha.

Le Buddha dit aux çramaṇas : « *P'ou-che*, c'était moi-même; son père, c'était le roi *Po-fan* (Çudhodana); sa mère, c'était ma mère *Chö-miao*; la fille de l'homme sage, c'est maintenant *K'ieou-yi* (Gopâ). Celui qui était alors le génie dans la ville d'argent, c'est présentement Ânanda; celui qui était dans la ville d'or, c'était Maudgalyâyana; celui qui était dans la ville de *lieou-li* (vaidûrya), c'était Çâriputra. Ainsi, le Boddhisattva, à travers des kalpas multipliés, a fait effort pour pratiquer les quatre sortes de bienfaits et il a formulé avec serment le vœu de secourir tous les êtres. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva exerce la libéralité.

N° 10.

(*Trip.*, VI, 5, p. 53 v°-54 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était roi d'un grand royaume; il se nommait *Tch'ang-cheou* (Dîrghâyus); son fils qui devait lui succéder se nommait *Tch'ang-cheng* (Dîrghajâti ?) (1).

8. Ne pas avoir de convoitises 不貪, abhidhyâyâḥ pr.
9. Ne pas se mettre en colère 不嗔, vyâpâdât pr. (s'abstenir de vouloir le mal d'autrui).
10. Se garder des hérésies 不邪見, mithyâdṛṣṭeḥ pr.

} III. Manaḥsucaritam (pensée 觀).

(1) Dans l'introduction du Kosambi-jâtaka (Fausbôll n° 428), les noms du père et du fils sont intervertis.

Ce roi était bon et pitoyable ; il avait constamment des sentiments compatissants ; il s'affligeait sur les souffrances de tous les êtres et avait fait avec serment le vœu de les sauver ; il s'appliquait au bien sans se lasser ; le glaive et le bâton n'étaient pas mis en usage (1) ; ses ministres et son peuple n'avaient aucune haine contre lui ; le vent et la pluie venaient au temps voulu ; les richesses et les céréales affluaient en abondance.

Le petit roi d'un royaume voisin se conduisait avec cruauté et ne connaissait d'autre règle que ses passions et sa perversité ; son royaume étant inculte et son peuple étant pauvre, il dit à ses ministres assemblés : « J'ai entendu parler de *Tch'ang-cheou* ; son royaume, riche et prospère, n'est pas éloigné d'ici ; (ce roi) a des sentiments de bonté et ne tue pas ; il n'a point préparé d'armes et de cuirasses ; je désire le dépouiller ; y réussirai-je? » Tous ses ministres l'ayant approuvé, il mit alors en campagne des guerriers et arriva sur la frontière du grand royaume ; les officiers préposés à la garde extérieure accoururent pour informer le roi de ce qui se passait et lui exprimer leur désir de prendre des mesures de défense.

Tch'ang-cheou tint alors conseil avec ses ministres et leur dit : « Si ce roi est venu, c'est uniquement parce qu'il convoite la population nombreuse et les trésors abondants de mon royaume. Or, si je lui livre bataille, je ferai certainement du mal aux vies des gens de mon peuple ; pour un profit personnel, nuire au peuple, c'est le fait d'un homme avide, mais non d'un homme bon ; je ne me conduirai point ainsi. » Ses ministres lui dirent tous : « Nous nous sommes depuis longtemps exercés aux stratagèmes militaires et aux lois de la guerre ; nous vous demandons la permission de détruire nous-mêmes (l'ennemi) ; ne préoccupez point de cela votre sainte pensée. »

(1) On ne punissait personne ni de la peine capitale, ni de la bastonnade.

Le roi répliqua : « Si nous sommes vainqueurs, ces gens mourront; si nous avons le dessous, c'est nous qui périrons. Les soldats (de l'ennemi) et mon propre peuple sont tous des créatures produites et entretenues par le ciel; en est-il un seul parmi eux qui n'attache du prix à son corps et qui ne tienne à sa vie? Nuire à son peuple pour se sauver soi-même, c'est ce qu'un sage ne saurait faire. » Tous les ministres sortirent et se dirent : « Nous avons là un prince qui a une bonté céleste; nous ne devons pas le perdre. » Se donnant donc eux-mêmes des chefs pour les commander, ils s'opposèrent en armes aux envahisseurs.

Tch'ang-cheou s'en aperçut et dit au prince-héritier : « Cet (ennemi) convoite mon royaume et vient avec des desseins funestes; à cause de ma seule personne, mes ministres veulent nuire aux vies de mon peuple; si maintenant j'abandonne mon royaume, peut-être sauverai-je le peuple que m'a donné le ciel; cet avis vous paraît-il sage? » Le prince-héritier l'ayant approuvé, le père et le fils franchirent la muraille de la ville ; ils changèrent alors de nom et se cachèrent dans les fourrés de la montagne. Aussitôt après, le roi avide entra dans ce royaume. Les ministres et le peuple, ayant perdu leur ancien prince, étaient semblables à des fils aimants qui ont vu mourir leur père ; ils bondissaient de chagrin, et dans chaque famille il en était ainsi. Le roi avide mit à prix (la personne de l'ancien roi) en promettant mille livres d'or et un million de pièces de monnaie (à qui le lui livrerait).

Tch'ang-cheou était sorti et, s'étant assis sous un arbre au bord de la route, il méditait; il prenait en pitié tous les êtres qui endurent les tourments des naissances et des morts, qui ne s'aperçoivent pas de l'impermanence, du néant de la douleur, et de la non-réalité du corps, qui sont sous le joug de leurs passions et qui souffrent de maux innombrables. Or un brahmane d'un pays lointain avait entendu dire que le roi se plaisait à faire des libéralités

et à sauver la vie de tous les êtres; il vint donc de loin pour lui confier sa misère; lui aussi se reposa sous l'arbre; (lui et *Tch'ang-cheou*) s'interrogèrent mutuellement et se racontèrent l'un à l'autre leur histoire. Le brahmane fut stupéfait et dit : « O roi céleste, pourquoi vous trouvez-vous dans cette situation? » Tout en larmes il lui exposa ceci : « Je n'ai plus beaucoup d'années à vivre ; c'est pourquoi j'étais venu vous adresser ma requête dans l'espérance que vous me conserveriez ce qui me reste de vie. Puisque, ô grand roi, vous avez perdu votre royaume, ma vie est finie. » Alors il se mit à se désoler. Le roi dit : « Vous êtes venu pour me confier votre misère; or il s'est trouvé précisément que j'avais perdu mon royaume et que je ne pouvais vous secourir; n'est-ce pas en effet affligeant? » Il essuya les larmes du brahmane et lui dit : « J'ai entendu dire que le nouveau roi avait promis une forte récompense (à qui me livrerait); prenez ma tête et vous pourrez obtenir ce don considérable. » L'autre répondit : « Je ne saurais le faire; je m'inclinais de loin devant votre divine majesté dont la bonté sauve tous les êtres et dont la bienfaisance égale le ciel et la terre; c'est pourquoi j'ai quitté mon pays dans l'espérance que vous me feriez la grâce de me secourir; mais maintenant, vous m'ordonnez de vous couper la tête; je ne saurais vous obéir. » Le roi dit : « Le corps est un instrument corruptible; comment pourrait-on le protéger? Tout vivant doit mourir; quel est celui qui se conserverait perpétuellement? Si vous ne prenez pas (mon corps), il retournera en poudre. » Le brahmane répondit : « O roi céleste, vous avez une charité divine; puisque vous êtes résolu à sacrifier votre vie pour sauver ma chétive personne, je désire que, tout en restant les mains libres, vous veniez à ma suite. » Le roi le suivit aussitôt.

Ainsi, l'officier préposé à la porte de la ville le chargea de liens et informa son souverain de ce qui était arrivé.

Les gens du royaume, voyant leur (ancien) roi, ébranlaient tout le royaume par leurs cris de douleur. Quant au brahmane, il reçut sa récompense. Le roi avide ordonna de tuer (l'ancien roi) en le brûlant vif à un carrefour de quatre chemins. Ses ministres lui déclarèrent que, puisque leur ancien prince était près de périr, ils demandaient la permission de préparer un petit repas pour l'offrir à l'âme du mort. Le roi avide y consentit. Tous les fonctionnaires et les gens du peuple se lamentaient et obstruaient les chemins; ils bondissaient ou se tordaient (de douleur) et il n'était aucun d'eux qui n'invoquât le ciel.

De son côté, le prince-héritier *Tch'ang-cheng*, se faisant passer pour un marchand de bois de chauffage, était venu se placer devant son père; quand celui-ci l'aperçut, il leva les yeux au ciel et dit : « Contrevenir aux instructions que vous a laissées votre père, nourrir des sentiments méchants et funestes, vous concentrer dans une haine intense et vous exposer à des malheurs qui dureront dix mille années, ce n'est point le fait d'un fils pieux. L'effet favorable que produit la grande bienfaisance des quatre sortes (1) pratiquée par tous les Buddhas a une vertu qui enveloppe le ciel et la terre; pour moi, telle est la voie que j'ai suivie et j'ai sacrifié ma personne pour sauver les êtres; je crains cependant de n'avoir pas réussi à agir, même dans une faible mesure, comme le veut la piété filiale. A combien plus forte raison (n'agissez-vous pas avec piété filiale) si vous vous vengez cruellement d'un ennemi. Ne pas trangresser mes ordres, c'est là ce qu'on peut appeler de la piété filiale (2). » Le fils, ne pouvant supporter de voir son père mourir, retourna au plus profond des montagnes.

(1) Cf. p. 12, n. 2.

(2) Ainsi la dernière recommandation du roi à son fils est de renoncer à tout désir de vengeance.

Le roi mourut. Le prince-héritier cria de chagrin tant que le sang lui coula de la bouche ; il dit : « Quoique, au moment de mourir, mon père m'ait recommandé une absolue bonté, je contreviendrai certainement à ses ordres et je ferai périr cet être pervers. » Il alla donc se louer comme serviteur à gages et cultiva des légumes pour un ministre ; ce ministre étant allé par hasard se promener dans son jardin, remarqua que ses légumes étaient fort beaux ; comme il en demandait la raison, le surveillant du jardin lui répondit : « Au marché, j'ai loué les services d'un homme qui s'entend merveilleusement à la culture potagère. » Le ministre fit venir (le prince) et lui demanda : « Est-ce là tout ce que vous savez faire ? » Il répondit : « Qu'il s'agisse de quelque habileté professionnelle que ce soit, je la possède plus que personne. » Le ministre invita le roi (à dîner) et ordonna (au prince) de préparer le repas qui fut supérieur à ce que faisait le chef des cuisines du palais. Le roi demanda : « Qui a préparé cette nourriture? » Le ministre révéla ce qui en était. Le roi prit aussitôt (le prince) à son service et en fit l'intendant de sa cuisine. Comme il réussissait en tout, le roi le promut au rang de ministre intime et lui dit : « Le fils de *Tch'ang-cheou* est mon ennemi juré ; je vous prends pour me protéger contre lui. » L'autre y consentit. Le roi lui ayant demandé s'il aimait chasser, (le prince) répondit qu'il l'aimait. Le roi sortit donc à la chasse et, en galopant à la poursuite du gibier, il se sépara de son escorte ; il se trouva seul avec *Tch'ang-cheng* pendant trois jours dans la montagne et il en arriva à souffrir de la faim ; il détacha son épée qu'il remit à *Tch'ang-cheng*, puis il appuya sa tête sur les genoux de ce dernier et s'endormit. *Tch'ang-cheng* dit : « Maintenant, ne vous ai-je pas en mon pouvoir? » Il dégaina donc l'épée pour lui couper la tête ; mais soudain il se rappela la parole de son père : « Celui qui viole les ordres de son père

manque de piété filiale. » Il replaça l'épée dans son fourreau et renonça à son projet. Le roi s'éveilla et dit : « Je viens de rêver que *Tch'ang-cheng* voulait me couper la tête. Qu'est-ce que cela signifie ? » (Le prince) répondit : « Dans ces montagnes, il y a de puissants démons qui se plaisent à causer des hallucinations de fièvre ; puisque je vous garde, qu'avez-vous à craindre ? » Le roi se remit à dormir. Il en fut ainsi par trois fois ; enfin (le prince) jeta l'épée en disant : « Par égard pour mon bon père, je vous fais grâce. » Le roi s'éveilla et dit : « J'ai rêvé que *Tch'ang-cheng* me faisait grâce. » Le prince-héritier répondit : « *Tch'ang-cheng* n'est autre que moi. En songeant à mon père, j'ai poursuivi ma vengeance jusqu'à maintenant. Au moment de mourir, mon père m'avait laissé de sa propre bouche des recommandations de bonté ; il m'avait engagé à imiter la conduite de tous les Buddhas qui ont supporté les injures et rendu le bien pour le mal ; mais moi, animé de dispositions fort insensées, je voulais vous rendre le mal au double. Par trois fois cependant j'ai pensé aux recommandations de mon père, et par trois fois j'ai lâché l'épée. Je désire, ô grand roi, que vous me fassiez promptement périr afin de supprimer de graves maux ; en effet, quand le corps est mort et que l'âme s'est transportée ailleurs, les pensées perverses ne se produisent plus. » Le roi se repentit de ses fautes et dit : « J'ai été cruel et n'ai pas fait de distinction entre le bien et le mal ; votre père défunt agissait d'une manière élevée et parfaitement intègre ; il a perdu son royaume, mais n'a pas porté atteinte à sa conduite. Ne doit-il pas être appelé un saint supérieur ? Vous avez su maintenir dans toute sa perfection la conduite paternelle ; ne devez-vous pas être appelé un fils doué de piété filiale ? J'étais un loup et je détruisais les êtres pour m'assouvir momentanément. Maintenant ma vie était entre vos mains ; vous m'avez pardonné et ne m'avez pas mis à mort. Com-

ment, dans la suite, pourrais-je m'opposer à vous? Je désirerais maintenant retourner dans le royaume, mais quel chemin prendre? » Le prince dit : « Si nous avons perdu notre route, c'est moi qui l'ai voulu. » Il emmena le roi hors de la forêt et ils retrouvèrent la foule des officiers. Le roi dit à ceux-ci : « Connaissez-vous *Tch'ang-cheng*? » Tous dirent qu'ils ne le connaissaient pas. Le roi reprit : « Voici *Tch'ang-cheng*; maintenant je lui rends son royaume et je retourne dans mon ancien pays. Dorénavant nous serons deux frères et nous mettrons en commun nos bonheurs et nos malheurs. »

Le jour où le prince-héritier monta sur le trône, tous les habitants éprouvaient simultanément de l'affliction et de la joie, et tous lui souhaitaient une longue vie. Le roi avide retourna dans son pays et (les deux souverains) se firent l'un à l'autre des présents, en sorte qu'il y eut une florissante paix.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui, en ce temps, était le roi *Tch'ang-cheou*, c'était moi-même; le prince-héritier, c'était Ânanda; le roi avide, c'était Devadatta; Devadatta nourrissait des desseins funestes à mon égard de génération en génération, mais chaque fois j'y échappais. Ânanda et Devadatta n'avaient point d'animosité l'un contre l'autre; c'est pourquoi ils ne se firent pas de mal. De génération en génération, j'ai supporté ce qui était insupportable; j'ai dominé mes sentiments et maintenu fermes mes actes; c'est pourquoi maintenant j'ai obtenu la dignité de Buddha et suis vénérable pour les trois mondes. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

CHAPITRE II

N° 11.

(*Trip.*, VI, 5, p. 54 v°.)

Sûtra du roi Po-ye.

Autrefois le roi du royaume de *Po-lo-nai* (Varâṇasî, Bénarès) se nommait *Po-ye*; il gouvernait son royaume avec bonté; les boucliers et les lances étaient négligés; les bâtons et les verges étaient supprimés; les prisons et les geôles tombaient en ruines; personne ne poussait des cris ou des gémissements sur les routes; tous les êtres avaient ce dont ils avaient besoin; le royaume était prospère et la population florissante. Tous les dieux louaient la bonté (de ce roi). La ville royale avait quatre cents *li* en long et en large et elle avait un pourtour de seize cents *li*; or le roi donnait chaque jour à manger aux gens qui se trouvaient dans cette ville et tous étaient satisfaits.

Un roi voisin apprit que ce royaume était prospère et que toutes les calamités y avaient disparu; il tint alors conseil avec ses ministres et dit: « Ce royaume est prospère; la population, fort nombreuse, y est riche et heureuse; je désire m'en emparer; si j'y vais, certainement je serai vainqueur. » Ses ministres et ses flatteurs lui dirent tous: « C'est avec joie que nous nous conforme-

rons aux désirs de Votre Majesté. » Il mit donc des troupes en campagne et arriva dans le royaume du roi bon.

Quand les ministres de ce royaume furent informés de ce qui se passait, ils voulurent résister, mais le roi bon leur dit avec affliction : « Ce serait, à cause de ma seule personne, faire périr des millions d'hommes du peuple, et, parce que je tiendrais à ma seule vie, mettre en péril celles de millions d'hommes du peuple ; pourvu que j'aie deux repas par jour pour ma bouche et quelques vêtements pour mon corps, qu'aurais-je à réclamer à mon époque ? pourquoi renoncerais-je à la bonté semblable au ciel printanier pour adopter une férocité de loup ? j'aimerais mieux quitter cette vie qui dure le temps d'une génération plutôt que d'abandonner ma grande résolution. Traiter les autres comme soi-même et assurer le calme de tous les êtres, c'est en cela que consiste la bonté céleste. » Il eut recours à un artifice et dit à ses ministres : « Que chacun de vous se retire ; demain nous délibérerons de nouveau. » Pendant la nuit, il franchit la muraille et s'enfuit. Il s'engagea dans la montagne et s'assit sous un arbre.

Survint un brahmane, âgé de soixante ans, qui demanda au roi : « Ce roi du royaume bon a-t-il dix mille félicités et se porte-t-il bien ? » « Il est mort », répondit l'autre. En entendant cette réponse, le brahmane tomba étendu à terre en s'abandonnant à une profonde douleur. Le roi lui demanda : « Pourquoi votre chagrin est-il si extrême ? » Il répliqua : « J'avais entendu dire que ce roi avait une bonté qui s'étendait à tous les êtres, que sa bienfaisance était comme celle du souverain Çakra ; c'est pourquoi j'accourais pour lui confier ma destinée ; maintenant qu'il est mort, ma vieillesse est privée de toute ressource. » Le roi dit : « Ce roi bon n'est autre que moi ; un roi voisin, ayant appris que mon royaume était prospère, que mon peuple était florissant et que mes richesses étaient

abondantes, a donné à ses guerriers un ordre aux termes duquel celui qui prendra ma tête recevra en récompense mille serviteurs et mille servantes, mille chevaux, mille bœufs, mille livres d'or et mille livres d'argent ; prenez maintenant ma tête ; mon diadème d'or et mon épée vous serviront à prouver (que c'est bien moi que vous avez tué) ; puis rendez-vous auprès de ce roi ; il vous donnera d'amples récompenses qui seront une fortune transmissible à vos descendants et mon cœur s'en réjouira. » Le brahmane répliqua : « Ce serait par manque de bonté agir contrairement à la sagesse ; j'aimerais mieux mourir que d'agir ainsi. » Le roi dit : « Ce vieillard se fiait sur moi pour vivre et je suis cause qu'il est dans la misère ; maintenant je vous ferai don de ma tête sans que vous ayez à commettre un crime pour cela. » Il se leva, se prosterna dans les dix directions de l'espace et, en versant des pleurs, formula ce vœu : « Tous les êtres qui sont en péril, puissé-je leur procurer le calme : tous ceux qui tournent le dos à la vérité pour se diriger vers l'erreur, puissé-je les engager à confier leur vie aux trois Vénérables. Maintenant avec ma tête je vous sauve de la misère tout en faisant en sorte que vous ne commettiez aucun crime. » Tirant donc son épée, il se fit périr afin de tirer de difficulté cet autre homme.

Le brahmane prit la tête, le diadème et l'épée et se rendit auprès de l'autre roi ; celui-ci demanda aux anciens ministres : « Le roi bon était de force à tenir tête à mille hommes ; or, voici quelqu'un qui s'est emparé de lui. » Les anciens ministres tombèrent à la renverse pénétrés de douleur ; leur chagrin était tel qu'aucun d'eux ne put répondre. Le brahmane lui-même fut alors interrogé et raconta tout ce qui s'était passé ; les gens du peuple par millions bondissaient d'affliction sur la route et se lamentaient dans les rues ; les uns avaient des crachements de sang ; d'autres perdaient le souffle et avaient l'aspect de

cadavres. L'autre roi, ainsi que ses ministres et ses guerriers, tous grands et petits, poussaient des gémissements et des cris; le roi leva les yeux au ciel et dit en soupirant profondément : « J'ai agi contrairement à la raison; j'ai causé la mort d'un homme dont la bonté était comme le ciel. » Il prit le corps et la tête du roi bon et les rejoignit, puis il recouvrit de feuilles d'or toute sa personne et l'assit au haut de la salle; il lui fit jouer pendant trente-deux ans le rôle de Fils du Ciel; ensuite il mit sur le trône royal le fils (du roi bon); tous les rois voisins lui témoignèrent une affection filiale. Quant au roi bon, après avoir terminé sa vie, il était né en haut parmi les devas.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le roi bon, c'était moi-même ; le roi voisin, c'était Maudgalyâyana. Tous les ministres de ce royaume, ce sont aujourd'hui les bhikṣus. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 12.

(*Trip.*, VI, 5, p. 55 r°.)

Sûtra du roi de Varânasî.

Autrefois le prince héritier, fils du roi du royaume de *Po-lo-nai* (Varâṇasî, Bénarès), se nommait *Kia-lan* ; il avait un frère cadet. Quand mourut le roi, père de ces deux frères, ceux-ci se cédèrent l'un à l'autre le royaume et aucun d'eux ne voulait monter sur le trône. Le frère aîné emmena sa femme et alla se cacher dans la montagne pour y étudier la sagesse. Il se fixa au bord d'une rivière. Or, en ce temps, il y avait un criminel d'un pays étranger qui avait été condamné légalement à avoir les mains et

les pieds coupés, le nez et les oreilles tranchés, puis à être abandonné au courant de l'eau dans un bateau pourri; ce criminel appelait le ciel à son aide; le sage l'entendit et, pénétré de tristesse, il dit avec affliction : « Qui est cet homme? Ses tourments sont extrêmes. Celui qui a une grande bienfaisance traite les autres comme soi-même et risque sa propre vie pour tirer hors de danger tous les êtres; telle est la conduite que tient l'homme supérieur (mahâsattva). » Il se jeta dans la rivière ; dispersant les flots et coupant le courant, il amena le bateau jusqu'au rivage ; il prit ensuite (le criminel) sur son dos et revint dans sa demeure ; il déploya tous ses efforts pour bien nourrir et protéger cet homme dont les blessures guérirent et dont la vie fut sauvée; pendant quatre années consécutives, ses soins empressés ne se relâchèrent pas.

Sa femme était une débauchée qui ne reculait devant rien ; elle entretint des rapports avec ce criminel, puis, projetant de tuer son mari, elle lui dit : « Tuez-le et je demeurerai avec vous. » Le criminel répondit : « Cet homme est un sage ; comment pourrais-je le tuer? » Comme la femme insistait, le criminel lui dit : « Je n'ai ni mains ni pieds et je ne puis le tuer. » La femme répliqua : « Restez donc ici, j'y aviserai moi-même. » Elle prétendit faussement avoir mal à la tête et dit à son mari : « Ce mal est sans doute causé par quelque génie de la montagne; comme je désire m'en délivrer, je vous suivrai demain pour faire des prières à l'effet d'obtenir le bonheur. » Son mari l'approuva complètement. Le lendemain, ils s'en allèrent ensemble et gravirent une haute montagne dont les quatre côtés se dressaient comme des murs à quarante *li* de hauteur; à voir (ces précipices), tout le monde aurait été frappé de crainte. La femme dit : « D'après les règles magiques, il faut que vous vous teniez debout, le visage tourné vers le soleil; moi cependant je ferai le sacrifice. » Le mari se tourna donc vers le soleil;

sa femme feignit de tourner autour de lui plusieurs fois, puis le poussa et le fit tomber du haut de la montagne. A mi-hauteur se trouvait un arbre dont le feuillage était épais et moelleux; le sage s'accrocha à une de ses branches et put s'arrêter ; il subsista en mangeant des fruits de l'arbre qui étaient doux et bons ; or, à côté de l'arbre il y avait un alligator (1) qui, lui aussi, venait chaque jour manger de ces fruits (2) ; en apercevant un homme sur l'arbre, il eut peur et n'osa plus venir ; après avoir souffert de la faim pendant cinq jours, il se décida à braver le danger pour aller prendre des fruits ; comme l'homme et la bête ne se faisaient aucun mal l'un à l'autre, ils se rapprochèrent ; le sage bondit alors à cheval sur l'alligator qui, effrayé, sauta en bas ; grâce à la protection des devas et des génies, tous deux n'eurent aucun mal. (Le sage) retourna alors dans son ancien royaume et le frère cadet céda aussitôt le trône à son aîné.

Le frère aîné, par sa grande bienveillance qui traitait les autres comme il se serait traité lui-même, secourut tous les êtres vivants; quand il gouvernait en roi son pays, il répandait ses libéralités dès le lever du soleil; à quarante *li* à la ronde, les hommes avaient à leur disposition des chars, des chevaux, des joyaux de toutes sortes et des aliments; à l'est, à l'ouest, au sud et au nord ses bons soins s'exerçaient de la sorte. La renommée du roi s'étendait partout ; dans les dix régions de l'espace, on louait sa vertu. Son (ancienne) épouse, pensant que son (premier) mari était mort et que personne dans le royaume ne la reconnaîtrait, prit sur son dos son mari amputé et entra dans le pays ; elle exposa qu'elle formait avec lui un ménage régulier, mais que, par suite du trouble et du malheur des temps, le corps (de son mari) avait été mutilé ; comptant sur la bienfaisance compatissante du roi, elle venait

(1) « Une tortue », dit l'édition de Corée.
(2) Cf. Čulla-paduma-jâtaka (*The Jâtaka*, vol. II, trad. Rouse, p. 83).

9316

demander l'aumône. Les gens du pays la louèrent d'avoir agi ainsi et lui donnèrent ce conseil : « Le roi céleste exerce universellement ses soins bienveillants qui s'étendent à tous les êtres vivants ; demain il doit sortir par la porte de l'Est pour répandre ses libéralités ; présentez-vous alors devant lui ; il appréciera votre belle conduite et vous récompensera sans doute amplement. » Le lendemain donc, elle demanda l'aumône au roi ; celui-ci garda le silence et la reconnut ; puis il raconta toute l'histoire de sa femme à ses ministres assemblés ; un des ministres dit : « Il faut la brûler. » Un autre dit : « Il faut la décapiter. » Le ministre suprême de la justice dit : « Il n'y a pas de crime plus grand que celui qui consiste à s'éloigner du bien pour aller vers le mal, car c'est là agir contrairement à la raison. Il faut clouer cet homme pervers et le fixer sur le dos de cette femme séductrice de manière qu'elle le porte toujours sur elle (1). » Les ministres assemblés dirent tous : « Très bien ! Traiter (ces gens) de la façon qu'ils ont aimée, c'est ce qui est sage. » Le roi convertit son peuple par les dix actions excellentes (2) et il n'y eut personne qui ne s'en réjouît. Le roi, ses ministres et son peuple, quand leur vie fut finie, naquirent en haut parmi les devas. Quant au criminel et à la femme, après leur mort ils entrèrent dans les enfers.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le roi d'alors, c'est moi-même ; le criminel, c'est Devadatta ; la femme, c'est la fille de *Houai-p'an*. »

Telle est la manière dont le Bodhisattva pratique la libéralité.

(1) Dans le Čulla-paduma-jâtaka, la femme s'était présentée en apportant l'infirme dans une corbeille placée sur sa tête ; le roi, son premier mari, décida que, comme punition, la corbeille serait fixée à sa tête si solidement qu'elle ne pourrait l'enlever ; puis on plaça l'infirme dans la corbeille et on les chassa hors du royaume (*The Jâtaka*, vol. II, tr. Rouse, p. 85).

(2) Cf. p. 37, n. 1.

N° 13.

(*Trip.*, VI, 5, p. 55 r°-55 v°.)

Sûtra du roi Sa-ho-t'an.

Il y avait autrefois le roi d'un royaume qui se nommait *Sa-ho-t'an* (Sarvadâna), ce qui signifie « Libéralité universelle ». Toutes les fois qu'on lui demandait quelque chose, il ne résistait point au désir qu'on lui exprimait; telle était sa libéralité. La réputation de ce roi s'était répandue dans les huit directions de l'espace et il n'était personne qui n'en fût informé.

Un jour, *Wen-tchou-che-li* (Mañjuçrî) voulut aller le mettre à l'épreuve ; il se transforma en un jeune brahmane qui, venant d'un pays étranger, se rendit à la porte du palais du roi et dit au gardien de la porte : « Je suis venu de loin dans le désir de voir le grand roi. » Le gardien de la porte ayant annoncé cela, le roi, très joyeux, sortit à sa rencontre comme un fils qui aperçoit son père ; il s'avança pour lui rendre hommage, puis l'invita à s'asseoir ; il interrogea ce religieux, lui demandant d'où il venait, et s'informant si, en s'exposant à un tel voyage, il avait pu éviter la fatigue. L'ascète lui dit : « Me trouvant dans un pays étranger, j'ai entendu parler des actions méritoires de Votre Majesté; c'est pourquoi je suis venu vous voir; maintenant je désire vous demander de me donner quelque chose. » Le roi répondit : « C'est fort bien. Quel que soit votre désir, n'ayez ni hésitation ni embarras à le formuler, car mon nom est « Libéralité universelle ». Que désirez-vous me demander? » Le brahmane dit : « Je n'ai besoin de rien d'autre sinon d'avoir votre personne, ô roi, pour que vous soyez mon esclave, et d'avoir votre

femme, ô roi, pour qu'elle soit ma servante. Si vous pouvez m'accorder cela, partez immédiatement avec moi. » Le roi fut extrêmement joyeux et répliqua : « C'est fort bien. Dès maintenant ma personne vous est certainement acquise et je désire qu'elle vous appartienne, ô religieux, pour que j'exécute vos ordres ; quant à ma femme, elle est la fille du roi d'un grand royaume; il faut que j'aille l'interroger. »

Alors donc le roi rentra chez lui pour dire à sa femme : « Maintenant il y a un religieux jeune et beau qui est venu d'un pays lointain et qui demande à avoir ma personne pour que je lui serve d'esclave; en outre, il désire en même temps vous avoir pour que vous soyez sa servante. Que voulez-vous faire? » La reine lui demanda : « O roi, qu'avez-vous vous-même répondu? » Le roi dit : « J'ai consenti à être son esclave ; mais je n'ai pas encore consenti en ce qui vous concernait. » La reine reprit alors : « En m'abandonnant ainsi, ô roi, vous vous assureriez seul un avantage et vous ne songeriez pas à mon propre salut. » Aussitôt donc la femme sortit à la suite du roi et dit au religieux : « Je désire pouvoir mettre ma personne à vos ordres, ô religieux. »

Le brahmane dit alors derechef au roi : « Considérez si votre résolution est bien arrêtée ; je veux maintenant partir. » Le roi répondit au religieux : « Depuis ma naissance je pratique la libéralité sans m'en être jamais repenti. Je vous suivrai. » L'ascète reprit : « En me suivant, vous devez tous deux marcher pieds nus ; vous ne sauriez mettre des chaussures, car il faut que vous vous conformiez à la règle imposée aux esclaves; nul d'entre eux n'a le droit de protéger (ses pieds). » Le roi et sa femme donnèrent leur consentement en disant qu'ils obéissaient à l'ordre de leur maître et qu'ils n'oseraient pas contrevenir à ses injonctions. Puis le brahmane, emmenant avec lui son esclave et sa servante, se mit en route

et partit. Alors *Wen-tchou-che-li* (Mañjuçrī) remplaça miraculeusement le roi et sa femme par des personnages qui dirigèrent les affaires du royaume en sorte que tout se passa comme auparavant.

La femme du roi était la fille du roi d'un grand royaume; elle était d'une beauté sans égale; ses mains et ses pieds étaient délicats; elle était née et avait grandi au fond du palais et n'avait pas l'habitude du froid et des souffrances; en outre elle était enceinte et sa grossesse datait de plusieurs mois; comme elle suivait à pied son maître, son corps entier devint douloureux; la plante de ses pieds se blessa et se déchira et elle ne put plus avancer; l'excès de sa souffrance la fit rester en arrière. Alors le brahmane revint sur ses pas et l'injuria en lui disant: « Vous êtes maintenant une servante et vous devez vous soumettre à la loi des servantes; il vous faut renoncer à votre élégance d'autrefois. » La femme, se prosternant à deux genoux, répondit: « Je ne me permettrais pas d'agir ainsi; mais, me trouvant un peu épuisée, je me suis arrêtée pour me reposer. » Il lui dit avec rudesse: « Venez promptement et suivez-moi en restant tout près de moi. »

Continuant sa route, le brahmane arriva sur la place du marché d'un royaume et vendit séparément son esclave et sa servante; il les donna à deux maîtres qui demeuraient à plusieurs *li* de distance l'un de l'autre. Or, le maître de maison qui avait acheté cet esclave le chargea de garder cette habitation (1) en lui recommandant d'exiger et de percevoir une taxe de tous ceux qui voudraient faire un enterrement et de ne pas les laisser agir à leur guise. En ce même temps, la femme du maître de qui dépendait la servante était fort jalouse; du matin au soir elle forçait celle-ci à travailler sans jamais lui laisser de répit. Au

(1) 斯舍. Ce terme est fort vague; la suite du récit prouve qu'il s'agit d'un domaine qui servait de lieu de sépulture.

bout de quelques jours, la servante accoucha et l'enfant qu'elle mit au monde était un fils. L'épouse dit avec irritation : « Vous êtes une servante à mes ordres ; comment vous permettez-vous d'avoir ce fils ? prenez-le et tuez-le. »

Se conformant aux ordres de sa maîtresse, elle tua son fils ; puis elle le prit pour l'enterrer et se rendit à l'endroit où se trouvait l'esclave. Quand ils furent en présence l'un de l'autre, elle lui dit : « J'ai mis au monde un fils, mais aujourd'hui il est mort ; bien que je n'apporte point d'argent, puis-je obtenir de l'enterrer quoique en vous faisant tort? » L'esclave répliqua : « Mon maître est très strict ; s'il venait à apprendre cela, il m'infligerait un châtiment qui ne serait pas léger. Femme, emportez au plus vite (ce cadavre) et cherchez quelque autre lieu, car vous ne sauriez rester ici. » Quoique le roi et sa femme fussent en présence l'un de l'autre, ils ne parlèrent point de leurs souffrances et aucun d'eux n'éprouva de haine.

Un instant après qu'ils eurent échangé ces propos, tout devint confus comme dans un songe ; le roi et sa femme revinrent spontanément dans leur royaume et dans leur palais ; ils se trouvèrent assis au haut de la salle principale exactement comme ils l'étaient naguère ; la foule des ministres et des belles femmes du harem était là tout entière comme par le passé ; le prince-héritier que la reine avait mis au monde était lui aussi redevenu vivant spontanément. Le roi et la reine se demandaient en eux-mêmes comment cela avait pu se produire.

Or, *Wen-tchou-che-li* (Mañjuçrî), assis au haut des airs sur une fleur de lotus faite des sept substances précieuses, rendit visible la forme de sa personne et loua (le roi et la reine) en disant : « C'est fort bien. Voici donc à quel point de perfection a atteint votre libéralité ! » Le roi et sa femme sautèrent de joie et s'avancèrent pour adorer *Wen-tchou-che-li* qui leur expliqua la doctrine des livres

saints ; le sol des trois mille kṣetras (1) en fut grandement ébranlé ; les habitants du royaume entier conçurent la pensée de la sagesse sans supérieure, droite et vraie. Le roi et sa femme en ce moment même obtinrent la patience qui arrive à faire que les dharmas ne se produisent pas (anutpâda dharmakṣânti (2).)

Le Buddha dit à Ânanda : « Celui qui en ce temps était le roi, c'est moi-même ; sa femme, c'est *K'ieou-yi* (Gopâ) ; celui qui en ce temps était le prince héritier, c'est aujourd'hui *Lo-yun* (Rahula). »

Le Buddha dit : « O Ânanda, telle est la façon dont j'ai pratiqué la libéralité dans mes existences antérieures ; pour le bien de tous les hommes, je n'ai pas épargné ma personne et, pendant des kalpas innombrables, je n'en ai éprouvé aucun regret. Ne me glorifiant de rien et n'espérant rien, j'ai produit par moi-même l'intelligence correcte. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva exerce la libéralité.

N° 14.

(*Trip.*, VI, 5, p. 55 v°-58 r°).

(Ces pages contiennent l'histoire du prince Sudâna ; nous avons jugé inutile de les traduire puisque nous donnons plus loin le sûtra entier du prince Sudâna.)

(1) 三千刹土. Cette expression désigne les 3.000 chilioscomes.
(2) Sur la valeur de cette expression, voyez *Cikshâsamakkaya*, éd. Bendall, p. 212, n° 3, et *Dharma samgraha*, p. 63 (CVII).

CHAPITRE III

N° 15.

(*Trip.*, VI, 5, p. 58 v°.)

Voici ce que j'ai entendu raconter : une fois, le Buddha se trouvait dans le royaume de *Chö-wei* (Çrâvastî), dans le Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. Le Buddha dit aux bhikṣus : Autrefois il y avait un roi nommé *Ho-mo* (doux et silencieux); ce roi se conduisait avec bonté et équité; il aimait le peuple comme s'il eût été son enfant; il gouvernait son royaume en appliquant des lois justes et il n'était personne de son peuple qui eût de la haine contre lui; son royaume était vaste; chacun s'y occupait de ce qui le concernait. Ce roi avait constamment des sentiments de bienveillance et songeait avec compassion à la multitude des êtres vivants; il s'affligeait de leur stupidité et de leurs erreurs qui faisait que, dans leur folie, ils causaient leur propre perte; il recherchait et conservait les principes de la sagesse et se plaisait à ne rien ignorer; il avait pitié de tous les êtres et les protégeait comme le fait Çakra, souverain des devas. Le meurtre, le vol, la débauche, la fourberie, la calomnie, le mensonge, les discours artificieux, la jalousie, la colère, toutes ces mauvaises choses n'avaient laissé aucune trace dans son cœur. Il

témoignait de la piété filiale et de l'obéissance à son père et à sa mère; il respectait et il aimait ses parents aux neuf degrés. Il recherchait les sages et honorait les hommes saints; il croyait au Buddha, il croyait à la Loi, il croyait aux paroles des çramaṇas; il croyait que le bien est récompensé par le bonheur et que le mal est puni par le malheur. En observant les règles claires des dix actions excellentes (1) qui sont sincères et bien ordonnées, il gouvernait sa propre conduite; il avait donné des ordres pressants à toutes ses femmes, depuis la reine jusqu'à la plus humble concubine, pour que toutes à l'envi s'appliquassent au bien; il avait adressé des proclamations aux officiers et au peuple de ses possessions dans les quatre directions de l'espace pour que tous, grands et petits, portassent sur eux ces instructions et les récitassent et que leur cœur les mît en pratique.

Il arriva que, dans le royaume, un pauvre homme était dans une misère qu'il ne pouvait plus supporter; à bout de ressources, il fit un vol; le propriétaire du bien volé se saisit de lui et l'emmena pour exposer l'affaire au roi; celui-ci demanda : « Avez-vous volé? » Le voleur répondit qu'il avait en effet volé. « Pourquoi, reprit le roi, avez-vous volé? » Le voleur répliqua : « J'étais réellement dans une affreuse misère et je n'avais plus de quoi vivre; c'est pourquoi, violant vos lois saintes et claires, j'ai marché dans le feu et j'ai commis un vol. » Le roi, pénétré de compassion, le loua de sa parfaite sincérité, et, tout confus, il se sentit honteux; il dit en poussant un profond soupir : « S'il y a dans le peuple des gens qui souffrent de la faim, c'est moi qui les ai affamés; s'il y a dans le peuple des gens qui souffrent du froid, c'est moi qui les ai dépouillés de leurs vêtements. » Il ajouta : « Ma situation est telle que je puis faire en sorte que personne du

(1) Cf. p. 37, n. 1.

royaume ne soit dans la misère; c'est de moi seul que dépendent les souffrances ou les jouissances du peuple. » Alors donc il accorda une amnistie générale à son royaume; il sortit tous les objets précieux qu'il avait dans ses magasins et en fit des libéralités; les hommes qui étaient épuisés par la faim et par la soif, il les fit boire et manger; ceux qui avaient froid, il les vêtit; ceux qui étaient malades, il leur donna des remèdes; champs, jardins, habitations, or, argent, perles rondes et perles irrégulières, de tout cela chacun eut tant qu'il en demanda; les oiseaux qui volent, les quadrupèdes qui marchent et jusqu'à la multitude des insectes eurent aussi tout ce qu'ils aimaient en fait de céréales des cinq sortes et d'herbes.

A partir du moment où le roi eut fait ces libéralités, le royaume fut prospère et le peuple vécut dans l'aisance; les gens s'entraînaient les uns les autres vers la sagesse; dans le peuple personne ne tua plus, ni ne déroba le bien d'autrui, ni ne commit des débauches avec la femme d'autrui, ni ne fut fourbe, ou calomniateur, ou menteur, ou artificieux dans son langage, ou jaloux, ou colère; tous ces sentiments méchants et bornés se calmèrent et disparurent. Tous les hommes crurent au Buddha, crurent à la Loi, crurent aux çramaṇas; ils crurent que celui qui fait le bien obtient du bonheur, que celui qui pratique le mal reçoit le malheur; le royaume entier fut paisible et joyeux; les peines du fouet et du bâton ne furent plus appliquées. Les royaumes ennemis firent leur soumission; les armes de guerre se pourrirent dans les magasins; dans les prisons on n'enchaîna plus des prisonniers. Le peuple louait cet heureux état de choses en disant : « Quel bonheur que nous ayons pu vivre en un tel moment! » Les devas, les nâgas, les démons et les génies contribuaient tous sans exception à la réjouissance et accordaient leurs faveurs et leur protection à ce royaume. Les influences funestes disparaissaient; les cinq céréales mûrissaient en abon-

dance; les familles avaient du superflu. Le roi s'en réjouissait tout particulièrement; il obtint alors les cinq bonheurs qui sont: 1° vivre longtemps; 2° être beau d'une beauté qui croît chaque jour; 3° avoir une vertu qui ébranle les huit directions de l'espace, le zénith et le nadir; 4° n'avoir aucune maladie et avoir une énergie chaque jour grandissante; 5° posséder un royaume dont les quatre régions sont paisibles et avoir un cœur sans cesse joyeux.

Quand, par la suite, le roi mourut, il était à ce moment comme un homme en pleine force qui mange abondamment et qui se plaît à dormir. Soudain il naquit en haut parmi les devas Trayastriṃças. Quant aux gens de ce royaume, ils observèrent les dix défenses que leur avait données le roi et il n'y eut aucun d'eux qui allât naître dans les conditions d'habitant des enfers, de démon affamé ou d'animal; après leur mort, leurs âmes obtinrent toutes de monter parmi les devas.

Le Buddha dit aux çramaṇas: « En ce temps, celui qui était le roi *Ho-mo*, c'est moi-même. »

Après avoir entendu ce texte saint, les çramaṇas furent tous grandement joyeux; ils rendirent hommage au Buddha puis se retirèrent.

N° 16.

(*Trip.*, VI, 5, p. 58 v°-59 r°.)

Sûtra du discours adressé par le Buddha au maître de maison.

Voici ce que j'ai entendu dire : Une fois le Buddha se trouvait à *Chö-wei* (Çrâvastî), dans le Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. En ce temps, un maître de maison se trouvait subir l'infortune que lui avaient value ses

existences antérieures ; il était extrêmement pauvre et en souffrait. Il avait des vêtements d'herbes, des nattes de chaume, des légumes et de la bouillie de millet pour suffire à ses besoins. Quoique fort misérable, cependant il ne portait jamais ses pas dans une demeure où la sagesse était absente ; sa main ne prenait pas le don qui venait d'un homme dénué de sagesse ; il se conduisait résolument avec pureté ; toutes les doctrines fausses ne pouvaient souiller son cœur. Les défenses des livres saints ne quittaient jamais sa bouche, car il les récitait dès le matin et les récitait encore le soir. Il était loué par l'Honoré du monde et respecté par l'assemblée des sages. Bien que ses vêtements et sa nourriture ne fussent pas suffisants pour son corps et sa bouche, il faisait des offrandes à l'assemblée des saints avec tout ce qu'il pouvait avoir chez lui de légumes, de bouillies de millet et de nattes en herbes, et il n'y manquait pas un seul jour. Les çramaṇas dirent : « Ce maître de maison est fort pauvre et est toujours hâve de faim ; nous ne pouvons accepter la nourriture qu'il nous donne constamment. Les livres saints disent : « Que les çramaṇas observent de tout leur cœur le vrai ; que les défenses soient pour eux au complet ; que leur conduite soit élevée ; que leur volonté soit (pure) comme l'or céleste ; qu'ils n'attachent pas de prix à la richesse et aux femmes et que les livres saints seulement soient précieux à leurs yeux ; qu'ils suppriment et éteignent les six appétits (1). » Faisons donc le serment de nous débarrasser de la faim ; pourquoi aurions-nous honte de quêter (2) et pourquoi ne le ferions-nous pas ? »

(1) 六 飢 : Ce sont les appétits de l'œil, de l'oreille, du nez, de la bouche, du corps, de la pensée.

(2) 分 衛. D'après le *Fan yi ming yi tsi*, les mots *fen wei* sont la transcription du sanscrit piṇḍapâta qui signifie la boulette (piṇḍa) qui tombe (pâta) dans le bol du religieux. Une autre explication, d'un caractère nettement scolastique et artificiel, ramène *fen wei* à piṇḍa-yâ = aller à la ronde (en mendiant). Enfin, une troisième explication, d'ailleurs

Ils se rendirent ensemble auprès du Buddha et lui exposèrent toute cette affaire ; l'Honoré du monde garda le silence.

Le jour suivant, le maître de maison se rendit en personne au vihâra ; quand il eut fini de se prosterner, il s'assit de côté. Le Buddha, songeant à ce que les çramaṇas lui avaient révélé précédemment, demanda à ce maître de maison : « Vous plairait-il de faire journellement des libéralités bienveillantes pour subvenir à l'entretien des bhikṣus? » Il répondit : « Oui certes. Tout ce que j'ai chez moi, je l'offre chaque jour ; mais je regrette d'être pauvre et de n'avoir que des légumes, de la bouillie de millet et des nattes en herbe ; je fais outrage ainsi à ces hommes saints et sages et c'est là ce qui me rend taciturne. » Le Bienheureux lui dit : « L'importance des actes de libéralité consiste dans les quatre intentions qui sont : avec un cœur bienveillant se tourner vers autrui, avec un cœur pitoyable témoigner de la compassion, se réjouir de ce que les autres opèrent leur salut, protéger et secourir tous les êtres vivants. Même quand l'offrande qu'on a faite est petite, les conditions dans lesquelles on naît par la suite sont toujours celle de naître en haut comme deva, ou celle d'être parmi les hommes ; les souhaits qu'on conçoit se réalisent spontanément ; le cœur a pleine satisfaction en ce qui concerne les formes pour l'œil, les sons pour l'oreille, les parfums pour le nez, les saveurs pour la bouche, et les vêtements dont est revêtu le corps ; on n'aura pas à craindre de manquer de rien de tout cela. Si la libéralité qu'un homme fait est sans valeur et si en outre son cœur n'y prend pas plaisir, quand plus tard il obtiendra la récompense appropriée, ce sera un bonheur mince entre tous ; les dignités et les objets pré-

insoutenable, admet qu'il faut attribuer leur sens propre aux caractères chinois ici employés ; *fen* signifie donc « distribuer » (les aumônes aux religieux et religieuses) ; *wei* signifie « protéger » (de manière à assurer la pratique de la religion).

cieux des sept sortes qu'il obtiendra ne suffiront pas à assurer sa gloire; comme il sera dans une condition mesquine, et comme, en outre, son cœur sera avare et parcimonieux, il n'osera ni se vêtir, ni se nourrir; toujours inquiet et agité, il ne se réjouira jamais; avec son ventre affamé et son corps souffrant du froid, il ressemblera à un mendiant; il ne fera que naître et mourir, sans rien accomplir d'excellent qui lui assure la félicité. Si on fait des libéralités avec des choses de bonne qualité, mais que le cœur ne soit pas absolument sincère, si, par arrogance et confiance en soi, on n'est pas personnellement respectueux, si on recherche à force de cajoleries une brillante renommée et qu'on désire se faire connaître au loin, l'homme qui aura agi pour ces motifs aura plus tard peu de richesses, mais ses contemporains le loueront sans raison en disant qu'il est riche à millions; quant à lui, il craindra d'être dépouillé; ses vêtements seront toujours misérables et sa nourriture ne sera jamais délicate; lui aussi ne fera que naître inutilement et mourir inutilement; les bhikṣus ne franchiront jamais sa porte; il s'éloignera des trois Vénérables (Triratna) et se tiendra constamment près des mauvaises doctrines. Quant à celui qui fait don d'objets de bonne qualité et qui respectueusement les offre avec les quatre bienfaisances (1), qui de sa propre main verse à boire (2) et qui concentre sa pensée sur les trois Vénérables (Triratna), qui fait le serment d'agir en sorte que tous les êtres vivants rencontrent le Buddha et montent au ciel, et que toutes les souffrances soient détruites, un tel homme, dans les existences ultérieures où il naîtra, obtiendra l'objet de ses désirs quels qu'ils soient; il rencontrera le Buddha et naîtra dans les cieux comme il l'avait souhaité (3).

(1) Cf. p. 12, n. 2.
(2) A ceux à qui il fait des offrandes.
(3) Une note placée ici indique que, dans certains exemplaires, ce sûtra

N° 17.

(*Trip.*, VI, 5, p. 59 r°-59 v°.)

Autrefois il y avait un brahmane nommé *Wei-lan*; sa gloire était grande et sa dignité élevée; il devint souverain volant (1); ses richesses auraient été difficiles à calculer; il aimait en personne à faire des libéralités; des filles illustres de grande beauté, des vêtements qui éblouissaient le monde, il en faisait don aux hommes; il avait des vases d'or pleins de grains d'argent et des vases d'argent pleins de grains d'or; son aiguière et sa cuvette étaient faites de quatre substances précieuses combinées; dans ses chaudrons en or et en argent, il avait des aliments de toutes sortes de saveurs; toutes ses bufflesses célèbres du Nord (2) avaient leurs cornes enveloppées d'un étui d'or jaune; chacune d'elles donnait journellement quatre *cheng* (3) de lait; toutes étaient suivies de leurs veaux; il avait des vêtements précieux faits par le tissage et des réseaux à jour faits avec des perles brillantes; sur les rideaux de son lit des pendeloques précieuses éblouissaient la vue; il avait des éléphants renommés, des chevaux excellents, des selles et des brides d'or et d'argent rattachées avec des liens faits de toutes sortes de joyaux; ses chars avaient des dais décorés et des peaux de tigre lui tenaient lieu de siège; de tout ce qui était orné et ciselé il n'était rien de bon qu'il ne possédât. Tout ce que nous avons énuméré depuis les

est placé immédiatement après celui du roi *Sa-ho-t'an* (voyez plus haut, n° 13).

(1) Cf. p. 10, n. 1.

(2) 豪 (ou 犪) 水名牛. Le *Pen ts'ao*, cité dans le dictionnaire de *K'ang-hi*, dit que les vaches du Nords ont appelées *ts'in* et qu'elles sont plus petites que les bufflesses (*chouei nieou*).

(3) Le *cheng* 升 est un dixième de boisseau 斗.

filles illustres jusqu'aux chars précieux, il le possédait en mille quatre-vingt-quatre exemplaires (1) de chaque sorte et s'en servait pour faire des libéralités aux hommes. *Wei-lan* exerçait sa bienfaisance dans les huit régions de l'espace, en haut et en bas. Les devas, les nâgas et les bons génies contribuaient tous à sa joie.

Quelqu'un qui exercerait la charité comme le faisait *Wei-lan* pour secourir la multitude des gens ordinaires et qui pratiquerait cela jusqu'à la fin de sa vie sans se relâcher un seul jour, ne vaudrait pas celui qui aurait donné la nourriture d'un seul jour à une seule femme pure et croyante, observant les défenses; le bonheur de ce dernier serait un nombre incalculable de fois plus grand que le bonheur du premier; d'autre part, celui qui ferait simultanément à cent femmes pures et croyantes les libéralités dont il a été question plus haut ne vaudrait pas celui qui aurait donné un seul repas à un homme pur et croyant, observant les défenses; (donner un repas à) cent hommes observant les défenses ne vaut pas le fait de donner un seul repas à une ascète (2), femme observant les défenses; cent ascètes femmes ne valent pas un seul çrâmaṇera de noble conduite; donner à manger à cent çrâmaṇeras est un acte qui ne vaut pas celui de donner à manger à un seul çrâmaṇera pratiquant l'observation complète des défenses, n'ayant aucune souillure dans son cœur, étant pur dans ses pensées et dans ses actes. Les hommes ordinaires sont comme les briques et les cailloux; l'homme qui agit noblement en observant toutes les défenses est

(1) Il est probable que, au lieu de 1.084, il faut lire 84.000, ce dernier nombre ayant une valeur consacrée dans le Bouddhisme. Cf. les 84.000 stûpas d'Açoka, etc.

(2) L'expression 除 饉 « supprimer la disette » désigne une personne qui a supprimé en elle tous les désirs et qui, par conséquent, n'éprouve plus le manque de rien. Voyez le *Fo kiao tsen tien* de Kojima Sekibo (p. 302 r°), qui cite, à propos de cette expression, une glose de *Senghouei* lui-même.

semblable à la perle claire comme la lune ; des briques et des cailloux à remplir les quatre parties du monde ne vaudraient pas une seule perle vraie. De même, des libéralités nombreuses comme celles de *Wei-lan*, même si elles atteignent une foule de gens observant les défenses, ne valent pas un repas donné à un seul çrotâpanna ; cent çrotâpannas ne valent pas un sakṛdâgâmin ; cent sakṛdâgâmins ne valent pas un seul anâgâmin ; donner à manger à cent anâgâmins est un acte qui ne vaut pas celui de donner à manger à un seul arhat.

Ou encore : toutes les libéralités précédentes de *Wei-lan* atteignant une multitude de personnages sages et saints ne valent pas le fait de servir avec piété filiale ses parents ; celui qui pratique la piété filiale y emploie tout son cœur et n'a ni distraction ni égoïsme ; servir avec piété filiale ses parents pendant cent existences ne vaut pas le fait de donner à manger à un seul Pratyeka Buddha ; (l'acte de donner à manger à) cent Pratyeka Buddhas ne vaut pas celui de donner à manger à un seul Buddha ; (l'acte de donner à manger à) cent Buddhas ne vaut pas celui d'édifier un seul temple.

En pratiquant les trois refuges qui sont : se réfugier en Buddha, se réfugier en la Loi, se réfugier en l'assemblée des bhikṣus ; — en observant les cinq défenses qui sont : allant jusqu'au bout de la bonté, ne pas tuer ; gardant la pureté, ne pas voler ; restant chaste, ne pas commettre adultère avec la femme d'autrui ; étant de bonne foi, ne pas tromper ; pieux et obéissant, ne pas s'enivrer ; — tenir compte chaque mois des six jours d'abstinence, — le bonheur qu'on acquerra sera très élevé et l'emportera, d'une manière qu'il est difficile d'évaluer, sur les libéralités que faisait *Wei-lan* en donnant toutes sortes d'objets précieux et en nourrissant les sages et les saints.

Observer les défenses ne vaut pas l'acte de témoigner d'un cœur égal sa sollicitude et ses soins à tous les êtres

vivants, car le bonheur qu'on s'assure ainsi est sans limites. Même si un homme n'offrait ainsi que des légumes, de la bouillie de riz et des nattes de paille, s'il s'en tient à la formule des trois refuges, s'il garde en lui les sentiments des quatre sortes (1), s'il observe au complet les cinq défenses, quand bien même on pourrait mettre en contrepoids les montagnes et les mers, le bonheur que s'assurerait un tel homme serait difficile à évaluer.

Le Buddha dit à ce maître de maison : « Si vous désirez le savoir, *Wei-lan* c'était moi-même ». — Le maître de maison, ayant entendu ce texte saint, fut très joyeux dans son cœur; il rendit hommage, puis se retira.

N° 18.

(*Trip.*, VI, 5, p. 59 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi des cerfs; son corps était haut et grand; son pelage était bigarré; ses sabots et ses cornes étaient d'une élégance merveilleuse; une foule de cerfs lui étaient soumis et le suivaient, formant une troupe de plusieurs milliers d'individus. Le roi sortit pour chasser; les cerfs se débandèrent de tous côtés; les uns se précipitaient du haut des escarpements et tombaient dans les ravins; les autres erraient çà et là parmi les arbres et se perçaient aux épines; traqués, épuisés, morts ou blessés, ceux qu'on fit périr ne furent pas en petit nombre. Voyant cela, le roi des cerfs dit en sanglotant : « Je suis le chef de cette multitude; mon devoir était de bien réfléchir en choisissant un endroit pour m'y promener; c'est simplement pour avoir des herbages déli-

(1) Libéralité, affabilité, impartialité, bon gouvernement. Cf. p. 12, n. 2.

cieux que je suis venu vaguer ici ; la perte de tous ces petits, c'est moi qui en suis coupable. »

Alors il entra tout droit dans le royaume ; en le voyant passer, les gens du royaume dirent tous : « Notre roi a la vertu d'une extrême bonté ; aussi un cerf divin vient-il lui rendre hommage afin d'être un gage de bon augure pour l'état. » Personne n'osa l'arrêter ; il arriva donc devant la salle du trône, s'agenouilla et dit : « Nous, animaux de peu d'importance, dans notre avide désir de vivre, nous nous étions risqués sur le territoire de votre royaume ; soudain nous rencontrâmes des chasseurs et ces pauvres bêtes (mes compagnons) se sont enfuies et cachées ; les unes, vivantes, s'égaraient ; les autres, mortes, étaient en lambeaux. Votre bonté céleste aime les êtres ; en vérité nous sommes dignes de pitié. Je désire que nous puissions choisir nous-mêmes entre nous ceux des cerfs que je fournirai chaque jour à vos cuisines ; je demande à savoir le nombre que vous exigez ; je ne me permettrai pas de tromper Votre Majesté. » Le roi, extrêmement émerveillé, dit : « Mon chef de cuisine n'a pas besoin journellement de plus d'un de vous ; je ne savais pas que, parmi vous, ceux qui ont été blessés ou qui sont morts eussent été fort nombreux ; si vous tenez réellement la promesse que vous venez de prononcer, je fais le serment de ne plus chasser. »

Le roi des cerfs s'en retourna, puis il annonça ce qui s'était passé à la multitude des cerfs et leur exposa tout son projet en leur en montrant les avantages et les inconvénients. Tous les cerfs se rangèrent à son avis ; ils établirent entre eux un ordre de succession pour déterminer ceux qui devraient partir les premiers ; chaque fois que l'un d'eux était obligé d'aller à la mort, il passait auprès du roi pour prendre congé de lui ; le roi pleurait sur son sort et lui donnait ses instructions en lui disant : « Considérez que, dans ce monde, tous les êtres sont sujets à la

mort et que nul (1) ne saurait l'éviter; tout le long du chemin, songez au Buddha, à ses instructions de bonté et à son cœur bienveillant; gardez-vous d'avoir aucune haine envers ce roi des hommes. »

Chaque jour donc les choses se passaient ainsi. Or, parmi ces animaux, se trouva une biche qui devait partir et qui était enceinte; elle dit : « La mort, je ne me permettrais pas de m'y soustraire; mais je demande un délai pour mettre bas et ensuite je reprendrai mon rang. » On voulut la remplacer; celui qui venait après elle se prosterna et dit en versant des larmes : « Certainement j'irai à la mort; mais j'ai droit encore à vivre pendant un jour et une nuit; après cette petite durée d'existence, quand le moment (de mourir) sera venu, je n'aurai aucun regret. »

Le roi des cerfs ne voulait pas lui faire tort de quelque partie de vie; le lendemain donc, il s'enfuit loin de la troupe des cerfs et se rendit en personne dans les cuisines royales; les cuisiniers le reconnurent et informèrent le roi de sa venue; le roi lui ayant demandé pourquoi il se trouvait là, il raconta tout ce que nous venons de dire. Le roi, pénétré d'affliction, pleura et dit : « Comment se peut-il qu'un animal ait en lui une bonté égale au ciel et à la terre, sacrifie son corps pour sauver la foule des autres, imite la conduite de grande bienveillance que tinrent les hommes de l'antiquité? Cependant moi, qui suis un souverain des hommes, je détruis chaque jour la destinée d'une multitude d'êtres vivants; pour engraisser ma propre personne, je me plais à la cruauté; une telle conduite serait-elle digne même d'un loup? Un animal qui a une telle bonté a reçu du ciel sa vertu. »

Le roi renvoya alors le cerf et le laissa retourner dans l'endroit où il habitait; puis il proclama dans toute l'étendue de son royaume que, si quelqu'un faisait du mal à un

(1) Le caractère 熟 est évidemment fautif et doit être lu 孰.

cerf, il serait puni comme s'il avait fait du mal à un homme. A partir de ce moment, le roi et tous ses officiers se convertirent les uns à la suite des autres ; les gens du peuple se conformèrent à la bonté et ne tuèrent plus ; leurs soins s'étendirent jusqu'aux herbes et aux arbres, et le royaume jouit alors d'une grande paix.

Le Bodhisattva, d'existence en existence, met en péril sa vie pour secourir les êtres ; ses actions méritoires se réalisant et sa vertu s'élevant, il devient ainsi un vénérable héros.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui en ce temps était le roi des cerfs, c'était moi-même ; le roi du royaume, c'était *Chö-li-fou* (Çâriputra). »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 19.

(*Trip.*, VI, 5, p. 59 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un cygne femelle qui avait mis au monde trois petits ; or, en ce temps, une grande sécheresse sévissait dans le royaume et il n'eut pas de quoi les nourrir ; il déchira de la chair sous ses aisselles pour leur sauver la vie ; les trois petits conçurent un doute et se dirent : « Cette chair a exactement la même odeur que celle du corps de notre mère ; ne serait-ce pas que notre mère nous nourrit de sa propre chair ? » Les trois petits, très affligés, eurent des sentiments de tristesse ; ils dirent encore : « Mieux vaut perdre la vie que de nuire au corps de notre mère. » Alors donc ils fermèrent le bec et refusèrent de manger. La mère, voyant qu'ils ne mangeaient pas, se remit en quête (de nourriture).

Un deva du ciel les loua en disant : « L'affection de cette mère serait difficile à surpasser ; une piété filiale telle que celle de ces petits se voit rarement. » Tous les devas comblèrent de leurs bénédictions (la mère et ses petits, dont tous les désirs furent aussitôt réalisés.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le cygne femelle, c'était moi-même ; les trois petits, c'étaient Çâriputra, Maudgalyâyana et Ânanda. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 20 (1).

(*Trip.*, VI, 5, p. 59 v°-60 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi-paon qui était suivi de cinq cents épouses ; il abandonna ses anciennes compagnes dans son désir de prendre pour femme un petit oiseau bleu. Le petit oiseau bleu ne mangeait que de l'ambroisie et des fruits excellents ; le paon allait chaque jour en chercher pour sa compagne. La femme du roi de ce pays tomba malade ; elle rêva qu'elle voyait le paon et qu'on lui disait que sa chair pourrait faire un remède. A son réveil, elle en informa le roi et celui-ci ordonna aux chasseurs d'aller en toute hâte lui chercher (ce paon) ; l'épouse (du roi) dit : « Celui qui pourra le prendre, je le fiancerai à ma plus jeune fille et je lui donnerai mille livres d'or. »

Les chasseurs du royaume se dispersèrent dans toutes les directions et se mirent en quête : l'un d'eux aperçut le roi-paon accompagné du petit oiseau bleu, dans l'endroit où ils avaient coutume de manger ; alors il enduisit de place en place les arbres avec de la bouillie de miel ; le

(1) Voyez plus loin le n° 90.

paon vint aussitôt la prendre pour en nourrir sa femme ; l'archer enduisit alors son propre corps de bouillie de miel et se tint accroupi comme un cadavre ; le paon vint prendre la bouillie et l'homme le saisit aussitôt. Le paon lui dit : « Si vous vous êtes donné tant de peine, c'est sans doute pour y trouver quelque profit. Je vous montrerai une montagne d'or dont vous pourrez tirer des richesses inépuisables, mais laissez-moi la vie. » L'homme lui répondit : « Le roi me fera présent de cent livres d'or et me mariera à sa plus jeune fille ; comment ajouterais-je foi à vos paroles ? » Il l'offrit donc au roi.

Le paon dit : « O grand roi, la bienfaisance que vous avez en vous s'étend partout à la ronde ; je désire que vous écoutiez mon humble avis. Je vous demande de me faire avoir un peu d'eau sur laquelle je prononcerai avec bienveillance une prière magique ; celui qui boira de cette eau guérira aussitôt de sa maladie ; si cette eau reste sans effet, il ne sera pas trop tard pour que je subisse le châtiment. » Le roi suivit ce conseil ; sa femme but de cette eau et tous ses maux disparurent ; sa beauté devint resplendissante et il en fut de même pour toutes les femmes du harem. Tous les gens du royaume louaient le roi dont la grande bonté avait conservé la vie au paon et avait obtenu de prolonger la longévité de tous les habitants du pays.

Le paon dit : « Je désire me jeter dans ce grand lac et prononcer une incantation sur toute son eau ; alors les maladies des habitants de tous pays pourront être guéries. Si votre attente est déçue, je désire que vous me donniez la bastonnade sur les pieds. » Le roi y ayant consenti, le paon prononça une incantation sur ce lac. Quand les gens du pays burent de cette eau, les sourds entendirent, les aveugles virent, les muets parlèrent, les bossus se redressèrent ; la guérison fut semblable pour toutes les maladies.

Quand la femme du roi fut rétablie et que tous les gens du pays eurent obtenu de n'avoir plus de maladies, on

n'eut plus aucune envie de faire du mal au paon; celui-ci, qui le savait bien, s'exprima au roi en ces termes : « Pour avoir reçu de Votre Majesté le bienfait d'avoir la vie sauve, j'ai sauvé en retour la vie de tous les habitants de votre royaume. J'ai achevé de m'acquitter; je demande à me retirer. » Le roi y consentit.

Le paon alors s'envola au sommet d'un arbre et recommença à parler, disant : « Dans le monde il y a eu trois folies. » « Quelles sont-elles ? » demanda le roi. (Le paon répondit) : « La première est ma propre folie; la seconde est la folie du chasseur; la troisième est votre folie, ô grand roi. » Le roi dit : « Veuillez m'expliquer cela. » Le paon reprit : « Tous les Buddhas nous ont avertis à plusieurs reprises que la beauté féminine est un feu, qu'elle est la cause qui brûle le corps et met en péril la vie. J'ai abandonné les cinq cents épouses qui me servaient et je me suis épris du petit oiseau bleu; je cherchais de la nourriture pour la lui offrir et j'étais comme son esclave; je fus pris dans les filets du chasseur et je mis en danger de mort ma personne et ma vie; telle a été ma folie. Quant à la folie du chasseur (voici en quoi elle a consisté) : je lui avais parlé avec la plus grande sincérité, mais il a renoncé à une montagne d'or et dédaigné des richesses immenses parce qu'il ajoutait foi aux mensonges des artifices de votre épouse et espérait épouser votre plus jeune fille. On constatera que, dans le monde, tous les cas de folie et de stupidité sont analogues à celui-ci : on rejette les avertissements très véridiques du Buddha et on ajoute foi à des tromperies démoniaques; le vin, les réjouissances et la débauche produisent alors parfois des maux qui détruisent toute une famille, ou bien font que l'homme après la mort, entre dans la Grande Montagne pour y endurer des tourments innombrables; si alors cet homme songe à retourner dans la condition humaine, il est semblable à un oiseau qui n'aurait plus d'ailes et qui voudrait monter jus-

qu'au ciel; cela ne lui serait-il pas difficile? Les séductions des femmes sont semblables à celles de ces démons; c'est d'elles que viennent toujours les ruines de royaumes et les destructions de personnes; cependant les gens stupides en font grand cas. Sur dix mille paroles (que prononcent les femmes), il n'y en a pas une qui soit véridique; le chasseur pourtant a cru à de telles paroles; c'est là ce que j'appelle la stupidité du chasseur. Quant à vous, ô roi, vous aviez trouvé un médecin divin qui dissipait les maladies de votre royaume entier; toutes les influences pernicieuses se trouvaient détruites et les gens reprenaient un visage florissant; grands et petits en étaient heureux; cependant, ô roi, vous avez laissé partir (ce médecin); c'est là ce que j'appelle la stupidité du roi. »

Le Buddha dit à Çâriputra : « Le roi-paon, à partir de ce moment, parcourut le monde dans les huit directions, manifestant partout son bon cœur par des remèdes divins, et guérissant les maladies de tous les êtres. Le roi-paon, c'était moi-même; le roi du royaume, c'était Çâriputra; le chasseur, c'était Devadatta; la femme (du roi), c'était la femme de Devadatta ».

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 21.

(*Trip.*, VI, 5, p. 60 r°-60 v°.)

Il y avait autrefois un brahmane qui était âgé de cent-vingt ans; il avait observé la chasteté et ne s'était pas marié; les désirs luxurieux étaient entièrement anéantis en lui; calme, il résidait dans les solitudes des montagnes et ne prenait aucun plaisir à la gloire de ce monde; il

s'était fait une hutte d'herbages et il avait tressé des nattes avec les plantes *p'ong* et *hao*; pour soutenir sa vie, il recueillait l'eau des sources et les fruits de la montagne; ses résolutions étaient vastes et sa conduite était élevée. L'univers admirait sa vertu; le roi l'engagea à venir auprès de lui pour lui servir de conseiller; mais il persista dans la sagesse et refusa toute fonction publique. Il demeura dans les solitudes des montagnes pendant plusieurs dizaines d'années; sa bonté s'étendait à tous les êtres vivants; les oiseaux et les quadrupèdes lui étaient attachés et se confiaient en lui.

Or, il y avait quatre animaux, à savoir un renard, une loutre, un singe et un lièvre; ces quatre animaux se dirent: « Nous avons fait des offrandes à ce religieux, et, avec un cœur calme, nous l'avons entendu expliquer les textes saints; mais voici que beaucoup d'années se sont écoulées et les fruits de la montagne sont entièrement épuisés; ce religieux désire se transporter en quelque autre lieu où il trouvera des fruits en abondance. » Ces quatre animaux dirent avec anxiété : « Même si nous avions un plein royaume d'hommes glorieux et éminents, ils seraient comme l'eau trouble dont la mer est remplie et qui ne vaut pas une mesure d'ambroisie; si ce religieux s'en va, nous n'entendrons plus les saintes règles et nous nous pervertirons; que chacun de nous donc recherche, suivant ses moyens, des boissons et des aliments pour les offrir au religieux; nous lui demanderons alors de rester dans cette montagne et peut-être entendrons-nous encore la grande Loi. »

Tous ayant donné leur assentiment à cette proposition, le singe alla chercher des fruits; le renard se changea en homme et se procura un sac de grains grillés; la loutre attrapa un grand poisson; chacun de ces animaux dit (en présentant son offrande) : « Voici qui vous fournira des vivres pour un mois. » Le lièvre médita profondément sur

l'offrande qu'il pourrait bien faire au religieux et se dit : « Tout être vivant doit périr; le corps est un instrument corruptible; puisqu'aussi bien il faut l'abandonner, mieux vaut donner à manger à un seul religieux qu'à dix mille hommes ordinaires. » Il se mit alors à ramasser du bois sec, puis il l'alluma de manière à faire un brasier; il dit ensuite au religieux : « Quoique mon corps soit petit, il pourra vous fournir de quoi manger pendant un jour. » A ces mots, il se jeta dans le feu; mais le feu ne le brûla pas. En voyant cette scène, le religieux fut ému de la conduite que le lièvre avait tenue; tous les Buddhas louèrent sa vertu ; les divinités du ciel l'entourèrent de soins. Le religieux resta donc là et chaque jour expliqua les merveilleux textes saints en sorte que les quatre animaux purent recevoir ses enseignements.

Le Buddha dit aux çramaṇas : « Le brahmane n'était autre que le Buddha Dipaṃkara (*Ting-kouang*) ; le lièvre, c'était moi-même; le singe, c'était Çâriputra; le renard, c'était Ânanda ; la loutre, c'était Maudgalyâyana.

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 22.

(*Trip.*, VI, 5, p. 60 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un grand maître de maison ; ses richesses accumulées égalaient celles du roi; il se plaisait constamment à secourir les pauvres ; sa bonté atteignait tous les êtres vivants ; il acceptait tous ceux qui se réfugiaient auprès de lui, de même que la mer reçoit en elle les cours d'eau. Or, le fils d'un de ses amis, par sa conduite déréglée, en vint à dissiper tout son patrimoine;

le maître de maison eut pitié de lui et lui donna ces instructions : « Si vous pratiquez votre profession avec sagesse, vous en retirerez un bonheur et des avantages infinis. Je vous donne mille onces d'or pour que cela vous serve de capital. » L'autre répondit qu'il acceptait avec respect et qu'il ne se permettrait pas de contrevenir à ces prudents avertissements ; il se mit ensuite à faire le commerce.

Son caractère était pervers et sa conduite était partiale ; il aimait rendre un culte aux démons et aux êtres malfaisants ; il s'adonnait sans mesure au vin et à la joie ; ayant épuisé tout son argent, il redevint pauvre. Cela se répéta à cinq reprises, et cinq fois il dépensa tout ce qu'il avait ; à bout de ressources, il revint encore demander la protection du maître de maison ; précisément alors, sur un tas de fumier qui était devant la porte de ce dernier, il y avait un rat mort ; le maître de maison le lui montra en disant : « Un homme de bien qui serait intelligent pourrait gagner sa vie et faire fortune avec ce rat mort, tandis que vous, même avec mille onces d'or, vous vous laissez réduire à la misère. Maintenant, je vais vous donner encore une fois mille onces d'or. »

Or, un mendiant était à quelque distance et entendit ces enseignements ; tout déconcerté, il se sentit ébranlé ; il s'avança comme pour mendier de la nourriture, puis s'en alla en emportant ce rat ; pour se conformer aux excellentes instructions qu'il avait entendues, il mendia tous les assaisonnements nécessaires, les combina et fit rôtir son rat qu'il vendit pour deux pièces de monnaie ; avec cela, il fit ensuite le commerce des légumes et se procura ainsi plus de cent pièces de monnaie ; partant de peu pour arriver à de brillants résultats, il devint un homme fort riche.

Un jour qu'il était seul, il songea à ceci : « J'étais au début un mendiant, comment ai-je pu me procurer une telle fortune ? » Il comprit soudain et dit : « C'est parce

que le sage maître de maison a donné une leçon à cet autre sot que j'ai pu acquérir ces richesses ; or, celui qui reçoit un bienfait et ne s'en montre pas reconnaissant peut être appelé un ingrat. » Il fit alors une table d'argent ; il fit en outre un rat d'or, et, après lui avoir rempli le ventre de toutes sortes de joyaux, il le posa sur cette table en l'entourant d'une foule de parures précieuses ; il disposa toutes sortes d'aliments délicats ; il offrit le tout en présent à ce maître de maison et lui exposa pourquoi il le faisait en lui disant : « Maintenant, je m'acquitte envers votre bonté céleste. » Le maître de maison répliqua : « Excellent vraiment est l'homme qu'on peut instruire. » Il lui donna alors sa fille en mariage ; il lui confia sa demeure et tous ses biens ; il lui dit : « Vous serez mon successeur, mais il vous faut honorer les trois joyaux du Buddha et secourir tous les êtres vivants avec les sentiments des quatre sortes (1). » L'autre répondit : « Certainement je pratiquerai la religion bouddhique. » Par la suite donc, il devint le successeur du maître de maison ; dans tout le royaume on loua sa piété filiale.

Le Buddha dit aux çramaṇas : « Le maître de maison, c'était moi-même ; l'homme désordonné, c'était Devadatta ; quant à celui qui parvint à la richesse en se servant d'un rat, c'était le bhikṣu *P'an-t'o* ([Čulla] panthaka). Devadatta cherchait à me nuire ; le livre saint en six cent mille sections dit : « Quand la conduite régulière est violée par quelqu'un, celui-ci, à sa mort, entre dans l'enfer de la Grande Montagne. » Le bhikṣu *P'an-t'o* ([Čulla] panthaka), pour avoir prononcé la seule phrase qu'il m'aimait, obtint d'échapper au monde. Quand les paroles ne sont pas suivies par des actes, c'est comme l'huile (de la lampe) qui se détruit elle-même en éclairant ; c'est là la sagesse d'un homme de peu ; quand les paroles et les actes sont à

(1) Cf. p. 12, n. 2.

l'unisson, cette clarté est comme celle du soleil et de la lune ; elle tient en affection tous les vivants, elle réussit à sauver tous les êtres ; c'est là la sagesse d'un homme supérieur ; sa conduite est comme la terre d'où tous les vivants prennent naissance. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité. »

N° 23.

(*Trip.*, VI, 5, p. 60 v°-61 r°.)

Il y avait autrefois une veuve sans enfants qui était aux gages d'un maître de maison et qui surveillait un des domaines de celui-ci. Un jour, son maître ayant eu quelque indécision ne lui envoya sa nourriture que lorsque le moment de manger était passé ; quand la nourriture arriva et qu'elle voulut manger, un çramaṇa lui demanda l'aumône ; elle songea en elle-même que cet homme avait supprimé en lui les désirs et renoncé au mal et que sa conduite était pure et parfaite, que, d'autre part, secourir les hommes affamés du monde entier n'est pas une action aussi méritoire que de faire une légère offrande à un véritable sage qui observe dans le calme les défenses ; elle prit donc sa part de nourriture et la mit tout entière dans le bol du religieux, puis elle plaça par-dessus une tige de lotus et lui présenta cela. Le religieux manifesta alors son pouvoir surnaturel et émit une clarté ; la veuve s'écria avec joie : « Voici en vérité ce qu'on peut appeler un homme saint et divin ; puissé-je plus tard donner le jour à cent fils tels que lui ! »

Quand cette veuve fut morte, son âme transmigra et dut devenir la progéniture d'un brahmane ; son essence se concentra donc dans l'urine du brahmane ; une biche

lécha cette urine et, par suite, se trouva enceinte (1); lorsque le terme fut venu, elle mit bas une fille que le brahmane éleva. Quand elle eut dépassé l'âge de dix ans, cette fille avait un maintien superbe et une démarche (2) harmonieuse; elle restait à la maison pour surveiller le feu; mais, un jour qu'elle jouait avec la biche, elle ne s'aperçut pas que le feu s'éteignait; lorsque son père revint, il s'irrita contre elle et lui ordonna d'aller chercher du feu; la jeune fille se rendit donc dans un village; à chaque endroit où elle avait posé le pied poussait une fleur de lotus (3); le propriétaire du feu lui dit : « Tournez trois fois autour de ma demeure et je vous donnerai du feu. » La jeune fille ayant obéi à cet ordre, des lotus poussèrent sur le sol et formèrent une triple enceinte; les passants s'arrêtaient devant ce spectacle et tous s'émerveillaient. Au bout de quelque temps, ces faits furent rapportés au roi de ce royaume. Le roi consulta un devin habile pour savoir si cette jeune fille était de noble condition ou non; le devin répondit : « Elle aura certainement une sainte postérité qui jouira de génération en génération d'un bonheur sans limites. » Le roi ordonna à un de ses sages ministres d'aller la chercher en faisant les présents d'usage et en accomplissant tous les rites; elle était d'une telle beauté qu'aucune autre femme du harem

(1) Cf. plus loin la tradition relative à la naissance du Ṛṣi Ekaçṛṅga.

(2) 庠 est ici pour 翔 ou 翾.

(3) Dans une composition littéraire de *Siao Pao-kiuan* 蕭寶卷 (481-502, p. C.), on lit la phrase : 步步生蓮花 « à chaque pas, elle fait naître une fleur de lotus. » Nous voyons ainsi comment la littérature chinoise a emprunté à la légende de Padmavatī une de ses plus gracieuses images pour caractériser la démarche féminine. Il est en outre fort probable que c'est sous l'influence de cette même légende que fut formée l'expression 金蓮 « lotus d'or », qui désigne les petits pieds des femmes chinoises et qui fut, dit-on, appliquée pour la première fois aux pieds de *Yao niang*, 窅娘 favorite de *Li Yu* 李煜 († 978 p. C.), troisième souverain de la dynastie des *T'ang* du sud.

ne l'égalait; elle devint enceinte, et, quand le terme fut venu, elle mit au monde cent œufs; depuis la reine jusqu'aux concubines, toutes les femmes du harem étaient jalouses d'elle; elles avaient taillé par avance un morceau de bananier de manière à lui donner la forme d'un démon; quand elle fut sur le point d'accoucher, elles lui couvrirent le visage de ses cheveux épars, puis elles enduisirent ce morceau de bananier des humeurs impures (de l'accouchée) et le présentèrent au roi; toutes ces personnes perverses obscurcirent la clairvoyance du roi qui ajouta foi à leurs tromperies; puis, ces méchantes femmes mirent les œufs dans une cruche qu'elles jetèrent dans le courant du fleuve après en avoir fermé strictement l'orifice.

Çakra, souverain des devas, descendit et scella l'orifice de son sceau; tous les devas protégèrent la cruche qui, après avoir suivi le courant, finit par s'arrêter et s'implanta dans le sol comme une colonne. Le roi qui régnait sur ce royaume du cours inférieur du fleuve, aperçut de loin, du haut d'une tour, la cruche qui descendait au fil de l'eau; un éclat l'illuminait comme s'il y eût eu là quelque chose de surnaturel; il la recueillit pour l'examiner et aperçut l'empreinte du sceau du souverain (Çakra); il le rompit et trouva les cent œufs; alors il ordonna à cent de ses femmes de les couver et de les tenir au chaud; lorsque le terme fut arrivé et que les corps furent formés, ces œufs donnèrent naissance à cent garçons; dès leur naissance, ils eurent la perspicacité de saints supérieurs; sans qu'on leur expliquât rien, ils comprenaient par eux-mêmes; la beauté de leur aspect l'emportait sur toute autre personne dans le monde; leurs marques distinctives étaient telles qu'il y en a rarement de pareilles; leur vigueur et leur énergie étaient cent fois plus grandes que celles de tous les hommes; l'écho de leur voix était semblable au rugissement du lion.

Le roi prépara cent éléphants blancs avec des selles et des brides faites des sept substances précieuses et il les donna à ses divins descendants en leur ordonnant d'aller combattre les royaumes voisins ; les voisins des quatre côtés se soumirent alors à eux et se proclamèrent leurs sujets et leurs servantes ; ils allèrent ensuite attaquer le pays où ils avaient été mis au monde.

Dans ce royaume, grands et petits furent tous saisis de terreur. Le roi dit : « Qui est capable de repousser ces ennemis ? » Son épouse lui répondit : « O grand roi, n'ayez aucune crainte ; examinez d'où viennent les ennemis et de quel côté ils attaqueront la ville ; près de cet endroit élevez une tour et je soumettrai ces gens pour vous, ô roi. » Le roi examina alors par où venaient les ennemis et édifia une tour. La mère monta sur cette tour, puis elle cria d'une voix forte : « Les plus grandes violations de la règle sont au nombre de trois : Ne pas se tenir loin de la foule des opinions hérétiques et s'attirer le malheur dans cette vie et dans l'autre ; telle est la première violation. Quand on est encore vivant ne pas reconnaître ses parents et agir contrairement à la piété filiale ; telle est la seconde violation. Confiant dans sa propre force, tuer ses parents et user de méchanceté envers les trois Vénérables ; telle est la troisième violation. Celui qui pratique ces trois violations est d'une perversité qui n'a pas de supérieure. Vous tous, ouvrez la bouche toute grande ; la preuve de ce que je dis va maintenant être évidente. » La mère pressa ses seins et le ciel fit en sorte que le lait en jaillit comme une flèche et arrosa toutes les bouches des cent fils ; émus par cette parfaite sincérité, ceux-ci burent le lait et se sentirent pénétrés de compassion ; ils dirent tous avec unanimité : « C'est bien là notre mère. » Alors, les larmes sillonnant leurs cous, et les mains jointes, ils s'avancèrent à pied ; puis, se prosternant, ils se repentirent de leurs fautes. La mère et sa progé-

niture se trouvant ainsi réunis pour la première fois, éprouvèrent tous une émotion profonde. Les deux royaumes contractèrent amitié et eurent plus d'affection l'un pour l'autre que n'en ont des frères ; dans les huit directions on se réjouit de cela et on ne manqua pas de le louer.

Ces divers fils s'aperçurent que le monde est impermanent et semblable à une illusion ; ils prirent donc congé de leurs parents pour se livrer à l'étude de la sagesse et pour s'éloigner des souillures de ce monde. Quatre-vingt-dix-neuf de ces fils obtinrent la dignité de Pratyeka Buddha ; un seul des fils gouvernait le royaume, et, quand son père mourut, devint roi ; il promulgua une amnistie générale de toutes les peines ; il détruisit les prisons et fit couper les fossés et les remparts ; il supprima l'esclavage ; il enseigna la piété filiale et le respect fraternel ; il nourrit les orphelins et les abandonnés ; il ouvrit ses trésors et fit de grandes libéralités ; il donna au peuple tout ce qu'il désirait ; il érigea les dix actions excellentes en loi de l'État. Tous les hommes le célébraient ; dans les familles il y avait des fils doués de piété filiale ; on élevait des stûpas et des temples pour faire des offrandes aux çramaṇas ; on récitait les livres saints et on discourait sur la sagesse ; la bouche ne commettait plus les quatre sortes de fautes ; toutes les influences pernicieuses disparaissaient et la longévité se trouvait prolongée. Le souverain des devas avait pour ce royaume la même sollicitude que des parents pour leur fils.

Le Buddha dit aux çramaṇas : « Celui des fils qui resta pour être roi, c'était moi-même ; le roi père, c'est maintenant Çuddhodana ; la mère (des cent fils), c'était *Chö-miao* (mère de Çâkyamuni). »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 24.

(*Trip.*, VI, 5, p. 61 r°-61 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un brahmane ; la science des livres n'avait plus pour lui de secrets ; les gens du pays le reconnaissaient pour leur maître. Il avait cinq cents disciples qui tous possédaient une vertu d'homme supérieur ; lui-même se plaisait à faire des libéralités avec autant de zèle que s'il eût protégé sa propre personne. En ce temps il y avait un Buddha dont le nom était *Cha*, le Tathâgata, le vénérable arhat, le samyaksambudda ; il se proposait de guider les trois mondes et de les ramener à l'impersonnalité primitive de l'âme. Le Bodhisattva vit ce Buddha, et, plein de joie, il prit en lui son refuge ; il pria le Buddha et les religieux de rester pendant sept jours dans sa demeure et leur fit des offrandes avec le plus grand respect.

Les disciples du brahmane avaient rivalisé pour avoir chacun à s'occuper d'un service déterminé ; or l'un d'eux, qui était le plus jeune, avait été chargé par son maître d'aller faire une commission ; quand il revint et qu'il demanda de quel service il pourrait s'occuper, son maître lui dit : « S'il y a une chose qui n'ait pas encore été faite, occupez-vous en. » Le jeune homme répondit : « La lampe seule n'a personne qui s'en occupe. » Le maître répliqua : « C'est fort bien, ô disciple. » Le jeune homme remplit alors d'huile de chanvre son crâne (1) ; il se lava avec

(1) Nous trouvons ici le récit de l'action méritoire qui assura pour l'avenir la dignité de Buddha au futur Dipaṃkara Buddha. Celui-ci en effet alluma une flamme sur son crâne afin de servir de lampadaire vivant au Buddha d'alors ; c'est pour cette raison sans doute que Dipaṃkara reçoit, dans la Nidânakathâ, le surnom de « maître des ascètes »

pureté; il enroula autour de sa tête une étoffe blanche; puis de sa propre main il mit le feu. Les devas, les hommes, les nâgas et les démons, en voyant son audace, battirent tous des mains et s'exclamèrent d'admiration en disant : « Jamais on n'a rien fait de tel ; cet homme certainement deviendra Buddha. »

Le Buddha l'approuva et fit en sorte que la clarté pénétrât les ténèbres de la nuit sans que sa tête en souffrît; le jeune homme gardait son attention fixée sur les livres saints ; dans son zèle, il n'avait aucune autre pensée ; il en fut ainsi pendant sept jours sans que sa méditation se relâchât aucunement. Alors le Buddha lui fit cette prophétie : « Après des kalpas innombrables, vous deviendrez Buddha; votre nom sera Dîpaṃkara (*Ting-kouang*) ; au milieu de votre nuque et sur chacune de vos épaules il y aura une clarté ; vous enseignerez, vous secourrez, et la multitude des êtres vivants obtiendra d'être sauvée ; vous ferez cela sans limites. » Les devas, les hommes, les démons et les nâgas, entendant qu'il deviendrait Buddha, furent tous joyeux et se prosternèrent pour le féliciter.

Le brahmane fit alors la réflexion suivante : « Si cet homme obtient de devenir Buddha, moi aussi certainement je l'obtiendrai ; il faut que je reçoive la prédiction me concernant, et alors seulement le Buddha s'en ira. » Il s'avança donc, se prosterna et dit : « Maintenant j'ai préparé pour vous une légère offrande, et avec sincérité

(Rhys Davids, *Buddhist Birth Stories*, p. 9, ligne 16); la coutume ascétique qui est encore aujourd'hui très répandue en Chine de brûler des bâtons d'encens sur le crâne des néophytes s'inspire vraisemblablement de l'exemple célèbre donné autrefois par le futur Dîpaṃkara; sur cette coutume, voyez une intéressante description de De Groot (*Le code du Mahâyâna en Chine*, pp. 217-220).

Dans le texte chinois, le mot 坻 « jarre de terre » représente sans doute le sanscrit Kapâla qui a les deux sens de « écuelle » et de « boîte crânienne » (cf. latin *testa* ; français *tête* ; latin *cuppa* ; allemand *Kopf*) ; le traducteur aura cédé au rationalisme, et compris « écuelle » là où le sens général du récit indiquait nettement qu'il s'agissait du « crâne ».

j'y ai mis tout mon cœur ; je désire que vous me donniez la prédiction qui me concerne. » Le Buddha dit au brahmane : « Quand ce jeune homme sera devenu Buddha, il vous donnera la prédiction qui vous concerne. » En entendant que lui aussi obtiendrait de devenir Buddha, le brahmane en fut si joyeux qu'il en oublia qu'il avait un corps ; à partir de ce moment donc, il fit de grandes libéralités ; ceux qui avaient froid, il les vêtissait ; ceux qui étaient malades, il leur donnait des remèdes ; les êtres qui rampent, ceux qui volent, ceux qui se meuvent comme des insectes, ceux qui marchent, ceux qui grouillent et ceux qui remuent, il leur donnait la nourriture qui leur convenait et les secourait en temps opportun. Les divers royaumes situés dans les huit directions de l'espace le proclamaient tous un bon père.

Le Buddha dit à *Chö-li-fou* (Çâriputra) : « Le jeune homme, c'était Dîpaṃkara Buddha (*Ting-kouang fo*) ; le brahmane, c'était moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 25 (1).

(*Trip.*, VI, 5, p. 61 v°-62 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était un grand maître de maison ; il avait accumulé des richesses qui se chiffraient par centaines de mille de centaines de mille (de pièces de monnaie) ; il honorait constamment les trois Vénérables (Buddha, Dharma, Saṃgha) ; sa bienveillance s'adressait

(1) Ce texte se retrouve dans le *King lu yi siang* (*Trip.* XXXVI, 3, p. 2 r°-v°) compilé en 516.

à tous les êtres vivants. En regardant sur la place du marché, il aperçut une tortue et son cœur en eut compassion ; il en demanda le prix. Le possesseur de la tortue savait que le Bodhisattva avait la vertu de la bienveillance universelle et qu'il sauvait constamment les êtres vivants, que ses richesses étaient incalculables et qu'il ne reculait devant aucun prix ; il répondit donc : « (Elle vaut) un million (de pièces de monnaie) ; si vous pouvez la prendre, c'est très bien ; sinon, je la ferai bouillir. » Le Bodhisattva répondit : « C'est fort bien. »

Il paya donc le prix fixé et emporta la tortue chez lui ; il lava et pansa ses blessures, puis alla au bord de l'eau et la lâcha ; en la voyant s'éloigner, il prononça avec compassion et avec joie ce vœu : « Que tous les êtres vivants qui sont (dans les enfers) de la Grande Montagne et des démons affamés et qui, de génération en génération, sont dans des prisons, obtiennent promptement d'être délivrés de leurs peines ; que leur corps soit tranquille et que leur vie soit sauve comme c'est maintenant le cas pour vous. » Se prosternant la tête contre terre dans les dix directions de l'espace et joignant les mains, il formula ce vœu : « Tous les êtres vivants sont tourmentés et leurs souffrances sont sans limites. Puissé-je être pour eux le ciel et la terre, le sec et l'humide ; puissé-je être un radeau pour ceux qui sont ballottés sur les eaux, un aliment pour ceux qui ont faim, une boisson pour ceux qui ont soif, un vêtement pour ceux qui ont froid, une fraîcheur pour ceux qui ont chaud ; que je sois un médecin pour ceux qui sont malades, une clarté pour ceux qui sont dans les ténèbres ; s'il y a une époque troublée et bouleversée, puissé-je y apparaître comme le Buddha qui sauvera cette multitude d'êtres. » Tous les Buddhas des dix régions de l'espace approuvèrent ce vœu et louèrent (cet homme) en disant : « C'est très bien ; votre vœu se réalisera certainement. »

A quelque temps de là, la tortue vint grignoter la porte

(du Bodhisattva); celui-ci, surpris d'entendre du bruit à la porte, envoya (un de ses serviteurs) qui sortit, aperçut la tortue et revint dire (à son maître) ce qui en était. Le Bodhisattva la vit et la tortue lui dit en langage humain : « J'ai reçu de vous un important bienfait grâce auquel mon corps a été sauf; je n'ai pas le moyen de vous payer de retour. Nous autres, animaux des marais qui demeurons dans l'onde, nous connaissons (à l'avance) les crues de l'eau et les basses eaux : une inondation va survenir et produire de grands désastres; je désire que vous prépariez promptement un bateau; quand le moment sera arrivé, je viendrai vous chercher. » Il répondit : « C'est fort bien. »

Le lendemain, dès le point du jour (le Bodhisattva) se rendit à la porte (du palais) et informa le roi de cette affaire. Le roi, qui connaissait de longue date la bonne renommée du Bodhisattva, ajouta foi à ses paroles et les mit à profit en transportant dans des lieux élevés tout ce qui était en bas.

Quand le moment fut arrivé, la tortue vint et dit au Bodhisattva : « Voici l'inondation; montez vite en bateau et suivez-moi; vous pourrez ainsi vous protéger contre le malheur. » Le bateau la suivait lorsqu'un serpent accourut auprès du bateau; le Bodhisattva dit : « Je le prends. » « Fort bien », répondit la tortue. Voyant encore un renard ballotté par les eaux, il dit : « Je le prends », et elle répondit encore : « Bien. » Puis il aperçut un homme qui flottait sur l'onde et qui, se frappant les joues, invoquait le ciel pour que, par pitié, on lui sauvât la vie. (Le Bodhisattva) dit : « Je le prends. » La tortue répliqua : « Gardez-vous de le prendre. Tous les hommes sont trompeurs; rares sont ceux qui restent de bonne foi jusqu'au bout. Tournant le dos à leurs bienfaiteurs et recherchant ceux qui sont puissants, ils aiment à être méchants et hostiles. » Le Bodhisattva dit : « Après avoir entièrement sauvé les

animaux (qui se sont présentés), repousser maintenant un homme qui nous implore, serait-ce de la bonté? Je ne saurais me conduire ainsi. » Il le recueillit donc. La tortue lui dit : « Vous vous en repentirez. »

Quand ils furent arrivés à un endroit favorable, la tortue dit : « Je me suis acquittée de ma dette de reconnaissance; je vous demande la permission de me retirer. » Le Bodhisattva lui dit : « Quand j'aurai obtenu l'intelligence sans attachements, parfaitement vraie et droite du Tathâgata, je ne manquerai pas de vous sauver. » « Fort bien », répondit la tortue.

Quand la tortue se fut retirée, le serpent et le renard s'en allèrent chacun de son côté. Le renard, qui se logeait dans des trous, découvrit cent livres d'or excellent, donnant une marque rougeâtre sur la pierre de touche (1), qui avait été caché par des hommes d'autrefois; tout joyeux il se dit : « Je récompenserai par ce moyen cet homme pour le bienfait qu'il m'a rendu. » Il revint donc en toute hâte dire au Bodhisattva : « Moi, petit animal, j'ai reçu de vous une faveur qui a sauvé ma chétive existence. Les êtres de ma sorte demeurent dans des trous : en cherchant un trou pour m'y tenir, j'ai découvert cent livres d'or; ce trou n'appartient ni à une tombe ni à une personne; (ce qui s'y trouve) n'a été ni arraché par la violence, ni dérobé; c'est ma parfaite sincérité qui a fait venir (ce trésor); je désire vous en faire hommage. » Le Bodhisattva réfléchit profondément (et se dit) : « Si je ne prends pas (cet or), il sera perdu et ne sera d'aucune utilité pour les pauvres gens. Je le prendrai pour en faire des libéralités. Protéger et sauver tous les êtres, n'est-ce

(1) 紫磨名金. On rencontre souvent dans les contes l'expression 紫磨金; considérant que le terme 磨石 signifie « pierre de touche », je suppose que cette expression désigne un or d'excellente qualité qui, lorsqu'on le frotte avec la pierre de touche, donne une marque rougeâtre.

pas aussi une bonne action? » Il prit donc (ce trésor). L'homme qui avait été recueilli dans l'eau aperçut (cet or), et dit : « Donnez-m'en la moitié. » Le Bodhisattva lui fit cadeau de dix livres. Cet homme reprit : « C'est en violant une tombe que vous vous êtes emparé de cet or. Combien grave est le châtiment que vous avez encouru! Si vous ne me donnez pas la moitié (de ce trésor), je vous dénoncerai aux magistrats. » Le Bodhisattva répondit : « Les pauvres gens sont dans le dénuement; je désire leur faire des libéralités aussi bien qu'à vous. Vous cependant, vous voulez tout accaparer ; n'est-ce pas injuste aussi de votre part? » L'homme alla donc le dénoncer aux magistrats. Le Bodhisattva se vit arrêté et ne sut comment se disculper. Il se borna à confier sa destinée aux trois Vénérables (Buddha, Dharma, Saṃgha) en se repentant de ses fautes et en s'accusant de ses péchés; il fit le vœu bienveillant que tous les êtres échappassent promptement aux huit difficultés et ne fussent pas en butte à la haine comme il l'était lui-même actuellement.

Le serpent et le renard tinrent un conciliabule pour aviser aux moyens à prendre. Le serpent dit : « Je le sauverai. » Prenant donc dans sa bouche une médecine excellente, il ouvrit les barrières et pénétra dans la prison. Il vit que le Bodhisattva avait l'air abattu ; il s'en affligea et son cœur fut ému de compassion. Il lui dit : « Prenez cette médecine avec vous ; je vais mordre l'héritier présomptif, et, comme le venin sera très violent, personne ne pourra le guérir. Vous, ô sage, vous ferez savoir que vous avez cette médecine et, dès que vous aurez appliqué la médecine (à l'héritier présomptif), il se rétablira. » Le Bodhisattva resta silencieux et le serpent fit comme il l'avait dit. Quand l'héritier présomptif fut près de mourir, le roi rendit une ordonnance où il proclamait que celui qui pourrait le guérir, il l'associerait au gouvernement. Le Bodhisattva informa le souverain (qu'il possédait une mé-

decine), et, dès qu'il l'eut appliquée, le malade se rétablit.

Le roi, tout joyeux, lui demanda d'où lui venait (cette médecine) et le prisonnier lui exposa tout ce qui s'était passé. Le roi, déconcerté, se fit à lui-même des reproches en disant : « J'ai été fort peu éclairé. » Il fit alors périr l'homme (qui autrefois avait été recueilli) dans l'eau et accorda une amnistie générale à tout le royaume. Il donna (au Bodhisattva) le titre de conseiller d'état. Le prenant par la main, il l'introduisit dans son palais, s'assit avec lui et lui dit : « O sage, quels livres avez-vous expliqués et quelle doctrine avez-vous embrassée pour avoir une bonté qui égale le soleil et la lune, une affection qui s'étend à tous les êtres? » Il répondit : « J'ai expliqué les livres saints du Buddha et j'ai embrassé la doctrine du Buddha. » Le roi demanda : « Y a-t-il des principes essentiels du Buddha? » Il répondit : « Il y en a. » Le Buddha a exposé les quatre impermanences (1) ; pour ceux qui observent ce principe, tous les maux prennent fin et de brillants bonheurs sont abondants. » Le roi dit (2) : « C'est fort bien ; le Buddha dit qu'il n'y a pas de réalité des corps et je le crois. Mais, si on ne peut pas protéger son propre corps, combien moins encore pourra-t-on protéger le territoire d'un royaume? Je m'afflige de ce que les rois mes prédécesseurs n'aient pas entendu parler de la sagesse sans supérieure, droite et vraie, de l'impermanence, de la souffrance et du vide, de la non-réalité des corps. » Le roi

(1) Les dictionnaires numériques ne fournissent pas l'expression 四非常; il serait donc difficile de déterminer quelles sont exactement les quatre impermanences : en général, dans les textes où il est question de l'impermanence, on commence par affirmer celle du Ciel et de la Terre, puis celle du mont Sumeru, puis celle des devas, des hommes, des démons et des nâgas; mais il évident que plusieurs énumérations diverses sont possibles.

(2) A partir d'ici, je suis le texte du *King lu yi siang* qui supprime un long exposé théologique dénué d'intérêt.

aussitôt vida ses trésors pour faire des libéralités aux pauvres gens; il traita comme ses enfants les veufs, les veuves et les orphelins; tout son royaume fut très heureux; les hommes marchaient en riant. Levant les yeux vers le ciel, le roi dit : « Voici jusqu'à quel point est parvenue la transformation surnaturelle produite par le Bodhisattva; les quatre régions de l'espace célèbrent la vertu et on est arrivé à une paix universelle. »

Le Buddha dit aux çramaṇas : « (Celui qui en ce temps était) le Bodhisattva, c'était moi-même; le roi, c'était Maitreya; la tortue, c'était Ânanda; le renard, c'était le fils du héron (Çâriputra); le serpent, c'était Maudgalyâyana; l'homme qui avait été ballotté sur les eaux, c'était Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

N° 26.

(*Trip.*, VI, 5, p. 62 r°-62 v°.)

Autrefois le Bodhisattva tenait la conduite d'un çramaṇa; il demeurait constamment dans les forêts de la montagne; son cœur bienveillant était animé de compassion en songeant que tous les êtres vivants endurent des souffrances perpétuelles et évoluent dans un cycle sans fin à travers les trois mondes; il se demandait comment il pourrait les secourir; avec calme il méditait, recherchant le grand principe de la sagesse grâce auquel il pourrait aider la multitude des êtres. Cependant un pou, qui se trouvait dans son vêtement, ulcérait son corps et troublait sa pensée, en sorte que son intention de méditer sur la sagesse en était ébranlée; il le rechercha avec sa main et parvint à se saisir du pou; pénétré de compassion, il

examina où il pourrait le mettre; justement un os d'animal se trouvait là; il l'y déposa doucement et le pou eut ainsi de quoi manger pendant sept jours au bout desquels il s'en alla.

Après toute une succession de naissances et de morts, le Bodhisattva devint Buddha; suivant les règles, il enseignait et convertissait. Une fois, une neige abondante tomba du ciel et intercepta les chemins aux voyageurs; dans le royaume était un maître de maison qui invita le Buddha ainsi que plusieurs milliers de bhikṣus et qui leur fit des offrandes pendant sept jours; il avait manifesté le plus grand respect envers eux et toute sa famille avait fait de même.

(Au bout des sept jours), la neige était toujours aussi abondante; le Buddha dit à Ânanda : « Donnez l'ordre aux çramaṇas de retourner tous au vihâra. » Ânanda fit observer que le maître de maison s'était montré plein de déférence et que ses sentiments ne pouvaient s'être altérés, que la neige restait abondante et n'avait point cessé, qu'il n'y avait aucun lieu où on pût faire la quête. L'Honoré du monde répondit : « Les bonnes dispositions du maître de maison ont pris fin et il ne nous fera plus aucun don. » Le Buddha s'en alla donc, et les çramaṇas, lui faisant cortège, revinrent au vihâra.

Le lendemain, l'Honoré du monde dit à Ânanda : « Allez demander l'aumône chez ce maître de maison. » Ânanda obéit à cet ordre et se mit en route; il se rendit à la porte du maître de maison; le portier le vit, mais ne lui demanda pas pourquoi il venait. Au bout d'un moment, Ânanda s'en revint; il se prosterna, s'agenouilla à deux genoux et exposa ce qui s'était passé; puis il demanda quelle en était la cause, comment il se faisait que cet homme eût eu des sentiments si peu constants et eût si rapidement changé. Le Buddha lui exposa alors tout ce que nous avons raconté plus haut, puis il ajouta : « O Ânanda, par

bienveillance j'ai sauvé l'humble vie du pou et je lui ai fait don de l'os pourri qui lui a fourni de quoi manger pendant sept jours; maintenant, nous avons reçu en offrande les présents les meilleurs qu'il y ait au monde; notre bienfaiteur nous a rendu le bienfait qu'il avait reçu de moi dans une vie antérieure; mais, puisque la durée de sa bienfaisance a égalé sept jours, sa bonne intention a donc pris fin et il n'est plus comme auparavant. (Si telle est la rétribution qu'on reçoit pour un service rendu à un pou), quelle ne sera pas la récompense qu'on obtiendra si on fait preuve de sentiments bienveillants envers le Buddha et l'assemblée des çramaṇas, car ce sont des gens qui observent les défenses, qui sont purs, qui sont exempts de désirs, qui tiennent une noble conduite; à l'intérieur, ils rectifient leurs sentiments; à l'extérieur, ils convertissent avec bienveillance; faire avec respect un don à un seul bhikṣu de noble conduite, c'est un acte plus méritoire que de se consacrer entièrement à faire, pendant plusieurs kalpas, des libéralités à la foule des gens ordinaires. La raison en est la suivante : Le bhikṣu tient dans ses bras et sur son cœur les textes saints du Buddha; il possède les défenses; il possède la contemplation; il possède l'intelligence qui délivre; il sauve la race de ceux qui savent et qui voient (1); grâce à ces cinq vertus, il est un guide bienveillant pour la multitude des êtres vivants; il les fait s'éloigner des calamités que produisent toutes les souffrances des trois mondes. »

Ânanda répondit : « Quelle rencontre heureuse a faite ce maître de maison! il a pu lui-même nourrir avec bienveillance le Tathâgata, l'arhat, le samyaksaṃbuddha, guide des devas et des hommes, il a pu en même temps nourrir tous les çramaṇas parmi lesquels les uns seront des srotâpannas, des sakṛdâgâmins, des anâgâmins ou des

(1) La race des hommes.

arhats, tandis que les autres seront des révélateurs (1) qui établiront fermement leur grande bienveillance pour guider la foule des êtres vivants ; le bonheur qu'il en retirera est aussi difficile à mesurer que la mer, aussi difficile à peser que la terre. » Le Buddha dit : « Fort bien. O Ânanda, il en est vraiment comme vous l'avez dit. Il est difficile de rencontrer l'époque où apparaît un Buddha ; il est difficile d'entendre la Loi des livres saints ; il est difficile de faire des offrandes aux religieux bhikṣus ; telle la fleur de *ngeou-t'an* (udumbara ou udambara) qui ne se produit que de temps à autre. »

Le Buddha ayant ainsi parlé, les bhikṣus se réjouirent ; ils se prosternèrent et acceptèrent cette règle de conduite.

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.

(1) 開 士, un des titres réguliers des Bodhisattvas.

CHAPITRE IV

II. — *Çîlapâramitâ*

N° 27.

(*Trip.*, VI, 5, p. 62 v°-63 r°.)

Quand on parle de la pâramitâ de moralité (çîla), qu'entend-on par là? Être insensé et stupide, cruel et violent, se plaire à détruire la vie des êtres vivants, être avide, voleur, luxurieux et malpropre, être fourbe, injurieux, menteur, et artificieux dans son langage, être jaloux, colérique et ne plus se posséder, mettre en péril ses parents et faire périr les saints, parler mal du Buddha et importuner les sages, s'emparer des ustensiles d'un temple ancestral, nourrir de mauvais projets pour nuire aux trois Vénérables (Buddha, Dharma, Saṃgha), ce sont là les plus graves défauts; ceux qui les ont aimeraient mieux se voir couper et hâcher en morceaux sur la place publique plutôt que de jamais croire aux trois Joyaux (Triratna) bouddhiques et aux quatre Bienfaits (1) qui assurent le salut de tous les êtres.

(1) Le *Kiao tch'eng fa chou* (Trip., XXXVII, 3, p. 68 v°) explique l'expression 四恩 comme désignant « les quatre bienfaiteurs » qui sont, pour le religieux : 1° le père et la mère; 2° le maître; 3° le roi; 4° le bienfaiteur (dânapati). Si l'expression s'applique à la fois aux religieux et aux laïques, les quatre bienfaiteurs sont : 1° le père affectueux et la mère compatissante; 2° tous les êtres qui sont les uns à l'égard des autres comme des

Autrefois le Bodhisattva était un homme pur et croyant. Dans le royaume où il demeurait, le roi pratiquait la vraie doctrine ; il exhortait et guidait ses ministres et son peuple et leur faisait connaître les trois Vénérables (Buddha, Dharma, Saṃgha). Ceux qui observaient les défenses et qui se soumettaient aux abstinences, il diminuait pour eux les taxes et les exemptait des corvées. Les gens du peuple, grands et petits, voyant que le roi honorait les sages, feignaient pour la plupart d'être bons, mais pratiquaient des doctrines hérétiques.

Le roi examina ce que valait la conduite de son peuple en ce qui concerne les défenses du Buddha ; il reconnut que ces gens étaient bons en apparence, mais souillés en réalité, et qu'ils étaient éloignés de la pure conversion que produit le Buddha. Il eut alors recours à un stratagème et fit promulguer l'édit suivant : « Ceux qui se permettront de pratiquer la religion bouddhique seront passibles d'être mis à mort sur la place publique. » Aussitôt tous ceux qui n'étaient bons que par feinte abandonnèrent la vraie doctrine et, suivant le penchant de leurs cœurs, revinrent à leurs hérésies premières.

Le Bodhisattva était un vieillard ; il possédait en lui la sagesse correcte, vraie, vaste et lumineuse ; en apprenant l'édit qui avait été rendu, il s'écria avec surprise : « Si, en renonçant à la vraie doctrine pour suivre l'hérésie, on obtenait de devenir souverain et roi, d'avoir une longévité égale en durée au soleil et à la lune, d'avoir une richesse et une noblesse sans égale, de jouir des six joies (1) au-

pères et des mères envers leurs enfants ; 3° le roi qui gouverne suivant de bonnes lois ; 4° les trois Joyaux (Triratna) qui profitent à tous les êtres et les réjouissent. — Dans la phrase que nous traduisons, il me semble que l'expression 四恩 est l'équivalent de l'expression 四等恩 et désigne les quatre sortes de bienfaits qui sont : libéralité, affabilité, gouvernement bienfaisant, impartialité (cf. p. 2, n. 12).

(1) Les satisfactions des six organes des sens qui sont : l'œil, l'oreille, le nez, la langue, le corps et la pensée (manas).

tant qu'on le désire, même alors je n'agirais point ainsi. Quand bien même ma vie ne durerait que le temps qu'il faut pour manger une bouchée, si je pouvais apercevoir la conversion parfaitement vraie produite par les trois Vénérables (Buddha, Dharma, Saṃgha), je me réjouirais d'accepter un tel sort. Au contraire, si, en gardant dans ma pensée des écrits laïques par dizaines et centaines de mille, je pouvais demeurer dans un palais de deva et avoir la longévité la plus extrême des devas, mais si j'ignorais les trois Vénérables et que je n'entendisse point les livres sacrés du Buddha, c'est là un sort que je ne souhaite point. Je supporterais volontiers d'être mis à mort pour avoir accepté les préceptes du Buddha. Un livre saint dit ceci : « Les êtres vivants se précipitent en foule dans les trois voies mauvaises; il leur est difficile d'obtenir la condition humaine, difficile de se trouver dans le pays du centre (Madhyadeça), difficile d'avoir au complet les six organes des sens (1), difficile de naître dans un royaume religieux, difficile d'approcher le Buddha, difficile de voir que les livres saints sont dignes de foi, difficile de pénétrer les sens profonds et de comprendre les idées subtiles, difficile de rencontrer un çramaṇa de noble conduite et de lui faire des offrandes avec un cœur pur, difficile de rencontrer le Buddha et de recevoir de lui une prédiction. » Or, par une manifestation des actions méritoires que j'ai accomplies dans mes existences antérieures, j'ai pu maintenant voir les livres saints du Buddha et j'ai obtenu de servir les trois Joyaux. Même si je devais m'exposer au supplice cruel d'être haché comme de la viande en saumure par des gens pervers et souffrir le supplice par l'eau bouillante et par le feu, je n'abandonnerais jamais la vraie doctrine pour suivre les opinions fallacieuses. »

(1) Cf. p. 98, n. 2.

Le roi ordonna à ses officiers de rechercher quels étaient ceux qui contrevenaient à ses ordres et de les faire périr sur la place publique. Les enquêteurs virent que le Bodhisattva avait une résolution ferme et immuable, qu'il servait les trois Vénérables, et que sa pensée parfaite n'était point entamée ; ils se saisirent aussitôt de lui et en informèrent le roi ; celui-ci ordonna qu'on le fît périr sur la place publique, mais il envoya secrètement des gens pour l'épier et entendre ce qu'il disait.

En se rendant à la mort, le Bodhisattva donna à son fils les instructions suivantes : « Depuis que le ciel et la terre ont commencé d'exister et depuis qu'il y a des hommes, les êtres vivants qui se trouvaient en foule dans ce monde ont, à cause des six organes des sens, troublé leur conduite, plus encore que s'ils avaient été fous ou ivres ; la cause en est qu'ils voient rarement la conversion pure et claire que dirigent les trois Vénérables (Buddha, Dharma, Saṃgha). Vous qui avez le bonheur de connaître la Loi, gardez-vous de jamais l'abandonner. Si en effet on renonce à la pratique de la Loi bouddhique pour adopter les faux principes des démons trompeurs, la perte du royaume est assurée. J'aimerais mieux sacrifier mon corps que de m'éloigner de la vérité. Le roi maintenant est inique et se trompe ; ne lui obéissez pas. »

L'enquêteur ayant fait son rapport, le roi reconnut que (le Bodhisattva) pratiquait la vraie doctrine ; plein de joie, il l'invita à venir ; il le prit par la main et le fit monter dans la salle principale, puis il lui dit : « Vous pouvez vraiment être appelé un disciple du Buddha. » Il le nomma alors conseiller d'état et lui confia le gouvernement. Ceux qui avaient renoncé aux purs enseignements du Buddha, il les chargea de nouveau d'impôts et de corvées. Alors dans toute l'étendue du royaume, il n'y eut plus personne qui ne mît en honneur la pratique du bien.

Le Buddha dit aux çramaṇas : « Celui qui en ce temps

était le roi du pays, c'était Maitreya ; l'homme pur et croyant, c'était moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva observe la moralité (çîla).

N° 28.

(*Trip.*, VI, 5, p. 63 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi-éléphant ; sa pensée était vaste et s'étendait au loin ; il connaissait clairement l'existence du Buddha, l'existence de la Loi, l'existence de l'assemblée des bhikṣus et constamment il avait recours à ces trois refuges (triçarana) ; sans cesse, avec une bienveillance universelle, il secourait tous les êtres vivants ; il avait fait vœu avec serment d'obtenir un jour la dignité de Buddha afin de sauver tous les êtres. Il était suivi de cinq cents éléphants. Il avait deux épouses ; or, un jour, ce roi-éléphant trouva dans l'eau une fleur de lotus dont la couleur était ravissante et il en fit don à son épouse principale ; quand celle-ci reçut la fleur, elle dit toute joyeuse : « Le froid glacial est encore extrême ; comment se fait-il qu'il puisse y avoir une telle fleur? » L'épouse secondaire, dévorée de jalousie, fit ce serment : « Il arrivera une occasion où avec un poison redoutable je vous ferai périr en vous empoisonnant. »

Puis elle mourut de rage concentrée ; son âme transmigra et renaquit en la personne de la fille d'une bonne famille ; cette fille avait une beauté extraordinaire ; sa perspicacité était pénétrante ; elle avait des connaissances étendues sur l'antiquité et le temps présent ; elle observait en haut les phénomènes astronomiques ; elle comprenait les phases de croissance et de décroissance. Le roi,

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY New Delhi

ayant appris que telles étaient ses qualités, lui offrit des présents de noces et la prit pour femme ; dès qu'elle arriva, elle disserta sur l'art de gouverner le royaume et ses avis furent d'accord avec ceux des plus fidèles ministres ; le roi l'aimait et la respectait ; il se conformait aussitôt à toutes ses paroles.

Cette femme lui dit un jour : « J'ai rêvé que je voyais un éléphant à six défenses ; je désire avoir ses défenses pour en faire une petite table ornée de pendeloques. Si, ô roi, vous ne me les procurez pas, j'en mourrai. » Le roi lui dit : « Ne prononcez pas des paroles déraisonnables ; si on vous entendait, on se moquerait de vous. » Son épouse ne cessa pas cependant de parler de cela et son cœur en concevait un chagrin intense. Le roi convoqua alors quatre de ses ministres pour tenir une délibération ; il leur dit qu'il avait lui-même fait ce rêve et ajouta : « Y a-t-il jamais eu un tel éléphant ? » Un des ministres répondit que cet éléphant n'existait pas ; un autre dit que le roi n'avait pas eu ce songe ; le troisième dit qu'il avait entendu parler de cet éléphant qui devait se trouver dans une contrée fort lointaine ; le quatrième dit que si on pouvait le faire venir, le souverain Çakra devrait arriver ici même (1). Puis les quatre ministres firent appel aux archers des quatre points cardinaux pour les interroger. L'archer du Sud dit : « Mon père défunt m'a souvent dit que cet éléphant existait ; mais il se trouve fort loin et il sera difficile à faire venir. »

Le ministre ayant informé le roi que cet homme savait ce dont il s'agissait, le roi donna une audience à l'archer ; l'épouse royale dit à ce dernier : « Marchez tout droit vers le Sud pendant trois mille *li* ; vous rencontrerez alors

(1) En d'autres termes, un tel éléphant ne pourrait être que la monture de Çakra. L'éléphant Airâvata, monture d'Indra (Çakra) pour les brahmanistes, était un éléphant à trois têtes et par conséquent à six défenses ; voyez *Feer*, dans *Journ. As.*, janv.-fév. 1895, p. 51.

des montagnes; vous vous avancerez dans ces montagnes pendant plus de deux jours et vous arriverez à l'endroit où est l'éléphant; sur le bord de la route, vous creuserez une fosse; vous vous raserez la barbe et les cheveux et vous revêtirez un vêtement de çramaṇa; puis, vous tenant dans la fosse, vous tirerez vos flèches sur l'éléphant; vous lui couperez ses défenses et vous m'en apporterez deux. »

L'archer marcha suivant ces instructions et parvint à l'endroit où l'éléphant prenait ses ébats. Avant que de tirer sur lui, il revêtit un habit de religieux, prit en main un bol à aumônes et s'établit dans la fosse. Le roi-éléphant aperçut ce çramaṇa; il inclina la tête et lui dit : « Salut, ô religieux; pour quelle raison détruisez-vous ma vie? » L'autre répondit : « Je désire avoir vos défenses. » L'éléphant reprit : « Mes souffrances sont difficiles à supporter; emportez promptement mes défenses. Ne troublez pas mon cœur de peur que je ne conçoive de mauvaises pensées; celui qui se livre aux mauvaises pensées, après sa mort entre dans les conditions d'habitant des enfers de la Grande Montagne, ou de démon affamé, ou d'animal. Au contraire, celui qui est plein de patience, qui pratique la bienveillance et qui rend le bien pour le mal, tient la conduite supérieure qui est digne d'un Bodhisattva; même si on lui taille les os et qu'on lui coupe la chair, il ne s'éloignera jamais de cette conduite; celui qui tient une telle conduite, après sa mort montera aussitôt dans les cieux et atteindra promptement au Nirvâṇa. » L'homme lui ayant coupé ses défenses, l'éléphant lui dit : « O religieux, il vous faut vous retirer à reculons de peur que le troupeau des éléphants ne vous suive d'après la trace de vos pieds. »

Quand l'éléphant eut vu que l'homme s'était éloigné, vaincu par la souffrance il tomba à terre en poussant un grand cri et mourut soudain; aussitôt il naquit en haut dans les cieux. Le troupeau des éléphants accourut de

tous côtés et tous disaient : « Quel est l'homme qui a tué notre roi ? » Ils allèrent à sa recherche sans pouvoir le trouver ; puis ils revinrent garder leur roi en poussant des lamentations.

Le chasseur s'en revint avec les défenses ; quand le roi vit ces défenses, son cœur fut agité par la crainte ; son épouse plaça les défenses dans sa main, mais aussitôt qu'elle voulut les regarder, un coup de tonnerre la foudroya ; elle mourut en crachant le sang et entra dans les enfers.

Le Buddha dit aux çramaṇas : « Celui qui en ce temps était le roi-éléphant, c'était moi-même ; l'épouse principale, c'était *K'ieou-yi* (Gopâ) ; le chasseur, c'était Devadatta ; l'épouse secondaire, c'était *Hao-cheou* (Belle-tête) (1).

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva observe la moralité (çîla).

N° 29.

(*Trip.*, VI, 5, p. 63 r°-63 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi-perroquet ; constamment il observait la religion bouddhique ; il confiait sa destinée aux trois Vénérables. En ce temps, comme il (savait qu'il) devait mourir, jusqu'à sa mort (il voulait) ne pas commettre les dix actions mauvaises ; d'un cœur bienveillant, il enseignait et convertissait ; les six pâramitâs étaient son principal sujet (d'explication). Cependant, le roi de ce pays aimait manger des perroquets ; en cherchant avec soin, un chasseur aperçut cette assemblée de perroquets ; il la captura avec un filet et s'empara de toute

(1) Comme on le verra à la fin du conte n° 31, *Hao-cheou* n'est autre que Ciñcâ.

leur bande; il l'offrit à la cuisine royale; le chef de cuisine les garda; ceux qui étaient assez gras, il les cuisait pour en faire un plat.

Le roi-perroquet réfléchit profondément à ceci : si tous les êtres sont tourmentés, s'ils vont dans les enfers et perdent leur personne, s'ils transmigrent dans les trois mondes, tout cela vient de ce qu'ils mangent. Il dit alors à ceux de sa suite : « Cessez d'être avides et renoncez à manger ; votre corps maigrira et vous endurerez une légère peine, mais vous aurez quelque espoir de conserver la vie. Les gens stupides sont gloutons, et, dans leur cœur, ils ne réfléchissent pas à un avenir lointain; ils sont comme le fils de l'avare auquel le couteau de son avidité fit sentir son tranchant, car il ne savait pas que, pour avoir un peu de miel, il s'exposait au tourment d'avoir la langue coupée. Maintenant, moi, je m'abstiendrai de manger; prenez modèle sur moi. »

Le roi-perroquet devint donc de jour en jour plus maigre ; à travers les interstices de sa cage, il parvint à bondir et put sortir. Se tenant alors debout sur la cage, il dit : « L'avidité est le plus grand des maux; l'absence de désirs est ce qu'il y a de plus remarquable parmi les bonnes choses. » Il dit encore : « Tous les Buddhas considèrent l'avidité comme une prison, comme un filet, comme un poison, comme un tranchant acéré. Vous autres, si vous renoncez à la nourriture, vous pourrez faire comme moi. »

A partir de ce moment, le Bodhisattva, dans les cas où il fut un homme du commun, soutint sa vie avec une nourriture grossière et couvrit son corps avec des vêtements en lambeaux. Il se gardait de ne pas observer, fût-ce un seul jour, des sentiments conformes à la défense concernant l'avidité ; quand son bonheur voulait qu'il fût empereur ou roi, c'est avec la sagesse du Buddha qu'il considérait son royaume comme une entrave ; même quand la

félicité est si élevée et que l'abondance est si grande, qu'il est difficile de les évaluer, cependant l'impermanence et l'instabilité ne causent que souffrance et absence de joie. Tout ce qui existe vient à s'anéantir ; le corps n'est qu'une illusion trompeuse ; il est difficile à protéger comme le serait un œuf, difficile à rassasier comme le serait un loup. Ceux qui ont des yeux pour voir cela en frissonnent tous sans exception.

Le Bodhisattva, d'existence en existence, conforme sa conduite aux défenses ; c'est ainsi qu'il atteint à la sagesse suprêmement parfaite des Tathâgatas Arhats, et c'est ainsi qu'il devient le maître des devas et des hommes. Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui, en ce temps, était le roi-perroquet, c'était moi-même ; le roi des hommes, c'était Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva observe la moralité (çîla).

N° 30.

(*Trip.*, VI, 5, p. 63 v°-64 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était prince-héritier; son nom était *Fa-houei* (1). Il était pur dans ses sentiments et intègre dans ses actes; constamment il mettait en garde

(1) 法慧 « Loi-perspicace » ; le texte de l'édition de Corée donne la leçon 法施 « Loi-libéralité » ; mais c'est *Fa-hien* (chap. X, trad. Legge, p. 31) qui seul nous donne la leçon correcte 法益 « Loi-augmenter », cette expression étant la traduction du nom Dharma vivardhana (voy. Burnouf, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, 2e édition, p. 572). Le prince Dharma vivardhana, qui est mentionné une fois sous ce nom dans le Divyâvadâna (Burnouf, *ibid.*, p. 359), est plus fréquemment cité sous le surnom de Kuṇâla qui lui avait été donné à cause de la ressemblance de ses yeux avec ceux de l'oiseau Kuṇâla.

son propre cœur contre les maux qui se produisent quand on marche dans les voies de l'hérésie ; il honorait les saints ; il témoignait de la piété filiale à ses parents; il secourait avec bienveillance la multitude des êtres vivants. Quand le prince-héritier venait rendre hommage à la cour, il attendait toujours le conseiller d'État ; dans tous ses actes, il se conformait aux rites et ne manquait jamais aux règles de convenance.

Or, la concubine favorite du roi nourrissait des désirs pervers et débauchés ; elle sortit pour attirer à elle le prince-héritier; celui-ci se débattit violemment et parvint à s'échapper; il frappa un léger coup sur la tête du conseiller en lui disant : « Allons-nous-en » ; ce geste fit tomber à terre le bonnet du conseiller, et, comme celui-ci n'avait point de cheveux sur la tête, les dames du harem se moquèrent de lui; il fut tout honteux et en conçut du ressentiment (1).

Cependant la favorite était allée auprès du roi, et, toute en pleurs, lui avait dit : « Bien que ma personne n'ait que fort peu d'importance, je n'en suis pas moins votre femme; or, le prince-héritier, manquant à tous ses devoirs, a désiré me posséder. » Le roi répliqua : « Dans sa conduite habituelle, le prince-héritier ne pense rien qui ne soit conforme aux enseignements du Buddha, ne fait rien qui ne soit conforme aux prescriptions du Buddha; de tous côtés on loue sa vertu et il n'est personne qui le vaille dans les divers royaumes. Comment aurait-il mal agi ? »

Cette calomnie habilement répétée à plusieurs reprises finit toutefois par ébranler l'esprit du roi, qui dit : « Que des personnes qui ont les mêmes os et la même chair s'entretuent, c'est ce qu'on peut appeler un trouble criminel; je n'agirai point ainsi. » Il nomma alors son fils roi

(1) Il en conçut du ressentiment contre le prince qui l'avait involontairement couvert de ridicule, et c'est pour cette raison futile qu'il devint son ennemi juré.

sur la frontière, à huit mille *li* de distance de son royaume, et lui dit : « Maintenez le calme dans la région qui est en dehors de mon territoire ; prenez modèle sur le ciel pour agir avec bonté ; ne nuisez pas à la vie des gens du peuple ; gardez-vous, par une avidité inconsidérée, de pressurer la multitude ; honorez les vieillards comme s'ils étaient vos parents ; aimez les gens du peuple comme s'ils étaient vos enfants ; ayez soin d'observer les défenses du Buddha et de vous conformer à la sagesse jusqu'à la mort. Dans le monde, il y a beaucoup de trompeurs ; ne croyez qu'aux instructions qui seront marquées de l'empreinte de mes dents (1). » Le prince-héritier se prosterna et dit en versant des larmes : « Je ne me permettrai pas de manquer à vos recommandations respectables. » Il se rendit alors dans le pays qui lui avait été assigné en fief. Par les cinq défenses et les dix vertus (2), il convertit avec bienveillance la population de son royaume ; quand il eut occupé cette dignité pendant une année, les peuples lointains, émerveillés de sa bienveillance, accouraient sous son influence et se rassemblaient comme des nuages ; il y eut ainsi une augmentation de plus de dix mille foyers. Le prince informa son père de cet état de choses en louant l'efficace de la vertu royale dont le rayonnement lointain était cause de tout cela ; le roi, ainsi que la reine, s'en réjouirent et louèrent le prince. Mais la concubine, qui conservait une haine toute particulière contre lui, fit une machination perfide avec le conseiller (3) dans le dessein de faire dégrader le prince-héritier ; elle attendit que le roi eût perdu conscience en s'endormant, puis, ayant contrefait son sceau avec de la cire (4), elle forgea une lettre

(1) Cf. une note de Julien dans *Hiuan-tsang, Mémoires*, t. I, p. 156, n. 2.
(2) Cf. p. 37, n. 1.
(3) Cf. p. 107, n. 1.
(4) Comme le dit nettement *Hiuan-tsang* (*Mémoires*, t. I, p. 156), elle profita du sommeil du roi pour prendre l'empreinte de ses dents.

où il était dit : « Vous avez commis un crime de lèse-majesté ; je n'ai pas voulu vous faire périr en ma présence ; mais, dès que cette lettre vous sera arrivée, arrachez les prunelles de vos yeux, et remettez-les à mon envoyé qui me les rapportera. »

Quand l'envoyé fut parti et fut arrivé, tous les ministres du prince dirent : « Cet envoyé fauteur de tromperie et de trouble ne vient pas de la part du grand roi. » Le prince répliqua : « Voici les dents de devant du roi ; maintenant la bonne foi du messager est évidente. Or, celui qui tient à sa personne et résiste à son père commet ce qu'on appelle une grande rébellion. » Alors donc il se livra pendant trois jours à des réjouissances avec tous ses ministres ; il parcourut le territoire de son royaume en secourant les misérables et en aidant ceux qui étaient dans le dénuement ; en proposant pour modèle l'exemple du Buddha, il enseigna le peuple avec des sentiments de bienveillance. Puis il fit appel à quelqu'un qui fût capable de lui arracher les yeux ; un marchand d'herbes (1) les lui ayant enlevés, il les remit à l'envoyé qui les plaça dans une boîte et les emporta promptement dans son pays. Le conseiller d'État les donna à la concubine favorite qui les suspendit devant son lit et proféra des injures en disant : « Êtes-vous content de n'avoir pas accédé à mes désirs maintenant qu'on vous a crevé les yeux ? »

Le grand roi rêva qu'une guêpe venimeuse avait piqué les yeux du prince-héritier ; il se réveilla en sanglotant et dit : « Serait-il arrivé quelque infortune étrange à mon fils ? » La favorite lui répondit : « O roi, c'est parce que vous pensez à lui avec trop d'intensité que vous avez eu ce songe. Sans doute il n'est rien arrivé d'étrange. »

Cependant le prince-héritier cherchait à gagner de quoi manger pour soutenir sa vie en jouant du luth (vîṇâ) ; en

(1) Un čaṇḍala, disent *Hiuan-tsang* et le Divyâvadâna.

parcourant successivement les divers royaumes, il finit par arriver dans le pays du roi qui était le père de la reine sa femme; ce roi, apprenant qu'un merveilleux joueur de luth était venu, l'appela pour l'entendre ; le prince commença par chanter une élégie sur les vertus du roi défunt et termina par des plaintes sur l'orphelin qui était resté sans père. Sa femme comprit le sens de ce chant et s'écria en sanglotant : « Est-il possible que mon mari soit à ce point malheureux ? » Le roi lui ayant demandé ce qu'elle voulait dire, elle lui exposa toute cette histoire, puis elle prit congé de son père en ajoutant : « Cette résolution m'est imposée par mon devoir d'épouse ; une femme qui prend deux maris différents n'est pas chaste ; je désire accompagner mon mari dont la piété filiale est parfaite. » Son père et sa mère se lamentèrent.

La femme du prince emmena celui-ci dans son pays d'origine. Le roi, ayant appris la venue d'un merveilleux joueur de luth, l'appela et le fit jouer ; quoique la physionomie du prince fût ravagée par le chagrin, il le reconnut à sa voix et lui dit: « N'êtes-vous pas mon fils *Fa-houei* ? » Le prince-héritier se jeta à terre en sanglotant. Le roi, la reine, les femmes du harem, ainsi que tous les gens du royaume, grands et petits, furent tous émus de compassion ; la femme du prince leur exposa tout ce qui s'était passé. Le roi dit : « Hélas ! une femme qui n'est pas bonne est semblable à du riz excellent dans lequel on a mêlé du poison. Le Buddha nous a enseigné à nous éloigner d'elle; n'a-t-il pas eu raison ? » Il fit alors arrêter son conseiller ainsi que sa favorite et les fit battre avec des branches épineuses, puis il fit verser de l'huile bouillante dans leurs blessures qui, en séchant, se fendirent; ensuite on creusa une fosse et on les y enterra vivants.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Dans une existence antérieure, le prince-héritier vendait des perles blanches ; quant à la favorite, elle était en ce temps une jeune fille

de famille riche qui allait en char sur la route ; le conseiller était alors son cocher. Elle appela le jeune vendeur de perles et lui dit : « Venez me montrer vos perles. » Quand elle eut pris les perles, elle ne les acheta pas, mais elle jeta des regards luxurieux sur le jeune homme et lui tint des propos engageants. Le jeune homme irrité lui dit : « Si vous ne me rendez pas mes perles et que vous me jetiez des regards luxurieux, je vous crèverai les yeux. » La jeune fille et le cocher dirent alors tous deux : « Nous devrions vous frapper avec des verges épineuses, et, en versant de l'huile, faire se fendre votre peau, puis vous enterrer vivant. »

« Or, quand le mal et le bien ont été accomplis, le malheur et le bonheur s'ensuivent; telle l'ombre qui est attachée au corps. Quand le mal est arrivé à maturité, le châtiment se produit; tel l'écho qui répond au son. Faire le mal et vouloir échapper à l'infortune, c'est comme si, après avoir jeté la semence, on voulait qu'elle ne germât pas. Le Bodhisattva, qui avait accepté les défenses pures du Buddha, préférait s'arracher les yeux et périr plutôt que de vivre en commettant le péché de luxure. Celui qui en ce temps était le prince-héritier *Fa-houei*, c'était moi-même ; le conseiller, c'était Devadatta ; la favorite, c'était la femme de Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva pratique la moralité (çîla).

N° 31.

(*Trip.*, VI, 5, p. 64 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était avec ses deux frères aînés en un temps où, par suite d'une grande sécheresse, les

hommes s'entredévoraient; tous trois allaient en cherchant de la nourriture qui leur permît de soutenir quelque peu leur vie; comme ils traversaient une région montagneuse, ils manquèrent d'aliments pendant plusieurs jours. Les deux frères aînés dirent : « Ne faut-il pas conserver nos vies en sacrifiant nos femmes ? » Le plus âgé tua donc le premier sa femme et en fit cinq parts (1); le plus jeune frère, qui était bon et compatissant, s'affligea et refusa de manger. Le second frère ayant tué à son tour sa femme, le plus jeune frère sanglota extrêmement. Les deux aînés voulurent ensuite tuer la femme du plus jeune frère, mais celui-ci leur dit : « Tuer autrui pour se sauver soi-même, cela est contraire à la doctrine bonne du Buddha; je ne le ferai point. » Emmenant donc sa femme, il entra dans la montagne et subvint à ses besoins en recueillant des fruits.

Quand il eut demeuré dans la montagne pendant plusieurs années, il arriva que sa femme entretint des rapports adultères avec un homme boiteux qui habitait cette montagne; elle projeta de tuer son mari et lui dit avec fourberie : « C'est moi qui, selon la justice, devrais travailler à vous nourrir; or, c'est vous (au contraire) qui vous en occupez; demain je vous accompagnerai et je désire endurer avec vous toutes les fatigues. » Il lui répondit : « La montagne est pleine de dangers et d'obstacles; ne venez pas. » A trois reprises, elle s'y refusa; ils partirent donc ensemble. Quand la femme vit un endroit où la montagne était escarpée et le ravin profond, elle poussa son mari et le fit tomber; mais, au bord de la rivière se trouvait un dieu qui le recueillit et l'empêcha de se faire du mal. Toute joyeuse d'avoir atteint son but, la femme revint demeurer avec le boiteux.

Son mari descendit la rivière et aperçut des marchands

(1) A savoir pour les trois hommes et pour les deux femmes restantes.

à qui il raconta toute son histoire ; ceux-ci eurent compassion de lui et l'emmenèrent avec eux dans un royaume prospère ; or, le roi de ce royaume venait de mourir sans laisser d'héritier; les principaux ministres déclinaient les uns après les autres (le titre royal) et on n'avait mis personne sur le trône. Un brahmane ayant été invité à consulter le sort, il dit que si parmi les voyageurs il s'en trouvait un qui présentât les marques requises, on devrait le nommer roi. En apercevant le Bodhisattva, le brahmane s'écria : « Fort bien ! voici un homme supérieur doué de sagesse ; il est capable de protéger la multitude du peuple avec une bonté semblable à celle du ciel. » Tous les fonctionnaires et les gens du commun versaient des larmes de joie et il n'était personne qui ne souhaitât longue vie (au Bodhisattva) ; on l'amena en char dans le pays et on lui donna la dignité souveraine. Il gouverna aussitôt le peuple avec les quatre sortes (de bienfaisance) et les diverses doctrines hérétiques furent toutes supprimées; il imposa les cinq défenses et répandit les dix actions excellentes ; dans tout le pays, on observa les défenses. Alors (Çakra), souverain des devas, protégea ce royaume ; les démons aux artifices malfaisants s'enfuirent ; les influences funestes disparurent ; céréales et fruits furent en abondance ; les royaumes voisins se convertirent et agirent bien ; les ennemis se réconcilièrent ; les gens, portant sur leur dos leurs petits enfants emmaillottés, accoururent en foule comme des nuages.

(Celle qui avait été) la femme (du Bodhisattva), emportant comme un petit enfant son mari boiteux, entra dans le royaume pour demander l'aumône ; elle raconta qu'autrefois elle avait emmené son mari pour échapper à un péril, mais que maintenant elle revenait auprès d'un prince bon ; dans le royaume, grands et petits s'émerveillaient tous de sa belle conduite et disaient : « Voici une épouse sage dont l'histoire mérite d'être écrite. » La femme (du

roi) ayant dit qu'il fallait lui donner une grande récompense, le roi fit venir en sa présence son (ancienne épouse) et lui demanda : « Reconnaissez-vous le Fils du Ciel (devaputra) ? » La femme, saisie de crainte, se prosterna la face contre terre. Le roi expliqua alors tout ce qui s'était passé aux gens qui étaient dans le palais; le ministre qui exerçait le gouvernement dit : « Cette femme a mérité d'être mise à mort. » Le roi répliqua : « Tous les Buddhas ont tenu la bonté pour la chose la plus précieuse dans les trois mondes; j'aimerais mieux perdre ma propre vie que de m'écarter de la voie de la bonté. » La femme (du roi) chargea des gens de chasser hors du royaume (l'ancienne épouse) et de balayer la trace de ses pas.

Le Buddha dit à Çâriputra : « Le roi, c'était moi-même ; le boiteux, c'était Devadatta ; la femme, c'était *Hao-cheou* (1) (Belle-tête).

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva pratique la moralité (çîla).

N° 32.

(*Trip.*, VI, 5, p. 64 r°-64 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un homme du commun peuple ; il avait beaucoup étudié les livres bouddhiques et il comprenait fort bien (la doctrine des) punitions et des récompenses. Les recettes médicales de toutes sortes, ainsi que les cris des animaux, il les connaissait parfaitement. Considérant que le monde était troublé, il vécut dans la retraite et n'accepta pas de fonctions publiques ; il

(1) Dans le *Jâtaka* (vol. II, tr. Rouse, p. 85), on lit que la femme était Ciñcâ ainsi se trouve démontrée l'identité de *Hao-cheou* et de Ciñcâ (cf. p. 64).

mettait en honneur les défenses bouddhiques et ne faisait rien qui ne fût correct.

Comme il était fort pauvre, il loua ses services à un marchand pour porter ses bagages. Tous deux mangeaient sur le bord d'une rivière qu'ils venaient de traverser lorsqu'une bande de corbeaux se mit à croasser ; le marchand en éprouva de la crainte dans son cœur et tous les poils de son corps se hérissèrent, mais le Bodhisattva ne fit qu'en rire. Après avoir mangé, ils s'en allèrent.

Revenu dans son pays, le marchand dit au Bodhisattva en lui payant ses gages : « Quand les corbeaux ont crié, pourquoi avez-vous ri ? » Il répondit : « Les corbeaux m'ont dit : Cet homme a des perles blanches d'une valeur considérable ; tuez-le pour prendre ses perles ; quant à nous, nous désirons manger sa chair. — Voilà pourquoi j'ai ri. » Le marchand reprit : « Pourquoi ne m'avez-vous pas tué ? » Le Bodhisattva répondit : « N'avez-vous pas vu que ç'aurait été là, d'après les livres bouddhiques, un crime immense comme le ciel ? Dire qu'il n'y aurait pas eu de conséquence néfaste, c'est se tromper soi-même. J'ai regardé les règles écrites droites, vraies et qui n'ont pas de supérieures et j'ai observé la pure bonté des Bodhisattvas : tous les êtres qui volent, marchent ou rampent, vous devez les aimer et ne pas les tuer ; même un brin d'herbe, s'il ne vous appartient pas, vous ne devez pas le prendre ; celui qui aime à tuer n'est pas bon ; celui qui aime à prendre n'est pas pur. Dans une vie antérieure, j'ai eu le défaut d'aimer à prendre et maintenant je me trouve dans cette triste condition d'être fort pauvre et de devoir vous louer mes services. Si maintenant j'avais commis une nouvelle faute, j'aurais semé pour moi des châtiments sans limites et je ne me serais pas conduit en disciple du Buddha. J'aime mieux mourir pauvre et humble en obéissant à la sagesse que de vivre riche et honoré en agissant contrairement à la sagesse. » Le marchand lui dit : « Fort

bien ! Les enseignements du Buddha sont véridiques. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva pratique la moralité (çîla).

N° 33.

(*Trip.*, VI, 5, p. 64 v°.)

Autrefois le Bodhisattva se trouvait fort pauvre dans le monde ; il loua ses services à des marchands et alla avec eux sur mer pour chercher quelque profit. Le bateau vint à s'arrêter et à ne plus avancer. Les marchands, grands et petits, étaient tous saisis de crainte ; ils invoquaient les dieux du ciel et de la terre pour que, d'en haut et d'en bas, ils vinssent à leur secours. Quant au pauvre homme, il se confia par trois fois (aux trois Vénérables) et observa les défenses sans les violer; il se repentait de ses fautes et se confessait trois fois par jour et trois fois par nuit; avec un cœur compatissant, il formula ce vœu : « Que, parmi tous les êtres qui sont dans les dix régions de l'espace, il n'y en ait aucun qui soit saisi de crainte comme je le suis moi-même aujourd'hui ; puissé-je plus tard obtenir la dignité de Buddha pour sauver ces êtres. »

Le bateau était immobile depuis sept jours lorsqu'un dieu de la mer apparut en songe au chef des marchands et lui dit trompeusement : « Abandonnez ce pauvre homme et je vous permettrai de partir. » Après avoir eu ce songe, le chef des marchands, tout ému de tristesse, tint (avec ses compagnons) des conciliabules secrets. Le pauvre homme en eut vent et comprit clairement tout (ce qu'ils méditaient); il leur dit donc : « Ne faites pas périr une multitude de personnes à cause de moi seul. » Le chef des marchands fit pour lui un radeau et lui donna des provi-

sions, puis il le fit descendre sur le radeau ; quand on eut repoussé le radeau au loin, le grand poisson fit chavirer le bateau et dévora les marchands; quant au pauvre homme, un vent favorable l'amena au rivage et il retourna dans son pays ; ses parents aux neuf degrés en furent joyeux. C'est parce que ce pauvre homme s'était confié trois fois (aux trois Vénérables), qu'il avait observé les cinq défenses et les dix actes excellents, qu'il avait pratiqué le jeûne et la confession et qu'il avait été compatissant pour la multitude des êtres vivants, c'est pour toutes ces raisons qu'il obtint ce bonheur. — (Le Buddha dit) : « Le pauvre homme, c'était moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva pratique la moralité (çîla).

N° 34.

(*Trip*, VI, 3, p. 64 v°.)

Autrefois le Bodhisattva menait une vie cachée en observant les défenses et ne recherchait point la gloire de ce monde. Il était sous la dépendance d'un maître de maison et était le gardien d'un terrain de sépulture lui appartenant ; quand quelque enterrement avait lieu, il venait prêter son concours ; celui qui conduisait le deuil en était touché et lui faisait quelque don précieux; or, tout ce que cet homme recevait ainsi, que ce fût peu ou beaucoup, il le remettait au maître de maison ; celui-ci lui dit : « C'est en déployant vos propres forces que vous acquérez ces sommes ; pourquoi me les rendez-vous ? » Le sage lui répondit : « Je suis le gardien de votre campagne ; ces gens font leurs enterrements sur le sol qui vous appartient ; en bonne justice, ces sommes vous appartiennent. »

Le maître de maison s'écria en soupirant : « Fort bien! Y eut-il jamais parmi les sages de l'antiquité quelqu'un qui ait pu vous surpasser? » Il choisit alors parmi ses servantes une fille de bonne conduite et en même temps de belle figure et il la lui donna comme épouse ; puis il abandonna une partie de sa fortune pour assurer son établissement. Le sage dit : « Je perfectionnerai ma conduite et je rehausserai ma vertu. » — (Le Buddha dit :)Celui qui en ce temps était le sage pauvre, c'était moi-même ; sa femme, c'était *K'ieou-yi* (Gopâ).

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva pratique la moralité (çîla).

N° 35.

(*Trip.*, VI, 5, p. 64 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un homme du commun peuple ; il avait confié sa vie aux trois Vénérables et observait les défenses rigoureusement. Lui et son oncle allèrent colporter des marchandises pour gagner leur vie. Comme ils étaient arrivés dans un pays étranger, l'oncle traversa le premier la rivière et s'arrêta chez une veuve ; dans cette maison il y avait une jeune fille qui dit à sa mère : « Derrière (notre habitation) se trouve un bassin pour se laver; nous devrions l'échanger à ce marchand contre des perles blanches. » La mère suivit l'avis de sa fille et montra le bassin au marchand ; celui-ci le gratta avec son couteau pour l'examiner et reconnut qu'il était fait en une matière précieuse pure ; mais, par ruse, il le jeta par terre en disant : « Cet objet me salit les mains » ; puis il sortit et poursuivit sa route ; la mère et sa fille furent toutes honteuses.

Le jeune homme arriva ensuite ; la fille voulait de nouveau lui demander des perles, mais sa mère lui dit : « Ce qui s'est passé dernièrement doit maintenant vous servir d'avertissement. » La femme répliqua : « J'observe que ce jeune homme a l'aspect d'un homme bon; il n'est pas avide et méchant comme celui que nous avons vu auparavant. » Elle reprit donc le bassin pour le lui montrer ; le jeune homme déclara : « C'est là de l'or qui donne une marque rouge quand on le frotte sur la pierre de touche; acceptez-vous d'échanger cet objet contre toutes mes marchandises? » La mère y ayant consenti, le jeune homme ajouta : « Je vous demande de me laisser deux pièces d'or pour payer mon passage. »

Un moment après, l'oncle revint et dit aux femmes : « Maintenant je vous ferai don de ces quelques perles et j'emporterai le bassin que vous possédez. » La mère répliqua : « Un excellent jeune homme nous a payé notre bassin d'or avec toutes les perles précieuses qu'il possédait et encore s'est-il excusé de l'acheter si bon marché. Si vous ne vous en allez pas promptement, nous allons vous donner des coups de bâton. » L'oncle arriva sur le bord de la rivière et, frappant du pied le sol, il criait : « Rendez-moi mon objet précieux ! » Dans l'excès de son émotion, il se frappait la poitrine et il mourut en crachant le sang. Quand le neveu lui rapporta son objet en or, il vit que l'autre était mort et il s'écria en sanglotant : « C'est ainsi que l'avidité peut faire périr un homme. »

En étant de bonne foi, le Bodhisattva obtint un objet précieux ; par sa cupidité et sa fourberie, Devadatta se perdit lui-même. — (Le Buddha dit :) « Le jeune homme, c'était moi-même ; l'oncle, c'était Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva pratique la moralité (çîla).

N° 36.

(*Trip.*, VI, 5, p. 64 v°-65 r°.)

Autrefois, il y a de cela des kalpas innombrables, le Bodhisattva et son frère cadet s'étaient approvisionnés de marchandises et cherchaient à faire du gain pour nourrir leurs parents. Ils arrivèrent dans un pays étranger et le Bodhisattva invita son frère cadet à aller présenter des perles au roi. En voyant la beauté du frère cadet, le roi tout joyeux l'agréa et lui promit sa fille en mariage; il lui demanda des perles par milliers et myriades. Le frère cadet revint informer son aîné; celui-ci l'accompagna auprès du roi; voyant que le visage du frère aîné était fort beau, que ses paroles étaient de saints préceptes et que son éloquence était incomparable, le roi le loua fort et transféra sur lui la promesse de donner sa fille en mariage. La fille en était toute contente, mais le frère aîné fit cette réflexion : « Le frère aîné du mari est comme un père; la femme du frère cadet est comme une fille; il y a donc (entre la fille du roi et moi) la même parenté qu'entre un père et son enfant; comment serait-il raisonnable de nous marier ensemble? Quoique ce roi occupe la haute dignité d'un prince parmi les hommes, il se conduit comme une bête brute. » Aussitôt donc il se retira en emmenant son frère. Montée sur une tour, la jeune fille leur cria de loin : « Puissé-je devenir un être démoniaque et malfaisant pour dévorer le foie du frère aîné! »

Dans le cycle des naissances et des morts, le frère aîné devint un singe tandis que la fille et le frère cadet devenaient tous deux des tortues; la tortue femelle, étant

malade, songea à manger le foie du singe; son mari alla le lui chercher; voyant le singe qui était descendu pour boire, la tortue mâle lui dit : « Avez-vous déjà assisté à une représentation musicale? « Jamais », répondit le singe. La tortue reprit : « Dans ma demeure il y aura une fort belle représentation musicale, voulez-vous la voir? » Le singe y ayant consenti, la tortue lui dit : « Montez sur mon dos, je vous mènerai la voir. » Il monta sur son dos et alla avec elle ; arrivée au milieu du cours d'eau, la tortue dit : « Ma femme voudrait manger votre foie. Comment y aurait-il réellement une représentation musicale dans l'eau? » Le singe, tout confus, se dit : « Observer les défenses est la règle constante de la bonne conduite ; cependant un stratagème est le meilleur moyen pour échapper à un danger. » Il dit (alors à la tortue) : « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt? J'ai laissé mon foie pendu au sommet de tel arbre là-bas. » La tortue le crut et revint. Dès qu'il fut sur le rivage, le singe lui dit : « O tortue stupide, comment serait-il possible que mon foie qui est dans mon ventre fût suspendu à un arbre? »

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le frère aîné, c'était moi-même; il observait constamment la chasteté et ne commit jamais d'actes de débauche ; pour achever quelque expiation méritée par ses vies antérieures, il tomba dans cette condition de singe. Quant au frère cadet et à la fille du roi, tous deux reçurent un corps de tortue ; la tortue mâle, c'était Devadatta; la tortue femelle, c'était la femme de Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva pratique la moralité (çîla).

N° 37.

(*Trip.*, VI, 5, p. 65 r°-v°.)

Autrefois le Bodhisattva était monté sur un bateau et traversait la mer pour recueillir des richesses qui lui permissent d'échapper au dénuement. Sur le rivage de la mer il y avait une ville où se trouvaient des parcs et des jardins en abondance. De belles femmes s'approchèrent du bord et invitèrent les marchands en leur disant : « Ce pays est riche et fertile ; vous y trouverez autant d'objets précieux que vous le désirez. Veuillez prendre la peine d'entrer dans la ville pour voir ce que possèdent et ce dont manquent les habitants. » Les marchands, ajoutant foi à leurs paroles, les suivirent et furent ensorcelés par ces femmes démoniaques ; ils restèrent donc pour demeurer avec elles.

Quand cinq années se furent écoulées, le Bodhisattva songea avec émotion à son père, à sa mère et à sa patrie ; il sortit de la ville et monta sur une montagne pour regarder au loin dans les quatre directions de l'espace. Il aperçut une ville de fer dans laquelle se trouvait un homme coiffé d'un bonnet céleste et assis dans une attitude digne ; cet homme dit au Bodhisattva : « Vous êtes trompés ! ce sont des démons femelles que vous avez épousés et c'est pour elles que vous avez abandonné la vraie affection de vos pères, de vos mères et de vos parents aux neuf degrés. Se laisser dévorer par des démons, n'est-ce pas être trompé ? Si vous avez soin de rester éveillé, vous verrez ce qui en est réellement. Précisément maintenant il y a un cheval divin qui va et vient dans ces parages pour sauver tous les êtres ; il vous faut vous attacher à lui pour

retourner chez vous et pour vous garder sain et sauf ; mais si votre affection s'attache à ces femmes malfaisantes, vous entrerez mort dans cette ville ; toutes sortes de maux vous atteindront et les regrets ne vous seront alors d'aucune utilité. »

Se conformant à ces instructions, le Bodhisattva feignit de dormir et observa ce qui se passait ; il vit que la réalité était telle qu'on la lui avait décrite ; son cœur fut saisi de crainte. Le lendemain, il avertit secrètement ses compagnons ; tous à leur tour suivirent ses conseils ; chacun d'eux étant aux aguets, ils virent leurs femmes se transformer en renards qui se disputaient pour dévorer des hommes. Tous furent découragés et dirent : « Nous sommes perdus. » Ils s'excitèrent les uns les autres à se tenir prêts, car la moindre négligence aurait causé leur mort ; le roi-cheval vint et dit : « S'il en est qui, ayant quitté leur demeure, songent avec regrets à leurs parents, qu'ils accourent promptement ici ; je les sauverai. » Les marchands tout joyeux dirent : « C'est là certainement (un secours qui nous est envoyé par le) Ciel. » Tous donc vinrent en toute hâte confier leur vie (au cheval). Cependant la femme (du Bodhisattva), tenant son enfant dans ses bras, suivait ses traces et disait d'une voix pitoyable : « Je t'invoque en plaignante, ô Ciel majestueux ! J'ai été l'épouse de cet homme pendant plusieurs années et maintenant il me prend pour un démon. » Ses lamentations étaient fort émouvantes ; elle vint les faire auprès du roi et lui raconta ce que nous venons de dire, (en ajoutant) : « Maintenant je suis saisie de crainte et n'ai plus personne en qui me confier. Je souhaite seulement, ô grand roi, que vous jugiez avec compassion les sentiments de votre servante. » Le roi manda le Bodhisattva et lui demanda ce qui en était ; le Bodhisattva lui exposa de point en point tout ce qu'il avait vu.

Le roi, remarquant que cette femme était belle, s'em-

pressa de renvoyer le mari et l'introduisit dans son harem où il se livra à la débauche avec elle; le gouvernement du royaume fut troublé. Le démon, se transformant en renard, allait chaque jour dévorer des hommes et les maux qu'il causait devenaient toujours plus graves; le roi cependant ne s'en apercevait pas.

Dans la suite, chacun de ces personnages termina sa destinée, et, dans le cycle des naissances et des morts, le Bodhisattva par l'accumulation de ses actes de vertu obtint de devenir Buddha, tandis que l'âme du démon renard allait renaître par transformation comme fille d'un brahmane; cette fille était d'une beauté merveilleuse. Un jour, le Buddha, dans une ville où on pratiquait la Loi, mendiait sa nourriture; après avoir fini de manger, il sortit de la ville et s'assit sous un arbre. Le brahmane aperçut les marques distinctives primaires et secondaires du Buddha; il remarqua que le teint de son visage était comme l'or rouge et que son cou avait un éclat solaire semblable à la lune parmi les étoiles; en voyant que le Buddha avait un tel aspect, il en conçut une joie sans limites et revint dire à la mère de sa fille : « J'ai trouvé pour notre fille un mari qui est un personnage éminent dans le monde. Allez promptement lui offrir de beaux vêtements et tout ce qu'il y a de plus excellent dans le monde. »

Le brahmane et sa femme emmenèrent donc leur fille pour l'offrir (au Buddha). Sur la route ils remarquèrent les empreintes des pieds du Buddha; la femme dit : « Cet homme est un personnage divin exempt de désirs; comment pourrions-nous troubler son caractère par des pensées de luxure? » Le père répliqua : « Notre fille est la plus belle du royaume; comment la plus haute vertu ne battrait-elle pas en retraite devant elle? » La femme exprima alors sa pensée par cette gâthâ :

L'homme débauché marche en laissant traîner ses

pieds ; — l'homme irascible s'avance avec les doigts de pieds serrés ; — le sol enfonce ses pieds dans le sol ; — mais les empreintes que voici sont celles d'un personnage vénérable entre tous les devas et les hommes.

Ne vous exposez pas à un affront. » Le père répliqua : « Votre sagesse est mince. » Il agit donc d'une manière déraisonnable et vint offrir sa fille. L'Honoré du monde lui dit : « Quand le Mâra du sixième ciel (1) m'a offert ses trois filles, je les ai changées en vieux démons. Maintenant vous, sac à ordures, dans quelle intention venez-vous encore? » Le brahmane fut couvert de honte et sa femme fut encore plus humiliée.

En ce moment, un ascète s'avança et dit en se prosternant la tête contre terre : « Je désire que vous me fassiez don de cette fille. » L'Honoré du monde l'avertit en lui disant : « C'est vous qui autrefois étiez le roi et cette fille était le démon; elle vous trompa par sa beauté et dévora tout votre peuple; n'en êtes-vous pas dégoûté? » L'ascète fut couvert de confusion; il se retira en méditation et atteignit à la fixité ; il obtint la voie de srôtapanna.

Le Buddha dit à Çâriputra : « A partir du moment où le Bodhisattva eut reçu l'avertissement de l'homme qui se trouvait dans la ville et fut revenu chez lui, il confia sa destinée aux trois Vénérables et formula ce vœu : « Quand je devrai mourir, même la mort ne me fera pas violer la sagesse droite et vraie du Tathâgata Arhat, ni les importantes défenses pures. » Ayant accumulé un nombre considérable de grandes actions conformes aux défenses, la sagesse du Buddha fut réalisée en moi. Celui qui en ce temps était le maître de maison (2), c'était moi-même. Le roi, c'était ce bhikṣu; la râkṣasî, c'était la fille du brah-

(1) 第六魔天 Mâra est le souverain du sixième Kâmadevaloka.

(2) Nous sommes ramenés ici à l'histoire du début ; le maître de maison est celui qui s'était laissé séduire avec les cinq cents marchands par les rakṣasis et qui fut délivré par le cheval divin.

mane; l'homme divin qui était dans la ville (1), c'était Çâriputra. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de ferme résolution du Bodhisattva pratique la moralité (çîla).

N° 38.

(*Trip.*, VI, 5, p. 65 v°-66 r°.)

Voici ce que j'ai entendu dire : Un jour le Buddha se trouvait dans le royaume de *Wen-wou* (entendre — objets = Çrâvastî), dans le Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. Le Buddha dit alors aux çramaṇas assemblés :

Dans l'antiquité il y avait un royaume nommé *Po-lo-nai* (Vârâṇasî, Bénarès) dont le roi avait un héritier présomptif appelé *Mou-p'o* (2) (admirer — âme) : dès sa naissance, (ce jeune prince) avait eu une intelligence inépuisable; dans le passé, le présent et l'avenir toutes choses lui étaient connues sans que rien restât douteux; sa beauté était resplendissante; telle la lune au milieu des étoiles. Le roi n'avait que ce seul fils qui était aimé de tous les habitants du royaume. Cependant jusqu'à l'âge de treize ans, cet enfant était resté bouche close et n'avait pas parlé; il semblait être muet.

Le roi et la reine s'en inquiétèrent; ils appelèrent la multitude des brahmanes pour leur demander qu'elle était la cause de ce fait; ils répondirent : « Cet enfant a une influence néfaste; s'il est beau mais ne parle pas, de

(1) Cf. p. 122, lignes 20-21.

(2) 慕 魄. L'édition de Corée donne seule la leçon 慕 魄 « tombe — âme ». Dans le sûtra traduit par *Fa-hou*, l'édition de Corée présente aussi la leçon 慕 tandis que les trois autres éditions écrivent 沐.

quelle utilité vous est-il, ô grand roi ? Si les femmes de votre harem ne vous donnent pas d'héritier, ne serait-ce pas parce qu'il vous nuit ? Il vous faut l'enterrer vivant et alors aurez certainement un noble héritier. » Le roi, tout déconcerté, entra auprès de la reine pour délibérer ; la reine, ainsi que les femmes du harem furent toutes saisies d'affliction et dirent en soupirant : « Comment l'héritier présomptif a-t-il une si mauvaise fortune qu'il reçoive vivant un tel malheur ? » Ceux qui se lamentaient remplissaient les chemins comme s'il y eût eu un grand enterrement.

On revêtit (le prince) de vêtements précieux, puis on le remit aux fossoyeurs ; les fossoyeurs lui enlevèrent ses beaux habits et tous ensemble se mirent à faire la fosse. *Mou-p'o* se dit alors : « Le roi et les gens du pays croient que je suis réellement muet. » Il rassembla silencieusement ses vêtements et entra dans l'eau pour s'y baigner ; il se frotta le corps de parfums et revêtit ses habits précieux ; puis il s'approcha de la fosse et cria : « Que faites-vous là ? » Les fossoyeurs répliquèrent : « Le prince-héritier est muet et sourd et il est cause que le roi n'a pas de successeur ; le roi a ordonné de l'enterrer vivant dans l'espérance que lui-même pourrait alors engendrer un sage successeur. » Le prince dit : « C'est moi qui suis *Mou-p'o*. »

Les fossoyeurs allèrent regarder dans le char qui se trouva être soudainement devenu vide ; ils virent que l'extérieur du prince était brillant et lumineux ; dans la campagne, au loin et au près, il y avait comme l'éclat du soleil ; l'intelligence surnaturelle du prince était fort grande ; son esprit ébranlait les divinités. Les fossoyeurs, grands et petits, furent saisis de peur ; ils se regardaient mutuellement et le teint de leur visage était jaune et vert. La parole du prince était parfaite et son élocution était excellente ; tous donc étaient anxieux ; levant les yeux

vers le ciel, ils dirent : « La vertu surnaturelle du prince-héritier est-elle donc si grande ? » Alors, se prosternant la tête contre terre, ils exposèrent leur pensée en disant : « Nous désirons retourner pour tranquilliser le roi et pour faire que le peuple ne gémisse plus. » Le prince-héritier dit : « Allez promptement annoncer au roi que je peux parler. »

Ces gens ayant été en toute hâte porter cette information, le roi, la reine et la foule du peuple s'émerveillèrent de ce qui s'était passé ; très contents, ils proclamèrent que c'était bien et il n'y eut personne qui ne fût joyeux ; les chars qui s'élançaient et les hommes qui couraient remplissaient entièrement les routes. *Mou-p'o* dit : « Si je puis devenir çramaṇa et tenir une conduite pure et chaste, ne sera-ce pas bien aussi ? » A peine eut-il conçu cette pensée que le souverain Çakra créa miraculeusement un parc avec des étangs et des arbres, tel qu'on n'en voit point dans le monde ; puis il enleva (au prince-héritier) ses vêtements précieux et en fit miraculeusement un kaṣâya.

Quand le roi fut venu, le prince-héritier se prosterna à terre tout de son long et salua suivant les rites. Le roi prit alors place et écouta sa voix ; l'éclat en était surnaturel et le soleil et la lune en étaient ébranlés. Le roi, tout joyeux, fit cette déclaration : « Depuis que je vous ai eu comme fils, tout le royaume vous a respecté et aimé ; il faut que vous me succédiez dans ma dignité céleste et que vous deveniez le père et la mère du peuple. » Le prince répondit : « Je désire, ô grand roi, que vous acceptiez avec compassion mes humbles paroles ; j'ai été autrefois roi de ce royaume ; mon nom était *Siu-nien* (devoir-penser à) ; je régnai et je gouvernai le peuple pendant vingt-cinq années ; je m'acquittais personnellement des dix actions vertueuses ; je nourrissais mon peuple avec bonté ; le fouet, le bâton et les armes de toutes sortes n'étaient plus aucunement en usage ; dans les prisons il n'y avait plus de

gens chargés de liens; sur les chemins on n'entendait ni paroles de haine ni gémissements; ma bienfaisance se répandait partout et il n'était personne qu'elle ne favorisât; cependant, parce que, dans mes sorties, les personnes composant mon cortège étaient fort nombreuses et parce que mes éclaireurs faisaient évacuer la route en toute hâte et que la multitude en était saisie de crainte, en définitive j'entrai dans (les enfers de) la Grande Montagne où je fus brûlé et déchiré; (ces supplices) durèrent soixante mille années pendant lesquelles je demandais la mort sans l'obtenir, je criais et je gémissais sans être secouru. Or, en ce temps, j'avais, dans ma famille, mes parents aux neuf degrés, et, en dehors d'elle, mes ministres et mon peuple; ils avaient des richesses par centaines de milliers de charretées; ils jouissaient de toutes sortes de joies sans limites; comment auraient-ils vu que j'étais entré dans les enfers de la Grande Montagne, que j'y étais brûlé et torturé et que j'y endurais des souffrances infinies? De la femme, du fils, des ministres et du peuple que je possédais lors de ma gloire dans la vie, qui aurait pu se charger pour moi d'une partie de tous ces maux? Je fus seul à endurer tous ces tourments qui furent sans limites; chaque fois que j'y songe, mon cœur est saisi de peur et mes os éprouvent de la souffrance; mon corps se couvre d'une sueur sans cause et mes poils se hérissent de froid. Quand certaines paroles ont été prononcées, le malheur survient; l'infortune les suit comme l'ombre suit le corps. Ainsi, bien que désirant profiter des paroles, je craignais d'attirer sur moi de nouvelles calamités; je ne saurais endurer une seconde fois les tourments de la Grande Montagne; c'est pourquoi donc j'ai lié ma langue et j'ai voulu résolument ne pas parler; cependant, au bout de treize années, des maîtres funestes vous ont engagé à m'enterrer vivant; j'ai craint alors, ô grand roi, que vous n'attiriez sur vous-même les souffrances de la Grande Montagne, et, dans ces

circonstances, j'ai prononcé encore une parole. Maintenant je voudrais me faire çramaṇa et tenir une conduite exempte de désirs; je considère la porte d'où proviennent tous les maux et je ne veux plus être roi. Je souhaite que vous ne trouviez pas cela étrange. »

Le roi répliqua : « Vous avez été un excellent souverain; vos actions étaient élevées et votre vertu respectable; vous guidiez le peuple par la sagesse; votre faute n'était pas plus grosse qu'un fil ou un cheveu et aucun homme n'y eût prêté attention; c'est là cependant ce qui vous a valu un châtiment et ce qui a fait que vous avez été tourmenté à ce point. Or, moi, je suis maintenant le roi des hommes; je me laisse entraîner par les désirs de mon cœur et je n'observe pas la vraie Loi. Que m'arrivera-t-il donc en définitive? » (Le roi) alors permit (à son fils) d'étudier la sagesse.

A son retour, le roi gouverna son royaume suivant les principes corrects et non suivant les principes faux; il produisit ainsi la prospérité et la joie. Quant à *Mou-p'o*, il disciplina ses sentiments et supprima ses désirs; il fut résolu à progresser dans la sagesse et dans la vérité. Il parvint ainsi à obtenir la dignité de Buddha; il développa l'explication des belles règles; il secourut tous les êtres vivants pour les faire parvenir au Nirvâṇa.

Le Buddha dit aux bhikṣus : Celui qui en ce temps était *Mou-p'o*, c'était moi-même ; le roi son père, c'était celui qui est maintenant le roi Çuddhodana; sa mère, c'était ma mère qui est maintenant *Chö-miao*. La gloire, la beauté, l'hérésie et les réjouissances sont les réchauds où brûle le corps ; la pureté, la chasteté, le calme et le repos sont les demeures exemptes de tourments. Si on désire éviter les difficultés et échapper au châtiment, il faut ne pas abandonner la religion bouddhique. Quoique la pratique de la sagesse soit dure, mieux vaut encore s'y tenir que de tomber dans les trois voies ; (grâce à elle), si on est dans

la condition d'homme, on sera loin de la misère et on ne se trouvera pas aux prises avec les huit sortes de difficultés. Quand on a résolu d'étudier la sagesse, il faut se conduire comme le Buddha; si on désire parvenir au parinirvâṇa des Pratyeka Buddhas et des arhats, on pourra obtenir ce qu'on cherche à atteindre. Le Buddha ayant fini d'expliquer les livres saints, tous les çramaṇas sans exception furent joyeux; ils se prosternèrent et rendirent hommage.

N° 39.

(*Trip.*, VI, 5, p. 66 r°-66 v°.)

Sûtra de Mi-lan.

Voici ce que j'ai entendu raconter: « Un jour le Buddha se trouvait à Çrâvastî, dans le Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. Tous les çramaṇas demeuraient alors dans la retraite et méditaient profondément sur le fait que les hommes de leur temps pratiquaient le mal et se plaisaient aux désirs sensuels sans qu'aucun d'eux se lassât des cinq sortes de joies. Quelles sont ces cinq sortes de joies? Ce sont les formes pour les yeux, les sons pour les oreilles, les parfums pour le nez, les saveurs pour la bouche, les touchers doux et polis pour le corps. Et en effet, quand il s'agit de ces cinq désirs sensuels, quel est celui qui s'en lasse aussi longtemps que dure sa vie? Après que le milieu du jour fut passé, tous les çramaṇas se rendirent auprès du Buddha, se prosternèrent à ses pieds, puis reculèrent et se tinrent debout en disant : « O notre Honoré du monde, les gens ignorants de notre temps sont émus par les cinq désirs sensuels et cela dure jusqu'à ce que leur vie prenne fin; en est-il qui s'en lassent? » Le

Buddha leur dit : « Je vois que, dans le monde, on ne se lasse point de ces cinq désirs sensuels.

Autrefois il y avait cinq cents marchands qui étaient allés en mer pour faire fortune ; parmi eux se trouvait un homme prudent et sage nommé *Mi-lan* (1), qui était un maître et un guide pour la foule. Dans la mer se trouvait un poisson divin nommé *mo-kie* (makara) qui heurta et brisa le bateau en sorte que tous périrent. *Mi-lan* put à grand'peine se sauver en montant à cheval sur une planche ; poussé par le vent, il aborda au rivage ; le nom de cette localité était *Pi-mo*; étant monté sur le rivage, il errait de ci et de là, espérant reprendre des forces et se reposer; il aperçut un petit sentier dans lequel il s'engagea; il vit de loin une ville d'argent; les arbres y étaient luxuriants et au milieu d'eux il y avait des étangs pour se baigner; (cette ville) avait un pourtour qui formait quatre faces ; de l'eau douce l'entourait. Quatre belles femmes aussi gracieuses que des déesses vinrent à la rencontre (de *Mi-lan*) et lui dirent : « Pour traverser la vaste mer, les fatigues que vous avez endurées ont été nombreuses; nous vous félicitons fort d'être heureusement arrivé maintenant dans cette ville d'argent; au milieu de cette ville est un

(1) Dans l'Avadâna çataka, le nom de ce personnage est en sanscrit Maitrakanyaka; dans le Jâtaka 439, son nom est en pâli Mittavindaka; sur les bas-reliefs de Pagan, son nom est Mittavinanda; enfin, en chinois, nous relevons, à côté de la transcription *Mi-lan* 彌 闌, la transcription *Mi-lien* 彌 蓮 dans le texte du *King lu yi siang* (*Trip.*, XXXVI, 3, p. 54 v°-55 r°). Quelles que soient les différences qu'on relève entre ces noms, il semble bien qu'on puisse y discerner un élément initial commun qui se ramènerait à Mithra ou Mihil ou Mihr; on sait que, dès le commencement de notre ère, le nom de Mithra s'était altéré en Mihir, comme l'atteste le nom de Meherdates attribué par Tacite (*A.* XI, 10) à Mithridate V. D'autre part, il est vraisemblable que la légende indienne du supplice de *Mi-lan*, de même que la légende grecque du supplice d'Ixion, dérivent de la fausse interprétation d'une image représentant le dieu du soleil avec la roue qui est son attribut (sur le symbolisme de la roue, voyez le beau mémoire de H. Gaidoz dans la *Revue archéologique*, 1884 et 1885). On peut donc se demander si *Mi-lan* n'était pas à l'origine Mithra, le génie de la lumière céleste.

palais fait de toutes sortes de substances précieuses (1) : or jaune, argent blanc, cristal de roche, *lieou-li* (vaidûrya), corail, ambre et *tch'ö-k'iu* (musâragarbha) ; toutes quatre, nous serons à votre service ; nous nous coucherons tard et nous lèverons de bon matin, étant entièrement à vos ordres. Nous désirons que vous n'alliez point en quelque autre endroit. » *Mi-lan* entra dans la ville et monta dans le palais fait des sept substances précieuses ; il avait toutes les satisfactions qu'il pouvait souhaiter, et tout ce qu'il désirait il l'obtenait. Après être resté là pendant plus de mille années, *Mi-lan* fit cette réflexion : « Ces femmes merveilleuses ne veulent pas que je m'en aille ; auraient-elles un motif pour cela? » Il attendit que les quatre femmes fussent endormies, puis il s'esquiva furtivement et partit.

Il vit de loin une ville d'or où huit femmes merveilleuses vinrent à sa rencontre et s'exprimèrent comme les précédentes; la beauté de ces femmes merveilleuses dépassait encore celle des quatre premières. Le palais précieux qui se trouvait au milieu de la ville se nommait *Siao-mo* (2); les vraies perles claires comme la lune et les joyaux de toutes sortes qui s'y trouvaient l'emportaient (sur tout ce qui était dans la ville d'argent.) (*Mi-lan*) vécut là pendant plusieurs milliers de myriades d'années, puis il eut ce soupçon : « Ces huit femmes ne me permettent pas de m'en aller; y a-t-il quelque cause à cela? » Il attendit qu'elles fussent sorties et couchées, puis il s'esquiva furtivement et partit.

Il aperçut derechef une ville de cristal d'où seize femmes merveilleuses sortirent pour venir à sa rencontre ; elles s'exprimèrent comme les précédentes ; elles exigèrent qu'il entrât avec elles dans la ville et qu'il montât dans le

(1) Le texte du *King lu yi siang* (*Trip.*, XXXVI, 3, p. 54 v°) nous apprend que le nom de ce palais était *Lo-man* 羅 縵, ce qui correspond au nom de Ramanaka qu'on trouve dans l'Avadâna-çataka.

(2) Sadâmattam, dit l'Avadâna-çataka.

palais fait des sept substances précieuses (2); la ville, le palais, les joyaux de toutes sortes et la beauté des femmes merveilleuses l'emportaient sur ce qui a été décrit précédemment. *Mi-lan* demeura là sans se lasser pendant un nombre d'années qui se compte par milliers de myriades de centaines de mille. Il attendit alors que les femmes fussent sorties et couchées, puis il s'esquiva et partit.

Il vit encore une ville précieuse en *lieou-li* (vaidûrya) dont l'éclat était magnifique. Trente-deux femmes en sortirent pour venir à sa rencontre et le saluèrent en s'agenouillant; elles s'exprimèrent avec respect comme l'avaient fait les précédentes; elles le prièrent avec instances d'entrer dans la ville et de monter dans le palais fait des sept substances précieuses; le nom du palais était *Yu-lan* (1); ce qu'on y trouvait en fait de joyaux de toutes sortes, de réjouissances, de nourriture savoureuse et de belles femmes l'emportait sur tout ce qui était dans les villes précédentes. *Mi-lan* demeura là pendant un nombre d'années extrêmement long comme ceux dont il a été parlé plus haut. Il attendit encore que les femmes fussent sorties et couchées, puis il s'esquiva et partit.

Il aperçut de loin une ville de fer, mais personne ne vint à sa rencontre. *Mi-lan* fit cette réflexion : « Les quatre femmes de la ville d'argent, les huit de la ville d'or, les seize de la ville de cristal de roche, les trente-deux de la ville de *lieou-li* (vaidûrya), femmes merveilleuses qui illuminaient le monde, sont venues les unes après les autres avec respect à ma rencontre ; si maintenant les femmes ne viennent pas à ma rencontre, c'est sans doute à cause de leur haute dignité. » Quand il eut fait une fois le tour de

(2) D'après le texte du *King lu yi siang*, le nom du palais était *Lo-mo* 羅摩, mais ce témoignage ne s'accorde pas avec celui de l'Avadâna-çataka qui donne à la troisième ville le nom de Nandana.

(1) *Yu-lan* est la transcription de uttara; le nom complet doit être uttara de Brahmottara (cf. Avadâna-çataka).

la ville, il y eut un démon qui lui en ouvrit la porte. *Mi-lan* entra dans la ville et aperçut aussitôt un autre démon; le nom de ce démon était *Kiu-yin* (1); une roue de fer ardente courait sur sa tête; le démon qui était préposé à la garde du condamné prit la roue de la tête de cet homme et la posa sur la tête de *Mi-lan* dont la cervelle se répandit et dont le corps fut dévoré par le feu; *Mi-lan*, tout en pleurs, dit: « De quatre, les femmes sont devenues huit; de huit, elles sont devenues seize; de seize, elles sont devenues trente-deux; j'ai joui des splendeurs de la salle *Siao-mo* et de la salle *Yu-tan*. Mais, parce que je me suis montré insatiable, voici ce qui m'arrive. Quand serai-je délivré de ce supplice? » Le démon gardien lui répondit: « Ce nombre d'années durera jusqu'à ce que quelqu'un vienne comme vous-même êtes venu; alors vous pourrez échapper à ce tourment. » La roue de fer resta sur la tête de *Mi-lan* pendant six cent mille années, au bout desquelles il en fut débarrassé.

Le Buddha dit aux çramaṇas: « *Mi-lan*, c'était moi-même. Si cela m'arriva, voici quelle en est la cause: au temps où je ne servais pas encore les trois Vénérables, j'avais l'esprit stupide et troublé et je croyais aux hérésies; ma mère, après s'être baignée, avait revêtu de nouveaux vêtements et s'était endormie; or, je marchai sur la tête de ma mère (2); c'est pourquoi (le maître des enfers de) la Grande Montagne fit broyer ma tête par une roue de

(1) La rédaction du *King lu yi siang* montre nettement que le démon gardien de la ville et le damné appelé *Kiu-yin* sont deux personnages distincts: « ... il aperçut de loin une ville de fer; mais, dans cette ville, il n'y eut personne qui vint à sa rencontre. *Mi-lien* entra par la porte de la ville; il s'y trouvait un démon qui l'interrogea. *Mi-lien* se mit à marcher à ses côtés; dans la ville, il aperçut un homme appelé *Kiu-yin*; une roue de fer brûlante tournait sur sa tête; cet homme lui dit: « Parce que je suis entré successivement comme vous dans les diverses villes, mais que je n'ai pu y demeurer satisfait, pour cette raison, cette roue de fer brûlante tourne sur ma tête. »

(2) D'après l'Avadâna-çataka, Maitrakanyaka frappa du pied sa mère à la tête parce qu'elle voulait s'opposer à son départ.

fer. D'autre part, le huitième jour du quatrième mois, j'avais observé les huit abstentions (1) en m'en réjouissant dans mon cœur ; c'est pourquoi j'obtins les longues séries d'années où je vécus dans les villes précieuses, voyant tous mes désirs accomplis et obtenant tout ce que je demandais. Mais je remarquai que rien dans ce monde ne saurait me satisfaire, et ne m'arrêtai que lorsque j'eus obtenu la sagesse ». Le Buddha dit aux çramaṇas : « Quand *Mi-lan* fut sorti des enfers de la Grande Montagne, il ferma son cœur aux trois choses mauvaises, il enleva de sa bouche les quatre tranchants, il réprima dans son corps les trois fautes (2) ; il fut pieusement obéissant envers ses parents et servit personnellement les trois Vénérables (3) ; il porta sur sa tête les défenses comme un bonnet ; il se revêtit des défenses comme d'un vêtement ; il prit avec lui les défenses comme des provisions de route ; il savoura les défenses comme un mets exquis ; qu'il mangeât ou qu'il se reposât, qu'il fût assis ou qu'il marchât, jamais il n'oubliait les défenses du Buddha, ne fût-ce même que pendant le temps qu'il faut pour faire une enjambée ; grâce aux défenses, sa vertu arriva à la perfection et il devint lui-même Buddha. Quand les hommes vulgaires agissent, ils ne témoignent pas de piété filiale envers leurs parents et ne servent pas avec respect leurs maîtres ; mais j'ob-

(1) 不 關 齋. Ce sont : 1° ne pas tuer ; 2° ne pas voler ; 3° ne pas commettre d'actes de débauche ; 4° ne pas mentir ; 5° ne pas boire de vin ; 6° ne pas s'asseoir sur grand lit haut et spacieux ; 7° ne pas se parer de guirlandes de fleurs et de colliers précieux et ne pas s'oindre le corps ou embaumer ses vêtements avec une huile parfumée ; 8° ne pas chanter, danser ou jouer soi-même la comédie et ne pas aller intentionnellement voir et entendre d'autres personnes se livrant à ces actes, ne pas manger passé midi (Dict. *Kiao tch'eng fa chou*).

(2) 三 惡. 1° Rendre le mal pour le mal ; 2° faire du mal à qui ne vous a rien fait ; 3° rendre le mal pour le bien (Dict. *Kiao tch'eng fa chou*).

(3) Je suppose que l'expression 身 三 尤 doit être l'équivalent de l'expression 身 三 業 qui désigne 1° le meurtre ; 2° le vol ; 3° la débauche.

(4) Buddha, Dharma, Saṃgha.

serve que, par la suite, ils s'attirent de terribles châtiments : tel fut le cas pour *Mi-lan*. En effet, quand on fait le mal, le malheur s'ensuit comme l'ombre accompagne le corps ; quand on renonce à l'hérésie et qu'on met en honneur la vraie doctrine, tous les maux disparaissent. » Quand le Buddha eut fini de prononcer le texte saint, les çramaṇas lui rendirent hommage avec joie.

N° 40.

(*Trip.*, VI, 5, p. 66 v°-67 r°.)

Sûtra du saint roi Ting-cheng.

Voici ce que j'ai entendu dire : « Un jour le Buddha se trouvait à Çrâvastî, dans le Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada ; or Ânanda, demeurant solitaire, réfléchissait profondément à ce fait que, parmi tous les êtres, depuis le début de leur vie jusqu'à la fin, il y en a peu qui soient rassasiés des cinq désirs ; après que le milieu du jour fut passé, il se rendit auprès du Buddha et, après s'être prosterné, il recula et dit : « O Honoré du monde, me trouvant assis solitaire, j'ai profondément réfléchi au fait que parmi tous les êtres vivants, ceux qui savent se borner sont rares, tandis que ceux qui ne se rassasient point des cinq désirs sont en foule. » L'Honoré du monde le loua en disant : « Fort bien ! Fort bien ! Il en est comme vous le dites, et voici (une histoire) qui le prouve :

« Dans les temps anciens, il y avait un roi nommé *Ting-cheng* (Mûrdhaja) (1) ; à l'est et à l'ouest, au sud et au nord,

(1) 頂 生. Ce nom, qui signifie « né du sommet de la tête » (Mûrdhaja), est expliqué par le fait que le roi ainsi nommé était issu d'une excroissance qui avait poussé sur le sommet de la tête du roi Utpoṣadha.

il n'était personne qui ne lui fût soumis. Ce roi avait sept joyaux : une roue d'or volante, un éléphant blanc, un cheval de couleur brune, une perle claire comme la lune, une épouse belle comme le jade, un sage premier ministre, un ministre directeur d'armée ; ces sept joyaux du roi, on en voit rarement de tels dans le monde. Il avait en outre mille fils qui étaient beaux et élégants, intelligents et instruits ; leur sagesse avait une réputation universelle ; leur bravoure et leur force domptaient la multitude et ils étaient tels que des lions. Comme le roi était saint et en même temps bon, tout le monde se plaisait à lui être soumis et sa longévité se comptait par centaines de milliers (d'années). Le roi conçut cette pensée : « Je possède le pays de *Kiu-ye-ni* (Goḍanī) dont le territoire a trois cent vingt mille *li* en long et en large ; la population y est abondante ; les cinq sortes de céréales y prospèrent ; les gens très riches (sont si nombreux que) leurs maisons se touchent ; tout ce qui est rare dans le monde, mon royaume le possède simultanément. Quoi qu'il en soit ainsi, je désire que le ciel souverain fasse pleuvoir pendant sept jours et sept nuits des pièces de monnaie d'or et d'argent ; s'il me fait une telle faveur, ne sera-ce pas bien ? » Le ciel exauça son souhait et fit pleuvoir des pièces de monnaie des deux substances précieuses de manière à en couvrir tout le pays ; l'éclat de ces joyaux célestes grandement illuminait le royaume. Le roi en éprouva une joie illimitée et tout le monde vint se prosterner devant lui pour le féliciter. Chaque jour, il se livrait au plaisir et aux divertissements avec ses ministres et tous les gens du peuple proclamaient que cela était fort bien.

On appelle aussi ce personnage Mândhâtar, parce que, lorsqu'il naquit, toutes les femmes du harem royal eurent spontanément du lait ; aussi chacune d'elles s'écriait-elle : « Puisse-t-il me téter ! Puisse-t-il me téter ! » (Schiefner, dans *Mélanges asiatiques*, VIII, p. 450). Dans le Râmâyaṇa et le Viṣṇu Purâṇa, ce roi est appelé Mândhâtri (Lassen, *Ind. Alterthumskunde*, vol. I, Anhang, p. VI).

Après avoir éprouvé des félicités sans terme pendant plusieurs milliers et myriades d'années, le roi conçut encore cette pensée : « J'ai le territoire d'Occident (Apara Goḍanî), qui est grand de trois cent vingt mille *li*, j'ai la glorieuse possession des sept joyaux, j'ai mille fils, un royaume florissant et les pièces de monnaie précieuses que le ciel a fait pleuvoir; il n'y a jamais rien eu de tel dans le monde. Quoi qu'il en soit ainsi, j'ai entendu dire que, dans la région du sud, il y a le pays de *Yen-feou-t'i* (Jambudvîpa) dont le territoire a deux cent quatre-vingt mille *li* en long et en large ; la population y est nombreuse ; il n'est rien qu'on n'y désire sans l'obtenir; si je possédais ce pays, ne serait-ce pas un nouveau sujet de joie ? » A peine le roi eut-il conçu cette pensée que la roue d'or se dirigea vers le sud ; les sept joyaux et les quatre parties de l'armée s'élevant avec légèreté, partirent en volant et arrivèrent ensemble dans ce pays. Le roi de l'endroit, ses ministres et son peuple se soumirent tous avec joie ; le prince et les sujets de ce pays étaient dans la joie tout le long du jour. Le roi s'arrêta là pour prêcher et convertir.

Après un nombre d'années égal à celui qui a été mentionné plus haut, le roi conçut encore cette pensée : « Je possède le pays d'Occident et maintenant j'ai gagné le pays du sud. De tous les joyaux des devas et des hommes, quel est celui que j'aie demandé sans l'obtenir ? Or, j'ai entendu parler du pays de *Fou-yu-tai* (Pûrvavideha) qui est du côté de l'Est; il a un territoire de trois cent soixante mille *li;* le prince et le peuple de cette région ont tout ce qu'ils désirent en fait de joyaux, de céréales et d'objets précieux. Si j'obtenais la possession de ce territoire, ne serait-ce pas un nouveau sujet de joie ? » Sa bouche venait de proférer ces paroles que déjà la roue d'or se dirigeait du côté de l'Est ; les sept joyaux et les quatre armes de guerre y allèrent ensemble en volant. Le souverain (de ce pays), ainsi que ses ministres

et son peuple, furent tous heureux de se soumettre. Derechef le roi convertit le prince et son peuple par la bonté de la vraie Loi.

Après un nombre d'années égal à celui qui a été mentionné précédemment, les maisons où on chérissait la vertu étaient si nombreuses qu'elles se touchaient. Le roi conçut encore cette pensée : « Je possède la région de l'Occident, la région du Sud, la région de l'Orient; parmi tous les joyaux des devas et des hommes, il n'est rien de précieux que je n'aie. Maintenant j'ai entendu parler du pays de *Yu-tan-gue* (Uttaravati), qui est du côté du nord; si je pouvais le posséder et y régner, ne serait-ce pas encore une bonne chose? » Dès qu'il eut ouvert la bouche pour formuler ce souhait, la roue d'or se dirigea du côté du nord ; les sept joyaux et les quatre parties de l'armée s'envolèrent simultanément comme il a été dit plus haut. En arrivant dans ce pays (le roi et ses gens) virent de loin un sol vert comme des plumes de martin-pêcheur; le roi demanda : « Voyez-vous ce sol vert? » « Oui », lui répondit-on. Il dit : « C'est le pays de *Yu-tan-gue* (Uttaravati). » Ils aperçurent ensuite un sol blanc et le roi demanda : « Voyez vous ce sol blanc? » « Nous le voyons », lui répondit-on; le roi dit : « C'est là du riz tout pilé ; mangez-en. » Ils virent ensuite une multitude d'arbres à joyaux : des vêtements souples et beaux, des bracelets, des bagues, des colliers et toutes sortes d'objets merveilleux étaient pendus à ces arbres. Le roi dit : « Voyez-vous cela? » « Oui », lui répondit-on. « Mettez tout cela sur vous. » Le roi gouverna avec bonté et convertit le peuple par son indulgence.

Après avoir demeuré là pendant de longues années, aussi nombreuses que celles dont il a été parlé plus haut, le roi conçut encore cette pensée : « Je possédais trois des parties du monde et maintenant j'ai obtenu la contrée du nord qui est grande de quatre cent mille *li*. Je désire

monter auprès du souverain Çakra parmi les devas *Tao-li* (Trayastrimças). » A peine le roi avait-il eu cette pensée que la roue d'or se dirigea en haut ; les sept joyaux et les quatre parties de l'armée montèrent au ciel en volant et entrèrent dans le palais du souverain Çakra. Çakra, voyant venir le roi, alla tout joyeux à sa rencontre et lui dit : « Je me suis plusieurs fois incliné devant votre haute renommée et depuis longtemps je désirais vous voir ; ce m'est un sujet de joie que vous soyez accouru ici en volant. » Il le prit par la main et s'assit avec lui en le faisant asseoir sur la moitié de son siège. Le roi, jetant les yeux de côté et d'autre, regarda les palais célestes et vit qu'ils étaient faits d'or jaune, d'argent blanc, de cristal de roche, de vaidûrya, de corail, d'ambre, de *tch'ö-k'iu* (musâragarbha) et de perles vraies; en voyant cela, son cœur se réjouit ; aussitôt il conçut encore cette pensée : « Je possède quatre royaumes ; j'ai des pièces de monnaie précieuses en nombre incalculable ; c'est là une gloire qu'il serait difficile d'exprimer, si je pouvais faire que le souverain des devas meure et que je prenne sa place, ne serais-je pas au comble de mes vœux ? » A peine eut-il conçu cette mauvaise pensée que ses facultés surnaturelles s'évanouirent. Çakra le renvoya dans son ancien palais et il tomba alors gravement malade. Son premier ministre lui demanda : « La maladie de Votre divine Majesté est fort grave ; si elle avait un dénouement fatal, avez-vous quelque recommandation dernière à me faire ? » Le roi dit : « Si quelqu'un vous demande de quelle manière le roi a causé sa propre mort, révélez-lui tout ce que vous avez vu et dites-lui que, par mon avidité, je me suis attiré cette maladie qui me fait mourir. L'avidité est en effet une arme tranchante qui détruit la vie ; elle est le principe de la perte du royaume. C'est toujours à cause d'elle qu'on s'éloigne des trois Vénérables et qu'on demeure dans les trois voies (mauvaises). Avertissez mes successeurs à venir

que le feu de la folle avidité est ce qui consume la personne humaine. Gardez-vous d'être avide! Celui qui est glorieux et honoré, le malheur qui l'atteint est très grand; celui qui a beaucoup de richesses s'attire des haines nombreuses. »

Après la mort du roi, ses successeurs récitèrent ses avertissements au sujet de l'avidité et se les transmirent de génération en génération comme un legs précieux; les habitants des quatre parties du monde respectèrent leur bonté et leur action transformatrice; (ces princes) donnèrent une direction régulière à leur gouvernement en servant les trois Vénérables et en accomplissant les dix actions bonnes; ils s'attirèrent ainsi une félicité perpétuelle.

L'Honoré du monde dit : « On constate que, dans le monde, ils sont rares ceux qui sont capables de renoncer à la gloire et aux honneurs et de rejeter les cinq désirs. Ceux qui ont obtenu les dignités de srotâpanna, de sakṛdâgâmin, d'anâgâmin, d'arhat, de Pratyeka Buddha et la sagesse sans supérieure, correcte et vraie, l'anuttara samyak sambodhi, ceux-là sont les maîtres et les guides des devas et des hommes, ceux-là peuvent s'en affranchir. Si le souverain volant obtenait aussitôt ce à quoi il pensait et si rien ne s'opposait à ses désirs, cela fut produit parce que, dans des vies antérieures, il avait fait des libéralités, avait observé les défenses, avait été patient, avait fait des progrès dans la perfection, avait pratiqué la contemplation et avait été sage; ce ne fut pas sans raison qu'il eut (ce privilège.) » (Le Buddha) dit: « Le roi *Ting-cheng*, c'était moi-même. » Quand le Buddha eut fini de prononcer ce texte saint, Ânanda fut joyeux et rendit hommage au Buddha.

N° 41.

Trip., VI, 5, p. 67 r°-68 r°.)

Sûtra du roi P'ou-ming.

Voici ce que j'ai entendu dire : Un jour, le Buddha se trouvait à Çrâvastî, dans le Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. Le Buddha dit aux Bhikṣus : Autrefois le Bodhisattva était le roi d'un grand royaume ; il se nommait *P'ou-ming* (1) (Samanta prabhâsa) : sa bonté et sa compassion s'étendaient avec éclat ; dans les dix directions de l'espace on chantait et on se réjouissait ; le peuple se confiait en ses bienfaits comme un enfant affectueux qui témoigne sa préférence à ses parents.

Dans un royaume voisin il y avait un roi qui gouvernait par l'application stricte des lois ; sa force était telle qu'il triomphait des lions ; en courant il attrapait les oiseaux au vol. Une fois, son chef de cuisine, manquant de viande, courut dès le matin au marché pour en chercher ; sur la route il aperçut le corps d'un homme qui venait de mourir ; il le prit et en fit un plat de viande ; le goût en était comme si on avait réuni toutes les viandes d'animaux ; le lendemain, il en fit un mets d'une suavité que rien n'égalait. Le roi ayant interrogé à ce sujet son intendant, le chef de cuisine revint dire toute la vérité et, se prosternant la tête contre terre, avoua ce qu'il avait fait. Le roi, éprouvant un sentiment de honte, dit : « La chair humaine serait-elle suave ? » Cependant il ordonna secrètement à son chef de cuisine de faire de cette viande son ordinaire.

L'Honoré du monde dit : Celui qui fait grand cas des saveurs n'attache pas d'importance à la bonté et à la sa-

(1) C'est ce roi qui tient le rôle joué par Sutasoma dans le jâtaka 537.

gesse; celui qui attache peu d'importance à la bonté et à la sagesse se donne un cœur de loup; ceux qui ont des cœurs de loup et de chien en viennent, dans leur désir avide de chair, à détruire la vie des êtres et c'est pourquoi tout le monde les déteste.

Le chef de cuisine, obéissant à l'ordre reçu, se mit secrètement à tuer des hommes pour satisfaire le désir du roi; les fonctionnaires et les gens du peuple murmurèrent et informèrent le roi par une requête pour qu'il recherchât les coupables. Le roi répondit : « C'est en effet nécessaire »; mais en cachette il avertit le chef de cuisine de se tenir sur ses gardes. Cependant, les officiers prirent ce dernier; le coupable dit alors : « J'ai agi sur l'ordre du roi. » Les fonctionnaires assemblés adressèrent des reproches au roi en lui disant : « Nous avons appris qu'un roi était un modèle de vertu et de bonté; quand le souverain est parfait et éclairé, il égale le soleil et la lune; il rivalise de bienfaisance avec la terre divine; il embrasse tout dans son affection comme le ciel et la terre; tous les êtres vivants sont, grâce à lui, à l'abri des soucis; un tel souverain peut certes régner sur le monde entier. Mais si le roi s'éloigne de la bonté pour suivre la perversité, il est de la race des loups; quand il fuit la clarté pour chercher les ténèbres, il se met dans la catégorie des aveugles. Celui qui détruit un moyen de salut et qui se perd est semblable à celui qui détruirait un bateau; renoncer à l'humidité fécondante et mettre en honneur la stérilité, c'est causer la ruine par le feu et la sécheresse. Tourner le dos à l'espace libre pour se tourner vers l'issue bouchée, c'est le fait d'un homme stupide. Or une personne qui se conduit avec la méchanceté d'un loup et l'obscurcissement d'un aveugle, qui se perd en détruisant son bateau, qui incendie par le feu et qui agit en homme stupide ne serait pas même digne d'exercer la surveillance qu'exerce un chef de cuisine; comment pourrait-elle ré-

gner sur le monde? Si vous mettez en honneur la vertu, vous serez prospère ; si vous vous complaisez au mal, vous vous perdrez; de ces deux alternatives, laquelle, ô roi, jugez-vous la meilleure? » Le roi dit : « Pouvez-vous priver de lait un petit enfant? » « Non », lui répondit-on. Il répliqua : « Mon cas est tout semblable. » Les ministres assemblés furent unanimes à dire : « On ne saurait entretenir des loups ; on ne saurait prendre pour prince un homme qui viole la sagesse. » Les fonctionnaires et les gens du peuple, d'un commun accord et d'une même voix, le chassèrent.

Le roi s'enfuit dans la montagne. Il aperçut un arbre divin, et, se prosternant la tête contre terre, il lui déclara : « Si vous me faites rentrer dans mon royaume, j'offrirai en tribut cent rois à votre divinité (1). » Ayant fait ce serment, il continua sa route. Il épiait les rois au moment où ils sortaient, et, attaquant brusquement leur escorte, il s'emparait d'eux comme un milan qui fond sur un passereau. Quand il eut pris quatre-vingt-dix-neuf rois, le dieu de l'arbre lui apparut sous la forme d'un homme dont le visage était extraordinairement beau ; il dit à *A-kiun* (2) : « C'est en vous conduisant d'une manière déraisonnable que vous avez perdu votre dignité royale; maintenant vous êtes un promoteur de cruautés; quel but désirez-vous atteindre ainsi? » *A-kiun* s'avança vers lui, mais soudain il devint invisible.

En ce moment, le roi *P'ou-ming* était sorti pour se rendre compte des souffrances et des joies de son peuple; sur la route il rencontra un brahmane qui lui dit : « O

(1) Dans le Bhadrakalpâvadâna, le roi exilé, qui se nomme Saudâsa Narasiṃha, rencontre la lionne sa mère dans le bois et apprend d'elle qu'il doit offrir en sacrifice cent princes, mais à la condition expresse de n'en immoler aucun avant que la centaine soit complète.

(2) Cet *A-kiun* n'est autre que le roi anthropophage que le Bhadrakalpâvadâna et le Jâtaka appellent « Saudâsa » « ou fils de Sudâsa ». Il semble que *A-kiun* ait été le nom qu'il porta dans une vie ultérieure.

grand roi, retournez dans votre palais ; je désire vous parler. » Le roi répliqua : « Hier j'ai annoncé officiellement que je sortirais ; une promesse digne de foi ne saurait être violée ; ô religieux, entrez vous asseoir, je reviendrai dans un instant. » Étant donc sorti, il fut pris par *A-kiun* qui le jeta au pied de l'arbre. Le roi lui dit : « Je ne crains pas de perdre la vie, mais je serais affligé de manquer à ma promesse. » *A-kiun* lui demanda : « Qu'est-ce à dire? » Le roi lui raconta toute l'histoire du serment qu'il avait fait au religieux de lui donner audience. « Je désire, ajouta-t-il, le revoir une fois, recevoir ses importants avertissements et lui offrir quelques menus présents. Ensuite je mourrai sans regrets. » *A-kiun* le laissa donc aller.

Le roi revint voir le religieux ; en personne il disposa pour lui un siège élevé. Le religieux monta sur le siège et prononça ces stances :

Quand le nombre des kalpas sera terminé, — le ciel et la terre seront comme un gouffre ; — le Sumeru et la vaste mer — deviendront entièrement de la cendre qui se soulève. — Les devas et les nâgas verront se terminer leur félicité ; — en ce temps ils dépériront et mourront. — Les deux luminaires eux-mêmes seront détruits ; — comment un royaume pourrait-il être perpétuel?

La naissance, la vieillesse, la maladie et la mort, — se succèdent dans une évolution qui n'a pas de fin. — Les faits contredisent nos désirs ; — les chagrins et les peines causent des maux. — Plus le désir a été profond, plus grand est le malheur ; — il n'y a plus rien qu'abcès et tumeurs. — Les trois mondes ne sont plus que souffrance ; — sur quoi un royaume s'appuierait-il?

L'être a son origine dans le non-être ; — par les effets et par les causes, il devient multiple. — Ce qui est florissant ne peut manquer de s'altérer ; — ce qui est plein ne peut

manquer de devenir vide. — Si tous les êtres vivants sont dans l'ignorance, — c'est uniquement parce qu'ils s'attachent à ce séjour illusoire. — Le son et l'écho sont tous deux sans réalité ; — il en est de même du territoire du royaume.

L'âme intelligente n'a pas de forme extérieure; — elle monte sur le véhicule des quatre serpents; — par ignorance, elle entretient (ce véhicule) comme une chose précieuse — et en fait le char de la joie. — La forme matérielle n'a pas toujours de maître; — l'âme n'a pas toujours de demeure. — Les trois mondes sont tous illusoires; — comment aurait-on la possession d'un royaume?

Quand le roi eut fini d'écouter les stances, il offrit douze mille pièces d'or au brahmane. Celui-ci lui donna cet avertissement solennel : « Si vous conservez la pensee des quatre impermanences, le malheur qui vous menace disparaîtra certainement. » Le roi dit : « Je vous approuve avec respect et je ne me permettrai pas de contrevenir à vos sages instructions. »

Quand il arriva auprès de l'arbre, il marchait, le rire aux lèvres. *A-kiun* lui dit : « Le péril qui menace votre vie est imminent. Comment êtes-vous joyeux et même riez-vous? » Il répondit : « Les paroles de l'Honoré du Monde sont des paroles telles qu'on en entend rarement dans le monde; maintenant je les médite; comment pourrais-je tenir à mon royaume ou à ma vie? » *A-kiun* lui dit par flatterie : « Je désire entendre les enseignements de l'Honoré (du Monde). » Le roi lui communiqua aussitôt les quatre stances. (*A-kiun*), surpris et joyeux, s'écria : « Sublime est la manière dont l'Honoré du Monde a exposé les quatre impermanences. Celui qui n'a pas ouï parler de ces impermanences et qui ne les a pas vues est ce qu'on peut appeler un insensé qui agit d'une manière inique. » Alors il relâcha les cent rois et les fit retourner dans leurs pays respectifs. *A-kiun* se repentit de ses

fautes et se corrigea. Il fixa sa résidence au pied de l'arbre et chaque jour il méditait sur les quatre stances.

Quand sa vie prit fin, son âme transmigra et il devint l'héritier présomptif d'un roi; il s'était marié, mais ne se conduisait pas d'une manière virile ; le roi, qui en était fort affligé, rechercha des filles du royaume pour le séduire, afin qu'il témoignât sa virilité; mais alors il se livra aux voluptés et à la débauche sans suivre la voie régulière. Le roi en fut irrité; il le fit écarteler et le plaça à un carrefour de quatre chemins en ordonnant à tous les passants de lui frapper la tête avec leurs doigts pour lui faire affront. Lorsqu'arriva le quatre-vingt-dix-neuvième homme, l'héritier présomptif mourut.

Son âme passa de migration en migration à travers un cycle sans fin ; lorsqu'arriva l'époque où le Buddha était dans le monde, elle naquit (dans la personne d'un jeune homme) du royaume de Çrâvasti qui avait perdu son père prématurément et qui demeurait orphelin avec sa mère. Ce jeune homme suivait la doctrine des brahmanes; son caractère était sincère et ses paroles étaient dignes de foi ; telles étaient sa bravoure et sa force qu'il pouvait renverser un éléphant ; son maître l'aimait et ses amis le respectaient ; au loin et au près on louait sa sagesse. Son maître, chaque fois qu'il allait en tournée, lui confiait sa maison ; (un jour que le maître était sorti), sa femme, qui avait conçu de l'amour pour ce jeune homme, lui prit la main et chercha à le séduire par des propos voluptueux. *A-kiun* refusa en disant : « Quand il s'agit de gens ordinaires, ceux qui sont mes amis âgés, je les considère, les hommes comme mon père, les femmes comme ma mère. A plus forte raison aurai-je ces sentiments quand il s'agit de mon maître que je vénère. Si vous vouliez me brûler le corps, je pourrais y consentir ; mais de telles débauches, je ne saurais m'y prêter. » La femme du maître se sentit couverte de confusion, et,

s'étant retirée, elle imagina une tromperie ; quand son mari revint, elle lui dit : « Que vous admiriez la sagesse de ce jeune homme, cela suffit à montrer que vous n'êtes guère sage vous-même. » Elle raconta toute l'histoire comme si le jeune homme eût été en faute, et, le mensonge de cette femme paraissant être la vérité, le brahmane y ajouta foi. Le maître dit à *A-kiun* : « Désirez-vous devenir un immortel ? » « Oui certes », répondit-il. Le maître reprit : « Quand vous aurez tué cent hommes et que vous leur aurez coupé les doigts, vous obtiendrez l'immortalité divine. »

Ayant reçu cet ordre, *A-kiun* prit une épée en main, et toutes les fois qu'il rencontrait un homme, il le tuait sur-le-champ ; il prit ainsi les doigts de quatre-vingt-dix-neuf hommes (1). Les gens s'enfuyaient et le royaume était terrifié. Apercevant sa propre mère, *A-kiun* dit : « Ma mère arrive pour que le nombre soit complet ; je vais maintenant être immortel. » Le Buddha fit alors cette réflexion : « Les doctrines hérétiques jettent la multitude dans l'erreur ; dans l'univers entier, les gens se conduisent de la même sorte que cet homme. » Il se changea en un çramaṇa, qui se mit à marcher devant *A-kiun*. Celui-ci dit : « Mon compte d'hommes est complet. » Il le poursuivit, mais sans pouvoir l'atteindre, et lui dit : « Çramaṇa, arrêtez-vous donc ! » L'autre lui répondit : « Je suis arrêté depuis longtemps ; c'est vous qui ne l'êtes pas. » *A-kiun* demanda : « Quel sens donnez-vous au terme : s'arrêter ? » Il répondit : « Tout ce qui est mal en moi, je l'ai arrêté, tandis que le mal qui est en vous est abondant. » Le cœur d'*A-kiun* s'ouvrit alors aussi soudainement que des nuages se dissipent ; il se jeta à terre tout de son long, et, en frappant le sol de son front, il se repentit de ses fautes ; les mains jointes, il suivit le religieux qui l'emmena dans

(1) D'où le surnom d'Aṅgulimâla qui lui fut donné.

un vihâra où il devint lui-même çramaṇa. Le Buddha lui expliqua ses vies antérieures, lui fit apparaître les quatre impermanences et il obtint la voie de srotâpanna. Revenu sous l'arbre, il ferma les yeux, joignit les mains et travailla à chasser les restes d'impureté; en progressant, il atteignit la dignité d'arhat (1).

Le roi, nommé *Kiun-che*, avec plusieurs myriades de soldats armés, recherchait pour l'arrêter le méchant brigand(2), mais il ne savait où il se trouvait; passant par l'endroit où était le Buddha, celui-ci lui demanda : « O roi, d'où venez-vous ? Votre corps est couvert de poussière. » Il répondit : « Dans mon royaume il y a un méchant brigand qui a tué des gens innombrables ; maintenant je le recherche pour m'en emparer. » L'Honoré du Monde lui dit : « Quand un homme a commencé par pratiquer la vertu et qu'ensuite, au contraire, il s'adonne au mal, quelle sentence lui réservent les lois qui gouvernent le royaume? » Le roi répondit : « Comme il a été d'abord honorable et ensuite méprisable, on portera contre lui une sentence de condamnation. » (Le Buddha reprit:) « Si un homme a commencé par porter en lui un cœur de bête et qu'ensuite il ait chéri la vertu, quelle sera la sentence ? « Le roi répondit : « Comme il a été d'abord méprisable et ensuite honorable, la sentence qu'on rendra le récompensera. » Le Buddha dit: « Votre brigand a renoncé au mal et met en honneur le vrai; maintenant il est çramaṇa. » Le roi

(1) *Fa-hien* et *Hiuan-tsang* signalent à Çrâvasti l'endroit où Aṅgulimâla devint Arhat; je crois que Julien fait erreur quand il traduit : « Ce fut là que les (hérétiques) *Yang-kiu-li-mo-lo* (*Aṅgoulimalyas*) abjurèrent leurs erreurs (*Vie*, p. 124) », ou encore : « Ce fut en cet endroit qu'un des sectaires, appelés *Yang-kiu-li-mo-lo* (Aṅgulimâlyas), abjura ses erreurs. Les *Yang-kiu-li mo-lo* (Aṅgoulimâlyas) sont des scélérats du royaume de *Che-lo-fa-si-ti* (Çrâvasti)... (*Mémoires*, t. I, p. 294). — De même, Legge (*Fa-hien*, p. 56) traduit : « ... where the aṅgulimâlya became an Arhat », et il ajoute en note : « The Aṅgulimâlya were a sect or set of Sivaitic fanatics, who made assassination a religious act... » En réalité, il ne peut s'agir ici que d'un seul individu, dont le surnom était Aṅgulimâla.

(2) C'est-à-dire Aṅgulimâla.

s'écria : « Fort bien ! Le Tathâgata, l'arhat, le parfaitement et complètement Buddha (Samyak sambuddha), le maître et le guide des devas et des hommes, sa prédication divine, merveilleuse et supérieure, peut-elle parvenir à de tels effets ! Celui qui était d'abord un loup a maintenant une bonté céleste. » Il se prosterna aux pieds du Buddha, puis il s'écria encore : « Un tel converti est un merveilleux spectacle ; je désire le contempler une fois. » L'Honoré du Monde y ayant consenti, le roi, suivi du cortège de ses officiers, vint auprès (d'*A-kiun*) et lui dit : « O sage de vertu supérieure, veuillez ouvrir les yeux en tournant vers nous votre visage. » Il lui adressa cette prière par trois fois. (*A-kiun*) répondit : « Mes prunelles dardent un éclat qui frappe comme une flèche et qui est difficile à supporter. » Le roi, se prosternant la tête contre terre, lui dit : « Demain je disposerai un léger festin ; je désire que vous me fassiez l'honneur d'y jeter un coup d'œil. » (*A-kiun*) répondit : « Si ce festin est préparé dans les latrines, j'irai ; s'il l'est dans la salle du trône, je n'irai pas. » Le roi dit : « Je me conformerai à vos ordres. »

Dès son retour, le roi rasa les latrines, enleva la terre et en mit de la nouvelle à la place ; il fit des colonnes et des poutres avec du bois de camphrier, de catalpa et d'arbre *nan* ; il arrosa le sol avec des liquides parfumés ; il fit du mortier en mélangeant des parfums divers de santal, de storax et de curcuma. Des tapis et des tissus de soie variés servirent de sièges et de nattes ; des ornements furent ciselés ; tous les joyaux contribuèrent à cette perfection ; par l'éclat et la magnificence, cette construction rivalisa avec la salle du trône. Le lendemain, le roi en personne tenant à deux mains un brûle-parfums, vint à la rencontre (d'*A-kiun*). *A-kiun* ayant pris place, le roi releva ses vêtements et s'avança à genoux, puis quand il eut fini ses offrandes, (*A-kiun*) expliqua les textes saints et dit : « Dans la saleté où étaient les latrines il y a quel-

ques jours, aurait-on pu y manger? » (Le roi) répondit : « On ne l'aurait pas pu. » (*A-kiun*) reprit : « Maintenant, le peut-on? » Le roi dit : « On le peut. » *A-kiun* dit : A l'époque où je n'avais pas encore vu le Buddha, et où je suivais les doctrines fallacieuses des autres, tout ce que mon cœur pensait, tout ce que ma bouche disait et tout ce que mon corps faisait, tout cela était mauvais; or les doctrines fausses et les enseignements pervers sont bien plus puants et sales que ces latrines; en effet la saleté des excréments peut être lavée, mais l'infection produite par la perversité est difficile à éliminer. Grâce au bonheur que m'ont valu mes vies antérieures, je suis né à l'époque du Buddha; je me suis lavé, purifié et transformé; j'ai rejeté la puanteur et pris en moi les parfums; à l'intérieur et à l'extérieur, je suis devenu limpide comme une vraie perle céleste. Celui qui n'a pas vu le Buddha et qui ne connaît pas les quatre impermanences, apparaît dans ses résolutions et ses appétits comme un insensé qu'on aurait enivré avec du vin. Celui qui n'est pas ami de l'assemblée des sages et qui se fie aux dix actions mauvaises, on devrait l'enfermer dans la même cage que les loups. » Le roi dit : « Fort bien! Merveilleuse est la conversion parfaite produite par le Buddha, car elle a fait que la puanteur des latrines s'est changée en (parfum de) santal. »

Après avoir expliqué les livres saints, (*A-kiun*) passa par la place du marché; il y apprit qu'une femme avait un accouchement difficile et conservait à peine un souffle de vie; il revint en informer le Buddha qui lui dit : « Allez la faire accoucher ». *A-kiun* était tout déconcerté, mais l'Honoré du Monde lui dit : « Quand vous verrez celle qui est en mal d'enfant, dites-lui : Depuis ma naissance, ma bonté s'adresse à tous les êtres et ma bienfaisance secourt le ciel et la terre. Vous, la mère et l'enfant, soyez tous deux sains et saufs. » Ayant reçu ces instructions, *A-kiun* alla (auprès de la femme), et, quand il fut arrivé, il

annonça quels avaient été ses bienfaits dignes d'un Buddha; la mère et l'enfant vécurent tous deux.

A-kiun s'en retourna, et, en suivant son chemin, il fut troublé parce que, après avoir eu la cruauté de tuer des hommes, il avait dit qu'il avait une bienveillance universelle. Se prosternant donc la tête contre terre, il interrogea à ce sujet le Buddha, qui lui répondit : « Quand le cœur d'un homme s'ouvre, le jour même où il a reçu la sagesse, on peut dire de lui qu'il vient de naître ; l'époque où il n'avait pas vu les trois Vénérables et où il n'avait pas encore accepté les défenses essentielles, il était comme l'enfant qui est encore dans la matrice et qui, bien qu'il ait des yeux, ne saurait voir, et, bien qu'il ait des oreilles, ne saurait entendre ; aussi dit-on de lui qu'il n'est pas encore né. » Le cœur d'*A-kiun* s'ouvrit alors et il obtint aussitôt la sagesse qui correspond au vrai.

Le Buddha dit aux bhikṣus : Celui qui autrefois était *P'ou-ming*, c'est moi-même. Dans une existence antérieure, j'avais donné à (*A-kiun*) les quatre stances et il rendit simultanément la vie à cent rois, puis, dans l'existence actuelle, je lui ai fait obtenir la sagesse et je l'ai empêché de s'exposer à de terribles châtiments. *A-kiun*, dans une existence antérieure avait été un bhikṣu qui prit sur son dos une mesure de dix boisseaux de riz et l'apporta dans un temple, et qui offrit un couteau qu'il avait fabriqué ; tout joyeux il loua les Vénérables, puis se retira après s'être prosterné. Pour avoir porté le riz sur son dos, il obtint beaucoup de force ; pour avoir offert le couteau, il obtint beaucoup d'objets précieux; pour s'être réjoui, il obtint la beauté; pour avoir loué les Vénérables, il obtint d'être roi ; pour les avoir adorés, tous les hommes de son royaume se prosternèrent devant lui. Quatre-vingt-dix-neuf hommes lui frappèrent la tête en sorte qu'il perdit la vie et c'est pour satisfaire cet ancien ressentiment qu'il leur coupa les doigts. La personne qui vint après les

autres pour le frapper s'aperçut qu'il était déjà mort, puis elle vit un çramaṇa et conçut des sentiments de bienveillance. Cette personne qui vint après les autres, ce fut (plus tard) la mère d'*A-kiun*; comme elle avait eu d'abord de mauvaises intentions, *A-kiun* commença lui aussi par lui vouloir du mal, mais, quand il aperçut un çramaṇa, il devint au contraire bienveillant. C'est pourquoi, dès qu'il vit le Buddha, il lui témoigna de la piété filiale.

Celui qui sème la simplicité récolte la simplicité; celui qui sème la complexité récolte la complexité; quand le bien et le mal ont été accomplis, le malheur et le bonheur les accompagnent. L'ombre qui suit et l'écho qui répond ont tous deux quelque réalité dont ils émanent et ils ne subsistent pas par eux-mêmes. Dans les vœux des bhikṣus, il est dit : « Je vous ferai rencontrer le Buddha et obtenir la sagesse comme vous le désirez. Faites donc des offrandes aux trois Vénérables avec autant d'attention que si vous examiniez un fil ou un cheveu ». Le çramaṇa qui, en prononçant la prière bienveillante, désire faire des libéralités, parle comme il vient d'être dit et obtient de ne pas avoir un seul échec sur cent cas.

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience religieuse du Bodhisattva pratique la patience des injures.

CHAPITRE V [1]

III. — *Kṣântipâramitâ.*

N° 42.

(*Trip.*, VI, 5, p. 68 v°.)

Autrefois le Bodhisattva, considérant que le monde était impur, que princes et sujets, se conduisant contrairement à la raison, tournaient le dos au vrai pour se porter vers l'erreur, en sorte qu'il était difficile de les convertir au moyen de la sagesse, cacha donc sa vie et dissimula son ombre en demeurant au milieu des tombes pour y pratiquer cette vertu de patience. Parmi les tombes il y avait des veaux et le Bodhisattva prenait habituellement leurs bouses et leur urine pour boire et pour manger afin de prolonger sa vie corporelle. Exposé au soleil et à la rosée, il méditait profondément. Son visage était devenu affreux et noir. Les hommes l'avaient tous en horreur. Les gens du pays, en le voyant, se disaient les uns aux autres : « En ce lieu il y a un démon. » Il n'était personne qui, en le voyant, ne crachât sur lui en l'injuriant et ne lui jetât des mottes de terre et des pierres; mais le Bodhisattva n'en avait pas la moindre irritation; dans son cœur aimant il disait avec compassion : « Je m'afflige de ce

(1) Nous omettons, au début de ce chapitre, une petite dissertation sur la pâramitâ de patience. Elle est en effet purement théorique et n'offre guère d'intérêt.

que ces hommes n'ont pas vu les livres saints du Buddha et font ces mauvaises actions. » Il formula ce vœu : « Si j'obtiens la sagesse du Tathâgata sans attachement, correcte et vraie, certainement je sauverai ces êtres. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience religieuse du Bodhisattva pratique la patience des injures.

N° 43.

(*Trip.*, VI, 5, p. 68 v°-69 r°.)

Autrefois le Bodhisattva portait le nom de *Chan* (Çyâma) ; il avait toujours en lui une bonté universelle; sa bienfaisance atteignait la multitude des êtres ; il avait compassion de la foule des ignorants qui ne voient pas les trois Vénérables. Avec ses deux parents, il demeurait dans les solitudes de la montagne ; son père et sa mère étaient vieux et les deux yeux de chacun d'eux avaient perdu la vue ; *Chan* en était extrêmement affligé, et, chaque fois qu'il parlait de cela, il versait des larmes ; il se levait constamment trois fois par nuit pour s'informer s'ils avaient trop froid ou trop chaud. Sa conduite, d'une parfaite piété filiale, avait un parfum vertueux qui embaumait le ciel et la terre; les dieux du sol, les dragons de la mer et les hommes du royaume en étaient tous informés. Il s'acquittait des dix actions excellentes prescrites par le Buddha ; il ne tuait aucun être vivant ; sur la route il ne ramassait point ce qui avait été perdu ; il gardait sa chasteté et ne s'était pas marié ; les maux qui proviennent du corps, il les avait entièrement supprimés ; la duplicité, le langage injurieux, le mensonge, les paroles artificieuses, les calomnies, les faussetés, (en un mot)

toutes les fautes qui viennent de la bouche il y avait coupé court; les perversités qui naissent dans le cœur, envie, colère, cupidité, désirs déréglés, (en un mot) toutes les souillures du cœur, il les avait anéanties. Il croyait que pour le bien il y a des récompenses heureuses et pour le mal des châtiments funestes. Il s'était fait une hutte d'herbes et une natte de joncs; pure, calme et sans désirs, sa résolution était comparable à l'or céleste.

Dans cette montagne se trouvait une eau courante où poussaient des lotus; toutes sortes de fruits doux et bons entouraient ses bords : (*Chan*) se levait de bonne heure pour cueillir des fruits; avant même de les avoir goûtés, (il savait) par avance s'ils étaient doux. Sa bonté éclairait au loin; les animaux venaient se confier à lui. Un jour que ses deux parents avaient soif, *Chan* était allé puiser de l'eau; or le roi du royaume de *Kia-yi* (Kâçî) était entré dans la montagne pour chasser; il tendit la corde de son arc et décocha une flèche pour tirer sur un grand cerf de la montagne et, par méprise, il atteignit *Chan* à la poitrine; le poison de la flèche se répandit; les souffrances (du blessé) seraient difficiles à décrire; regardant de tous côtés, il s'écria en pleurant : « Quel est l'homme qui, avec une seule flèche, a mis à mort trois religieux (1)? mes parents sont âgés; en outre, tous deux ont perdu la vue; dès le jour où ils ne m'auront plus, ce sera pour tous deux la fin de leur vie. » Élevant la voix, il se lamentait en disant : « (On tue) l'éléphant à cause de ses défenses, le rhinocéros à cause de sa corne, le martin-pêcheur à cause de ses plumes; mais moi je n'ai ni défenses, ni corne, ni plumes éclatantes comme le soleil; pourquoi dois-je mourir? » En entendant ses lamentations, le roi descendit de cheval et lui demanda : « Que faisiez-vous au fond de ces montagnes? » Il répondit : « Moi et mes deux

(1) A savoir *Chan* lui-même, son père et sa mère.

parents demeurons dans ces montagnes; nous avons dépouillé toutes les souillures de ce monde ; nous appliquons notre volonté à progresser dans la sagesse. »

Le roi entendant ce que disait *Chan*, sanglotait, pleurait et était pénétré d'une profonde affliction ; il disait : « Je me suis conduit sans bonté ; j'ai détruit prématurément une vie humaine ; en outre, j'ai tué un homme d'une extrême piété filiale. » Se laissant aller à sa douleur, il disait : « Comment faire? » Ses ministres grands et petits sanglotaient tous. Le roi reprit: « Je donnerais tout mon royaume pour sauver votre vie ; je désire que vous m'indiquiez où se trouvent vos parents; je veux leur dénoncer moi-même mon crime. » (Le blessé) lui dit : « Prenez ce sentier ; non loin de là il y a une petite hutte d'herbes ; mes parents sont dedans. Informez pour moi mes parents que je leur envoie d'ici un éternel adieu. Si par bonheur ils achèvent les années de vie qui leur restent, veillez à ce qu'ils ne se consument pas en regrets affectueux. » Sur ces entrefaites, il s'abandonna de nouveau à sa douleur et soudain il expira.

Le roi et tous ses officiers recommencèrent à s'affliger; suivant le chemin qui leur avait été indiqué, ils arrivèrent à l'endroit où étaient ses parents ; le cortège du roi était nombreux et les herbes et les arbres faisaient un bruit de froissement ; les deux parents perçurent (ce bruit) et, supposant qu'il y avait là quelque étranger, ils dirent : « Qui êtes-vous, ô voyageur ? » Le roi répondit : « Je suis le roi du royaume de *Kiâ-yi* (Kâçi). » Les parents répliquèrent : « O roi, vous êtes en cet endroit le très bienvenu ; il y a ici des nattes d'herbes où vous pouvez vous reposer et vous rafraîchir et des fruits doux que vous pouvez manger; notre fils est allé puiser de l'eau, mais maintenant il va revenir. » Le roi, voyant avec quelle affection ces parents traitaient (en paroles) leur fils, se remit à sangloter ; il leur dit : « En voyant avec quelle

affection, ô religieux, vous traitez tous deux votre fils, mon cœur est affligé et éprouve une souffrance sans limites ; ô religieux, votre fils *Chan*, je l'ai tué d'un coup de flèche. » Épouvantés, les parents s'écrièrent : « Quel crime avait commis notre fils pour que vous l'ayez tué ? Notre fils agissait avec bonté et compassion ; quand il foulait du pied la terre, il craignait toujours que la terre ne souffrît. Quelle faute a-t-il commise, ô roi, pour que vous l'ayez tué ? » Le roi répondit : « Doué d'une parfaite piété filiale, votre fils était en réalité un saint de premier ordre ; c'est en tirant sur un grand cerf que, par erreur, je l'ai tué. » Ils dirent : « Puisque notre fils est mort, sur qui nous appuierons-nous ; c'est maintenant pour nous la mort. Notre seul désir est, ô roi, que vous nous meniez, nous deux vieillards, à l'endroit où est le corps de notre fils ; sans doute nous serons au bout de nos forces et peut-être retournerons-nous en poussière. »

En entendant ce que disaient les parents, le roi fut de nouveau profondément affligé ; il guida lui-même les parents jusqu'à l'endroit où se trouvait le corps ; le père appliqua ses mains sur les genoux (du mort) et la mère tint ses pieds, embrassés ; ils baisèrent sa bouche et léchèrent ses pieds et chacun d'eux avec une main tâta la blessure qui avait été faite par la flèche ; ils se donnèrent des coups sur la poitrine et se frappèrent les joues ; levant la tête en haut, ils s'écrièrent : « O divinités du ciel, ô divinités de la terre, ô divinités des arbres, ô divinités des eaux, notre fils *Chan* adorait le Buddha et croyait à la religion ; il honorait les sages et était pieux envers ses parents ; il avait en lui une vaste bonté à laquelle rien n'était étranger ; sa bienfaisance s'étendait jusqu'aux herbes et aux arbres. » Ils dirent encore : « Si notre fils a bien servi le Buddha et si la perfection de son absolue bonté filiale a été connue en haut par le ciel, il faut que la flèche soit arrachée, que le venin pernicieux soit anéanti

et que notre fils retrouve la vie pour mener jusqu'au bout sa pratique de l'absolue piété filiale. Si la conduite de notre fils n'a pas été telle et si nos paroles ne sont pas véridiques, puissions-nous alors périr tous deux et retourner en poussière.»

Çakra, roi des devas, les quatre devarajas, les dieux de la terre et les nâgas des lacs entendirent les lamentations des parents ; ils ajoutèrent foi à leurs paroles et il n'y eut aucun d'eux qui ne fût ému. Çakra, roi (des devas), descendit en personne et dit aux parents : « Ce fils doué d'une parfaite piété filiale, je puis le faire revivre. » Il versa une médecine divine dans la bouche de *Chan* qui soudain se trouva en bonne santé. Le père, la mère, ainsi que *Chan*, le roi et tous les officiers de sa suite, étaient en proie à des sentiments simultanés d'affliction et de joie, et tous de nouveau s'abandonnaient à leur émotion. Le roi dit : « Voici donc ce que peut produire la vertu qui adore le Buddha et qui pratique une parfaite piété filiale. » Alors il donna cet ordre à tous ses officiers : « Que dorénavant toute la population du pays s'acquitte de l'excellence des dix actions vertueuses prescrites par le Buddha et pratique la conduite d'une parfaite piété filiale de même que *Chan*. » Le royaume entier se conforma à ce modèle ; à la suite de cela, le royaume fut florissant et le peuple tranquille, en sorte qu'il y eut une grande paix.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « D'existence en existence, j'ai servi tous les Buddhas avec une conduite d'une absolue piété filiale ; ma vertu étant haute et le bonheur que j'avais acquis étant à son apogée, je devins donc le deva entre tous les devas, celui qui marche seul dans les trois mondes. En ce temps, celui qui était *Chan* (Çyâma), c'était moi-même ; le roi du pays, c'était Ânanda ; le père de *Chan*, c'est maintenant mon père ; sa mère, c'était ma mère *Chō-miao* ; Çakra, souverain des devas, c'était Maitreya ».

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience du Bodhisattva pratique la patience des injures.

N° 44.

(*Trip.*, VI, 5, p. 69 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était un brahmane nommé *Tch'an-t'i-ho* (Kṣântivâdin) ; il habitait au milieu des solitudes de la montagne ; assis au pied d'un arbre il méditait profondément ; des fruits et de l'eau de source constituaient son boire et son manger ; les souillures de son être intérieur avaient diminué et disparu ; il restait dans le vide et dans le calme ; il avait compris d'une manière vaste les six connaissances surnaturelles (abhijñâs) et il était parvenu à les posséder entièrement ; le parfum de sa sagesse et de sa renommée était perçu dans les huit régions, en haut et en bas ; dans les dix directions, tous les Buddhas, les Pratyekas Buddhas et la foule des saints arhats s'exclamaient d'admiration à son sujet ; Çakra, Brahma les quatre rois (devarâjas), les nâgas des mers, les dieux de la terre, du matin au soir observant une attitude respectueuse, joignant les mains et se prosternant, recevaient ses instructions et subissaient son influence ; ils se pressaient autour de lui pour protéger le royaume où il habitait ; le vent et la pluie arrivaient en leur temps ; les cinq céréales mûrissaient en abondance ; les venins disparaissaient et les calamités étaient supprimées ; le prince et son peuple étaient prospères.

Le roi de ce pays se nommait *Kia-li* (1) ; étant entré dans les montagnes pour chasser, il s'élança à la poursuite d'un grand cerf ; en le suivant à la piste, il passa devant le Bodhisattva ; le roi demanda au religieux : « Les traces

(1) Le nom de ce roi est Kalâbu en pâli.

de l'animal ont passé par ici ; dans quelle direction est-il allé ? » Le Bodhisattva resta silencieux en faisant ces réflexions : « Si tous les êtres vivants se tourmentent, c'est uniquement pour sauver leur personne et leur destinée ; craindre la mort et tenir à la vie, mon propre cœur fait-il autre chose ? Si je déclare au roi (où est allé le cerf), il le tuera avec cruauté, se conduira sans bonté et je serai aussi coupable que le roi ; si je prétends n'avoir pas vu le cerf, je commettrai un mensonge. » Pénétré de confusion dans son cœur, il baissait la tête sans parler. Le roi s'irrita alors et dit : « O mendiant digne de mort, je suis présentement le souverain, l'homme le plus honoré de tout le royaume; or, quand je vous interroge, vous ne répondez pas immédiatement, mais, par feinte, vous baissez la tête ! » Dans ce pays, montrer les ongles de sa main est un geste qui signifie « non ». Le Bodhisattva, triste et inquiet, se dit : « Ferai-je le geste d'indiquer les ongles de ma main pour dire : « non » ? Il montra donc (ses ongles) au roi pour donner à entendre qu'il n'avait pas vu (le cerf).

Le roi dit : « Les traces de l'animal passent par ici et cependant vous dites que vous ne l'avez pas vu ; l'autorité royale est absolue ; qu'est-ce qui m'empêcherait de vous faire périr ? » Le Bodhisattva répliqua : « Je vous obéis, ô roi. » Le roi reprit : « Qui êtes-vous ? » Il répondit : « Je suis un homme qui supporte les affronts. » Le roi, irrité, tira son épée et lui coupa le bras droit. Le Bodhisattva fit cette réflexion : « Mon but est d'atteindre à la sagesse suprême et je n'ai jamais aucune querelle avec les gens de mon temps ; si cependant ce roi me frappe du tranchant de son arme, à combien plus forte raison le feront ces hommes du commun peuple. Je fais vœu, quand j'aurai obtenu la dignité de Buddha, de commencer certainement par sauver ce roi, afin d'empêcher les êtres vivants de l'imiter dans le mal. »

Le roi lui dit encore une fois : « Qui êtes-vous? » Il répondit : « Je suis un homme qui supporte les affronts. » Le roi lui coupa derechef la main gauche. A chaque nouvelle question il lui coupait un membre ; il lui trancha ainsi les pieds, les oreilles et le nez ; son sang ruisselait comme l'eau d'une source ; ses souffrances étaient immenses ; le ciel et la terre en furent ébranlés ; le soleil en fut obscurci ; les quatre grands devarâjas accoururent d'un commun accord, et d'une même voix dirent avec colère : « Ce roi est d'une férocité qu'il serait difficile d'égaler. » Ils s'adressèrent alors au religieux et lui dirent : « Sans qu'il soit besoin de souiller votre cœur (1), nous allons faire périr le roi, ainsi que sa femme et son fils et en même temps nous détruirons son royaume entier afin de mettre en lumière sa perversité. » Le religieux répliqua : « Quelles paroles dites-vous là ? Le malheur qui me frappe a été causé par moi-même ; dans une vie antérieure je n'observais pas la religion bouddhique et je fis du mal à celui (qui est aujourd'hui le roi) ; or, quand on a fait le mal, le malheur s'ensuit, comme l'ombre s'attache au corps ; quand autrefois on a semé peu, maintenant on récolte beaucoup. Si je me conformais à vos conseils, les calamités qui en résulteraient seraient aussi grandes que le ciel et la terre ; pendant des kalpas multipliés on subirait des infortunes sans que cela pût jamais prendre fin. »

Cependant les gens du peuple, voyant qu'il y avait des perturbations, allèrent en toute hâte s'avouer coupables et dirent d'une voix unanime : « En demeurant ici, ce religieux est une source de bonheur et de prospérité pour le royaume ; il éloigne les fléaux et supprime les épidémies ; mais ce roi extrêmement stupide, qui ne discerne pas le bien du mal et qui ne comprend pas ce dont il faut s'abs-

(1) Sous-entendez : en vous laissant aller à la colère.

tenir et ce qu'il faut faire, s'est attaqué méchamment à ce saint. Nous souhaitons, ô saint homme, que vous ne nous dénonciez pas au souverain d'en haut. » Le Bodhisattva leur répondit : « Le roi, par une méchanceté dont il n'est pas responsable, a fait souffrir mon corps ; mon cœur a compassion de lui, de même qu'une mère aimante a pitié de son tout jeune enfant. Quant à vous, ô gens du peuple, quelle faute avez-vous commise pour que je m'irrite contre vous ? Si vous avez quelque doute à ce sujet, prenez mes bras coupés et apportez-les. » Des gens du peuple prirent en effet ses bras et du lait en ruissela. Le Bodhisattva dit : « Voici la preuve manifeste que ma compassion est semblable à celle d'une mère aimante. » En voyant ce grand miracle, le peuple entier fut converti et se retira tout joyeux.

Le Bodhisattva avait un frère cadet qui, lui aussi, avait découvert les premiers principes de la sagesse ; ce frère cadet demeurait dans une autre montagne ; par sa vue céleste, il eut un regard pénétrant qui lui montra les divinités du ciel, les démons et les nâgas tenant conseil au sujet de la méchanceté du roi et tous fort irrités contre lui ; il craignit alors que son frère aîné n'eût des sentiments susceptibles de porter atteinte à sa vertu ; il se transporta grâce à son pouvoir surnaturel (ṛddhi) auprès de son frère aîné et lui dit : « Avez-vous reçu quelque blessure ? » Le Bodhisattva lui répondit : « Je n'en ai aucune ; si vous voulez mettre en évidence ma véracité, prenez mes mains, mes pieds, mes oreilles et mon nez qui ont été coupés et remettez-les à leurs places primitives. Si ces membres redeviennent adhérents, ma véracité sera prouvée. » Le frère cadet appliqua ces membres qui redevinrent aussitôt adhérents. Le frère aîné dit : « La véracité de ma bienveillance universelle est maintenant manifeste. » Les dieux du ciel et ceux de la terre furent, tous sans exception, émus et joyeux ; se prosternant la

tête contre le sol, ils louaient sa perfection et s'exhortaient les uns les autres à faire effort et à tenir une noble conduite ; ils acceptèrent les défenses, puis se retirèrent.

A la suite de cela le soleil et la lune perdirent leur éclat ; les cinq planètes furent désordonnées ; des prodiges néfastes se succédèrent sans interruption ; il y eut des sécheresses et le grain devint cher ; le peuple fut irrité contre son roi.

Le Buddha dit aux bhikṣus : Celui qui en ce temps était *Tch'an-t'i-ho*, c'était moi-même ; le frère cadet, c'était Maitreya ; le roi, c'était l'arhat *Kiu-lin* (1).

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience du Bodhisattva pratique la patience des injures.

N° 45.

(*Trip.*, VI, 5, p. 69 v°-70 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était né comme fils d'un pauvre homme ; ce pauvre homme ne voulant pas l'élever, l'enveloppa dans une étoffe de coton, et, pendant la nuit, au moment où il n'y a personne, il le déposa silencieusement à un carrefour de quatre chemins ; en même temps il plaça sur sa tête mille pièces de monnaie en cadeau d'adieu. En vertu des coutumes de ce royaume, ce jour était un jour de fête ; sur toute l'étendue du territoire, les hommes de haute condition aussi bien que ceux de condition inférieure se réunissaient sans cérémonies ; chacun d'eux festoyait et se livrait à la joie avec les siens. Un brah-

(1) *Hiuan-tsang* (*Vie*, p. 125 ; *Mémoires* I, p. 302), raconte avoir vu à Çrâvasti la fosse où fut englouti le méchant bhikṣu Kokâlika qui avait calomnié le Buddha.

mane, voyant des gens qui se divertissaient ainsi, loua les assistants en disant : « O vous qui êtes assemblés en ce jour, vous vous trouvez être d'une manière spéciale comme du riz non glutineux, pur, blanc, sans mélange, ayant un parfum d'agréable odeur; si donc quelqu'un de vous met aujourd'hui au monde un garçon ou une fille, cet enfant sera élevé en dignité et, en outre, sage. » Parmi les assistants était un maître de maison qui était seul à n'avoir pas de postérité; en entendant les paroles du brahmane, il se réjouit silencieusement; puis il chargea un homme de chercher de tous côtés quelque enfant abandonné; cet envoyé demanda à un passant s'il avait vu quelque enfant abandonné et le passant lui répondit : « Il y en avait un, mais une veuve sans enfants l'a pris. » L'envoyé rechercha la veuve, et, ayant découvert l'endroit où elle se trouvait, il lui dit : « Mon maître est un maître de maison ; il est riche et n'a pas de postérité; faites-lui don de l'enfant et vous recevrez toutes sortes de trésors. » La veuve répondit : « Je garderai l'argent et je vous remettrai l'enfant ; je vous demanderai toutes les choses que je désire. » La veuve obtint ce qu'elle souhaitait.

(Le maître de maison) élevait cet enfant depuis quelques mois quand sa femme devint enceinte; il se dit alors : « C'est parce que je n'avais pas de postérité que je nourrissais cet enfant étranger; maintenant que le ciel m'a donné sa bénédiction, qu'ai-je besoin de lui ? » Il l'enveloppa dans une étoffe de coton et le déposa dans une fosse; une brebis de ses troupeaux se rendit chaque jour auprès de l'enfant pour l'allaiter; le berger la suivit pour voir ce qu'elle faisait et découvrit l'enfant; il s'écria : « Pour quelle raison le souverain céleste a-t-il fait tomber ici ce petit garçon ? » Il l'emporta chez lui et le nourrit avec du lait de brebis; le maître de maison s'aperçut (que la brebis n'avait plus de lait) et fit des reproches au berger en lui disant : « Pourquoi me volez-vous du lait? » Il répondit :

« J'ai recueilli un petit garçon abandonné par le ciel et je le nourris avec du lait. » Le maître de maison, tout confus et repentant, recommença à élever l'enfant pendant quelques mois ; puis, sa femme ayant mis au monde un fils, ses mauvaises pensées revinrent ; comme précédemment, il enveloppa derechef l'enfant dans une étoffe de coton et le déposa dans une ornière ; l'enfant songea dans son cœur aux trois joyaux bouddhiques et dirigea sur son père toute sa bienveillance. Au matin survinrent plusieurs centaines de chars qui appartenaient à un marchand et qui, dans leur route, devaient passer par là ; mais les bœufs trébuchèrent et refusèrent d'avancer ; le marchand alla voir quelle en était la raison ; il aperçut l'enfant et dit tout surpris : « Ce petit garçon qui vient du souverain céleste, pour quelle cause se trouve-t-il ici? » Il le prit donc dans ses bras et le placa dans un char ; les bœufs avancèrent alors aussi aisément que de l'eau qui coule.

Vingt *li* plus loin, on fit reposer les bœufs auprès d'un relais de poste ; il y avait là une veuve sans enfants qui adressa au marchand cette requête : « Veuillez me faire don de cet enfant pour qu'il me secoure quand je serai vieille et misérable. » Le marchand le lui donna en effet ; cette veuve ne nourrissait pas depuis longtemps l'enfant lorsque le maître de maison, cette fois encore, en fut informé et dit tout contrit : « Mon manque de bonté nuit à la bienveillance céleste. » Il demanda donc, et obtint au prix de beaucoup de richesses que l'enfant revînt chez lui ; il se fit des reproches en sanglotant et éleva de la même manière les deux enfants.

Au bout de quelques années, il s'aperçut que l'intelligence de l'enfant qu'il avait recueilli était merveilleusement souple et étendue ; il conçut de nouveau de mauvaises pensées et se dit : « La perspicacité de cet enfant dépasse toute mesure ; tel n'est pas le cas pour mon fils qui sera certainement asservi par lui. » Il l'enveloppa donc

dans un morceau de feutre, se rendit dans la montagne et l'abandonna sur des bambous en pensant qu'il mourrait certainement de faim. L'enfant conçut alors une pensée bienveillante et se dit : « Si plus tard j'obtiens la dignité de Buddha, je sauverai certainement les êtres de tous leurs maux. » Cette montagne était près d'un torrent ; en se remuant par ses propres forces, l'enfant tomba du haut des bambous sur le sol, et, en roulant sur lui-même, il arriva jusqu'au bord de l'eau ; à vingt *li* de ce torrent se trouvait un hameau habité par des gens qui faisaient métier de porter les morts ; un des hommes de ce hameau, étant allé chercher du bois de chauffage, aperçut de loin le jeune enfant ; il s'approcha pour le regarder et s'écria : « Le souverain céleste a fait tomber ici cet enfant ! » Il le prit donc dans ses bras, le ramena chez lui et l'éleva.

Le maître de maison fut encore une fois informé de ce qui était arrivé, et, comme précédemment, il éprouva des remords ; au prix de nombreux joyaux de grande valeur il demanda qu'on lui rendît l'enfant et versa sur lui des larmes de compassion. Il enseigna simultanément à cet enfant l'écriture et le calcul ; il lui apprit à observer en haut les astres et à discerner en bas les présages ; les sciences de toutes catégories, cet enfant les comprenait dès qu'il avait jeté les yeux sur elles ; son naturel était doué de bonté et de piété filiale ; dès qu'il parlait, il guidait et convertissait ; les habitants du pays le proclamaient un saint et les hommes instruits se rassemblaient en foule auprès de lui. Son père (adoptif) conçut de mauvaises pensées et sa méchanceté s'aggrava. Auparavant déjà il avait, parmi les gens de sa maison, un fondeur (de métaux) qui habitait à sept *li* de la ville ; comme il projetait de faire périr l'enfant, il écrivit une lettre pour intimer cet ordre au fondeur : « J'ai autrefois élevé cet enfant ; mais depuis que cet enfant est entré chez moi, des maladies se sont succédé sans interruption, mes richesses ont été détruites

et mes bestiaux sont morts; le grand devin a consulté les sorts et a déclaré que cet enfant était cause de tous ces maux. Dès que cette lettre vous parviendra, obéissez-moi absolument et jetez cet enfant dans la fournaise. » Il donna ensuite par fourberie ces instructions à l'enfant : « Ma vie est sur son déclin et en outre j'ai une grave maladie; rendez-vous chez le fondeur et faites un compte exact de ce qu'il a en fait de pièces de monnaie et d'objets précieux, car ce sera là votre fortune que vous posséderez jusqu'à la fin de vos jours. » Muni de ces instructions, l'enfant se mit en route; quand il arriva sous la porte de la ville, il aperçut son frère cadet, qui, avec des garçons de son âge, jouait à lancer des noix; le frère cadet lui dit : « C'est une chance pour moi que vous soyez venu; vous allez regagner pour moi ce que j'ai perdu. » Le frère aîné répliqua : « L'ordre de notre père doit être exécuté. » Le frère cadet répondit : « Je vous demande la permission de m'en acquitter. » Il lui prit donc la lettre et se rendit chez le fondeur; celui-ci, au reçu de la lettre, précipita le frère cadet dans la fournaise.

Cependant le père avait éprouvé de l'inquiétude dans son cœur et, saisi de crainte, il avait envoyé un messager à la recherche de son fils; le messager aperçut le frère aîné et lui dit : « Où est votre frère cadet? » Le frère aîné lui raconta ce qui s'était passé, puis il revint auprès de son père pour lui exposer l'affaire; le père s'élança de toute la vitesse de ses chevaux à la poursuite de son fils, mais il le trouva déjà réduit en cendres. Il se jeta par terre en invoquant le ciel; sa fureur concentrée produisit une obstruction interne; il devint alors abattu et malade.

Il conçut encore de méchantes pensées et se dit : « Je n'ai plus de fils appelé à me succéder et ce n'est pas cet enfant qui m'en tiendra lieu. Je suis décidé à le tuer. » Ce père avait l'intendant d'un de ses palais qui était à mille *li* de distance du royaume; il envoya auprès de lui cet en-

fant en disant à ce dernier : « Cet homme a dilapidé mes richesses; allez faire un examen de ses comptes. Je vous remets maintenant pour cet intendant une lettre qui est mise dans un sac scellé avec de la cire; mettez-vous en route promptement en l'emportant. » Les instructions secrètes contenues dans cette lettre étaient ainsi conçues : « Quand ce jeune homme sera arrivé, attachez-lui promptement une pierre à la ceinture et jetez-le dans une eau profonde. » Après avoir reçu les ordres de son père, le jeune homme se prosterna la tête contre terre, puis s'éloigna en chevauchant rapidement.

A mi-chemin se trouvait un brahmane qui entretenait de loin avec son père des relations d'estime mutuelle; ils ne manquaient jamais de se demander des nouvelles l'un de l'autre et avaient entre eux un commerce par lettres; ce brahmane avait une fille qui était sage et clairvoyante, qui connaissait bien les présages fastes ou néfastes, l'astrologie et la divination. Quand le jeune homme fut arrivé dans son voyage à l'endroit où habitait le brahmane, il se dit : « C'est précisément ici que demeure le brahmane qui est ami de mon père. » Il dit alors à celui qui l'escortait : « Maintenant je désire rendre hommage à ce brahmane; le puis-je ? » Celui qui l'escortait lui répondit : « Fort bien. » Il alla donc lui témoigner son respect; le brahmane tout joyeux s'écria : « Le fils de mon frère aîné est venu ! » Il invita aussitôt les voisins de tous les côtés : savants, lettrés, vieillards et gens vertueux accoururent comme des nuages; on célébra un banquet et on se livra à la joie; tous les convives proposèrent toutes sortes de questions embarrassantes (au jeune homme) et il n'y eut aucun d'eux qui ne fût satisfait. Quand cela eut duré pendant tout le jour et qu'on fut fort avant dans la nuit, chacun se trouva fatigué et s'endormit.

La jeune fille vint alors furtivement regarder le jeune homme; elle aperçut la lettre qui était scellée et enfermée

dans un sac attaché à sa ceinture; elle la détacha et doucement l'emporta; puis elle en examina la teneur, et, stupéfaite, s'écria : « Quel homme funeste et méchant est celui qui, pour perdre un jeune homme excellent, en arrive à de telles actions ! » Elle déchira la lettre et lui en substitua une autre ainsi conçue : « Ma vie est sur son déclin; j'ai une grave maladie qui chaque jour devient plus pénible. Le brahmane un tel est mon ami; sa fille est sage et en outre clairvoyante; elle est digne maintenant de devenir la compagne de mon fils; préparez avec la plus grande somptuosité des objets précieux et des pièces d'étoffes; ayez soin que les cadeaux de fiançailles soient fort bons; qu'il y ait peu de cérémonies, mais des présents considérables. Le jour du mariage, conformez-vous à ces instructions. » Quand (la jeune fille) eut fini d'écrire cette lettre, elle la replaça dans l'enveloppe (1).

Le lendemain matin le jeune homme se remit en route; le brahmane et tous les gens instruits l'accompagnèrent tous en lui exprimant leur admiration. Quand l'intendant eut reçu la lettre, il se conforma aux ordres qui y étaient contenus, et, muni de tous les présents d'usage, il se rendit chez le brahmane. Le brahmane et sa femme délibérèrent, disant : « Dans la cérémonie du mariage, on commence par choisir un intermédiaire, puis on s'informe des noms personnels et on consulte les sorts; quand l'autre parti s'est acquitté complètement de ces rites, c'est à nous à donner notre consentement. Maintenant cependant, sans que le jeune homme ait eu recours à un entremetteur, les cadeaux de fiançailles sont arrivés. N'y a-t-il pas là de sa part manque d'égards ? » Mais quand ils se furent retirés pour se reposer, ils réfléchirent et dirent : « Que les garçons et les filles s'apparient, c'est ce qui a lieu de-

(1) Ce trait se retrouve dans la collection de contes Jaïnas, intitulé : *Kathâkoça* (trad. Tawney, p. 172). Voyez aussi : Clouston, *Popular tales and fictions*, t. II, pp. 458-466.

puis l'antiquité. Un garçon sage et une fille chaste, c'est en vérité ce qui est difficile à rencontrer simultanément. » Ils acceptèrent donc les présents et convoquèrent les membres de leur famille ; leurs parents aux neuf degrés s'écrièrent : « Cette gloire se transmettra de génération en génération. »

Quand la cérémonie du mariage fut terminée, l'intendant en informa le richard qui, en apprenant cela, en prit une maladie d'une extrême gravité. Quand le fils fut informé de la maladie de son père, il dit en sanglotant : « La vie est difficile à conserver; elle est comme une illusion sans réalité. » Le brahmane voulait choisir un jour heureux pour le renvoyer chez lui, mais le Bodhisattva, pénétré de douleur, se refusa à suivre son avis; avec sa femme il s'en retourna en toute hâte, monta dans la salle (où était son père) et se prosterna la tête contre terre ; sa femme le suivit, salua par deux fois en versant des larmes, puis avança de trois pas et se prosterna de nouveau; elle annonça son nom en disant : « Je suis la femme une telle de votre fils ; mes parents m'ont appelée de tel nom; je dois m'acquitter des fonctions de servante auprès de celui qui vous succédera dans la lignée familiale; j'observerai tous les rites et je pratiquerai la piété filiale. Mon seul désir est que votre Excellence se guérisse de sa maladie, soit comblée de bonheur et soit assurée pour toujours d'une longévité sans limites afin que je puisse déployer mes sentiments et acquérir la vertu d'une épouse douée de piété filiale. » (En entendant ces paroles), le richard fut suffoqué de fureur concentrée et mourut. Le Bodhisattva le mit dans le cercueil et le conduisit au cimetière; il témoigna sa compassion, son affliction et ses regrets et tout le royaume loua sa piété filiale. Quand les funérailles furent terminées, il tint une conduite dévote et le parfum de ses vertus s'exhala dans les dix directions de l'espace.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le jeune homme, c'était

moi-même; sa femme, c'était *K'ieou-yi* (Gopâ); le notable, c'était Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience religieuse du Bodhisattva pratique la patience des injures.

N° 46.

(*Trip.*, VI, 5, p. 70 v°-71 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était roi d'un grand royaume; constamment il nourrissait et protégeait tous les êtres vivants avec les quatre sortes (de bienfaisance); sa renommée se propageait au loin et au près et il n'était personne qui ne louât son excellence. Son oncle aussi était roi, mais résidait dans un autre royaume; c'était un caractère avide et éhonté; il persévérait dans la cruauté; les révélateurs (1) en poussaient de nombreux gémissements; comme le Bodhisattva avait une bienfaisance comparable à celle du soleil et de la lune, il le calomnia faussement et imagina des motifs de querelle contre lui; il leva des soldats dans le dessein d'enlever au Bodhisattva son royaume. Les officiers du Bodhisattva dirent tous : « Nous préférerions être dans une condition humble sous un maître d'une bonté céleste plutôt que d'être dans une condition honorée sous un maître qui serait comme un loup. » Le peuple disait : « Nous préférerions être les animaux domestiques d'un homme sage plutôt que d'être le peuple d'un homme déraisonnable. » On fit le dénombrement des guerriers vaillants, on déploya l'armée et on rangea les soldats en bataille. Le roi du pays monta sur une tour pour regarder son armée pleine d'ardeur; ses larmes qui coulaient à flots

(1) Cette épithète désigne les Bodhisattvas.

sillonnaient son cou et il dit : « A cause de moi seul, on va détruire la vie d'une multitude d'hommes du peuple ; notre royaume est perdu et il serait difficile de le sauver ; d'autre part, naître dans la condition d'homme est difficile à obtenir; je vais quitter le territoire du royaume; tout le monde alors sera en paix; qui aura à souffrir ? » Le roi et la reine principale s'enfuirent donc en abandonnant le royaume. L'oncle du roi entra et s'établit dans ce royaume; il gouverna avec avidité et violence; il faisait périr ceux qui étaient loyaux et droits; il donnait des promotions aux flatteurs et aux trompeurs. Son gouvernement étant vexatoire, le peuple en souffrit; l'irritation et les pleurs se succédaient sans interruption; les habitants songeaient à leur ancien souverain et le célébraient dans leurs chants : tels des enfants filiaux qui pensent à leurs parents bien-aimés.

Cependant le roi et sa principale épouse demeuraient dans les forêts de la montagne. Or, dans la mer il y avait un méchant nâga qui s'éprit de la beauté de la reine ; il se métamorphosa en un brahmane; hypocritement, il joignit les mains, s'assit avec les jambes repliées, baissa la tête et réfléchit calmement ; il semblait un religieux au moment où il est plongé dans la méditation. En le voyant, le roi se sentit tout joyeux; chaque jour il allait cueillir des fruits pour les lui apporter en offrande. Le nâga épia le moment où le roi était parti et il s'empara de la reine qu'il emmena ; il allait retourner dans sa demeure de la mer quand le chemin passa par un défilé étroit entre deux montagnes ; sur la montagne il y avait un oiseau gigantesque qui barrait le chemin de ses ailes étendues; il livra combat au nâga ; mais celui-ci frappa l'oiseau d'un coup de foudre et fit tomber son aile droite ; il put alors retourner vers la mer.

Le roi revenait après avoir recueilli des fruits, lorsqu'il ne vit plus la reine ; tout déconcerté, il s'écria : « Les malheurs laissés par ma conduite dans des vies antérieures vont-ils s'accumuler ? » Il prit alors son arc, saisit ses

flèches et se mit à parcourir les montagnes à la recherche de la reine. Il aperçut un torrent et le suivit jusqu'à sa source; il vit alors un grand singe qui se livrait à des manifestations de désespoir; le roi, ému, lui demanda : « Vous aussi, de quoi vous affligez-vous ? » Le singe répliqua : « Moi et mon oncle, nous exercions ensemble la royauté : or mon oncle, abusant de sa force, m'a enlevé mes sujets; je me lamente, mais ne sais à qui me plaindre. Vous cependant, pourquoi errez-vous dans ces montagnes ? » Le Bodhisattva lui répondit : « Ma peine est égale à la vôtre. J'ai perdu mon épouse et je ne sais où elle est allée. » Le singe reprit : « Aidez-moi à combattre et à reprendre mes sujets; alors je rechercherai la reine pour vous et nous finirons bien par la trouver. »

Le roi approuva ces paroles et donna son consentement. Le lendemain, le singe livra bataille à son oncle; le roi alors tira à lui la corde de l'arc en prenant une flèche entre ses doigts; la force de ses jambes et de ses bras se manifesta; l'oncle prit peur de loin; il fit volte-face et s'enfuit en toute hâte; la troupe du roi des singes revint à lui.

Le roi des singes dit alors aux siens : « La principale épouse du roi des hommes est égarée dans cette montagne; vous autres, cherchez-la partout. » La multitude des singes se mit en marche dans toutes les directions; ils aperçurent l'oiseau blessé à l'aile; l'oiseau leur demanda : « Que cherchez-vous ? » Ils répondirent : « Le roi des hommes a perdu sa femme principale; c'est d'elle que nous sommes en quête. » L'oiseau leur dit : « Le nâga l'a ravie; je n'ai pas été aussi fort que lui ; maintenant il est sur une grande île de la mer. » Ayant ainsi parlé, l'oiseau expira.

Le roi des singes, accompagné de tous les siens, suivit le chemin jusqu'au bord de la mer; il se désolait de n'avoir aucun moyen pour la traverser, lorsque Çakra, souverain des devas, ayant pris la forme d'un singe dont le corps était malade de la lèpre, se présenta à lui et lui dit : « Mainte-

nant la multitude de vos guerriers est plus nombreuse que ne le sont les sables de la mer; pourquoi vous affligez-vous de ne pouvoir parvenir jusqu'à cette île? Que chacun d'eux porte une pierre et en obstrue la mer : vous pourrez ainsi faire une haute montagne; vous n'aurez plus alors qu'à passer dans l'île. » Le roi des singes le nomma donc surveillant de l'entreprise; la foule des singes suivant son avis, porta des pierres, et le travail fut achevé; tous purent traverser et ils entourèrent l'île de leurs rangs pressés.

Alors le nâga suscita un brouillard empoisonné ; toute la multitude des singes tomba malade et il n'y eut aucun d'eux qui ne fût gisant à terre ; les deux rois s'affligeaient lorsqu'un petit singe leur dit avec insistance : « Je vais faire en sorte que la maladie des singes soit guérie ; ne tourmentez point vos augustes pensées. » Il appliqua donc une drogue divine dans le nez de tous les singes qui aussitôt relevèrent le nez et se remirent debout avec une force plus grande que précédemment.

Le nâga souleva alors le vent et les nuages pour obscurcir le soleil dans le ciel ; la lueur des éclairs illuminait la mer et se déchaînait avec violence ; les coups de foudre ébranlaient le firmament et secouaient la terre. Le petit singe dit : « Le roi des hommes est un habile archer ; or, là où est la lueur des éclairs, là est le nâga : tirez une flèche pour supprimer ce fléau et pour assurer le bonheur au peuple ; personne parmi les saints ne pourra vous en vouloir. » Quand il y eut la lueur de l'éclair et la clarté de la foudre, le roi lâcha donc sa flèche qui fendit juste la poitrine du nâga ; le nâga mourut du coup de flèche qu'il avait reçu et tous les singes proclamèrent que c'était bien fait. Le petit singe prit la clef de la porte du nâga, ouvrit la porte et fit sortir la reine. Les devas et les esprits se réjouirent tous.

Les deux rois s'en retournèrent ensemble à la montagne d'où ils étaient venus. Ils s'exprimèrent l'un à

l'autre des remerciements ; ils avaient l'air désintéressés et mettaient en honneur la modestie. Sur ces entrefaites, le roi, oncle du roi, mourut sans laisser d'héritier; les officiers et le peuple accoururent aussitôt pour chercher leur ancien souverain ; ce fut au milieu de ces montagnes que le souverain et ses sujets se retrouvèrent. Tous revinrent en versant des larmes d'émotion et le roi obtint, en même temps (que son ancien royaume), celui de son oncle. La multitude du peuple se réjouissait et lui souhaitait une longévité de dix mille années. Il proclama une amnistie générale et eut un gouvernement indulgent ; les gens du peuple étaient tous joyeux dans leur cœur et marchaient en riant.

Le roi dit à son épouse : « Quand une femme a été séparée de son mari et s'en est allée seule pendant une nuit, tout le monde la soupçonne ; à combien plus forte raison en sera-t-il ainsi quand elle est restée absente pendant des décades et des mois ! Retournez dans votre famille; c'est là une chose conforme aux anciens usages. » La reine lui répondit : « Quoique j'aie été dans l'antre d'un reptile immonde, je suis restée pure, comme le lotus sur la boue. Si ma parole est véridique, que la terre se fende. » A peine eut-elle fini de parler que la terre s'entr'ouvrit. La reine dit : « Ma véracité est donc manifeste. » Le roi dit : « C'est fort bien. Observez la chasteté et la pureté, c'est une conduite digne d'un çramaṇa. » — A partir de ce moment, dans ce royaume, les marchands abandonnèrent leurs gains, les fonctionnaires se cédèrent les dignités, les puissants surent supporter les humbles, les forts n'opprimèrent plus les faibles. Tout cela fut l'effet de la conversion produite par le roi. Les femmes débauchées changèrent de conduite et observèrent la chasteté même au péril de leur vie ; les menteurs mirent en honneur la bonne foi ; les trompeurs agirent avec droiture. Tout cela fut l'effet de la conversion produite par la principale épouse.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui en ce temps était le roi du royaume, c'était moi-même ; la reine, c'était *K'ieou-yi* (Gopâ) ; l'oncle du roi, c'était Devadatta ; Çakra, souverain des devas, c'était Maitreya. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience religieuse du Bodhisattva pratique la patience des injures.

N° 47.

(*Trip.*, VI, 5, p. 71 r°.)

Autrefois, le Bodhisattva était un singe ; il avait des capacités qui se trouvent rarement chez les êtres de son espèce ; il dépassait les hommes en intelligence. Il nourrissait sans cesse des sentiments d'universelle bienveillance et secourait tous les êtres vivants. Il habitait au plus profond des montagnes ; un jour qu'il était monté sur un arbre pour cueillir des fruits, il aperçut dans un ravin un homme qui y était tombé et qui se trouvait dans une situation désespérée ; cet homme n'était pas capable de sortir de là ; depuis plusieurs jours, il criait lamentablement ; il invoquait le ciel et demandait à être sauvé.

Le singe l'entendit et eut pitié de lui ; tout affligé, il dit en pleurant : « Si j'ai fait vœu de chercher à devenir Buddha, c'est précisément en vue (de venir en aide à) des êtres qui sont dans une telle situation. Si maintenant je ne fais pas sortir cet homme, il mourra certainement d'épuisement ; je vais aller le long de la paroi des rochers jusqu'au fond du ravin et je le ferai sortir en le portant sur mon dos. » Il entra donc dans la vallée profonde et invita l'homme à se mettre sur son dos, puis, en se cram-

ponnant aux broussailles, il escalada la montagne et le déposa sur terrain plat ; il lui montra le sentier (pour s'en aller) et lui dit : « Allez où il vous plaira ; mais, quand nous nous serons quittés, ayez soin de ne pas me faire de mal. »

Pour tirer cet homme hors (du gouffre), le singe avait fait des efforts qui l'avaient épuisé ; il gagna une retraite (au sommet d'un arbre) et s'y endormit. L'homme dit : « Tant que j'étais dans le ravin, je souffrais de la faim ; maintenant que j'en suis sorti, il en est de même ; en quoi ma situation est-elle différente ? Je songe qu'il faut tuer ce singe pour le manger : cela ne m'est-il pas permis pour sauver ma vie ? » Il le frappa d'une pierre à la tête ; le sang coula et rougit le sol ; le singe se leva en sursaut, mais sa vue se troubla et il dégringola le long de l'arbre ; il n'avait aucun sentiment de colère dans son cœur ; bienveillant et compatissant, il avait pitié de celui qui l'avait blessé et s'affligeait de ce qu'il fût méchant ; il songea en lui-même : « Puisque dans les conditions présentes je n'ai pu le sauver, je souhaite dans les vies à venir qu'il rencontre constamment les divers Buddhas, qu'il reçoive avec foi les enseignements de la sagesse et qu'en les pratiquant il obtienne d'être sauvé ; que, de génération en génération, il n'ait plus de pensées perverses comme celles de cet homme-ci. »

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le singe, c'était moi-même ; l'homme qui était dans le ravin, c'était Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience religieuse du Bodhisattva pratique la patience des injures.

N° 48.

(*Trip.*, VI, 5, p. 71 r°-v°.)

Autrefois, le Bodhisattva et Ânanda, pour terminer l'expiation de leurs fautes passées, étaient des nâgas. L'un de ces nâgas dit à l'autre : « Vous et moi sommes ensemble dans la mer et il n'est rien que nous n'y ayons vu. Mieux vaudrait monter ensemble sur la terre ferme pour nous promener et nous divertir. » L'autre nâga répliqua : « Sur la terre ferme les hommes sont méchants ; nous nous exposerions à rencontrer quelque fâcheuse aventure ; il ne faut pas que nous sortions. » Le premier nâga insista en disant : « Transformons-nous en petits serpents ; s'il n'y a personne sur la route, nous suivrons le grand chemin en nous divertissant : mais si nous rencontrons des hommes, nous nous cacherons ; quel sujet d'inquiétude aurions-nous ? » Alors donc ils tombèrent d'accord et tous deux montèrent pour aller se promener et regarder.

Ils n'étaient pas sortis de l'eau depuis longtemps (1), lorsqu'ils rencontrèrent sur la route un cobra (2) venimeux ; en voyant ces deux serpents, le cobra conçut des pensées haineuses et il résolut d'aller leur faire du mal ; alors il cracha son venin qu'il exhala contre les deux serpents ; l'un des serpents se mit à penser qu'il voulait recourir à sa puissance surnaturelle pour tuer ce cobra venimeux ; l'autre serpent endura l'affront avec un cœur bienveillant et fit des remontrances à son compagnon pour le retenir

(1) Au lieu de 久未, lisez 未久.

(2) Cette traduction du mot 蚖 est hypothétique.

en lui disant: « Un personnage supérieur doit pardonner à la foule des ignorants, et endurer ce qui est insupportable; tel est le grand avertissement saint et vrai qu'a donné le Buddha. » Il prononça alors ces stances:

Avide et passionné, cet être est furieux; — il n'a pas le moindre sentiment de bonté et de justice; — envieux et jaloux, il désire faire du mal à des saints. — Le mieux est de supporter en silence (ses attaques).

Cet être qui ne reconnaît ni loi ni règle — n'a en lui aucun sentiment de compassion; — égoïste et pervers, il fait du mal à ceux qui sont charitables. — Le mieux est de supporter en silence (ses attaques).

Ce personnage qui se laisse aller à tous les excès et qui n'obéit à aucune défense — a des sentiments cruels et aimant à nuire; — il ne se montre pas différent envers ceux qui sont sages et vertueux. — Le mieux est de supporter en silence (ses attaques).

Cet être qui est ingrat et qui ne paie pas autrui de retour, — sous des dehors trompeurs pratique la flatterie et la tromperie; — il est en cela stupide et insensé au plus haut point. — Le mieux est de supporter en silence (ses attaques).

C'est ainsi que l'un des serpents loua la vertu de patience et en exposa la signification dans ces stances. L'autre serpent reçut avec respect (ses instructions) et ne fit aucun mal au cobra. Le premier serpent dit: « Ne conviendrait-il pas que nous retournions dans la mer? » Étant d'accord sur ce point, ils s'en allèrent ensemble. Puis, déployant leur force surnaturelle, ils agitèrent le ciel et firent trembler la terre; ils accumulèrent des nuages et firent tomber la pluie; ils firent chatoyer leur éclat de nâgas; les hommes et les démons furent tous stupéfaits; le cobra fut saisi de terreur, et, les yeux fixes

comme ceux d'un mort, il était sans connaissance ; pendant sept jours, il s'abstint de manger.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « En ce temps, le nâga qui voulait faire périr le cobra, c'était Ânanda ; le nâga qui exposa la doctrine de patience, c'était moi-même ; le cobra venimeux, c'était Devadatta. En quelque condition que se trouve le Bodhisattva, il pratique de génération en génération la patience ; même quand il est dans un corps d'animal, il n'oublie pas de la pratiquer. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience religieuse du Bodhisattva pratique la patience des injures.

N° 49.

(*Trip.*, VI, 5, p. 71 v°-72 r°.)

Autrefois il y avait un royaume nommé *Mo-t'ien-lo* ; le roi s'appelait *Nan* ; par l'étude il était parvenu à communiquer avec les intelligences divines ; il n'était rien de si profond qu'il ne l'eût scruté. S'apercevant de l'impermanence des choses de ce monde, il dit : « Mon corps doit se pourrir et devenir un fumier dans ce monde ; comment pourrais-je le protéger (1) ? » Il renonça à la gloire et abandonna la joie ; il se vêtit de l'habit religieux de mahâsattva ; il se contenta de la nourriture d'un seul bol et accepta les défenses des çramaṇas ; une forêt dans la montagne lui servit de résidence ; il y demeura trente années.

A côté de l'arbre (sous lequel il vivait) se trouvait un gouffre profond de trois cents pieds. Or un chasseur, poursuivant un cerf à toute vitesse, tomba dans le

(1) Ou, si on suit la leçon de l'édition de Corée : « Comment pourrais-je garder mon royaume ? »

gouffre ; en ce temps, il y eut un corbeau et un serpent qui, d'effroi, tombèrent aussi dans le gouffre ; ils avaient le corps entièrement meurtri et blessé et tous aussi souffraient ; ils levaient les yeux vers le ciel et criaient lamentablement avec la voix d'un être aux abois et abandonné de tous. Le religieux en fut affligé ; il éclaira (le gouffre) avec une torche pour voir ceux qui s'y trouvaient et allongea le cou en versant des larmes ; s'approchant du gouffre, il cria : « Vous tous, ne vous désolez pas ; je vous retirerai de ce grave péril. » Il fit alors une longue corde qu'il suspendit pour leur permettre de monter ; ces trois êtres, qui prenant la corde avec le bec ou la bouche, qui la prenant dans ses mains, purent avoir la vie sauve. Tous se prosternèrent la tête contre terre et exprimèrent leurs remerciements en disant : « Notre vie était comme un flambeau qu'on emporte ; ô religieux, votre bonté s'étend partout sans limites ; vous avez fait que nous avons pu revoir la lumière du jour ; nous désirons, jusqu'à la fin de notre existence dans ce corps, vous fournir tout ce qui pourra vous manquer ; c'est par de petits services que nous en reconnaîtrons un grand, et quand nous vous en rendrions dix mille, ils ne payeraient pas de retour le service unique (que vous nous avez rendu). » Le religieux leur dit : « J'étais roi d'un royaume ; mon royaume était grand et la population en était nombreuse ; par mes palais, mes joyaux et mes femmes, je l'emportais sur tous les autres royaumes. Mes désirs étaient satisfaits aussi promptement que l'écho répond au son ; il n'était rien que je demandasse sans l'obtenir. Cependant j'ai estimé que ma royauté était un antre de haine ; j'ai pensé que les couleurs, les sons, les parfums, les saveurs, les vêtements ornés et les mauvaises pensées étaient les six épées qui tranchent notre corps, les six flèches qui percent notre personne ; c'est à cause de ces six choses mauvaises que nous restons dans le cycle des migrations pour y subir des

souffrances. Les trois voies sont très funestes ; elles sont difficiles à endurer et difficiles à supporter ; comme j'étais fort tourmenté (par cette idée), j'ai renoncé à mon royaume et je me suis fait çramaṇa. Je désire obtenir la sagesse du Tathâgata droite, vraie et sans attachements, la doctrine de l'illumination suprêmement correcte ; (je désire) être un maître guidant les devas et les hommes, amener à la conversion tous les êtres et les faire atteindre au premier principe ; comment n'aurais-je en vue que vous, ces trois personnes ? Que chacun de vous retourne à sa résidence habituelle ; quand vous verrez ceux qui vous sont chers, exhortez-les à se réfugier par trois fois (dans les trois refuges) et à ne pas s'écarter de la religion du Buddha. »

Le chasseur dit : « Je suis dans la vie profane depuis plusieurs années ; quoique j'aie vu des laïques accumuler les actes de vertu et pratiquer le bien, comment y en aurait-il parmi eux qui, ainsi que le font les disciples du Buddha, traitent les autres comme ils voudraient être traités eux-mêmes, secourent les êtres et demeurent dans l'obscurité sans mettre en lumière leur renommée ? Mais vous, ô religieux, vous possédez ces qualités. Je désire que vous veniez chez moi pour y demander quelques menues offrandes. » — Le corbeau dit : « Mon nom est *Po* (bol) ; si, ô religieux, vous êtes dans quelque situation difficile, je désire que vous m'appeliez par mon nom et j'accourrai. » — Le serpent dit : « Mon nom est *Tch'ang* (long) ; si, ô religieux, vous éprouvez quelque malheur, je désire que vous m'appeliez par mon nom et je ne manquerai pas de venir pour payer de retour votre bienfait. » Quand ils eurent fini de parler, chacun d'eux s'en retourna.

Un autre jour, le religieux se rendit dans la maison du chasseur ; en le voyant venir de loin, le chasseur dit à sa femme : « Voici venir cet homme de mauvais augure ; je vous ordonne de faire un bon repas, mais de le préparer

avec beaucoup de lenteur ; quand cet autre aura vu que l'heure de midi est passée, il ne mangera pas. » Quand la femme vit le religieux, elle changea brusquement de couleur ; elle feignit de le retenir pour lui préparer à manger ; mais, perdant son temps en vains bavardages, elle dépassa l'heure de midi. Le religieux se retira.

De retour dans la montagne, il aperçut le corbeau et l'appela par son nom : *Po*. Le corbeau lui demanda : « D'où venez-vous ? » « Je viens de chez le chasseur », répondit-il. Le corbeau reprit : « Avez-vous mangé ? » Le religieux répliqua : « On m'a préparé de la nourriture ; mais, avant qu'elle fût prête, l'heure de midi était passée et, comme alors je ne devais plus manger, je m'en suis retourné. » Le corbeau dit : « (Ce chasseur est) un démon malfaisant qu'il serait difficile de sauver en lui témoignant de l'affection ; résister à la bonté et s'opposer à celui qui vous a rendu un bienfait, c'est une perversité extrême ; pour moi, je n'ai pas de boissons et de mets que je puisse vous offrir ; mais ayez soin de rester assis ici et je reviendrai dans un instant. » Il se rendit en volant dans le royaume de *Pan-tchŏ* (Pañčâla) et entra dans la partie postérieure (le harem) du palais royal ; il aperçut la femme du roi qui dormait en ayant dans la parure de sa tête une perle claire comme la lune. Le corbeau prit cette perle dans son bec et revint en toute hâte l'offrir au religieux.

Quand l'épouse (du roi) se réveilla, elle chercha (sa perle) sans la trouver et alors informa le souverain (de cette disparition). Le roi fit une proclamation à son peuple pour dire : « Celui qui trouvera (la perle), on lui donnera mille livres d'or et mille livres d'argent, mille bœufs et mille chevaux. Mais celui qui l'aura trouvée et ne l'aura pas rapportée, on le punira sévèrement et on exterminera toute sa parenté. » Le religieux ayant fait don (de la perle) au chasseur, celui-ci le chargea de liens et vint informer (le roi). Le roi dit (au religieux) : « D'où vous

vient ce joyau ? » Le religieux réfléchit profondément (et se dit) : « Si j'expose comment les choses se sont passées, tous les corbeaux du royaume périront ; si je raconte que j'ai obtenu (cette perle) en la volant, ce serait (faire croire que j'ai tenu) une conduite indigne d'un disciple du Buddha. » Il garda le silence et reçut une bastonnade de plusieurs milliers de coups ; cependant il n'était pas irrité contre le roi et n'avait d'animosité contre personne ; avec une grande bonté, il prononça ce vœu : « Puisse-t-on (en me traitant ainsi) me faire obtenir (la dignité de) Buddha afin que je sauve la foule des êtres de toutes leurs peines. » — Le roi dit : « Prenez ce religieux et enterrez-le en ne laissant sortir que sa tête ; demain on le tuera. »

Le religieux appela alors le serpent en prononçant : *Tch'ang*. Le serpent dit : « Personne dans le monde ne sait mon nom, si ce n'est le religieux. Puisqu'il élève la voix pour m'appeler, c'est sans doute qu'il a une raison (pour le faire). » Il alla donc promptement, et, en voyant l'état dans lequel se trouvait le religieux, il se prosterna la tête contre terre en lui demandant : « Comment cela s'est-il produit ? » Le religieux lui exposa toute l'origine de cette affaire ; le serpent dit en pleurant : « O religieux, votre bonté est grande comme le ciel et comme la terre et cependant vous êtes en butte aux calamités ; combien plus cela risque-t-il d'arriver à celui qui est dépourvu de sagesse ! qui alors le secourra ? Votre bonté céleste est sans haine (mais moi je vous vengerai) ; ce roi n'a qu'un seul fils qui est son héritier et n'a pas d'autre successeur ; j'entrerai dans le palais et par ma morsure je tuerai l'héritier présomptif ; puis, en lui appliquant ma médecine divine, vous le guérirez. »

Le serpent entra donc de nuit dans le palais et mordit (l'héritier présomptif) qui mourut ; on garda son corps pendant trois jours et le roi promulgua un édit en ces

termes : « Si quelqu'un peut rendre la vie à l'héritier présomptif, je lui donnerai la moitié de mon royaume pour qu'il règne sur elle. » On transporta (le corps) dans la montagne pour l'y incinérer; en y allant, on passa à côté du religieux ; celui-ci dit : « Quelle maladie a eu l'héritier présomptif pour qu'il soit mort ? différez les funérailles ; je puis lui rendre la vie. » Les gens de l'escorte, entendant ces paroles, allèrent en toute hâte les rapporter au souverain ; le roi, partagé entre la tristesse et la joie, fut violemment ému et dit (au religieux) : « Je vous gracie et je vous donne la moitié de mon royaume pour que vous soyez roi. » Le religieux appliqua la médecine sur le corps et l'héritier présomptif revint soudain à la vie en disant : « Pourquoi suis-je ici ? » Les gens de la suite lui exposèrent tout ce qui s'était passé ; l'héritier présomptif revint dans son palais; grands et petits sautaient de joie.

(Le roi voulut) prendre la moitié de son royaume pour en faire don (au religieux), mais celui-ci refusa de rien accepter. Le roi comprit alors et dit : « Si vous n'acceptez pas la moitié de mon royaume, comment pourriez-vous être un voleur? De quel pays êtes-vous et en vertu de quelles opinions vous êtes-vous fait çramaṇa ? Comment êtes-vous entré en possession de la perle ? alors que vous avez une si noble conduite, comment se fait-il que vous ayez été pris dans un tel malheur? » Le religieux raconta toute son histoire ; le roi en était pénétré de compassion et les larmes qu'il versait inondaient son visage.

Le roi dit au chasseur : « Vous avez rendu un service signalé à l'État ; convoquez ici tous vos parents aux neuf degrés ; je veux les récompenser largement. » Ses parents, grands et petits, s'étant tous rassemblés à la porte du palais, le roi dit : « La méchanceté et l'ingratitude sont les plus grands des crimes. » Il les extermina donc.

Le religieux se rendit dans la montagne pour y étudier la sagesse ; il se perfectionnait et progressait sans relâche.

Après que sa vie fut terminée, il naquit en haut parmi les devas.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui en ce temps était le religieux, c'est moi-même ; le corbeau, c'est le fils du héron (Çâriputra) ; le serpent, c'est Ânanda ; le chasseur, c'est Devadatta ; la femme du chasseur, c'est la jeune fille qui s'était mis une écuelle sur le ventre (1). »

Telle est la manière dont la pâramitâ grandement bienfaisante du Bodhisattva pratique la patience des injures.

N° 50.

(*Trip.*, VI, 5, p. 72 r°-72 v°.)

Autrefois, dans le royaume de *Kiu-chen*, il y avait un roi nommé *Yang-kia-ta* (2) (Aṅgada) ; ce royaume était vaste ; la population y était florissante ; (le roi) gouvernait le pays avec droiture et ne faisait point tort à son peuple. Le roi eut deux enfants, un fils et une fille ; le fils se nommait *Siu-ta* (Suta) ; la fille se nommait *Ngan-chŏ-nan* (Añjanâ) ; ils menaient une conduite pure ; le roi, qui les aimait fort, fit faire pour eux un étang d'or ; quand les deux enfants entrèrent dans l'étang pour s'y baigner, il se trouva qu'une tortue qui se nommait « Or » et qui était borgne, s'ébattait elle aussi dans l'étang ; elle heurta le corps des enfants qui, tout effrayés, poussèrent de grands cris. Le roi leur en ayant demandé la cause, ils répondirent que dans l'étang il y avait un animal qui, en les

(1) C'est la bhikṣuṇī Ciñčamânavikâ qui eut recours à ce stratagème pour faire croire qu'elle était enceinte des œuvres du Buddha.

(2) Le texte du Tripiṭaka de Tôkyô écrit 抑 趣 達, mais il est vraisemblable que, au lieu du caractère 抑 qui se prononce *yi*, il faut lire 仰 qui se prononce *yang*.

heurtant, les avait effrayés. Le roi, irrité, dit : Cet étang a été aménagé pour mes enfants ; quel est l'animal qui y demeure et qui effraie mes enfants ? » Il ordonna qu'on disposât un filet pour prendre (la tortue) ; les démons, les dragons et les êtres étranges s'empressèrent de faire en sorte qu'on s'emparât d'elle ; quand le possesseur du filet l'eut prise, le roi dit : « De quelle façon faut-il la faire périr ? » Parmi ses ministres, l'un conseilla de la décapiter, un autre de la brûler vive, un autre de la hacher et d'en faire du bouillon. Un ministre dit : « Ces morts ne sont pas cruelles ; qu'on la jette dans la grande mer : voilà ce qu'on peut appeler un supplice cruel. » La tortue dit en riant : « C'est bien là en effet un supplice cruel. » Le roi chargea des gens de la jeter dans le fleuve et la tortue parvint ainsi à s'échapper.

Toute joyeuse, elle se rendit promptement chez un roi nâga à qui elle raconta ceci : Le roi des hommes *Yang-kia-ta* a une fille fort belle dont l'éclatante beauté est pareille à celle d'une déesse ; le roi des hommes a des sentiments qui sont très attachés à Votre Majesté ; il voudrait par une union contractée avec sa fille vous donner parenté avec lui. » Le nâga dit : « Êtes-vous sincère ? » « Certes », répliqua la tortue. On prépara alors pour la tortue un excellent festin où on employa tous les ustensiles précieux. La tortue dit : « Envoyez promptement vos ministres les plus sages pour la chercher ; mon roi désire voir cette affaire réglée. » Le nâga envoya seize de ses ministres les plus sages qui, à la suite de la tortue, arrivèrent dans le fossé au pied de la ville où habitait le roi des hommes. La tortue leur dit : « Arrêtez-vous ici, je vais informer le souverain. » Elle se sauva alors et ne revint plus. Les seize ministres, tristes et inquiets, entrèrent tous dans la ville et allèrent voir le roi. Le roi leur dit : « Pourquoi venez-vous ? » Les nâgas répondirent : « O roi céleste, que votre bienveillance nous accueille ;

Votre Majesté a désiré que sa noble fille devînt la femme de notre roi ; c'est pourquoi celui-ci nous a envoyés à sa rencontre. » Le roi irrité leur répondit : « Comment se pourrait-il que la fille d'un roi des hommes s'appariât à un nâga à forme de serpent ? » Les nâgas répondirent : « O grand roi, vous avez spécialement envoyé une tortue céleste pour nous informer de vos volontés. Ce n'est pas sans motifs que nous sommes venus. » Le roi se refusant à consentir à leur demande, les dragons firent par des transformations magiques que tous les objets qui se trouvaient dans le palais se changeaient en des scintillements de nâgas qui entouraient le roi par devant et par derrière. Le roi poussa des cris de terreur; tous ses ministres, saisis de crainte, se rendirent au bas de la salle principale pour s'informer de qui était arrivé ; le roi leur exposa toute l'affaire. Les ministres furent unanimes à dire : « Comment pourrait-on, à cause d'une fille, causer la perte de tout le royaume? » Le roi et ses ministres allèrent donc au bord de l'eau pour y amener la fille; celle-ci devint ainsi la femme du nâga.

Elle enfanta un fils et une fille ; le fils se nommait *P'an-ta* (Bandha ?). Lorsque le roi nâga mourut, son fils lui succéda dans la dignité royale. Il désira renoncer aux souillures de l'éclat de ce monde et s'exercer à la résolution de se conduire noblement ; mais il avait une myriade d'épouses, qui se mirent toutes à le poursuivre ; il s'enfuit et se cacha sans parvenir à leur échapper ; il monta sur la terre ferme et se plaça sous un arbre *sseu-li* : il dissimula sa personne en revêtant un corps de nâga et se coucha enroulé sur lui-même ; la nuit il y avait l'éclat de lumières qui brillaient par dizaines sous cet arbre; chaque jour il pleuvait des fleurs de telles et telles espèces dont la couleur était si éclatante et l'odeur si exquise qu'on n'en avait jamais vu de pareilles dans le monde.

Parmi les habitants de ce royaume, il y avait un homme nommé *Pei-t'ou* qui s'entendait à dompter les nâgas. Il entra dans la montagne pour y chercher un nâga dont il voulait se servir pour aller de ci et de là en mendiant. Il aperçut un jeune bouvier et lui demanda s'il y avait en ce lieu des (nâgas) : le jeune homme lui répondit : « J'ai vu un serpent qui était couché enroulé sur lui-même au pied de cet arbre ; la nuit il y a sur cet arbre plusieurs dizaines de lumières dont l'éclat est très brillant ; des fleurs tombent comme de la neige et leur couleur est si brillante et leur odeur si exquise, qu'on trouverait difficilement à quoi les comparer. J'ai appliqué mon corps contre celui de ce serpent et j'ai reconnu qu'il n'a point de dispositions méchantes. » Le charmeur dit : « Fort bien ; j'ai trouvé ce que je voulais. » Alors il enduisit d'une drogue vénéneuse les dents du nâga et ses dents tombèrent toutes ; il le frappa avec un bâton et sa peau se déchira et ses os se rompirent. Le charmeur l'étira entre ses mains depuis la tête jusqu'à la queue et quoique le (nâga) endurât des souffrances infinies, il n'eut cependant aucun sentiment de haine. Il se reprocha de n'avoir pas eu une conduite bonne dans ses existences antérieures, ce qui attirait sur lui ces malheurs. Il prononça ce vœu : « Puissé-je obtenir de devenir Buddha afin de secourir tous les êtres vivants, de leur assurer universellement la tranquillité en sorte qu'aucun d'eux ne se trouve dans l'état où je suis maintenant. »

Le charmeur prit le serpent et le mit dans une petite boîte qu'il plaça sur son dos pour aller de ci et de là en demandant l'aumône. Chaque fois qu'il arrivait dans un royaume, il faisait danser le nâga ; tous les gens du pays, officiers et gens du peuple, étaient saisis de crainte. Le charmeur leur disait : « Je vous demande mille livres d'or et autant d'argent, mille hommes esclaves et mille femmes esclaves, des éléphants, des chevaux, des bœufs,

des chars des animaux domestiques divers, au nombre de mille pour chacune de ces catégories. » Dans tous les royaumes où il arrivait, il obtenait en effet cela. Il finit par arriver dans le royaume du grand-père du roi nâga ; (précisément alors), la mère (du roi nâga) et les nâgas ses frères étaient tous venus sur la terre ferme pour le chercher ; ils s'étaient changés en oiseaux qui se tenaient sur le palais du roi. Quand le charmeur arriva là, le roi nâga se transforma en (un nâga à) cinq têtes ; mais, au moment où il voulut sortir pour danser, il aperçut son père et sa mère ainsi que son frère aîné et sa sœur cadette ; plein de confusion, il recula en se contractant et ne sortit plus pour danser ; le charmeur l'appela à cinq ou six reprises ; le nâga cependant restait tapi ; sa mère reprit alors la forme humaine et se présenta au roi pour lui exposer toute l'affaire. Le roi, ses officiers et les peuples furent tous sans exception émus de pitié.

Le roi voulait tuer le charmeur, mais le nâga lui dit : « Ce que j'ai semé dans mes existences antérieures, c'est maintenant que je dois en recevoir la rétribution. Il ne faut pas que vous le tuiez, de peur d'augmenter les haines futures (contre moi). (Au contraire), donnez-lui libéralement tout ce qu'il demandera. C'est en ayant une grande bonté de cette sorte que la sagesse de Buddha peut être obtenue. » Le roi alors prit modèle sur ce qu'avaient fait les autres royaumes ; il présenta au charmeur tout ce qu'il aimait et lui en fit don. Quand le charmeur eut obtenu ces joyaux de grand prix, il sortit tout heureux du royaume ; mais, dans un autre royaume, il rencontra des brigands ; son corps fut mis en saumure et ses richesses lui furent entièrement enlevées.

La mère du nâga et son fils prirent congé du roi en lui disant : « Si jamais vous désirez nous voir, appelez-nous par notre nom et nous viendrons sans aucune inquiétude. » Le roi, avec ses ministres et le peuple, les accompagna

jusqu'au rivage ; tous les gens du pays étaient émus de compassion et il n'était aucun d'eux qui ne sautât d'admiration.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le roi nâga *P'an-ta*, c'était moi-même ; le roi *Yang-kia-ta*, c'était Ânanda ; sa mère, c'était celle qui aujourd'hui est la mère du petit oiseau ; le frère cadet, c'est le fils du héron (Çâriputra) ; la sœur cadette, c'est la bhikṣuṇī Fleur de coton bleu (Utpalavarṇa) ; l'homme qui, en ce temps, traita cruellement le nâga, c'est *T'iao-ta* (Devadatta). »

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience religieuse du Bodhisattva pratique la patience des injures.

N° 51.

(*Trip.*, VI, 5, p. 72 v°.)

Sûtra du roi-passereau.

Autrefois le Bodhisattva était un roi-passereau ; son cœur affectueux secourait tous les êtres et était plus dévoué encore qu'une mère aimante ; quand il avait pitié des difficultés et des souffrances d'autrui, ses sentiments étaient semblables à ceux de l'homme qui se sépare pour toujours de ses parents ; quand il voyait la foule des êtres accepter les ordres de la sagesse, il s'en réjouissait comme d'une satisfaction personnelle ; en chérissant les êtres et en leur faisant du bien, il était aussi (empressé) que s'il eût eu à protéger d'une blessure son propre corps.

Un tigre dévorait un animal lorsqu'un os résista à ses dents ; il en ressentit de grandes souffrances et fut près de mourir. Le passereau, voyant ce qui était arrivé, en

conçut de l'affliction et dit : « Tous les Buddhas ont considéré que le fait de se nourrir (d'êtres doués de vie) était un mal; ils ont eu bien raison. » Il entra dans la gueule (du tigre) et y piqua l'os avec son bec; chaque jour il répéta ce manège; la bouche du passereau devint ulcérée et son corps maigrit. (Enfin) l'os sortit et le tigre fut soulagé.

Le passereau s'envola sur un arbre et prononça des paroles des livres saints bouddhiques en disant : « Tuer est une action perverse ; il n'y a pas de mal qui soit plus grand; si l'autre (animal) vous avait tué vous-même, auriez-vous été content ? Aimer les autres comme soi-même, telle est la mesure qu'il faut appliquer aux autres. Alors vous aurez une bonté (aussi grande que) celle du ciel printanier ; quand celui qui est bon répand universellement son affection, le bonheur le récompense comme l'écho répond au son ; quand le méchant nuit à la foule des êtres, le malheur s'ensuit comme l'ombre accompagne (le corps). Méditez mes paroles. » Le tigre, entendant que le passereau lui donnait des avertissements, lui dit brusquement avec irritation : « Vous venez de vous échapper de ma gueule et vous osez faire de longs discours! » Le passereau, voyant qu'il ne pouvait être converti, eut compassion de lui avec chagrin ; il partit alors en s'envolant promptement.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui était le roi-passereau, c'est moi-même ; le tigre, c'est Devadatta; le Révélateur (1), d'existence en existence, sauve la foule des êtres avec son cœur bienveillant ; en vue de libérer de souci les êtres, il tourmente sa propre personne. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience religieuse du Bodhisattva pratique la patience des injures.

(1) Cette épithète désigne le Bodhisattva.

N° 52.

(*Trip.*, VI, 5, p. 72 v°-73 r°.)

Sûtra de la venue dans le royaume des hommes nus.

Autrefois le Bodhisattva et son frère aîné s'étaient tous deux approvisionnés de denrées de leur pays et se rendaient ensemble dans le pays des (hommes) nus. Le frère cadet dit : « Ceux qui ont une grande part de bonheur ont tout naturellement des vêtements et de la nourriture. Ceux dont la félicité est mince doivent certes déployer toute leur énergie (pour se vêtir et se nourrir). Maintenant ce pays des (hommes) nus ne connaît ni le Buddha, ni la loi, ni l'assemblée des çramaṇas ; c'est ce qu'on peut appeler une région où il n'y a pas d'hommes (dignes de ce nom). Nous donc, quand nous irons, soit que nous baissions la tête, soit que nous la levions pour gagner leur sympathie, n'aurons-nous pas de la peine (à la gagner) ? Quand nous serons entrés dans le royaume, conformons-nous à ses mœurs; observons ses usages dans tous nos actes; ayons des caractères souples et des paroles accommodantes ; dissimulons notre intelligence et ayons l'air simple. Voilà la conduite qu'imaginerait un homme supérieur. » Le frère aîné dit : « Les rites ne sauraient être mutilés; la vertu ne saurait reculer. Comment pourrions-nous, en allant tout nus, porter atteinte à notre ancienne dignité ? » Le frère cadet répliqua : « Les sages d'autrefois, d'après les exemples qu'ils nous ont laissés, abaissaient leur corps mais n'abaissaient pas leur conduite; tel fut constamment le modèle qu'ils nous ont donné. Être d'or à l'intérieur et de cuivre à l'extérieur, renoncer aux usages établis pour se conformer aux circonstances, blâmer d'abord, mais ensuite se

résigner en soupirant, c'est là la supériorité de la conduite opportune. »

Puis, tous deux étant arrivés dans ce pays, le frère aîné dit : « Entrez le premier et voyez ce qu'il y a là à gagner ou à perdre; vous m'enverrez un messager pour m'en avertir. » Le frère cadet répondit : « Je vous obéis avec empressement. » Dix jours après, un envoyé revint dire au frère aîné : « Il vous faudra vous conformer aux mœurs et aux usages. » Le frère aîné répliqua avec brusquerie : « Renoncer à la qualité d'homme pour imiter les bêtes, comment serait-ce la conduite du sage ? que mon frère cadet le fasse; moi, je ne le ferai pas. »

D'après les coutumes de ce royaume, chaque dernier jour et chaque quinzième jour du mois, les habitants se livraient pendant la nuit à des réjouissances sur la place publique; ils s'oignaient la tête avec une onction d'huile de chanvre; ils se peignaient le corps avec une poudre blanche; ils se mettaient au cou des colliers d'ossements divers; ils frappaient deux pierres l'une contre l'autre; hommes et femmes, se tirant par la main, faisaient des sarabandes en chantant et en dansant. Le Bodhisattva les imita et les gens du pays en furent très joyeux; le roi l'aima, le peuple le respecta; les hôtes s'attachaient à lui. Le roi prit toutes ses marchandises et lui en paya dix fois la valeur.

Le frère aîné entra dans ce royaume monté sur son char; il parla au nom d'une loi sévère et s'aliéna aussitôt le cœur du peuple; le roi fut irrité contre lui; le peuple le méprisa; on le dépouilla de ses richesses et on le battit; ce ne fut que sur les prières du frère cadet qu'on le relâcha.

Tous deux revinrent dans leur pays; ceux qui escortaient le frère cadet remplissaient la route; ceux qui injuriaient le frère aîné assourdissaient les oreilles des gens. Le frère aîné, confus et irrité, dit (à son frère cadet) : « Pourquoi

ces hommes sont-ils vos amis et sont-ils mes ennemis; vous avez été comblé de bienfaits et moi j'ai été dépouillé; ne serait-ce pas que vous m'avez calomnié? » Il fit un nœud à la ceinture de son frère cadet (1) et lui dit: « Dorénavant, de génération en génération je vous traiterai avec cruauté et je ne vous pardonnerai jamais. » Le Bodhisattva, fort affligé, prononça ce vœu en versant des larmes : « Puissé-je de génération en génération rencontrer le Buddha, voir la Loi, servir en personne les çramaṇas; que mes quatre bienfaits recouvrent tout et que par ma bonté je sauve tous les êtres; je traiterai mon frère aîné comme moi-même et je ne violerai point ce serment. » A partir de ce moment, le frère aîné maltraita à toute occasion son frère cadet et celui-ci constamment le sauva.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui en ce temps était le frère cadet, c'était moi-même; le frère aîné, c'était Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience bienveillante du Bodhisattva pratique la patience des injures.

N° 53.

(*Trip.*, VI, 5, p. 73 r°-v°.)

Sûtra (du Bodhisattva) expiant une faute en endurant la faim pendant six années.

Autrefois le Bodhisattva était le roi d'un grand royaume; il confiait sa destinée aux trois Vénérables et s'acquittait

(1) Il semble que ce soit là pour le frère aîné un moyen de marquer la haine tenace qu'il avait conçue envers son cadet.

entièrement des dix actions excellentes; sa vertu s'étendait au loin et au près; il n'était personne qui ne subît son influence; le tranchant des glaives ne s'appliquait sur personne et les prisons étaient vides; le vent et la pluie arrivaient aux époques voulues; le royaume était prospère et le peuple était riche; dans les quatre directions on jouissait du calme; sur les routes, nul ne gémissait avec colère; les petits écrits ornés et menteurs (1), nul n'en parlait dans tout le royaume; la vraie transformation produite par les six pâramitâs, il n'était personne qui ne la célébrât.

Il y avait alors un brahmane qui observait une conduite pure; il demeurait solitaire dans les forêts de la montagne et ne se mêlait pas au monde; la seule vertu était son occupation. Une nuit, ayant soif, il alla boire et, par erreur, prit de l'eau d'un étang où étaient des fleurs de lotus plantées par un homme du pays. Quand il eut bu, sa réflexion s'éveilla et il dit : « Celui qui a acheté cet étang se sert des fleurs pour en faire des offrandes aux temples du Buddha et se nourrit lui-même de l'eau et des fruits; en buvant cette eau sans en avertir le propriétaire, j'ai commis un vol. Or le vol est puni de telle sorte que d'abord on entre dans (l'enfer de) la Grande Montagne; puis on devient un animal qui est mis à mort et vendu sur la place du marché pour compenser la dette contractée dans une existencce antérieure; si on obtient d'être dans la condition humaine, on devra être un esclave. Le mieux est que j'expie au plus tôt dans la vie présente et je n'aurai pas à rougir de tourments à venir. » Il se rendit au palais et s'accusa lui-même, disant : « Moi, un tel, j'ai commis un vol; je désire ô grand roi, que vous me punissiez suivant la loi. Quand j'aurai expié actuellement, j'espère n'avoir pas à endurer des choses pires plus tard. » Le roi lui dit : « C'était de l'eau naturelle et qui n'avait aucune valeur; quel crime y

(1) Les ouvrages des hérétiques.

a-t-il là ? » Il répondit : « Celui qui a acheté une habitation en possède le puits; celui qui occupe un champ tient aux herbes de ce champ. Si on veut puiser de l'eau dans le puits ou couper des herbes, on ne saurait le faire sans en avertir (le propriétaire). Moi, j'ai bu sans donner aucun avertissement; n'est-ce pas un vol? Je désire, ô roi, que vous me jugiez. » Le roi lui dit : « J'ai beaucoup d'affaires d'État; asseyez-vous pour le moment dans le parc. » Le fils aîné du roi le fit s'établir au plus profond du parc.

Comme les affaires dont le roi avait à s'occuper étaient fort nombreuses, il oublia (le brahmane) pendant six jours. Soudain il s'en aperçut et dit : « Où se trouve donc le brahmane? Qu'on lui dise promptement de venir. » Le brahmane avait observé les défenses et n'avait ni bu ni mangé pendant les six jours; quand il vint pour se tenir debout devant le roi, son corps était émacié et, dès qu'il se leva, il s'abattit à terre. En le voyant, le roi se prit à pleurer et dit : « Ma faute est grave. » Quant à la reine, elle s'en moqua.

Le roi chargea des gens de donner un bain au brahmane et de préparer pour lui toutes sortes de mets excellents qu'il lui offrit en personne; il se prosterna la tête contre terre devant lui et se repentit de ses fautes en disant : « Je suis le souverain des hommes; quand quelqu'un de mon peuple souffre de la faim, je souffre de la faim moi-même, et, quand quelqu'un a froid, mes propres habits sont trop minces. A plus forte raison éprouvé-je une souffrance quand celui qui souffre est un homme qui chérit la sagesse et pratique la vertu. Le bonheur qu'attirent les hommes de bien de tout le royaume n'équivaut pas aux bienfaits que produit un seul homme qui se conduit d'une manière élevée et qui est un sage. Quand le royaume est calme, que le peuple est tranquille, que les quatre saisons suivent leur cours régulier et, que les céréales sont abondantes, qu'est-ce qui peut en être cause, sinon le bienfait

qui résulte de l'observation des défenses. » Le roi dit au religieux : « Si telle est la punition du fait d'avoir bu de l'eau sans donner d'avertissement, à combien plus forte raison de graves peines n'attendent-elles pas un véritable vol? A cause de ce que (vous avez souffert), je vous pardonne; vous n'aurez plus tard aucun tourment. » Le brahmane dit : « Fort bien; j'accepte la grande faveur que me fait le roi. »

Après ces événements (le Bodhisattva) passa par d'infinies successions de naissances et de morts, et, quand il arriva au moment où il fut près d'atteindre à la dignité de Buddha, il ne mangea pas pendant six ans ; sa punition ayant pris fin, la sagesse se réalisa en lui. *K'ieou-yi* (Gopâ) se délivra et alors *Lo-yun* (Râhula) naquit (1).

Le prince héritier avait abandonné son royaume pour se livrer aux austérités dans les forêts de la montagne; des hérétiques disaient tous qu'il était fou et leurs insultes se multipliaient. Le prince héritier les entendait, mais il supportait avec patience les outrages et étendait (à ses insulteurs) sa charité salutaire. Quand le bonheur qu'il s'était acquis fut très élevé, la sagesse se réalisa en lui; tous les devas s'assemblèrent comme des nuages et, en se prosternant, reçurent ses instructions ; tous les souverains et tous les peuples sans exception lui confièrent leurs destinées.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui en ce temps était le roi, c'est moi-même; la femme du roi, c'était *K'ieou-yi* (Gopâ) ; le fils aîné du roi, c'était *Lo-yun* (Râhula). Quand on se plaît au mal, la punition accourt ; quand on fait le bien, la récompense bienheureuse s'ensuit; ne doit-on pas être attentif? Pour avoir oublié le religieux et l'avoir fait jeûner

(1) Comme on le verra plus bas, Gopâ fut enceinte de Râhula pendant six ans. L'*Avadânakalpalatâ* et l'*Abhiniṣkramaṇasûtra* supposent aussi que Râhula fut dans le ventre de sa mère pendant six ans (Cf. Foucaux, *Rgya tch' er rol pa*, 2e part., trad. française, 1848, p. xxii, et p. 389 n.). On remarquera que ces six années de la grossesse de la femme du Buddha correspondent aux six années d'ascétisme du Buddha lui-même.

pendant six jours, le roi fut puni pendant six ans, et ce n'est qu'alors qu'il cessa de jeûner. Pour avoir fait en personne après ces six jours des offrandes (au religieux), le roi, dans la vie actuelle (1), après avoir terminé les peines des six années, vit la sagesse se réaliser en lui. *K'ieou-yi* (Gopâ) s'était moquée du religieux; aussi, quand maintenant elle a été enceinte de *Lo-yun* (Râhula), elle a été gravement malade pendant six ans (2). Le fils aîné du roi, pour avoir placé le religieux au plus profond du parc, resta pendant six ans dans l'obscurité (du ventre de sa mère). L'homme ignorant et doublement aveugle ne discerne pas ce qu'il doit éviter et ce qu'il doit rechercher, et il se tourne avec de mauvais sentiments vers le Buddha et les çramaṇas. Le brahmane à qui on coupe les mains et on arrache la langue n'endure ainsi que des souffrances d'une seule génération. Mais s'il a follement battu avec sa main (le Buddha ou les çramaṇas) et s'il a proféré des injures mensongères avec sa bouche, après sa mort il entrera dans (l'enfer de) la Grande Montagne; les démons de la Grande Montagne lui arracheront sa langue qu'ils mettront sur du sable brûlant et qu'ils laboureront avec des bœufs; en outre, avec des clous ardents ils cloueront ses cinq membres; il demandera la mort sans l'obtenir; tels seront ses tourments. Ayez donc soin d'agir sans faute. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de patience religieuse du Bodhisattva pratique la patience des injures.

(1) C'est donc le Buddha lui-même.
(2) Cf. plus haut, p. 200, n. 1.

N° 54.

(*Trip.* VI, 5, p. 73 r°-74 r°.)

Sûtra de l'expiation de la famille des Çâkyas.

Autrefois, le Bodhisattva observait les défenses et tenait une conduite pure; il accumulait les mérites et multipliait les actes de vertu; il avait ainsi obtenu la sagesse droite, vraie et sans attachement et l'illumination suprêmement correcte du Tathâgata. Il habitait dans le royaume de *Chō-wei* (Çrâvasti); devas, nâgas, démons, génies, souverains, ministres et gens du peuple le reconnaissaient tous pour leur maître et l'honoraient.

Les doctrines fallacieuses et les enseignements hérétiques, lorsqu'ils se trouvent en présence de la clarté du Buddha qui s'élève, sont comme la lueur du ver luisant qui s'évanouit quand le soleil et la lune brillent. Cependant, quand l'envie et la jalousie se produisent, elles ne tiennent plus compte du feu qui peut causer la ruine de la personne (qui se laisse aller à ces passions); c'est pourquoi le parti des hérétiques machina un stratagème et encouragea une femme, disciple (du Buddha), nommée Belle-Tête (Çiñčamâṇavikâ) (1), à perdre celui qui est honoré entre tous les devas: les gens du pays, qui n'avaient pas encore atteint à la vérité par excellence, éprouvèrent alors des sentiments qui les faisaient réfléchir et murmurer, et ils tenaient en suspicion les çramaṇas; le roi aussi s'étonnait. Mais les doctrines hérétiques comportent des actions troubles; en se contestant des richesses, les hérétiques s'accusèrent les uns les autres; leur action per-

(1) Ce passage met hors de doute l'identification de « Belle-Tête » 好首 avec Çiñčamâṇavikâ.

verse devint manifeste et le malheur retomba sur eux; ils se virent sur-le-champ renvoyés. Quant à l'intégrité et à la vérité, elles furent mises en pleine lumière; les devas et les hommes en louèrent l'excellence. Le roi se rendit en personne au vihâra, et, en se prosternant la tête contre terre, il se repentit de ses fautes.

A la suite de cela, le roi, éprouvant quelque honte, fit faire des propositions par un entremetteur et demanda à épouser la sœur cadette du Buddha; (il voulait), grâce à la force que lui donnerait l'union ainsi contractée, mettre fin à son différend avec la famille des Çâkyas. Le Bienheureux dit: « J'ai quitté le monde pour me faire çrâmaṇa; je ne m'occupe plus des affaires temporelles; tout ce qui concerne le mariage dépend entièrement du roi mon père. » Alors donc le roi envoya des ambassadeurs (auprès du roi père du Buddha), pour lui exprimer son respect et lui exposer ses intentions de contracter un mariage; les membres de la famille des Çâkyas refusaient d'y consentir, mais le roi (père du Buddha) dit : « Le Buddha demeure dans le royaume de ce roi et c'est de là que viennent nos relations avec ce dernier. L'homme intelligent n'a pas de haine; ce sont les sots qui ont des ennemis. Ma fille est l'enfant d'une concubine de rang inférieur; vaudrait-elle la peine qu'un dissentiment se produisît à cause d'elle? » Le roi donna donc son consentement et l'union fut aussitôt célébrée; un fils, capable de succéder au roi, en naquit (1).

(Quand le jeune prince fut devenu grand), il demanda à rendre visite à ses oncles et se rendit donc dans le royaume des Çâkyas. En ce temps précisément, le Buddha allait revenir pour prêcher les Çâkyas; les Çâkyas en étaient tout joyeux; ils élevèrent un vihâra pour le Buddha, ils firent dans le sol un creux de trois pieds de profondeur

(1) C'est le futur Viruḍhaka, roi de Koçala.

et le remplirent du parfum de *tchan-t'an* (candana = santal), ils rassemblèrent tout ce qu'il y avait de précieux dans le royaume pour en faire le vihâra du Buddha et cette construction fut étincelante et magnifique comme un palais des devas ; la renommée s'en répandit dans les royaumes voisins et il n'y eut personne qui ne sautât de joie. Or, avant que le Buddha eût pris place (sur le siège qui avait été préparé pour lui), ce prince de naissance secondaire (dont nous avons parlé plus haut) vit ce bâtiment et dit : « La somptuosité de ce vihâra et la beauté de toutes ces matières précieuses n'ont leurs égales que dans le palais du souverain des devas. » Il dit encore : « Avant que le Buddha soit venu ici, je m'assiérai une fois sur son siège et ce sera là un acte que je ne regretterai pas jusqu'à la fin de mes jours. » Un certain *T'eou-k'ia-mo* (Duṣkâma ou Duḥkhakâma) (1), courtisan ami du prince, lui répondit : « Quel mal y aurait-il à cela ? » Il monta donc sur le siège.

Un vaillant soldat de la famille des Çâkyas l'en reprit d'une voix forte, disant : « Même le souverain des devas ne s'assiérait pas sur l'honorable siège du Bienheureux. Comment le fils d'une servante se permet-il de monter sur ce siège ? » Il brisa donc le siège et en mit un autre à la place. Quand le prince fut sorti, il dit à son ami : « L'affront qu'on vient de me faire ne saurait être surpassé. Si je deviens roi, n'oubliez pas cela. » L'ami lui dit : « Nous sommes d'accord. »

Puis le prince entoura de soins sa mère dans le désir d'être nommé héritier présomptif. Sa mère usa de toutes ses séductions pour demander ce que désirait son fils ; le roi lui répondit : « Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, jamais on n'a entendu parler de chose pareille ; cessez de tenir ces discours inconsidérés qui n'attireraient sur vous

(1) Dans le *Ts'eng yi a han king* (*Trip.*, XII, 2, p. 30 v°), ce personnage est appelé le fils de brahmane *Hao-k'ou* 好苦梵志子 ; *Hao-k'ou* (« aimer-souffrance ») est une traduction et non une transcription.

que l'opprobre. » Cependant, grâce aux séductions qu'elle exerçait à l'intérieur du palais, et grâce aux paroles subtiles de ministres diserts, le roi finit par nommer deux héritiers présomptifs entre lesquels il partagea le gouvernement de son peuple. Quand le grand roi mourut, on fit donc deux royaumes et les gens du peuple allèrent du côté qui leur plaisait ; les bons et les méchants se divisèrent en deux courants distincts : les bons servirent le frère aîné et les méchants accoururent auprès du cadet. L'ami devint le conseiller d'État de ce dernier ; il mit en bon état les boucliers et les lances, fit tous les préparatifs militaires puis rappela l'aventure d'autrefois au roi qui dit : « Soit ! »

Ayant donc donné des marques de faveur à ses braves généraux et à ses vaillants guerriers, le roi se mit en route ; or, il aperçut le Buddha qui était assis au bord du chemin sous un arbre à demi desséché ; le roi s'approcha et lui dit en se prosternant : « Y a-t-il un motif pour que vous ne vous soyez pas assis sous un arbre bien vivant et que vous vous soyez établi sous un arbre à demi desséché ? » Le Bienheureux répondit : « Cet arbre se nomme Çâkya ; j'aime son nom, et, par la doctrine de bonté, je le sauverai du péril où il se trouve ; je fertiliserai sa partie desséchée et lui ferai don de la vie. » Le roi, tout déconcerté, se sentit confus et dit : « La bonté du Buddha est vaste et universelle ; elle s'étend jusqu'aux herbes et aux arbres ; combien plus encore s'appliquera-t-elle aux hommes ! » Alors il fit battre en retraite son armée.

(A quelque temps de là), le conseiller d'État, en observant en haut les astres du ciel, y vit que la famille des Çâkyas, par l'effet du bonheur que lui assuraient ses existences antérieures, allait provoquer des malheurs (pour le roi et son pays) et il en informa derechef le roi ; l'armée entra donc de nouveau en campagne ; quelques *li* avant qu'elle fût arrivée à la ville des Çâkyas, les flèches lancées du milieu de la ville par les arcs et les arbalètes sifflèrent comm

le vent et la pluie, coupant les lampes des oriflammes, tranchant les coupoles des dais, perçant les cuirasses, tranchant les brides ; hommes et chevaux s'enfuirent terrifiés et il n'y eut personne qui n'eût perdu l'esprit. Le roi encore une fois revint en toute hâte.

Les Çâkyas s'adressèrent au Buddha pour lui demander ce qu'ils devaient faire contre les attaques. Il leur dit : « Fortifiez les portes et supprimez les ponts qui traversent le fossé. » Le roi ayant de nouveau fait sortir son armée, Maudgalyâyana dit (au Buddha) : « Je désire me servir de ma puissance surnaturelle d'arhat pour me transformer en un filet céleste qui protégera la ville sur un front de quarante *li* de chaque côté. Que pourra alors le roi contre les Çâkyas ? » Le Bienheureux lui dit : « Comment cela pourrait-il empêcher le crime d'être commis ? » (Maudgalyâyana) dit encore : « Je ferai bondir (les Çâkyas) et je les déposerai dans un kṣetra situé ailleurs. » (Le Bienheureux) répliqua : « Comment cela pourrait-il empêcher le crime d'être commis ? » Maudgalyâyana dit : « Je puis repousser ce qui a une forme visible, mais que pourrais-je faire contre un crime qui n'a pas de forme ? » Le Bienheureux répondit : « Quand on sème le mal, le malheur naît ; qui pourrait empêcher cela ? Prenez un enfant des Çâkyas et mettez-le au fond de mon bol pour vérifier l'exactitude de ce que je vous dis. » Maudgalyâyana fit ce qui lui était ainsi ordonné.

Cependant les vieillards (du clan) des Çâkyas, conformément aux instructions qu'ils avaient reçues précédemment, gardaient la porte. Mâra se transforma en un vieillard vertueux et apostropha les Çâkyas en leur disant : « Le roi vous demande de passer par votre pays pour aller en quelque autre endroit ; si vous lui barrez le passage, plus tard votre faute s'en trouvera augmentée. Ceux qui se conduisent en disciples du Buddha pourraient-ils agir ainsi ? » Mâra, déployant toute son énergie, arracha le

cadenas; il poussa la porte et les soldats entrèrent comme l'eau qui déborde quand la digue est rompue. Le Çâkya *Mo-nan* (Mahânâman) était le général en chef ; il avait étudié sous le même maître que le roi défunt, père du roi, et il avait juré avec lui d'être ami jusqu'à la mort ; il dit au roi : « Arrêtez vos cruels guerriers pendant le moment d'un repas pour permettre aux gens qui sont dans la ville de sortir en sécurité et d'avoir la vie sauve. » Le roi y consentit. Alors le général en chef s'approcha de la rivière et se tourna vers le Buddha ; il se prosterna, versa des pleurs et dit : « Au prix de ma chétive existence, j'intercède pour tous ces pauvres gens. Je désire faire que tous les êtres vivants dans les dix régions mettent tous en pratique la religion bouddhique, qu'ils aient de l'abnégation et secourent la foule des êtres, que leur bienfaisance égale le ciel et la terre, qu'ils n'aient pas une méchanceté de loup ou de serpent pour nuire aux êtres vivants comme le fait maintenant ce roi pervers ». Il entra sous l'eau et attacha ses cheveux à une racine d'arbre ; au bout d'un instant, sa vie prit fin.

Cependant le roi avait envoyé des émissaires observer ce qui se passait ; ils revinrent lui dire ce qui était arrivé. Puis les soldats entrèrent (dans la ville) et creusèrent le sol de manière à y enterrer à mi-corps les Çâkyas; des poutres transversales que tiraient des éléphants les raclèrent alors de manière à les tuer ; d'autres furent foulés aux pieds des chevaux ; d'autres furent décapités avec le sabre. En ce moment le Buddha ressentit un mal de tête qui le fit souffrir d'une manière inexprimable; le roi Brahma, le souverain Çakra et les quatre grands devarâjas, joignant les mains, se tenaient tous à côté de lui et s'affligeaient dans leur cœur à cause de cela.

Parmi les Çâkyas, il y en eut qui confièrent leur destinée aux trois Vénérables, d'autres qui récitèrent les livres saints, d'autres qui conçurent des sentiments de bienveillance.

Les Çâkyas avaient trois villes ; avant que la soumission en fût achevée, le roi se rappelant comment le Çâkya *Monan* (Mahânâman) s'était tué pour demander que la multitude eût la vie sauve, et se sentant affligé à cause de cela, fit faire volte-face à ses troupes et licencia son armée(1). Il envoya un messager témoigner son respect (au Buddha) et lui dire : « Mes soldats sont harrassés, je rentre dans mon royaume pour faire reposer mes troupes ; quelque autre jour, je ceindrai ma ceinture et je viendrai me prosterner à vos pieds. » Le Buddha chargea le messager de remercier le roi et de l'engager à prendre bien soin de sa personne. Quand le messager se retira, le Buddha le regarda fixement. Ânanda, ses habits religieux en bon ordre, se prosterna et dit : « O Buddha, ce n'est pas vainement que vous avez fixé votre regard, et vous aviez sans doute quelque motif pour le faire. » Le Bienheureux répondit : « La peine des Çâkyas est terminée ; celle du roi va commencer. Dans sept jours, les démons de la Grande Montagne brûleront par le feu le roi ainsi que ses ministres et son peuple. Il serait difficile de sauver le roi de cette punition, de même qu'il était difficile de repousser loin des Çâkyas le malheur. » Le Buddha chargea alors Ânanda d'aller prendre son bol ; l'homme qui avait été mis au fond du bol était mort lui aussi (2).

Le Buddha, emmenant avec lui la foule des cramaṇas, se rendit dans la salle de conférences des brahmanes ; en chemin il passa par l'endroit où les Çâkyas avaient péri ; les uns étaient déjà morts, d'autres avaient les bras ou les jambes coupés ; en voyant venir le Buddha, quelques-uns (qui étaient encore en vie) se frappèrent les joues et réci-

(1) Comme on le verra plus loin, le roi avait attaqué une des trois villes et en avait exterminé les habitants ; il exigea de la seconde ville une rançon considérable ; quant à la troisième ville, il ne put même pas la menacer.

(2) C'était la preuve qu'aucune puissance au monde n'aurait pu sauver un Çâkya.

tèrent en soupirant : « Nous confions notre destinée au Buddha, nous confions notre destinée à la Loi, nous confions notre destinée à l'assemblée des saints ; nous souhaitons que, dans les dix régions, tous les êtres vivants obtiennent une tranquillité perpétuelle et qu'aucun d'eux ne soit dans l'état où nous nous trouvons. » En ce moment des sièges qui étaient produits spontanément, sortirent de terre et cependant le sol était sans aucune fente ; les çramaṇas s'assirent tous. Le Buddha leur dit : « Ce roi, par ses violences et ses fautes, s'est attiré un châtiment très grand. » Puis il demanda aux çramaṇas : « Avez-vous jamais vu qu'un boucher, un chasseur, un pêcheur, un tendeur de filets ait pu obtenir de devenir un souverain qui se déplace en volant ? » Ils lui répondirent : « Nous ne l'avons jamais vu. » Le Buddha reprit : « Fort bien ; moi non plus je ne l'ai jamais vu ; s'il en est ainsi, c'est parce que ces gens n'ont pas les quatre sortes de bienfaisance et qu'ils détruisent la multitude des êtres vivants. »

Le roi étant allé au bord d'un lac, la multitude de ses gens entra dans l'eau pour s'y baigner ; une divinité se transforma en un serpent venimeux qui piqua cette foule d'hommes ; le venin se mit à agir et leur corps noircit ; les uns moururent dans l'eau même, d'autres moururent après avoir fait cent pas ou un *li*. Le roi était près d'être à mi-chemin de la route qui le ramenait dans son royaume lorsque de méchants démons se rassemblèrent comme des nuages. Dans le palais, pendant la nuit, il y eut des voix d'hommes et des cris d'animaux ; les gens se groupaient en se serrant les uns contre les autres, attendant que le point du jour leur rendît la clarté ; le soleil et la lune furent éclipsés, les planètes et les constellations furent en désordre, les phénomènes étranges se succédaient sans interruption et il n'était personne qui ne fût irrité contre le roi. Le roi avait entendu dire que, suivant les avertissements donnés par le Buddha, une catastrophe due au feu surviendrait ;

en lui-même il sentait comme une brûlure d'eau bouillante; il envoya un messager pour lui demander son secours en cette occurrence, mais le Buddha lui parla comme nous avons dit plus haut. Le messager revint et raconta tout ce qui s'était passé. Le royaume fut ébranlé et s'effondra comme une rangée de tuiles. Le roi réunit ses ministres pour délibérer à ce sujet; les uns opinèrent pour (s'enfuir dans) les montagnes, d'autres pour (s'enfuir sur) l'eau ; (le roi) monta donc en bateau et prit la mer ; les gens puissants et riches seuls purent l'accompagner ; les gens pauvres et misérables restèrent dans le royaume. Une femme du harem royal était montée sur le bateau ; en prévision du feu, elle enleva les vêtements dont elle était revêtue ; elle détacha une perle à produire le feu et la plaça sur ses vêtements (1). Ce jour-là, les nuages s'élevèrent et s'accumulèrent ; le vent et la pluie firent rage ; les câbles furent rompus et le bateau flotta à la dérive. Les ministres et le peuple disaient tous : « Ce roi qui va périr a amené ces maux terribles par sa conduite perverse. » Vers midi, le soleil parut et enflamma la (perle) produisant le feu et cette perle produisant le feu se changea en feu. L'incendie commença par le bateau du roi ; les démons de la Grande Montagne accumulèrent de tous côtés les coups de foudre et tous les gens du pays entrèrent vivants dans les enfers de la Grande Montagne. Les personnes qui étaient restées sur le rivage en furent quittes pour la peur.

En ce jour même le Buddha conçut la contemplation de bienveillance. Les çramaṇas ayant demandé à Ânanda si le Buddha ne sortirait pas, Ânanda leur répondit : « Tout le royaume est en grand deuil ; le Buddha a conçu la contemplation de bienveillance et c'est à cause de cela qu'il ne sort pas. Le lendemain matin, le Buddha sortit ;

(1) La rédaction est ici assez obscure. Le terme 陽燧 désigne en chinois l'instrument (vraisemblablement une lentille de cristal) au moyen duquel on prenait le feu au soleil.

les çramaṇas se prosternèrent la tête contre terre. Çakra, Brahma, les quatre devarâjas, les nâgas de toutes sortes, les démons, les génies, les souverains, les ministres et les gens du peuple se prosternèrent et se placèrent sur leurs sièges. Ânanda, ayant ses vêtements en bon ordre, demanda quelle avait été l'origine des catastrophes qui avaient atteint ces deux royaumes; il exprima le désir que tous les doutes fussent éclaircis, afin que tous les êtres vivants vissent clairement d'où provenaient les malheurs et les bonheurs.

Le Buddha dit à Ânanda : « Autrefois il y avait trois rois qui régnaient dans des royaumes voisins. En ce temps le Buddha était loin du monde depuis longtemps et les règles des livres saints n'étaient pas appliquées. Dans celui de ces trois royaumes où habitait le Bodhisattva, il y avait un lac où on prit des poissons en quantité innombrable; les gens du royaume le plus voisin apprirent cela et, tout joyeux, vinrent avec de l'argent pour en acheter; les poissons subirent tous leur lamentable sort. Quant au royaume qui était le plus éloigné, il n'en fut point informé et n'eut donc point l'intention d'acheter des poissons. Le royaume où on captura les poissons, c'est maintenant celle (des trois villes) des Çâkyas dont les trois cent mille habitants ont été mis à mort; le royaume qui se réjouit et qui désira acheter des poissons, c'est maintenant (celle des trois) villes (des Çâkyas) dont les habitants, par crainte des soldats, ont dû livrer toutes leurs richesses; quant au royaume plus éloigné qui ne fut pas informé de la capture des poisssons, c'est maintenant (celle des trois) villes (des Çâkyas) dont les habitants ne surent même pas que le roi était venu (attaquer les Çâkyas). Moi-même, en ce temps, je vis qu'on brisait la tête à un poisson, et par inadvertance j'approuvai cet acte; maintenant que j'ai obtenu la dignité de Buddha et que je suis l'être le plus vénérable dans les trois mondes, je n'ai pu cependant éviter le tourment du

mal de tête ; combien plus souffriraient des gens ordinaires ! O disciples, rectifiez vos sentiments, concevez une bienveillante compassion, assurez le calme à tous les êtres, renoncez à vous-même pour secourir les autres ; gardez-vous de tuer des êtres vivants, ou de voler le bien d'autrui, ou de vous livrer à la débauche avec une femme d'autrui qui n'est point la vôtre, ou d'être fourbe, ou d'être injurieux, ou d'être menteur, ou d'être artificieux dans vos discours, ou d'être jaloux, ou d'être colère, ou de parler mal des trois Vénérables ; il n'y a pas de plus grand malheur que ceux qui résultent de ces dix mauvaises actions. Quant au bonheur et à la gloire, ceux-là seuls sont estimables qui accompagnent les dix actions excellentes. Tuer les êtres vivants c'est se tuer soi-même ; conserver la vie à un être, c'est se la conserver à soi-même. Plutôt que d'occuper son cœur à de mauvaises pensées, sa bouche à de mauvaises paroles et son corps à de mauvaises actions, mieux vaudrait occuper son cœur à penser à la sagesse, sa bouche à parler de la sagesse, son corps à mettre en pratique la sagesse. Celui qui fait le bien, le bonheur l'accompagne ; celui qui fait le mal, le malheur le suit ; c'est ainsi que l'écho répond au son et que l'ombre suit l'image. Après avoir été témoins de ces événements, ayez soin de ne jamais vous départir d'une bonté digne du ciel printanier et de ne pas garder la férocité des loups. »

Quand le Buddha eut achevé ce texte saint, les disciples des quatre catégories, les devas, les nâgas, les démons et les dieux se réjouirent tous grandement, se prosternèrent, puis se retirèrent.

CHAPITRE VI

Section quatrième, traitant de la pâramitâ d'énergie.

N° 55.

(*Trip.*, VI, 5, p. 74 v°-75 r°.)

Quand on parle des exemples suprêmes de la pâramitâ d'énergie (vîrya), qu'entend-on par là ? (Voici ce que fait l'homme qui donne de tels exemples :) il conserve la sagesse de toutes ses forces et y progresse sans jamais se lasser ; qu'il soit couché ou assis, ou qu'il marche, il ne cesse jamais (de s'y appliquer), ne fût-ce que le temps d'une respiration ; ses yeux ont des visions et voient constamment les images surnaturelles de tous les Buddhas dont les manifestations diverses se dressent devant lui ; ses oreilles, quand elles entendent des sons, entendent constamment le son vertueux des instructions qui ont été répandues (sur les hommes) et qui sont correctes et vraies ; son nez ne sent que des parfums religieux ; sa bouche ne prononce que des paroles religieuses ; ses mains ne travaillent qu'à des actes religieux ; ses pieds ne foulent que des salles religieuses, il ne se relâche de sa résolution pas même pendant le temps nécessaire à respirer une fois. Il est plein de compassion pour la multitude des êtres

vivants qui, pendant une nuit perpétuelle, sont ballottés sur la mer, qui sont emportés sans fin dans le cycle (de la naissance et de la mort) et qui sont atteints par la douleur sans trouver aucun secours. Le Bodhisattva s'attriste sur leur sort comme un fils d'une grande piété filiale qui est en deuil de son père ; cependant quand il s'engage sur la voie qui lui permettra de secourir tous les êtres vivants, il rencontre devant lui les périls de l'eau bouillante et du feu, les maux du fer tranchant et du poison ; il se précipite dans des périls mortels et se fait une joie de sauver les autres du danger. Mais ceux qui sont résolus à franchir les six obscurités obtiennent une gloire éclatante.

Autrefois le Bodhisattva était un homme du commun ; il entendit parler des noms du Buddha, de ses marques distinctives primaires et secondaires, de la force de sa sagesse ; il entendit raconter que ses actions méritoires et vertueuses étaient fort élevées, que tous les devas le vénéraient et que ceux qui prenaient pour règle sa noble conduite voyaient tous les maux s'anéantir pour eux. Le Bodhisattva, conservant dans son cœur cette pensée, sanglotait et pleurait sans relâche et disait : « Puissé-je obtenir de lui les règles sacrées du maître des devas pour m'y exercer par la récitation et pour les mettre en pratique afin que j'obtienne ainsi de devenir Buddha, que je guérisse tous les êtres de leurs maladies et que je les fasse revenir à la pureté primitive. » Or, en ce temps, le Buddha était loin du monde ; il n'y avait pas l'assemblée de ceux qui ont supprimé en eux les désirs (1) ; personne n'avait le moyen de recevoir des intructions.

Dans le voisinage (du Bodhisattva) se trouvait un homme du commun dont le caractère était avide et méchant ; voyant l'ardeur que le Bodhisattva mettait dans sa résolution de pratiquer l'énergie, il lui dit : « Je connais un paragraphe

(1) Cf. p. 65, n. 4.

contenant trois défenses du Buddha ; désirez-vous le recevoir ? » En entendant ces paroles, le Bodhisattva éprouva une joie sans limites, il se prosterna aux pieds de l'autre, et, étendu à terre, il implora de lui les défenses. Celui qui connaissait les stances lui dit : « C'est là un enseignement essentiel de l'anuttara samyaksaṃbuddha, maître qui guide les devas et les hommes. Vous voudriez l'entendre sans qu'il vous en coûtât rien, comment serait-ce admissible ? » Le Bodhisattva répondit : « Veuillez me faire savoir quelle est la cérémonie religieuse qu'il faut observer ? » L'autre lui dit : « Si vous êtes vraiment sincère, dans chacun des trous de votre corps où il y a un poil enfoncez une aiguille ; si, quand le sang inondera votre corps, votre cœur souffrant ne regrette rien, vous serez digne d'entendre les vénérables enseignements. » Le Bodhisattva répliqua : « Si, pour entendre le Buddha, je devais mourir, je le ferais avec joie, à combien plus forte raison s'il ne s'agit que de percer mon corps tout en conservant la vie. »

Alors il prit des aiguilles à coudre pour s'en percer le corps ; son sang jaillissait comme une source ruisselante, mais le Bodhisattva, joyeux à l'idée d'entendre la Loi, avait obtenu la contemplation qui fait qu'on n'éprouve pas la douleur. Çakra, souverain des devas, apercevant l'ardeur de la résolution du Bodhisattva, eut de la compassion pour lui, et, par un miracle, il fit en sorte que, dans chaque trou de son corps où il y avait un poil, il y eût une aiguille ; l'autre homme, en voyant cela, aperçut clairement la hauteur de sa résolution et alors il lui donna cet enseignement : « Veillez sur votre bouche, gouvernez votre pensée, que votre corps ne fasse pas le mal ; si vous vous affranchissez de ces trois actions fautives, vous obtiendrez la sagesse et vous serez sauvé. Tel est l'enseignement véridique des défenses (qui produisent) l'illumination sans attachements, parfaitement vraie, vénérable et suprêmement correcte de

tous les Tathâgatas.» En entendant les défenses, le Bodhisattva se réjouit et se prosterna ; puis, jetant les yeux sur son corps, il s'aperçut que les aiguilles avaient soudainement disparu ; son visage était fort beau et sa vigueur était plus grande qu'auparavant. Les devas, les hommes, les démons et les nâgas étaient tous pénétrés de joie ; quant à lui, résolu à progresser et agissant avec noblesse, il avança sans discontinuer pas à pas et ainsi il parvint à la dignité de Buddha et put secourir tous les êtres.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui enseigna au Bodhisattva les stances, c'est maintenant Devadatta ; quoique Devadatta eût connu avant lui les stances du Buddha, il était comme un aveugle qui s'éclaire avec une torche : puisqu'il ne pouvait voir, quel avantage en retirait-il pour lui-même ? »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 56.

(*Trip.*, VI, 5, p. 75 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi-singe ; constamment suivi de cinq cents singes, il allait s'ébattre de ci et de là. Une grande sécheresse survint et les fruits de toutes sortes ne furent plus abondants. La ville habitée par le roi de ce pays n'était pas éloignée de la montagne dont elle était séparée par une petite rivière ; le roi-singe, à la tête de sa bande, entra dans le parc (royal) pour y manger des fruits ; le surveillant du parc en informa le roi qui lui dit : « Retenez-les secrètement, en sorte qu'ils ne puissent plus s'en aller. »

Le roi-singe comprit ce qui se passait et dit tout affli-

gé : « Je suis le chef de cette bande, c'est moi qui suis cause des malheurs ou des bonheurs qui lui arrivent. Dans mon désir d'avoir des fruits pour sauver notre vie, j'ai induit en erreur toute ma troupe. » Il donna alors cet ordre aux siens : « Allez partout chercher des rotins. » Quand ils furent revenus en rapportant des rotins, ils se mirent tous avec zèle à rattacher les rotins les uns aux autres, puis ils attachèrent une des extrémités de cette corde à la branche d'un grand arbre ; le roi-singe s'attacha lui-même (l'autre extrémité) à la ceinture, monta sur l'arbre et s'élança dans le vide (pour traverser la rivière) il empoigna une branche d'un arbre de l'autre (rive), mais la corde de rotin était trop courte et son corps resta suspendu en l'air ; il ordonna alors à sa troupe de passer en toute hâte le long de la corde ; quand toute la bande eut passé, les deux côtés de son corps étaient complètement séparés l'un de l'autre, il tomba alors sur la berge de la rivière.

Quand il reprit ses sens, le roi qui était allé de bon matin inspecter les lieux, trouva le grand singe qui pouvait parler comme un homme et qui lui dit en se prosternant : « Les bêtes sauvages tiennent à la vie, et c'est pourquoi elles comptent sur votre bienveillance et sont attachées à votre royaume ; comme il y avait une sécheresse et que les fruits manquaient, nous avons violé l'entrée de votre parc ; toute la faute vient de moi ; pardonnez aux autres ; ma mauvaise chair pourra fournir à un repas d'un matin pour votre cuisine. » Le roi, levant la tête, s'écria : « Si ce chef d'animaux a sacrifié son corps pour sauver sa troupe, c'est qu'il a la grande bonté des anciens sages ; moi qui règne sur des hommes, pourrais-je en faire autant ? » Il se mit donc à verser des larmes, puis il ordonna qu'on délivrât le singe de ses liens et qu'on le mît dans un lieu tranquille ; il ordonna que, dans tout son royaume, on donnât à manger aux singes tant qu'ils voudraient ;

ceux qui contreviendraient à cette prescription seraient punis de la même peine que les voleurs.

A son retour, le roi se rendit auprès de la reine et lui raconta comme quoi ce singe avait eu une bienfaisance digne d'un homme : « Les actions des anciens sages, lui dit-il, n'ont point égalé cela ; ma propre bonté est comme un cheveu, tandis que la sienne dépasse le *Kouen-louen*. » La reine dit : « Voilà qui est fort bien. Admirable a été cet animal ! O roi, vous devez lui donner à manger tout ce qu'il désire et ne pas permettre que personne de la foule lui fasse du mal. » Le roi répliqua : « J'ai déjà donné cet ordre. »

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le roi-singe, c'était moi-même. Le roi du royaume, c'était Ânanda. Les cinq cents singes, ce sont maintenant les cinq cents bhikṣus. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 57.

(*Trip.*, VI, 5, p. 75 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi-cerf ; sa force dépassait celle des autres cerfs ; sa bienveillance s'étendait à tous. Un troupeau de cerfs lui obéissait et le suivait. Comme l'endroit où ils vaguaient était proche du parc (royal), un gardien en informa le roi qui, se mettant à la tête d'une multitude de soldats, les cerna étroitement. Quand le roi-cerf s'en aperçut, il versa des larmes et dit (à ses compagnons) : « Si vous êtes dans le péril, c'est à cause de moi ; je vais sacrifier ma vie pour vous sauver, vous tous qui êtes plus petits que moi. » Le roi-cerf se

rendit auprès de la corde (qui les enserrait) et, faisant retomber (par-dessus cette corde) ses deux pieds de devant. Il dit : « Montez sur moi et sortez en bondissant ; vous pouvez avoir ainsi la vie sauve. » La multitude des cerfs agit ainsi et tous purent échapper ; (quant au roi-cerf,) la chair de son corps était toute déchirée et le sang en coulait comme une eau courante ; gisant à terre, c'est à peine s'il respirait ; ses souffrances étaient inexprimables, les autres cerfs pleuraient et gémissaient ; ils rôdaient dans le voisinage sans pouvoir s'éloigner.

Le roi des hommes apercevant le roi-cerf dont le corps était déchiré et dont le sang coulait en rougissant la terre et ne voyant pas la troupe des autres cerfs, dit : « Pourquoi êtes-vous dans cet état ? » Le roi-cerf répliqua : « Parce que ma conduite (dans une existence antérieure) n'avait pas été parfaite, j'ai reçu dans cette vie une forme d'animal ; en recherchant des herbes délicates pour soutenir mon humble vie, j'ai violé le territoire de votre royaume ; mon châtiment doit donc être sévère. Quoique la chair de mon corps soit détruite, mes deux hanches et mes cinq viscères existent encore au complet. Je désire que le chef de vos cuisines trouve là de quoi faire le repas d'une matinée. »

Le roi dit : « Pour quelle raison êtes-vous dans cet état ? » Le roi-cerf lui expliqua toute l'affaire depuis le commencement jusqu'à la fin. Le roi des hommes en fut ému et versa des larmes à ce propos, puis il dit : « Quoique n'étant qu'un animal, vous portez en vous une bonté grande comme le ciel et la terre ; vous avez sacrifié votre vie pour sauver la multitude. Quant à moi, qui suis un souverain des hommes, mon avidité fait que j'aime le meurtre et que je détruis les êtres doués de vie par le ciel. » Alors le roi promulgua un ordre dans lequel il avertissait son peuple que dorénavant les chasses cesseraient et qu'on ne devait plus désirer la chair des cerfs. On rompit les cordes (ser-

vant à cerner les animaux) et on prit les cerfs pour les placer dans un lieu tranquille. Quand les cerfs aperçurent leur roi, ils levèrent les yeux au ciel et jetèrent des cris de compassion ; chacun d'eux s'avança pour lécher ses blessures, puis ils se dispersèrent pour aller chercher des drogues médicinales, et, après les avoir mâchées, ils les appliquèrent sur son corps. En voyant ce spectacle, le roi des hommes se reprit de nouveau à pleurer et dit : « Quand un prince chérit et nourrit son peuple comme s'il était son enfant, le peuple est reconnaissant et admiratif envers son prince comme si celui-ci était son père. Un prince pourrait-il se dispenser de se conduire avec bonté ? » A partir de ce moment, le roi cessa de tuer et mit en honneur la bonté ; le ciel le combla de faveurs ; son royaume fut riche et son peuple fut prospère ; au loin et au près on louait sa bonté ; les gens venaient se réfugier auprès de lui comme les cours d'eau (vont dans la mer).

Le Buddha dit à Çâriputra : « Le roi-cerf, c'était moi-même ; les cinq cents cerfs, c'étaient les cinq cents bhikṣus d'aujourd'hui ; le roi des hommes, c'était Ânanda. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 58.

(*Trip.*, VI, 5, p. 75 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi-cerf ; son nom était *Sieou-fan* (Perfectionné entre tous) ; son pelage était de neuf couleurs et rarement on en avait vu de tel dans le monde. Il allait en s'ébattant le long d'un fleuve lorsqu'il aperçut un homme qui se noyait et qui

invoquait le ciel en demandant pitié. Le cerf eut compassion de lui et dit : « Il est difficile d'obtenir de vivre en qualité d'homme ; faut-il donc laisser se perdre une vie humaine ? Mieux vaut me jeter dans le péril pour sauver cet homme. » Il se rendit donc à la nage auprès de lui et lui dit : « Ne craignez point, saisissez mes cornes et montez sur mon dos ; maintenant je vous sauverai. » L'homme suivit son conseil.

Quand le cerf eut achevé de tirer l'homme hors de l'eau, il s'en fallait de peu que sa respiration ne fût suspendue ; l'homme, tout joyeux d'être sain et sauf, tourna trois fois autour du cerf, se prosterna et lui fit cette déclaration : « La condition d'homme est difficile à obtenir ; cette vie est donc fort importante ; ô grand personnage, vous vous êtes jeté dans le péril pour secourir mon importante vie ; votre bienfait est plus grand que le ciel et la terre ; jamais je ne l'oublierai ; je désire être votre esclave pour vous fournir tout ce dont vous aurez besoin. » Le cerf répliqua : « Allez-vous en ; ma personne vous embarrasserait votre vie durant. Si quelqu'un me recherche, ne dites pas que vous m'avez vu. » L'homme qui avait failli se noyer y consentit avec empressement, en affirmant que jamais il ne contreviendrait à cette recommandation.

En ce temps, le roi du royaume se nommait *Mo-yin-sien* (Mahendrasena) ; il tenait une conduite sincère et affable ; avec bienveillance il nourrissait la multitude du peuple. L'épouse principale du roi avait nom *Ho-tche* (Kṣema) ; elle vit en songe le roi-cerf avec son pelage de neuf couleurs et ses cornes plus belles que celles d'un rhinocéros ; elle se réveilla et raconta au roi ce qu'elle avait vu, ajoutant qu'elle désirait avoir la peau et les cornes de ce cerf pour se faire un vêtement et une parure, et que, si elle ne les obtenait pas, elle mourrait certainement. Le roi lui promit à plusieurs reprises qu'il lui donnerait satisfaction.

Lorsque le matin fut venu, il exposa à ses ministres comment était fait ce cerf et promulgua un édit pour faire appel à ceux qui voudraient le chercher ; il promettait à celui qui le prendrait de lui donner en apanage une préfecture et de lui faire don d'un vase d'or plein de grains d'argent et d'un vase d'argent plein de grains d'or. Telle étant la proclamation, l'homme qui avait failli se noyer se réjouit, dit : « Si je puis gagner une préfecture et deux vases, l'un d'or et et l'autre d'argent, je serai heureux jusqu'à la fin de mes jours ; quant au cerf, s'il en perd la vie, en quoi cela me concerne-t-il ? » Il se rendit donc promptement au palais et informa le roi de tout ce qu'il savait ; à peine eut-il parlé que son visage devint lépreux et que sa bouche devint pourrie et empestée : il dit encore : « Ce cerf a une puissance surnaturelle ; ô roi, il vous faut emmener avec vous une multitude d'hommes pour le prendre. » Le roi se mit alors à la tête d'une armée et traversa le fleuve à la recherche du cerf.

Celui-ci cependant était lié d'amitié avec un corbeau ; comme il était couché et dormait, il ne s'aperçut pas de la venue du roi ; le corbeau lui dit : « Ami ! le roi vient pour vous prendre. » Mais le cerf, accablé de fatigue, n'entendait pas ; le corbeau lui piqua donc l'oreille de son bec en répétant : « Le roi vient pour vous tuer. » Le cerf, stupéfait, aperçut le roi qui tenait son arc bandé et tourné contre lui ; il se porta aussitôt au-devant de lui, s'agenouilla, se prosterna et dit : « O roi, veuillez m'accorder un quart d'heure de vie ; je voudrais vous exposer mes humbles sentiments. » En voyant le cerf agir ainsi, le roi ordonna qu'on cessât de tirer des flèches.

Le cerf reprit : « O roi, vous faites grand cas de la première reine et vous endurez en personne des fatigues pour la satisfaire ; ma perte est donc inévitable. Mais, ô roi, vous demeuriez au plus profond de votre palais ; comment avez-vous su que ma chétive personne se trou-

vait ici ? » Le roi répondit en indiquant l'homme du doigt : « C'est ce lépreux qui m'en a informé. » Le cerf dit : « Je cherchais de bonnes herbes pour m'en nourrir lorsque j'aperçus de loin cet homme qui se noyait, qui invoquait le ciel et demandait pitié. Par compassion, je me jetai moi-même dans le péril pour le sauver ; quand cet homme fut monté sur le rivage, il était tout joyeux et me dit en se prosternant : « Ma vie était près d'être détruite, mais vous l'avez sauvée ; je désire vous fournir de l'eau et des herbes et être ma vie durant votre esclave. » Je lui répondis : « Allez-vous en ; mais, quel que soit l'endroit où vous vous rendiez, gardez-vous de révéler à aucun homme que je me trouve ici. » Le roi-cerf dit encore : « Mieux vaudrait retirer de l'eau des herbes ou des bois flottants pour les déposer sur la terre ferme plutôt que de faire sortir de l'eau un homme qui ne paie point de retour. Celui qui dérobe des richesses et qui en tue le possesseur, on peut encore lui pardonner son méfait ; mais quand quelqu'un qui a reçu un bienfait complote contre son bienfaiteur, c'est là une cruauté qu'il est difficile d'exprimer. » Le roi dit, tout surpris : « Quel est donc cet animal qui a en lui une vaste bienveillance, qui sacrifie sa vie pour sauver les autres et qui ne considère pas que cela soit chose bien difficile ? Cet être est certainement céleste. »

Le roi, approuvant fort les paroles du cerf, se réjouit et s'appliqua avec ardeur à la vertu. Il promulgua cet ordre dans son royaume : « Dorénavant, qu'on laisse manger les cerfs à leur gré ; ceux qui oseraient me désobéir seront tous punis de mort immédiate. » Quand le roi fut revenu dans son palais, la première reine, apprenant qu'il avait remis le cerf en liberté, eut un tel accès de colère que son cœur se rompit; elle mourut et entra dans (l'enfer de) la Grande Montagne. Çakra, souverain des devas, apprit que ce roi avait une volonté ferme et honorait la bonté ; il le

loua d'être tel ; mais, pour voir ce que valait sa résolution, il créa miraculeusement des êtres semblables à des cerfs qui remplissaient le royaume et dévoraient les céréales ; toutes les moissons de céréales disparurent sur le sol devenu ras ; le peuple s'en plaignit ; le roi dit : « Plutôt que de protéger ce royaume en faisant une méchante tromperie, mieux vaut causer sa ruine en observant la bonne foi. » Çakra s'écria : « Ce roi est vraiment de bonne foi. » Il fit alors partir les cerfs de tous côtés et les céréales poussèrent dix fois plus abondantes ; les fléaux funestes disparurent ; tous les maux s'anéantirent.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui, en ce temps, était le roi des cerfs, c'est moi-même ; le corbeau, c'était Ânanda ; le roi, c'était Çâriputra ; l'homme qui avait failli se noyer, c'était Devadatta ; la femme du roi, c'est maintenant la femme de Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 59.

(*Trip.*, VI, 5, p. 75 v°-76 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi-cheval ; il se nommait *Tchö-ye*, il demeurait constamment au bord de la mer et sauvait les hommes qui étaient ballottés par les flots ; il y avait alors sur l'autre rivage de la mer des râkṣasîs débauchées dont le nombre était fort considérable ; quand elles apercevaient des marchands, elles produisaient magiquement une ville avec ses remparts et ses faubourgs, des résidences, des parcs, des orchestres et des festins ; elles se transformaient en femmes gracieuses dont le visage

avait une beauté éclatante ; elles invitaient avec insistance ces marchands et les divertissaient avec le vin et la musique ; ces êtres démoniaques fascinaient les hommes et les retenaient tous pour s'accoupler avec eux ; au bout d'un an, les râkṣasîs débauchées se trouvant lassées d'eux, elles leur perçaient la gorge avec un trident en fer, buvaient leur sang, mangeaient leur chair et suçaient leur moelle.

Le roi-cheval, voyant de loin ces râkṣasîs débauchées dévorer des hommes, en pleura ; c'est pourquoi, il traversa la mer en volant ; parvenu sur l'autre rive de la mer, il y trouva du riz non glutineux préparé et pilé ; quand le roi-cheval eut fini de manger et de boire ; il monta sur la montagne et cria : « Qui désire traverser (la mer) ? » Il poussa ce cri par trois fois. Les marchands l'ouïrent et, tout joyeux, ils se dirent : « Nous avons toujours entendu raconter qu'un cheval divin sauve par compassion ceux qui sont en péril ; serait-ce lui qui arrive ? » Ils se rendirent avec joie auprès de lui et lui demandèrent de les sauver par compassion. Le cheval leur dit : « Quand vous partirez, les râkṣasîs débauchées ne manqueront pas de prendre avec elles les fils (qu'elles ont eus de vous) pour vous les montrer et elles vous poursuivront en criant d'une manière lamentable ; s'il y en a parmi vous qui sont retenus par leurs sentiments affectueux, après mon départ les râkṣasîs ne manqueront pas de leur percer à eux aussi la gorge avec des tridents de fer ; elles boiront votre sang et dévoreront votre chair. Mais ceux dont le cœur droit conservera des sentiments excellents pourront être sauvés. Que ceux qui veulent s'en retourner montent sur mon dos, ou saisissent ma crinière ou ma queue, ou s'attachent à mon cou ; que les autres se cramponnent à ceux qui auront prise sur moi ; certainement vous pourrez vivants revoir vos parents. »

Ceux des marchands qui crurent à ses avis et qui les

suivirent purent tous sauver leur vie et revenir voir leurs parents aux six degrés ; quant à ceux qui furent fascinés par la débauche et qui ajoutèrent foi aux sortilèges des râkṣasîs, ils furent tous dévorés. Ainsi, celui qui croit à la vérité et rejette la fausseté jouit dans la vie présente d'une perpétuelle tranquillité.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui en ce temps était le roi-cheval, c'est moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 60.

(*Trip.*, VI, 5, p. 76 r°.)

Autrefois le Boddhisattva était un roi-poisson ; il avait à sa gauche et à sa droite deux ministres qui tenaient une conduite élevée ; ils observaient constamment les enseignements du Buddha et ne les transgressaient ni en mangeant ni en se reposant ; ils se nourrissaient d'eau et de légumes crus ; s'il s'agissait de sauver la vie des êtres, ils soignaient avec bienveillance la multitude des plus petits comme s'ils eussent protégé leur propre corps. En suivant les marées, ils s'ébattaient et ils instruisaient les autres des défenses bouddhiques, lorsque, sans qu'ils s'en aperçussent, un pêcheur les enserra avec son filet ; tous les nombreux poissons, grands et petits, furent saisis de crainte. Le roi-poisson eut compassion d'eux et leur dit : « Ne craignez point ; pensez de tout votre cœur au Buddha en souhaitant que tous les êtres jouissent du calme ; à ce grand vœu de bienveillance universelle la prospérité envoyée par le ciel répondra comme l'écho répond au son. Venez promp-

tement les uns à la suite des autres, je vous sauverai. » Le roi-poisson se renversa et enfonça sa tête dans la boue ; puis mettant sa queue comme un étai, il souleva le filet (1) ; tous les poissons sortirent en hâte et obtinrent ainsi la vie sauve ; tous s'attachèrent avec affection au roi-poisson.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui en ce temps était le roi-poisson, c'est moi-même ; les deux ministres à sa gauche et à sa droite étaient Çâriputra et Mahâmaudgalyâyana. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 61.

(*Trip.*, VI, 5, p. 76 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi-tortue qui, jour et nuit, progressait dans la perfection. Il songea à un excellent procédé pour faire que les âmes de tous les êtres vivants obtinssent de parvenir à l'impersonnalité primitive. Il y avait encore un autre roi-tortue qui demeurait avec lui au plus profond des montagnes. Tous deux ensemble ils aperçurent un lézard qui montait sur un arbre, puis se jetait en bas et qui répétait ce manège sans relâche. Le Bodhisattva en tira un augure et dit : « C'est là un signe que nous sommes en danger. Le mieux est que nous allions au plus tôt nous mettre à l'abri. » L'autre roi-tortue s'obstina stupidement dans sa propre opinion et ne

(1) Dans le Mitačinti-jâtaka (Fausböll, n° 114), le Bodhisattva, qui est un poisson, sauve deux autres poissons pris dans un filet en se livrant à une manœuvre qui fait croire au pêcheur que les poissons capturés ont pu rompre le filet.

suivit pas cet avis véridique. Quant au Bodhisattva, il employa toute son énergie à sauver ceux qui voulurent le suivre et à faire qu'ils pussent éviter le péril. Dix jours plus tard, un roi-éléphant et toute sa bande vinrent auprès de cet arbre pour se reposer ; le lézard, en se jetant à terre, tomba dans l'oreille de l'éléphant qui poussa aussitôt un barrissement d'effroi ; toute la troupe des éléphants s'enfuit précipitamment ; allant de ci et de là, elle tua en les foulant aux pieds toutes les tortues. Le roi-tortue dit avec irritation (au Bodhisattva) : « Vous saviez ce qui allait se passer et vous ne me l'avez pas indiqué ; je meurs et vous vivez ; est-ce là la marque d'un bon cœur ? Pendant des kalpas multipliés je vous poursuivrai et, toutes les fois que je vous rencontrerai, je chercherai à vous faire périr. »

Le Buddha dit aux bhikṣus : « La tortue qui sut bien tirer son augure, c'était moi-même ; celle qui s'obstina et ne s'en alla pas, c'était Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 62.

(*Trip.*, VI, 5, p. 76 r°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi-perroquet ; il avait trois mille compagnons ; deux de ces perroquets qui surpassaient en force tous les autres, tenaient dans leur bec un barreau de bambou qui formait un véhicule sur lequel se posait le roi ; qu'on volât ou qu'on s'arrêtât ou qu'on allât de ci et de là pour se divertir, le roi montait tou-

jours sur ce véhicule (1) ; au-dessus de lui et au-dessous, en avant et en arrière, à gauche et à droite, il y avait des groupes de cinq cents perroquets qui, l'accompagnant dans ces six positions, étaient en tout au nombre de trois mille. On lui apportait en offrande tout ce qu'il y avait de précieux ; ses divertissements changeaient suivant les saisons. Après avoir réfléchi profondément, ce roi se dit : « La multitude des joies trouble la vertu, et il n'y a plus moyen de garder la fixité (de l'esprit). Je vais avoir recours à un artifice ; je prétendrai être malade ; je cesserai de manger et je feindrai de mourir afin de quitter la foule. » (Aussitôt dit, aussitôt fait.) Les perroquets assemblés le recouvrirent avec des herbes, puis chacun d'eux l'abandonna et s'en alla.

Le roi (alors) se releva et se mit en quête de nourriture. La multitude des autres perroquets se rendit dans une autre montagne auprès d'un roi-perroquet ; ils lui dirent : « Notre roi est mort ; nous désirons être vos sujets et vos serviteurs. » Il répliqua : « Si votre roi est mort, montrez-moi son cadavre ; s'il est vraiment mort, je vous accueillerai. » Ils revinrent en bande pour prendre le cadavre, mais celui-ci avait soudain disparu ; en le cherchant de tous côtés, ils trouvèrent leur roi ; tous ensemble ils lui rendirent hommage et lui firent des offrandes comme précédemment.

Le roi leur dit : « Avant même que je fusse mort, vous m'avez abandonné. C'est un clair enseignement de tous les Buddhas qu'il faut considérer le monde comme n'ayant aucun objet digne d'affection, la sagesse seule méritant qu'on l'honore. Les çramaṇas estiment que la barbe et les

(1) Le trait du roi des oiseaux Kuṇâla porté sur un morceau de bois que deux autres oiseaux tiennent dans leur bec se trouve rappelé dans le commentaire de Buddhaghosha au Suttanipâta (trad. Fausböll, dans les *Indische Studien* de Weber, t. V, p. 435), et dans le livre cinghalais intitulé Amâwatura (Cf. Spence Hardy, *Manual of Buddhism*, p. 309). Voyez aussi Benfey, *Pantschatantra*, t. I, p. 241.

cheveux sont des souillures qui troublent la volonté ; c'est pourquoi ils y renoncent et mettent en honneur une conduite exempte de désirs. Vous autres, vous criaillez et vos voix discordantes troublent ma volonté. Rester seul et sans compagnon, c'est une vertu égale à celle du saint suprême.» Quand il eut fini de parler, il s'envola et se retira dans un lieu solitaire ; il s'affranchit des désirs, cessa d'agir et ne songea plus qu'à la pratique de la fixité d'esprit. Toutes les souillures qui étaient en lui s'anéantirent et son cœur fut comme de l'or céleste.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui en ce temps était le roi-perroquet, c'est moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 63 (1).

(*Trip.*, VI, 5, p. 76 v°.)

Autrefois le Bodhisattva était un roi-colombe ; avec ses cinq cents compagnons, il voltigeait dans le parc du roi en recherchant sa nourriture. Le roi les aperçut et ordonna aux gardiens de ses troupeaux de disposer un filet pour les prendre ; de toutes ces colombes, grandes et petites, il n'en resta pas une (en liberté) ; on les enferma dans une cage et on les nourrit avec du grain non glutineux ; quand leur chair était devenue grasse, le chef des cuisines s'en servait pour préparer un plat. Quand le roi-colombe se vit pris, il pensa de tout son cœur au Buddha, se repentit de ses fautes et conçut de la bienveillance en souhaitant que tous les êtres vivants qui seraient pris pussent s'échapper,

(1) Voyez plus haut le n° 29, p. 104-106.

se mettre promptement à l'abri des huit conditions difficiles (1) et n'être pas dans la situation où il se trouvait lui-même. Il dit aux autres colombes : « Parmi les défenses que portent les livres bouddhiques, l'avidité est la première des choses interdites ; celui qui par son avidité fait venir à lui la gloire est comme l'homme affamé qui trouve une boisson empoisonnée ; la joie de la réussite n'a pas pour lui plus de durée qu'un éclair, tandis que les tourments qui l'accableront dureront des centaines de milliers d'années. Si vous renoncez à manger, vous pourrez avoir la vie sauve. » Toutes les autres colombes lui répondirent : « Nous avons été prises et mises dans une cage ; quelle espérance voudriez-vous que nous ayons ? » Le roi leur dit : « Puisque vous transgressez les enseignements du Buddha et que vous vous laissez aller à vos désirs avides,

(1) Les huit conditions difficiles qui menacent un être dans le monde 世界八難 sont les suivantes aṣṭâv akṣaṇâḥ :

(I. — *Les trois voies mauvaises* :)

1° Etre dans les enfers (narakâḥ).
2° Etre dans la condition d'animal (tiryañčaḥ).
3° Etre dans la condition de démon affamé (pretâḥ).

(II. — *Dans la condition humaine* :)

4° Etre aveugle, sourd ou muet (indriyavaikalya).
5° Avoir la sagesse, l'éloquence et l'intelligence mondaines (mithyâdarçana).
6° Vivre avant ou après le Buddha (tathâgatânâm anutpâdaḥ).
7° Etre dans le continent Uttarakuru (pratyantajanapada).

(III. — *Dans la condition de deva* :)

8° Etre dans la catégorie des devas qui sont parvenus à la pensée non différenciée (dirghâyuṣo devâḥ). Les devas dirghayus parviennent jusqu'au quatrième dhyâna dans le rûpaloka, c'est-à-dire jusqu'au moment où la pensée n'est plus différenciée ; mais ils s'arrêtent là ; ils ne voient pas le Buddha et n'entendent pas la Loi ; c'est pourquoi on dit qu'ils sont dans une condition difficile.

(Cf. *Trip.*, XXXVII, 3 b., p. 155 r° et 2, p. 42 r° ; Mahâvyutpatti, n° 120 ; on remarquera que la liste chinoise et la liste sanscrite s'accordent pour le fond, encore que les termes ne soient pas rigoureusement synonymes de part et d'autre).

vous perdrez la vie toutes sans exception. » Quant à lui, il cessa de manger ; son corps décharné devint chaque jour plus maigre et il put enfin sortir à travers les barreaux. Se retournant alors, il dit à celles qui restaient : « Bannissez l'avidité, renoncez à manger et faites comme moi. » Après avoir ainsi parlé, il s'envola.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le roi-colombe c'était moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 64.

(*Trip.*, VI, 5, p. 76 v°-76 r°).

Le sûtra du roi-abeille.

Voici ce que j'ai entendu dire : Un jour le Buddha se trouvait à Çrâvastî, dans le Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. Le Buddha dit aux disciples : « Il faut progresser avec ardeur dans la perfection, apprendre et réciter et ne jamais se lasser ni être accablé par l'obscurcissement de l'intelligence. Je me rappelle que, il y a de cela des kalpas innombrables, il y avait un Buddha nommé le Roi sauveur de tous les êtres, le Tathâgata, l'Arhat, le Samyaksambuddha. Un jour, en faveur d'une foule innombrable de devas et d'hommes, il expliquait la doctrine des livres saints ; or, dans l'assemblée, se trouvaient deux bhikṣus, l'un nommé *Tsing-tsin-pien* (Virya...?), et l'autre *Tŏ-lo-tche* (Guṇaruci ?), qui écoutaient ensemble la doctrine des livres saints.

Tsing-tsin-pien, qui entendait les livres saints avec ra-

vissement, obtint sur-le-champ d'être dans la condition d'*a-wei-yue-tche* (avivartin) et fut doué au complet des pénétrations surnaturelles (abhijñâ) ; quant à *Tō-lo-tche*, il s'endormit sans pouvoir rester éveillé ; aussi n'obtint-il rien du tout. *Tsing-tsin-pien* dit alors à *Tō-lo-tche* : « Il est difficile de rencontrer un Buddha, car, dans des générations qui se comptent par centaines de mille de centaines de mille, il n'en apparaît qu'un seul ; il vous faut déployer votre énergie avec continuité et, en faveur de la multitude des êtres, vous appliquer à l'occupation essentielle ; comment pouvez-vous vous endormir ? s'endormir c'est commettre la faute d'obscurcissement d'esprit ; vous devez faire tous vos efforts et avoir un cœur bien éveillé. »

Alors, *Tō-lo-tche*, ayant reçu ces admonestations, se mit à agir suivant la règle dans le Jetavana. A peine eut-il commencé à agir suivant la règle que, de nouveau, il s'arrêta et s'endormit ; il fut ainsi tourmenté et troublé et ne put plus fixer son esprit ; il se rendit auprès d'une source et s'assit avec l'intention de se livrer à la méditation ; derechef il s'endormit assis. Alors *Tsing-tsin-pien* eut recours à un artifice et vint pour le sauver ; il se changea en un roi-abeille et vint en volant sur ses yeux comme s'il voulait le piquer ; *Tō-lo-tche* s'éveilla tout effrayé et s'assit, car il craignait le roi-abeille, mais, au bout d'un instant, il se rendormit. Alors le roi-abeille entra en volant sous son aisselle et lui piqua la poitrine et le ventre ; *Tō-lo-tche* eut peur et, le cœur agité de crainte et d'émotion, il n'osa plus se rendormir.

Il y avait alors, dans l'eau de la source, des fleurs de diverses couleurs, *yeou-t'an* (udambara) et *kiu-wen*, qui étaient fraîches et pures de toutes façons ; or le roi-abeille se posa en volant sur une de ces fleurs et se mit à en manger le suc d'ambroisie ; *Tō-lo-tche*, qui était assis correctement, le voyait, et, craignant qu'il ne revînt en volant, n'osait plus se rendormir ; il médita sur le roi-abeille et

aperçut le principe de sa conduite : le roi-abeille mangeait le suc sans sortir de l'intérieur de la fleur ; au bout d'un moment, il s'endormit et tomba dans la fange ; après que son corps eut été lavé, il revint en volant se poser sur la fleur. *Tŏ-lo-tche* prononça ces gâthâs en s'adressant au roi-abeille :

Cette alimentation d'ambroisie, — vous pouvez vous en satisfaire personnellement ; — mais il ne faut pas vouloir encore en emporter chez vous — pour en donner à la ronde à votre femme et à vos enfants.

Comment avez-vous fait pour tomber dans la fange — et pour souiller tout votre corps ; — par une telle imprévoyance, — vous avez gâté le goût de l'ambroisie.

En outre, dans une fleur de cette sorte — il ne faut pas séjourner longtemps ; — quand le soleil disparaîtra, la fleur se refermera — et quand vous voudrez sortir vous ne le pourrez plus.

Il vous faudra attendre que le soleil ait recommencé de briller — et alors vous pourrez de nouveau sortir ; — les fatigues et l'obscurité d'une longue nuit — vous auront ainsi causé de grandes peines.

Alors le roi-abeille répondit à *Tŏ-lo-tche* en prononçant ces gâthâs :

Le Buddha est comparable à l'ambroisie ; — qu'on l'écoute sans se lasser ; — il ne faut pas se relâcher — et n'être d'aucune utilité à tous les êtres.

La mer des naissances et des morts dans les cinq voies — est comparable à la chute dans la fange ; — ceux qu'enserrent dans leurs liens l'amour et le désir, — c'est l'ignorance qui surtout trouble leur vue.

Les fleurs qui s'ouvrent toutes à l'apparition du soleil — symbolisent le corps matériel du Buddha ; — les fleurs qui

se referment au coucher du soleil — sont comme le parinirvâṇa de l'Honoré du monde.

Quand on se trouve dans une génération où le Tathâgata est visible, — il faut sans discontinuer accepter ses enseignements en progressant dans la perfection, — bannir l'obscurcissement du sommeil — et ne pas s'écrier que le Buddha sera toujours là.

L'intelligence essentielle de la Loi profonde — ne s'acquiert pas par le moyen d'une forme matérielle ; — vous qui maintenant êtes sage, — vous devez savoir que (cette forme matérielle prise par le Buddha en apparaissant dans le monde) n'est qu'un artifice excellent.

Ceux que sauve cet artifice excellent — y ont un avantage qu'on ne saurait exagérer ; — actuellement, cette conversion opérée (par le Buddha) — est d'ailleurs destinée à tous les êtres.

Quand *Tŏ-lo-tche* eut entendu ces paroles, il obtint aussitôt la patience des dharmas de non production (anutpâdadharmakṣânti) (1); il comprit le fondement de toutes les lois et parvint au *t'o-lin-ni* (?). Il sut alors que *Tsing-tsin-pien* avait eu recours au procédé d'un artifice excellent ; constamment il pratiqua seul la conduite conforme à la règle sans jamais se relâcher ; en récompense, il obtint aussitôt de ne plus retourner dans le domaine des transmigrations (samsâra).

Le Buddha dit à Ânanda : « Celui qui en ce temps était *Tsing-tsin-pien*, c'est moi-même ; *Tŏ-lo-tche*, c'était Maitreya ». Le Buddha dit à Ânanda : « En ce temps, moi et Maitreya nous écoutions ensemble la doctrine des livres saints ; or Maitreya s'endormit et fut seul à ne rien obtenir ; si, à ce moment, je n'avais pas eu recours à un

(1) Cette patience est celle qui permet de supporter les dharmas de telle sorte qu'ils perdent leur force de causalité. L'expression chinoise est 不起法忍.

artifice excellent pour chercher à le sauver, Maitreya serait encore aujourd'hui dans le cycle des naissances et des morts et n'aurait pas atteint à la libération. Ceux qui entendent cette doctrine doivent constamment se perfectionner, encourager généralement tous les êtres ; je les invite tous à bannir l'obscurcissement du sommeil ; ils doivent créer en eux un principe de claire intelligence. » Au moment où le Buddha raconta cette histoire, des hommes innombrables conçurent tous la pensée du salut égal pour tous et sans supérieur.

Voilà comment l'active volonté du Bodhisattva sauve sans limite et progresse dans la perfection.

N° 65.

(*Trip.*, VI, 5, p. 77 r°-v°.)

Sûtra des trois choses qui provoquèrent le rire du Buddha.

Autrefois le Bodhisattva était un homme pur et croyant ; il confiait sa destinée aux trois Vénérables ; sa bienveillance était grande et sa bonté universelle ; avec abnégation il secourait tous les êtres vivants ; il observait la pureté et ne faisait tort à personne ; sa libéralité atteignait également (tous les êtres) ; sa chasteté ne se permettait aucun écart ; avec vigilance il détruisait la débauche dans son cœur ; sa foi était aussi constante que les quatre saisons, aussi ferme que le Sumeru ; il s'abstenait de vin et n'en buvait point ; il était respectueux et pieux (envers le Buddha) plus qu'envers un père ; au premier mois il s'astreignait aux six (jours d')abstinence (1) et son énergie

(1) Les six jours d'abstinence sont pour chaque mois le 8, le 14 et le

ne se relâchait point ; dans sa vie il rencontra le Buddha ; sa conduite vertueuse devint alors de jour en jour plus élevée et il devint Tathâgata, Arhat, Samyaksaṃbuddha, chef et conducteur des devas et des hommes ; ses enseignements et les conversions qu'il opérait se répandaient à la ronde.

Un jour, comme il traversait la place du marché, il aperçut un vieillard qui vendait des poissons au boisseau et qui s'écriait avec affliction : « Il me hait, le ciel souverain ; par quelle infortune mon fils a-t-il perdu prématurément la vie ? si mon fils était encore de ce monde, c'est lui qui vendrait ces poissons ; comment aurais-je à me donner de la peine? » En le voyant se conduire ainsi, le Buddha rit, et de sa bouche sortit un éclat de cinq couleurs. Un moment après qu'il eut traversé le marché, il vit encore un grand porc qui avançait en se vautrant dans les excréments; le Buddha se prit à rire de nouveau.

Ânanda disposa en bon ordre ses vêtements, se prosterna et dit : « Lorsque vous avez ri précédemment, il y avait là beaucoup d'hommes et nous ne pouvions vous interroger avec respect. Maintenant cependant, vous avez ri une seconde fois ; c'est sans doute que vous avez quelque enseignement à nous communiquer. Je désire que vous dissipiez la foule de nos doutes en nous donnant une règle lumineuse pour la postérité. »

L'Honoré du monde répondit : « O Ânanda, mon rire a eu trois causes. Voici la première : j'ai considéré que la stupidité de ce vieillard était grande et générale ; chaque jour, en disposant ses filets, il détruit la vie d'une foule d'êtres sans ressentir pour eux la moindre compassion ; mais, quand son fils ignorant vient à mourir, il s'irrite contre tous les devas et pousse des cris qui jettent l'effroi

15, le 23, le 29 et le 30. On ne voit pas bien pourquoi il n'est question ici que du premier mois seul.

dans la place du marché ; c'est là la conduite d'un homme stupide et de bas étage ; ce n'est point une bonté comparable au ciel et à la terre, ni une abnégation digne d'un sage et d'un saint : voilà pourquoi j'ai ri. Autrefois le souverain volant jouissait d'un bonheur très élevé ; sa volonté devint arrogante et ses actes furent désordonnés ; or maintenant il est le poisson qu'on vend au boisseau ; telle est la seconde cause (de mon rire). On ne pouvait supposer que cet homme céleste qui, pendant une longévité de 80.040.000.000 kalpas (1), appliqua sa pensée au vide, ne parviendrait pas à épuiser le vide et à atteindre à l'impersonnalité primitive ; cependant, quand sa part de bonheur fut terminée, il reçut un châtiment et maintenant il est dans ce boisseau ; telle a été la troisième cause de mon rire. »

Ânanda demanda : « Le souverain volant fut l'égal des devas vénérés et sa vertu fut fort haute ; comment se fait-il qu'il n'ait pas pu échapper au châtiment ? » L'Honoré du monde répondit : « Le malheur et le bonheur n'étant pas véritables, comment seraient-ils permanents ? Sans doute celui qui occupe une position noble et glorieuse, s'il répand autour de lui les quatre bienfaits et s'il parvient à l'intelligence claire des quatre impermanences, peut échapper à ces malheurs. Mais celui qui profite de sa haute situation pour s'abandonner à ses penchants et qui se plaît à se livrer au mal, reçoit un châtiment après que sa part de bonheur est terminée ; c'est là ce qui a eu lieu de tout temps ; les calamités poursuivent un tel homme comme l'ombre accompagne le corps et comme l'écho répond au son. Comment serait-ce à dire que le bonheur ou le malheur viennent de ce qu'un homme a occupé une position élevée ou basse ? Quant à moi, dans ma vie antérieure j'étais un homme pur et croyant ; j'avais alors un voisin qui se plaisait à honorer

(1) Cf. p. 66, n° 1.

les démons trompeurs ; avec d'autres malfaiteurs, il avait formé une bande qui, dans son incrédulité, s'adonnait au mal ; de terribles maux les attendaient en retour ; chaque fois qu'arrivait un jour de jeûne j'insistais pour faire entrer ce voisin dans le temple correct et sincère du Buddha afin qu'il y écoutât l'assemblée des çramaṇas prêchant la doctrine pure, qu'il constituât ainsi à son profit un principe vertueux et qu'il écartât loin de lui d'affreuses calamités ; mais cet homme, usant de tromperies, mentait en me disant : « Je suis occupé ». J'allais donc dans le temple de Buddha, tandis que lui se rendait à ses pratiques déréglées. A partir de ce moment, dans toutes les conditions où je naquis, je rencontrai le Buddha, j'entendis la Loi et j'unis ma volonté à celle des çramaṇas ; ma conduite vertueuse s'éleva de jour en jour ; je devins ainsi un Tathâgata, Arhat, Samyaksaṃbuddha, chef et conducteur des devas et des hommes ; je fus l'Honoré des Trois mondes et mon surnom fut : Roi de la Loi. Quant à mon voisin, il aimait s'adonner aux pratiques démoniaques ; il nuisait à la foule des êtres vivants ; il se livrait à la débauche avec des femmes ; il s'enivrait et n'avait pas de piété filiale ; il prétendait atteindre ainsi le but de ses désirs ; or il transmigra dans les trois voies et y endura des souffrances sans limites ; moi je suis devenu Buddha tandis que lui est devenu un animal infect (1) ; voilà pourquoi j'ai ri à son sujet. » Le Buddha dit à Ânanda : « Pendant plusieurs kalpas successifs, j'ai accepté les livres saints, j'en ai recueilli le sens ; je me plaisais en la compagnie des çramaṇas ; aussi ai-je obtenu maintenant cette très haute dignité. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

(1) Le porc dont il a été question plus haut, p. 237, lignes 15-17.

N° 66.

(*Trip.*, VI, 5, p. 77 v°-78 r°.)

Sûtra du jeune enfant qui, dès qu'il entendit la Loi, l'expliqua.

Autrefois il y avait un bhikṣu qui avec énergie observait la Loi; depuis sa jeunesse il se conformait aux défenses et jamais il ne les avait violées; il pratiquait constamment une conduite pure; il se tenait dans un vihâra; le livre qu'il pouvait réciter était la Prajñâpâramitâ; sa prononciation du livre saint était excellente; personne ne pouvait l'égaler; tous ceux qui entendaient la voix de ce bhikṣu étaient joyeux.

Or un jeune garçon, âgé de sept ans, qui gardait une vache hors de la ville, entendit de loin le son de la voix de ce bhikṣu récitant le livre saint; en se laissant guider par le son, il se rendit jusque dans l'ermitage; quand il eut adoré le bhikṣu, il s'assit de côté et écouta sa récitation du livre saint qui en ce moment traitait du principe des formes; en entendant cette doctrine, il la comprit aussitôt; le jeune garçon en fut très joyeux et, quand les phrases du livre saint furent terminées, il interrogea alors le bhikṣu; comme les réponses du bhikṣu ne satisfaisaient pas l'enfant, celui-ci se mit donc lui-même à donner des explications; son interprétation était fort subtile et depuis longtemps on en avait rarement entendu de pareille; le bhikṣu, en l'écoutant, fut heureux et se réjouit fort; il s'étonna de ce que ce jeune garçon avait une sagesse qui n'était point celle d'un homme ordinaire. Cependant l'enfant partit et revint à l'endroit où était sa vache; le

veau de la vache qu'il gardait s'était égaré et était allé dans la montagne; le jeune garçon rechercha ses traces pour aller à sa poursuite; sur ces entrefaites survint un tigre qui fit périr le jeune garçon.

Quand le jeune garçon fut mort, son âme transmigra et alla naître en qualité de fils de la première épouse d'un notable; quand cette femme devint enceinte, sa bouche fut aussitôt capable de prononcer la Prajñâpâramitâ, et cela depuis le matin jusqu'au soir inlassablement. Chez ce notable, on n'avait jamais eu aucune connaissance de la Loi; le notable s'étonna que cette femme prononçât des paroles inintelligibles et il pensa qu'elle avait une maladie qui lui faisait invoquer les démons; il consulta les sorts pour savoir comment conjurer ce mal funeste; il n'y eut personne auprès de qui il n'allât, mais nul ne put le renseigner. Le notable était fort affligé et ne comprenait pas comment sa femme avait bien pu prendre cette maladie; dans sa demeure, ses parents et ceux qui ne lui étaient pas apparentés étaient tous plongés dans l'anxiété. Sur ces entrefaites, le bhikṣu (1) entra dans la ville pour y quêter; s'étant rendu à la porte du notable, il entendit de loin le son du livre saint et son cœur en fut tout réjoui; comme il restait debout devant la porte, au bout d'un moment le notable vint à sortir, mais, en apercevant ce bhikṣu, il ne lui rendit cependant point hommage; le bhikṣu en fut surpris, car il pensait : « C'est ici la demeure d'un sage; on y prononce le son des livres saints de la façon merveilleuse que voici. Or maintenant le notable ne m'adresse pas la parole. » Il demanda alors au notable : « Quelle est la personne qui, dans cette demeure, récite ce livre au sens profond et le fait avec la voix merveilleuse que voici ? » Le notable répondit : « C'est ma femme; on m'a dit qu'elle avait une maladie démoniaque; jour et nuit elle parle

(1. Le bhikṣu dont il a été question au début de ce récit.

d'une manière inintelligible et sa bouche ne se repose jamais. » Le bhikṣu comprit alors qu'on n'avait point expliqué la Loi en faveur de la famille du notable; il répondit : « Ce n'est point là une maladie démoniaque; c'est simplement l'explication de la grande doctrine des livres vénérables du Buddha; je désire entrer dans la maison pour avoir une entrevue avec cette personne. »

Le notable amena donc le bhikṣu dans sa demeure et le fit pénétrer jusqu'à l'endroit où se tenait sa femme. Dès que la femme eut aperçu le bhikṣu, elle lui rendit hommage; le bhikṣu exprima un vœu en lui souhaitant de rencontrer le Buddha; promptement alors cette femme et le bhikṣu se posèrent l'un à l'autre des problèmes sur la doctrine des livres saints et les résolurent alternativement; le bhikṣu en fut très joyeux. Le notable lui demanda : « Quelle est donc cette maladie? » Le bhikṣu répondit : « Cette femme n'est point malade; elle ne fait que réciter des livres saints au sens profond; elle est parfaitement raisonnable. Je soupçonne que l'enfant dont elle est enceinte est un disciple du Buddha. » Le notable comprit ce qui en était; il retint donc le bhikṣu et lui prépara à boire et à manger; après avoir bu et mangé, le bhikṣu retourna dans son vihâra.

Le bruit se répandit de proche en proche que la femme d'un notable se trouvait être enceinte d'une façon fort merveilleuse; sa bouche récitait des livres vénérés; sa parole semblait couler de source; sa prononciation était excellente; elle expliquait la doctrine des livres saints d'une manière très profonde. A quelques jours de là, le notable invita de nouveau le bhikṣu ainsi que toute l'assemblée des religieux pour qu'ils vinssent dans sa demeure; il avait disposé un banquet; au moment fixé, tous arrivèrent et prirent place; quand on eut fait circuler l'eau et quand on eut mangé, ils formulèrent le souhait qu'une récompense future fût assurée à leur bienfaiteur.

Sur ces entrefaites, la femme sortit; elle rendit hommage à tous les religieux, puis se retira pour s'asseoir de côté; de nouveau elle se mit à expliquer avec joie aux bhikṣus la doctrine des livres saints; tous les doutes et les difficultés insolubles, elle en donna une solution satisfaisante aux bhikṣus. Les religieux assemblés bondirent de joie, puis se retirèrent.

Quand le terme fut arrivé et que la femme fit ses couches, elle enfanta un fils et n'eut aucune sécrétion impure. A peine cet enfant était-il né qu'il joignit les mains, se mit à deux genoux et récita la Prajñâpâramitâ ; quant à la femme, après qu'elle eut accouché, elle redevint ce qu'elle était autrefois et n'eut plus aucune connaissance; comme quelqu'un qui s'est éveillé d'un rêve, elle ne savait plus rien. Le notable convia de nouveau l'assemblée des religieux; les bhikṣus accoururent donc tous pour voir ce petit enfant qui récitait les livres saints sans la moindre difficulté et comme une chose habituelle. En ce temps, chacun des religieux s'efforça de tout son cœur d'apercevoir quelle était l'origine de ce petit enfant, mais aucun d'eux ne put la discerner. Le notable leur demanda : « Qui est cet enfant ? » Les bhikṣus lui répondirent : « C'est véritablement un disciple du Buddha; gardez-vous de le tenir en suspicion; appliquez-vous à le bien nourrir et à le bien soigner; quand, plus tard, cet enfant sera devenu grand, il doit être un maître pour tous les hommes; nous autres, nous devrons tous suivre ses enseignements. »

L'enfant grandit, et, quand il eut atteint l'âge de sept ans, il comprenait les choses les plus subtiles et possédait également bien les connaissances religieuses et laïques; il l'emportait sur la multitude des hommes et son intelligence était infinie; tous les bhikṣus et les autres gens reçurent ses enseignements; quand il y avait dans les livres saints quelque erreur ou quelque lacune qui produisait une imperfection, il corrigeait et fixait le texte de manière

à remédier à sa défectuosité. Partout où allait cet enfant, en quelque lieu qu'il arrivât il convertissait aussitôt les hommes et leur faisait adopter le Grand Véhicule. Tous ceux qui étaient dans la maison du notable, ses parents et ceux qui ne lui étaient pas apparentés, grands et petits, formant une multitude de cinq cents personnes, suivirent tous les enseignements de cet enfant, adoptèrent la doctrine du *Mo-ho-yen* (Mahâyâna) et pratiquèrent les actes qui sont dignes d'un Buddha. En répandant ses instructions dans les villes, les faubourgs, les places publiques et les ruelles, cet enfant révéla la vérité à quatre-vingt-quatre mille hommes qui tous conçurent la pensée de la sagesse sans supérieure, correcte et vraie; il y eut cinq cents personnes qui adoptèrent le véhicule des disciples (çravakas). Lorsque les bhikṣus eurent entendu les explications données par cet enfant, leurs idées primitivement inconsistantes devinrent nettes; ceux qui résolurent de rechercher le grand véhicule obtinrent tous la pureté de l'œil de la Loi.

Le Buddha dit à Ânanda : « Celui qui en ce temps était le petit enfant, c'est moi-même; celui qui en ce temps était le bhikṣu, c'est Kâçyapa Buddha. Ainsi, ô Ânanda, dans les temps passés j'entendis une fois de ce bhikṣu la doctrine du *Mo-ho-yen* (Mahâyâna); j'en louai les excellentes explications et mon cœur et ma pensée furent joyeux; sans m'en détourner, je m'y appliquai avec énergie et ne l'oubliai point; j'eus la connaissance approfondie de mes naissances antérieures et je produisis pour moi l'intelligence correcte sans supérieure et égale. Puisque telle est l'efficacité d'une seule audition, quel avantage ne trouvera pas celui qui tout le long du jour pratique avec respect la sagesse ? »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 67.

(*Trip.*, VI, 5, p. 78 r°.)

Sûtra du Bodhisattva sacrifiant sa personne pour sauver des marchands.

Autrefois le Bodhisattva était allé sur la vaste mer avec cinq cents marchands, afin de recueillir toutes sortes de denrées précieuses. Plusieurs mois après être entrés en mer, ils se trouvaient avoir amassé des objets précieux en si grande quantité que leur bateau en était plein ; ils se disposèrent alors à retourner dans leur pays; en route, ils furent surpris par une tempête ; les coups de tonnerre et les éclairs ébranlaient la terre; les dieux des eaux se rassemblaient nombreux comme des nuages et formaient comme une muraille de tous côtés; de leurs yeux jaillissaient des vagues de feu qui bondissaient en arrosant les montagnes. Tous ces hommes se lamentaient en criant : « Nous allons mourir. » Saisis de terreur, ils changeaient de couleur et levaient les yeux vers le ciel en demandant pitié; le Bodhisattva, pénétré de tristesse, conçut alors un plan et dit : « Si je cherche à devenir Buddha, c'est uniquement en vue du bien de tous les êtres vivants; ce que les dieux de la mer redoutent le plus, c'est un cadavre; exposer sa vie pour secourir les autres, c'est là la noble action d'un homme éclairé ; si je ne verse pas sur la mer le sang de mon corps de manière que les dieux de la mer aient cela en horreur, il est à supposer que les gens qui sont sur le bateau n'atteindront jamais l'autre rive. » Il dit alors à tous ces hommes : « Formez une chaîne en vous tenant par la main et soutenez tous ensemble mon

corps (1). » Ces gens ayant obéi à cet ordre, le Bodhisattva tira son épée et se coupa la gorge; les dieux de la mer eurent horreur de cela et firent flotter le bateau jusque sur le rivage; tous ces gens furent donc sauvés.

Les gens du bateau, tenant dans leurs bras le cadavre poussaient des lamentations et disaient : « Cet homme est certainement un Bodhisattva; ce n'était pas le premier venu. » Tantôt se jetant à terre, tantôt bondissant, ils invoquaient le ciel, disant : « Il eût mieux valu faire que nos vies fussent détruites dans cette occasion, et ne pas causer la mort de cet homme de vertu supérieure. »

Comme leurs paroles étaient d'une absolue sincérité, elles émurent en haut les devas; Çakra, souverain des devas, vit que la grande bienveillance du Bodhisattva avait été telle qu'on en rencontre rarement de pareilles dans le monde; le souverain Çakra descendit donc en personne et dit : « Ce Bodhisattva de parfaite vertu doit devenir un saint héros. Maintenant, je vais le rendre à la vie. » Il versa alors dans sa bouche une drogue divine dont il oignit en même temps tout son cadavre; le Bodhisattva aussitôt ressuscita; soudain il se redressa, s'assit et se mit à demander à tous les autres des nouvelles de leur santé; le souverain Çakra remplit leur bateau d'objets précieux mille fois plus nombreux que ceux qu'ils avaient auparavant; le Bodhisattva retourna alors dans sa patrie et, quand ses parents aux neuf degrés le virent, ils furent tous joyeux; quant à lui, il secourut tous ceux qui étaient dans la misère et sa bonté s'étendit à tous les êtres vivants; il prêcha les livres saints bouddhiques; il éclaira et convertit ceux qui étaient dans les ténèbres de l'ignorance; le roi de ce pays, reconnaissant la vertu du Bodhisattva, alla recevoir ses directions pures; le prince fut bon et les sujets loyaux; tout le pays

(1) De manière à ce que son corps se trouvât suspendu au-dessus de l'eau.

observa les défenses; dans les familles il y eut des fils doués de piété filiale; le royaume fut prospère; les influences malfaisantes s'évanouirent; la multitude fut très joyeuse; quand leur destinée fut terminée, les hommes allèrent naître dans les cieux et furent pour toujours affranchis de toutes les misères. Quant au Bodhisattva, il déploya à travers des kalpas répétés son énergie sans jamais se lasser et parvint à obtenir la dignité de Buddha.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui fit périr sa personne pour sauver les autres, c'était moi-même; Çakra, souverain des devas, c'était Maitreya; les cinq cents marchands, ce sont maintenant les cinq cents arhats de cette assistance. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 68.

(*Trip.*, VI, 5, p. 78 r°-v°).

Autrefois le Bodhisattva était le fils d'une veuve; chaque matin il se rendait dans un temple bouddhique pour rejeter l'hérésie et honorer la vraie doctrine; il se prosternait devant les çramaṇas; il acceptait les divines directions du Buddha; le matin, il acquérait des connaissances nouvelles et, le soir, il s'y exerçait; son intelligence lumineuse augmentait de jour en jour; il recueillait des notions dans la multitude des livres saints; la conduite pieuse des anciens sages, il l'admirait et cherchait à l'imiter avec ardeur; tel un affamé qui rêve de nourriture.

Dans le pays où il habitait, le roi se conduisait sans sagesse; il était avide de richesses et attachait du prix à la volupté: il faisait peu de cas des sages et méprisait le

peuple. Ce roi, songeant à l'impermanence, se dit : « J'agis d'une manière qui n'est pas bonne et, à ma mort, j'entrerai dans la Grande Montagne ; pourquoi ne rassemblerais-je pas de l'or pour en faire hommage au roi de la Grande Montagne (1) ». Alors donc il recueillit l'or de son peuple et rendit une ordonnance sévère en ces termes : « Si quelqu'un cache une once ou la vingt-quatrième partie d'une once d'or, il sera puni de mort ». Quand cette règle eut été appliquée pendant trois ans, l'or du peuple fut entièrement épuisé. Le roi fit, par supercherie un nouvel appel en disant : « Celui qui pourra se procurer un peu d'or pour en faire hommage au roi, je lui donnerai en mariage ma plus jeune fille et je lui conférerai une dignité élevée. »

Le jeune homme dit alors à sa mère : « Autrefois, ô mère, vous avez mis une pièce d'or dans la bouche de mon père défunt, avec le désir qu'il pût, par le moyen de ce cadeau, gagner les bonnes grâces du roi de la Grande Montagne (2) ; maintenant, cette pièce doit encore exister ; il faut la prendre pour l'offrir au roi. » La mère y ayant consenti, le fils alla prendre cette pièce et l'offrit ; le roi ordonna qu'on fît une enquête pour savoir comment il s'était procuré cet or. Il répondit : « A la mort de mon père, on lui mit dans la bouche cet or, pour qu'il pût gagner par ce présent (le roi de) la Grande Montagne ; en vérité cependant, j'ai appris, ô grand roi, que vous promettiez une dignité à qui vous procurerait de l'or ; je me suis donc mis à faire un trou dans la tombe ; j'ai écarté le bois (du cercueil) et j'ai pris l'or. » Le roi lui demanda : « Depuis combien d'années votre père est-il mort ? » « Depuis onze

(1) C'est-à-dire, au roi des enfers.

(2) La pièce d'or qu'on mettait dans la bouche du mort était donc destinée à faire un cadeau au roi des enfers : on sait que cette coutume se retrouve sous diverses formes dont la plus connue est celle de l'« obole à Charon. » Cf. R. Andree, *Totenmünze* (Ethnogr. Parall., neue Folge) 1889, p. 24-29).

ans », répondit-il. Le roi reprit : « Il n'a donc pas fait son cadeau au roi de la Grande Montagne ? » L'autre répondit : « D'après les écrits de tous les saints, il n'y a que la religion bouddhique qui soit véridique ; or les livres sacrés du bouddhisme disent : Celui qui fait le bien, le bonheur l'accompagne ; celui qui fait le mal, le malheur le suit ; le malheur ainsi que le bonheur sont comme l'ombre et l'écho ; si on fait courir son corps pour éviter l'ombre, ou si on pose la main sur la montagne pour empêcher l'écho, (1) y parviendra-t-on ? » Le roi ayant dit qu'on n'y parviendrait pas, il ajouta : « Le corps est composé des quatre éléments ; quand la vie prend fin, les quatre éléments se dissocient tandis que l'âme s'en va et transmigre ; la condition où elle se retrouve est alors déterminée par ses actes ; à quoi lui servirait de faire des présents (2) ? O grand roi, dans une existence antérieure, vous avez été charitable et vertueux et c'est pourquoi maintenant vous avez obtenu d'être roi. En outre, vous mettiez en honneur la bonté et l'affection, et votre bienveillance s'étendait au loin et auprès ; quoique vous n'ayez point encore atteint à la sagesse, dans une existence ultérieure, certainement vous serez roi encore une fois. » Le roi se réjouit dans son cœur ; il grâcia tous les prisonniers et rendit l'or qu'il avait ravi.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « En ce temps le roi voulait, parce qu'il était resté de l'or chez le peuple, faire périr des innocents ; le Bodhisattva, prenant en considération les plaintes du peuple, versa des pleurs à ce sujet, et exposa sa vie (aux caprices d'un) gouvernement cruel ; il sauva ainsi le peuple du danger de l'enlisement ou des charbons

(1) Comme on pose la main sur une cloche qui vibre pour en arrêter le son.

(2) Nous avons ici une indication fort intéressante puisqu'elle nous montre comment le Bouddhisme fut amené au nom des dogmes moraux qu'il professait, à condamner certaines coutumes populaires qui impliquaient des croyances différentes.

ardents (1). Touché de ses bienfaits, le peuple observa les excellentes défenses du Buddha et le royaume devint aussitôt prospère. Celui qui en ce temps était le jeune homme, c'est moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 69.

(*Trip.*, VI, 5, p. 78 v°.)

Sûtra de Devadatta enseignant aux hommes à faire le mal.

Autrefois le Bodhisattva avait la dignité de devarâja. Avec diligence, il veillait à ses moindres actions; sa résolution progressait comme une eau qui coule; chaque fois qu'arrivait un jour d'abstinence, il montait sur son char tiré par des chevaux et parcourait les quatre régions du monde pour prêcher les règles profondes du Buddha et pour convertir tous les êtres vivants; il détruisait les défauts et les souillures (des êtres vivants); il les engageait à honorer le Tathâgata, l'Arhat, le Samyaksambuddha, deva des devas (devâtideva), Roi de la multitude des saints, Honorable de l'enseignement de la voie; ainsi ils pouvaient s'éloigner des trois conditions mauvaises et de la source de toutes les souffrances. Devadatta de son côté était le devarâja Mâra; il parcourait les quatre régions du monde en enseignant aux hommes à faire le mal et à se laisser aller à toutes les passions de leur cœur. Il leur enseignait

(1) Le peuple était dans un péril aussi pressant que celui d'un homme qui s'enlise ou qui est sur des charbons ardents. Cette métaphore est tirée du *Chou-king* (chap. *Tchong-houei tche kao*).

qu'ils ne seraient pas punis par les calamités de la Grande Montagne.

Dans une de ses courses, il rencontra le Bodhisattva et lui demanda pourquoi il était en tournée; il répondit : J'apprends au peuple à honorer le Buddha et à pratiquer la vertu prescrite par le Saint supérieur. » Devadatta reprit : « J'enseigne aux hommes à se laisser aller à tous leurs désirs, leur disant que, ni dans ce monde, ni dans l'autre, ils n'en souffriront; je leur apprends que, s'ils font le bien, ils se donnent de la peine sans aucun profit pour eux-mêmes. » Le Bodhisattva lui dit : « Écartez-vous de mon chemin. » L'autre répondit : « Vous pratiquez le bien qui est comparable à l'or et à l'argent; moi, je mets en honneur le mal qui est comme l'acier et le fer; l'acier et le fer peuvent couper l'or et l'argent, tandis que l'or et l'argent ne peuvent pas couper l'acier et le fer; si vous ne me cédez pas le chemin, je vous trancherai en deux. » Cependant, la perversité de Devadatta étant à son comble, sa punition se réalisa et il entra vivant dans la Grande Montagne.

Quand des hommes font le mal, tous, à leur mort, entrent dans les trois conditions (1); au contraire, ceux qui sont dans les trois conditions, s'ils s'attachent fermement au bien, monteront tous dans les cieux. Ainsi, quelque haute et glorieuse que soit la situation qu'on occupe, si on garde dans son cœur la perversité originelle, mieux vaudrait qu'on fût un être engagé dans les trois conditions, mais gardant dans son cœur une seule parole du Buddha.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le devarâja qui enseignait aux hommes à faire le bien, c'était moi-même; le deva Mâra qui leur montrait à faire le mal, c'était Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

(1) Habitant des enfers, animal, preta.

N° 70.

(*Trip.*, VII, 5, p. 78 v°-79 r°.)

Sûtra (des Bodhisattvas) tuant un nâga pour sauver tout un royaume.

Autrefois, deux frères, l'un aîné, l'autre cadet, étaient Bodhisattvas, et, d'une même résolution, s'étaient mis à étudier la sagesse; ils admiraient et cherchaient à imiter la conduite difficile à égaler de tous les Buddhas ; ils récitaient les livres saints et en expliquaient le sens ; ils étaient des éclaireurs et des guides dans les six obscurités; ils s'exerçaient à chasser les souillures internes; ils arrêtaient leur regard dans la contemplation calme; chaque fois qu'ils apprenaient que quelque royaume était ignorant des trois Vénérables, ils s'y rendaient aussitôt pour le diriger et le convertir, pour l'inviter à observer la merveilleuse pratique correcte et vraie des six pâramitâs.

En ce temps, il y avait un grand royaume dont le roi se plaisait à la sagesse; mais une foule d'imposteurs l'avaient trompé et lui avaient inculqué de fausses théories; tout le pays, subissant son influence, acceptait des doctrines fallacieuses, aussi le vent et la pluie ne se produisaient-ils plus en temps opportun et des prodiges funestes se succédaient-ils sans discontinuer. Les deux frères Bodhisattvas se dirent l'un à l'autre : « Dans notre pays, la conversion aux trois Vénérables est accomplie; les hommes restent fidèles aux dix bonnes actions ; le prince est bon; les sujets sont loyaux; les pères sont justes; les fils sont doués de piété filiale; les maris sont fidèles; les femmes sont chastes; les maisons où il y a des sages ont leurs portes

contiguës; qui pourrions-nous y convertir ? Dans cet autre royaume, au contraire, on ajoute foi à l'erreur; un nâga y réside qui dévore les habitants et ceux-ci implorent la pitié sans qu'on les secoure. Si nous avons formé la résolution de chercher à devenir Buddhas, c'est uniquement pour le plus grand bien des êtres de cette sorte ; il nous faut donc les guider par la sagesse et les instruire par la bonté. Quant au nâga qui est plein d'un venin funeste, nous le détruirons. » Le frère cadet dit : « D'après les défenses du Buddha, le meurtre est la pire des méchancetés, tandis que le fait de conserver la vie aux êtres vivants est le premier des actes de sagesse. Comment donc allons-nous agir envers ce (nâga) ? » Le frère aîné répliqua : « Celui qui fait périr un homme, son châtiment dure pendant cent kalpas; or, ce nâga a dévoré un royaume entier; je crains que, même après que des kalpas aussi nombreux que les grains de sable du Gange se seront écoulés, ses peines ne soient point encore supprimées. Si vous désirez un avantage de médiocre saveur et de peu de durée et que vous ne voyez pas le malheur des fournaises de la Grande Montagne mon cœur s'en afflige. La condition d'homme est difficile à obtenir; la loi du Buddha est difficile à entendre. Si nous supprimons ce nâga pour sauver le royaume et le guider dans la noble pratique des six pâramitâs des trois Vénérables, le malheur qui en résultera sera mince comme un fil ou un cheveu tandis que le bonheur qui en sortira dépassera le soleil et la lune. Changez-vous en un éléphant; je me changerai en un lion ; si nos deux vies ne sont pas détruites, ce royaume ne sera pas sauvé. » Ils se prosternèrent alors dans les dix directions en faisant ce vœu avec serment : « Si tous les êtres vivants ne jouissent pas du calme, c'est notre faute. Puissions-nous plus tard devenir Buddhas et sauver tous les êtres. »

L'éléphant se rendit à l'endroit où était le nâga et le

lion monta sur lui; le nâga déploya toutes ses forces; les éclairs brillèrent et les coups de tonnerre retentirent; le lion bondissait et rugissait; la redoutable puissance du nâga et la force effrayante du lion faisaient trembler la terre entière; tous trois trouvèrent la mort (dans ce combat). Les devas proclamèrent que (les deux Bodhisattvas) avaient bien agi et ils célébrèrent tous leur bonté; les deux Bodhisattvas naquirent après leur mort dans le quatrième ciel. Le royaume entier se trouva sain et sauf; les gens prirent dans leurs bras les cadavres de (l'éléphant et du lion) et dirent en poussant des cris de douleur : « Ils étaient certainement des dieux; qui aurait pu avoir une telle bonté ? »

Cependant les disciples (des deux Bodhisattvas) étaient à leur recherche; ils constatèrent que leurs maîtres, dans leur bienveillance universelle, avaient fait périr leur corps pour secourir la foule; émus de pitié, ils proclamèrent leur vertu; puis, chacun d'eux s'avançant de son côté, ils prêchèrent les sages directions de leurs maîtres. Le roi, ses ministres et son peuple apprirent alors pour la première fois l'existence du Buddha; tous les gens du pays dirent : « La bonté et l'action réformatrice du Buddha vont-elles donc à un tel degré ? » Ils enterrèrent alors les deux cadavres; tout le royaume était pénétré de douleur. Le roi rendit un édit en ces termes : « Si quelqu'un ne s'acquitte pas des six pâramitâs et des dix actions excellentes du Buddha et s'il sert les démons trompeurs, son châtiment s'étendra à toute sa parenté. » A partir de ce moment, les temples s'élevèrent par milliers; les çramaṇas marchaient en se touchant les épaules (tant ils étaient nombreux) : dans le royaume, hommes et femmes tinrent tous une conduite élevée, pure et croyante; les quatre parties du pays furent tranquilles et calmes et cela produisit une grande paix.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui en ce temps était le frère aîné, c'était moi-même; le frère cadet c'était Maitreya; le dragon venimeux, c'était Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 71.

(*Trip.*, VI, 5, p. 79 r°.)

Sûtra de Maitreya ayant un corps de femme.

Autrefois le Bodhisattva était Çakra, souverain des devas; il occupait une position honorée et avait une gloire élevée : son esprit songeait constamment aux idées de l'impermanence, de la douleur et du vide, et de la non-existence du corps; quand il était assis, il méditait; quand il se promenait, il prêchait et faisait des conversions; il avait compassion des ignorants et aimait les gens instruits; il enseignait à tous la sagesse; il déployait son énergie sans relâche.

Il s'aperçut qu'un homme qui avait été son ami dans une naissance antérieure, avait reçu un corps de femme et était l'épouse d'un homme riche; éprise de sa fortune et de sa beauté, elle ne comprenait pas l'impermanence. Elle demeurait sur la place du marché où elle tenait boutique; Çakra prit l'apparence d'un marchand, et, feignant d'avoir à faire quelque achat, il alla vers cette femme et se tint debout devant elle; la femme, toute joyeuse, ordonna à son petit garçon de s'en retourner promptement chercher un banc à une place pour le faire asseoir. Le marchand regarda alors attentivement la femme et se mit à rire. Cette femme, qui observait une conduite digne, trouva bizarre l'attitude inconvenante du marchand qui se tenait debout devant elle en riant, et, comme l'enfant revenait avec trop

de lenteur en rapportant le banc, elle frappa l'enfant; le marchand se mit à rire derechef. Non loin de là, se trouvait un petit garçon qui sautait et jouait en agitant un tambourin; le marchand se mit encore à rire à ce sujet. En outre, un fils, dont le père était malade, offrait un bœuf en sacrifice à un démon; le marchand rit aussi à ce sujet. Puis, une femme, tenant un enfant dans ses bras, traversa la place du marché en se promenant; l'enfant lui lacérait la figure, et le sang qui coulait de ses blessures lui zébrait le cou; le marchand en rit encore.

Alors la femme de l'homme riche lui demanda : « Vous vous tenez debout devant moi en riant sans vous arrêter; si je viens de frapper mon petit garçon, c'est à cause de vous que j'étais irritée. Pourquoi riez-vous ?» Le marchand répondit : « Vous et moi, nous avons été d'excellents amis; maintenant m'avez-vous oublié ? » La femme, toute déconcertée, sentit s'augmenter son déplaisir et trouva étranges les propos du marchand. Celui-ci répondit : « Si j'ai ri quand vous avez frappé votre petit garçon (en voici la raison) : ce petit garçon était (autrefois) votre père; son âme, entraînée dans le cycle des transmigrations, est devenue maintenant votre propre fils; dans le temps d'une seule génération vous ne reconnaissez plus celui qui fut votre père; combien plus (ignorante serez-vous) quand il s'agira de fort longues périodes de temps. Quant à l'enfant qui agitait un tambourin, il était précisément un bœuf; quand ce bœuf fut mort, son âme passa dans le corps du fils du maître du bœuf; or, on s'était servi de la peau de ce bœuf pour la tendre en travers de ce tambourin; maintenant cet enfant qui joue en agitant le tambourin, en sautant et en s'amusant, ne s'aperçoit pas que cette peau est celle de son ancien corps ; c'est pourquoi j'ai ri. Quant à l'homme qui sacrifiait en tuant un bœuf, c'était pour demander que la vie fût laissée à son père malade; mais, chercher à obtenir la vie au prix de la mort, c'est ce qu'il y a

de plus funeste; c'est comme si on voulait guérir un malade en lui faisant prendre du vin empoisonné. Ce père vient de mourir; à sa mort, il est devenu un bœuf et pendant de multiples générations il sera mis à mort et subira des malheurs sans fin; s'agit-il (au contraire) de ce bœuf qu'on a sacrifié, à la fin de sa vie son âme s'en retournera; elle va recevoir le corps d'un homme qui sera exempt de tous les chagrins et de tous les maux; voilà pourquoi j'ai ri encore une fois. Quant à l'enfant qui lacérait le visage de sa mère, cet enfant était autrefois la concubine, tandis que sa mère était l'épouse principale; celle-ci était portée à la luxure et était animée de sentiments jaloux; aussi était-elle dure et cruelle pour la concubine, qui en avait conçu un ressentiment haineux; à la mort de la concubine, son âme est devenue le fils de l'épouse principale; maintenant elle vient se venger de son ennemie, la saisit au visage et lui déchire le corps tandis que l'autre n'ose pas s'irriter; voilà pourquoi cela m'a fait rire. En effet, les sentiments dont sont animés les êtres vivants n'ont rien de constant; ce qu'autrefois ils haïssaient, maintenant ils l'aiment; comment y aurait-il là de la permanence? Dans tous les cas dont il vient d'être question, il s'agit de gens qui, pendant la durée d'une seule vie voient (ceux qu'ils ont connus auparavant dans cette même existence) et ne les reconnaissent pas; à combien plus forte raison (ne reconnaîtra-t-on pas ceux qu'on a connus) quand des kalpas multipliés se seront écoulés. Les livres saints disent : « Ceux qui se bouchent (la vue) en considérant les formes sensibles sont aveugles pour la grande sagesse; ceux qui n'écoutent que des voix perverses n'entendent pas l'écho de la parole de Buddha. Voilà pourquoi j'ai ri. La gloire de ce monde est comme l'éclair; c'est une lueur qui s'éteint aussitôt; il vous faut comprendre l'impermanence et ne pas rester dans la catégorie des ignorants; il vous faut mettre en honneur et pratiquer une conduite ver-

tueuse et les six pâramitâs agiront d'une manière mystérieuse. Maintenant, je m'en retourne. Dans quelques jours je ne manquerai pas de revenir chez vous. » Ayant ainsi parlé, il disparut soudain; la femme s'en retourna toute contrite et, jeûnant et observant une attitude respectueuse, elle attendit avec espoir (la venue de son visiteur). Tous les gens du pays apprirent ce qui s'était passé; le roi et ses officiers exprimèrent toute leur admiration.

A quelque temps de là, le marchand se trouva, en effet, à la porte de la maison; son visage était affreux et ses vêtements étaient en haillons. Il demanda : « Mon ami est-il chez lui? Appelez-le pour qu'il vienne. » Le portier entra et vint dire à la femme ce qu'il en était : celle-ci sortit et s'écria : « Vous n'êtes pas mon ami! » Çakra rit et dit : « Parce que j'ai modifié mon aspect et changé mes vêtements, vous ne me reconnaissez déjà plus. A combien plus forte raison ne me reconnaîtrez-vous pas quand, après plusieurs générations, nous aurons quitté cette condition pour en prendre une autre! » Il ajouta : « Appliquez-vous à servir le Buddha; l'époque où vit le Buddha est difficile à rencontrer; il est malaisé de trouver des bhikṣus de noble conduite pour leur faire des offrandes. La vie tient dans un souffle; ne vous laissez donc pas troubler comme les gens de ce monde. » Quand il eut achevé de parler, il disparut. Tous les habitants du pays s'émerveillèrent; chacun observa la pratique haute et belle des six pâramitâs.

Le Buddhâ dit à Çâriputra : « Celle qui alors était la femme, c'était Maitreya; Çakra, souverain des devas, c'était moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 72.

(*Trip.* VI, 5, p. 79 v°-80 r°.)

Sûtra de la femme qui exprima des vœux.

Autrefois le Bodhisattva était une femme dont le mari était d'un tempérament cruel, sot et jaloux. Chaque fois qu'il partait pour aller faire le commerce, il confiait sa femme à une veuve du voisinage ; celle-ci observait les défenses du Buddha et tenait une conduite pure et dévote. Un jour le Buddha entra dans le royaume ; le roi, ainsi que ses ministres et les gens du peuple, reçurent tous de lui les défenses. La veuve entendit les livres saints, et, à son retour, elle les expliqua à la femme qui s'écria toute joyeuse : « (Celui qui parle ainsi) est l'illuminé parfaitement correct, qui possède la sagesse droite et vraie sans supérieure (anuttara samyaksaṃbuddha). Ayant entendu parler du Buddha par la veuve, elle se prosterna de loin (en son honneur). Le jour d'abstinence étant venu, la veuve dit: « Vous devriez aller entendre la Loi. » La femme y consentit avec joie ; elle sortit donc de la ville avec elle ; mais soudain elle se souvint de la jalousie de son mari ; toute mortifiée et attristée, elle s'en retourna chez elle en s'humiliant elle-même (et en disant) : « Le malheur que j'ai attiré sur moi est grave ! »

Quand la veuve revint, elle lui raconta que les devas, les nâgas, les démons, les génies, les souverains, les ministres et le peuple avaient entendu les livres saints ; il en était parmi eux qui avaient atteint les quatre degrés de sagesse des çramaṇas, d'autres qui avaient été prédes-

tinés à être Bodhisattvas. « L'époque où vit le Buddha, ajoutait-elle, est difficile à rencontrer ; la doctrine des livres saints est difficile à entendre. Pourquoi vous en êtes-vous retournée? » En entendant parler de la vertu du Buddha, la femme, versant des larmes, raconta ce qui en était de la jalousie de son mari. La veuve lui dit : « Vous devriez essayer d'aller une fois. » La femme y consentit avec empressement, et, le lendemain, elle alla à la suite de la veuve voir le Buddha ; elle se prosterna tout de son long, puis elle se tint debout avec un cœur calme ; elle contempla les marques distinctives primaires et secondaires du Buddha ; elle songea que, par sa pureté, le Buddha était vénérable entre tous les devas. Le Buddha demanda à la femme : « Quel est votre désir en venant ici ? » Elle lui répondit en se prosternant la tête contre terre : « J'ai entendu dire que le Buddha est l'anuttara samyaksaṃbuddha, le chef conducteur des devas et des hommes, que ses vertus étaient nombreuses comme les grains de sable du Gange, que sa sagesse était vaste comme l'espace, qu'il avait les six facultés (abhijñâs), les quatres connaissances (pratisaṃvid) et qu'il avait obtenu l'omniscience. Je suis donc venue implorer le Vénérable, dans le désir que le Buddha ait compassion de moi. » L'Honoré du monde lui déclara : « Le Buddha est le protecteur de tous les êtres ; il vous procurera ce que vous désirez. » La femme dit, en se prosternant la tête contre terre : « Les femmes qui vont dans le monde, et qui n'ont point encore atteint l'impersonnalité primitive, sont toutes, à cause de leurs désirs sensuels, appariées à un homme ; puissé-je, de génération en génération, être appariée à un homme de haute vertu, qui sera animé des mêmes intentions que moi, et qui se conduira sans jalousie. Mon second vœu est que les actes de mon corps, de ma bouche et de ma pensée soient d'une beauté qui l'emporte sur tout ce qui est au monde. Mon troisième vœu est que, de génération

en génération, je serve avec diligence les trois Vénérables, que les souillures de mon cœur diminuent chaque jour, que je progresse dans la sagesse sans relâche, que tous les Buddhas me donnent leur appui, que la multitude des êtres malfaisants ne puissent me faire obstacle, et que j'obtienne l'omniscience pour tirer de peine tous les êtres vivants. » Le Bienheureux (Bhagavat) s'écria : « Très bien ! Très bien ! Je ferai que vous obteniez cela. » La femme fut très joyeuse ; elle se prosterna la tête contre terre, puis retourna dans sa demeure.

Cependant son mari revenait après avoir fait son négoce ; il était monté sur un bateau et voguait sur l'eau ; il devait arriver en ce jour-là même. Mais le souverain des devas, considérant que cette femme avait tenu une noble conduite et qu'elle avait formulé des vœux sans rivaux, participa à sa joie et loua sa perfection ; il suscita du vent et des nuages qui arrêtèrent le bateau dans sa marche. Le lendemain seulement le mari arriva.

Plus tard, quand la femme mourut, son âme renaquit dans la condition de fille d'un homme sage ; elle avait une beauté éclatante. Quand elle fut devenue grande, elle se maria et épousa un homme éminent du royaume ; tous les gens du pays louaient sa dignité et sa sagesse. Un jour, le mari partit en mer pour aller recueillir des denrées précieuses, car il désirait venir en aide aux pauvres gens ; la femme resta chez elle ; sa pratique des rites la protégeait comme un rempart protège contre les brigands. La reine et les concubines du roi, ainsi que les épouses et les femmes secondaires des principaux ministres, admiraient toutes le modèle qu'elle leur donnait ; elles accouraient à sa porte comme des nuages qui se rassemblent, afin d'être instruites sur les devoirs des épouses. Une nuit, cette femme s'éveilla de son sommeil et songea à l'impermanence de ce monde ; (elle se disait) : « Gloire et richesses sont fallacieuses ; qui les conserverait longtemps ? Le corps est une

barque calfatée avec de la terre, et notre âme est mise dedans; (celui qui tient à la vie) est comme quelqu'un qui voudrait saisir le reflet de la lune ou qui convoiterait les joyaux qui sont dans le ciel ; il fatigue son cœur et épuise son corps sans aucun profit pour lui-même ; rêves et illusions, tout cela est vide ; même la gloire mondaine des devas et des génies aboutit en définitive à cela. Demain matin, il faudra que je me mette en quête du deva entre tous les devas qui est correct, vrai et sans supérieur, pour qu'il soit mon maître. » Au matin, elle se leva et aperçut un stûpa de pierre dans la cour de sa maison ; la statue du Buddha (qui s'y trouvait) avait un éclat d'or et une beauté de jade poli ; comme les livres saints louent le Buddha en disant qu'il est le maître de tous les saints et qu'il s'avance seul dans les trois mondes, cette femme dit toute joyeuse : « Voici donc le Tathâgata, l'Arhat, le Samyaksambuddha. » Alors elle se prosterna tout de son long, puis elle fit trois fois le tour du sanctuaire ; elle répandit des fleurs, brûla des parfums, alluma des lampes, suspendit des étoffes de soie ; depuis le matin jusqu'à la nuit, elle témoignait son respect, se prosternait et adorait. La reine et les épouses des hauts dignitaires, demandèrent à recevoir son influence pure ; elles s'éloignèrent du mal pour honorer le vrai.

Dans le voisinage, il y avait un méchant homme qui, en allant commercer, rencontra le mari de cette femme et lui dit : « Votre femme a imaginé des choses étranges et vaines et elle a élevé un temple consacré aux démons ; jour et nuit elle brûle des parfums, fait des invocations et pratique des sortilèges ; son dessein est de causer votre mort ; c'est là une chose très funeste. » Le mari revint auprès de sa femme et celle-ci lui dit : « Une de ces dernières nuits, j'ai compris l'impermanence de ce monde ; quand vint le matin, j'aperçus l'image de celui qui a un pouvoir surnaturel, vénérable, qui est plus que tout autre

merveilleux, droit, vrai et sans supérieur ; je l'ai vu, dis-je, venir au milieu de la cour de la maison ; maintenant, je lui fais des offrandes, je brûle des parfums, j'allume des lampes, je suspens des pièces de soie, je présente des fleurs ; matin et soir je l'adore et je lui remets ma destinée en me prosternant la tête contre terre. Il vous faut le servir, et certainement vous vous conformerez ainsi à la sainte règle. » Le mari fut très joyeux ; de tout son cœur, il témoigna son respect. Les habitants du pays, grands et petits, reçurent tous son influence. Il en fut ainsi pendant plus de quatre-vingt-quatre mille années.

Le Buddha dit à Çâriputra : « La personne, qui en ce temps-là, était la femme, c'est moi-même ; celui qui était alors le mari, c'est Maitreya ; la veuve, c'est Çâriputra : le voisin méchant, c'est Devadatta.

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

N° 73.

(*Trip.*, VI, 5, p. 80 r°.)

Sûtra du (Bodhisattva qui), ayant allumé une lampe, reçut une prédiction.

Autrefois le Bodhisattva avait un corps de femme ; c'était une jeune veuve qui gardait la chasteté et qui avait confié sa vie aux trois Vénérables ; elle était dans une condition pauvre et se plaisait à la sagesse ; elle déployait son énergie sans relâche ; renonçant à tous les gains illicites, elle s'occupait à vendre de l'huile. En ce temps, il y avait un çramaṇa qui était sur le déclin de son âge ; il appliquait sa

volonté à se conduire noblement, mais il n'avait pas eu le loisir de s'instruire; les gens superficiels le déclaraient un ignorant; aussi ne lui accordait-on que partiellement les marques de politesse et de respect; lui d'ailleurs ne s'en plaignait jamais; il alla quêter de l'huile de chanvre pour faire une offrande devant le Buddha; la veuve comprit clairement (l'importance de cet acte) et elle lui apporta en don (de l'huile) sans y manquer un seul jour; il y eut alors un religieux (1) qui se prosterna aux pieds du Buddha, joignit les mains et demanda : « Ce vieux religieux, bien qu'il ait peu d'intelligence, observe toutes les défenses et tient une conduite élevée. Pour avoir allumé une lampe en offrande, quel bonheur obtiendra-t-il plus tard ? » L'Honoré du monde s'écria : « Excellente question ! Ce vieux religieux, après d'innombrables kalpas, doit devenir le Tathâgata, l'Arhat, le Samyaksambuddha ; sur la nuque il aura un double éclat qui guidera les trois mondes; la foule des êtres qui obtiendront ainsi d'être sauvés sera innombrable ». La veuve ayant été informée de cette (prédiction), se rendit en toute hâte auprès du Buddha, et, se prosternant, elle dit : « L'huile dont s'est servi l'ascète pour allumer sa lampe, c'est moi qui lui en ait fait don. Vous avez dit qu'il obtiendrait plus tard de réaliser en lui la sagesse sans supérieure, correcte et vraie et qu'il guiderait tous les êtres pour les faire revenir à l'impersonnalité surnaturelle et primitive; les devas, les hommes, les démons et les nâgas se sont tous réjouis (en vous entendant dire cela). Mon unique désir est que, par pitié pour moi, vous donniez encore la prédiction qui me concerne. » Le Buddha dit à la femme : « Avec un corps de femme on ne peut parvenir à réaliser en soi la sagesse de Buddha ou de Pratyeka Buddha. De même, les dignités des devas Brahma, Çakra, Mâra ou celle de souverain volant (čakra-

(1) Cf. p. 65, n. 4.

vartin) sont trop élevées pour qu'une femme puisse y atteindre. Si donc vous désirez parvenir à de tels buts, il vous faut abandonner ce corps souillé et recevoir un corps pur. » La femme se prosterna et dit : « Maintenant je vais l'abandonner ». Revenue chez elle, elle se purifia et se baigna, fit des prosternations de loin et dit : « Le corps n'est qu'un composé des quatre éléments; ce n'est pas une chose que nous puissions garder perpétuellement. » Elle monta sur une tour et fit ce vœu : « Ce corps souillé, maintenant, j'en fais don à tous ceux des êtres vivants qui ont faim ou qui ont soif. Puissé-je obtenir un corps d'homme et recevoir la prédiction que je deviendrai Buddha. Tous les êtres vivants qui, dans ce monde troublé sont aveuglés, tournent le dos au vrai, se portent vers l'hérésie et ne connaissent pas le Buddha, puissé-je dans cette autre condition les secourir. » Elle se jeta alors du haut de la tour en bas; ceux qui la virent en eurent un frisson de terreur. Cependant le Buddha, qui connaissait les intentions parfaites de cette femme, fit un miracle en sorte que le sol s'amollit et devint comme un filet céleste (pour la recevoir). Elle s'aperçut alors que son corps n'avait aucun mal, mais qu'il était soudain devenu du sexe masculin; elle en eut une joie infinie ; elle se rendit en toute hâte auprès du Buddha, et, bondissant de plaisir, elle dit : « Grâce à la bienfaisance de l'Honoré du monde, j'ai obtenu un corps pur; je désire maintenant que, par pitié, vous me donniez la précieuse prédiction qui me concerne. » La Buddha la loua en disant : « Votre vaillance est chose rare dans ce monde; certainement, vous deviendrez Buddha ; ne conservez aucun doute à cet égard. Au temps où le religieux qui a allumé la lampe obtiendra de devenir Buddha, il vous décernera le nom (sous lequel vous apparaîtrez plus tard comme Buddha). » Les devas, les hommes, les démons et les nâgas, entendant que cette personne devait devenir

Buddha, allèrent la saluer et la féliciter; revenus chez eux, ils l'acclamèrent et chacun d'eux redoubla d'énergie. La foule des êtres vivants qui en ce temps furent convertis ne saurait être calculée.

Le Buddha dit à Çâriputra : « Celui qui en ce temps était le vieux bhikṣu, c'est Dîpaṃkara Buddha; la veuve, c'est moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de volonté ardente du Bodhisattva est énergique.

CHAPITRE VII

(*Trip.*, VI, 5, p. 80 r°-82 r°.)

(*Dissertations dogmatiques sur la pâramitâ de contemplation* [1]).

N° 74 (2)

(*Trip.*, VI, 5, p. 82 r°.)

Le prince héritier étant sorti pour se promener, le roi donna l'ordre que, dans tout le royaume, on ne laissât aucune chose impure sur la route royale. Quand le prince héritier fut sorti de la ville, le Çakra Devendra (3) se transforma en un vieillard qui se présenta devant le char du prince; sa tête était blanche, son dos était voûté ; il s'appuyait sur un bâton et s'avançait à pas menus; le prince héritier demanda : « Qu'est-ce que cet homme ? »

(1) Nous omettons ces dissertations qui n'offrent pas un grand intérêt.

(2) Ce récit et les trois suivants appartiennent au cycle de la vie légendaire de Çâkyamuni.

(3) 第二天帝. Le Çakra Devendra du deuxième ciel, le premier ciel étant celui des quatre Devarâjas.

Son cocher lui répondit: « C'est un vieillard », et comme le prince lui demandait ce que c'était qu'un vieillard, il ajouta : « On est un vieillard quand la tige provenant des quatre éléments est parvenue à maturité et que le reste de vie qu'on a n'existe presque plus. » Le prince héritier dit : « Plus tard, devrai-je moi aussi vieillir ? » On lui répondit : « De tout temps la vieillesse a existé; il n'y a pas de sage qui ait pu l'éviter. » Le prince héritier reprit : « Je pensais que, lorsqu'on était noble et élevé en dignité, on n'était pas comme les autres hommes; mais si personne n'évite la vieillesse, de quelle utilité est la gloire ? » Revenu dans son palais, il songea à ce qu'il avait vu et, par la concentration de sa pensée, entra en contemplation. Le roi demanda à un serviteur : « Quand le prince héritier est sorti pour se promener a-t-il vu des choses plaisantes dans le royaume ? » Le serviteur répondit : « Sur le chemin, il a aperçu un vieillard; il a songé à l'impermanence de ce monde et son cœur n'a plus été joyeux. » Le roi, craignant que son fils ne renonçât au trône, multiplia autour de lui les musiciennes pour le distraire par des spectacles brillants et pour l'étourdir par toutes sortes de mélodies; il voulait ainsi détruire ses projets d'entrer en religion et l'engager à conserver sa haute dignité.

Plus tard, le prince sortit derechef pour se promener. Le roi donna des ordres sévères pour qu'aucun vieillard émacié ne se trouvât sur le bord du chemin. Çakra, qui était déjà intervenu précédemment, se transforma en un malade; son corps était épuisé; sa respiration était faible et il n'avait plus que la peau sur les os; des humeurs infectes couvraient son corps; il se tenait appuyé à côté de la porte (de la ville). Le prince demanda : « Qu'est-ce encore que cet homme ? » On lui répondit que c'était un malade, et, comme il s'informait de ce que c'était qu'un malade, on lui répondit : « Quand un homme boit et mange sans mesure, quand il se couche ou se

lève sans régularité, il prend une maladie telle que celle-ci et tantôt il guérit, tantôt il meurt. » Le prince demanda : « Moi aussi je bois et je mange sans mesure ; je me couche et je me lève sans régularité ; dois-je devenir aussi malade ? » On lui répondit : « Toute personne ayant un corps devient malade ; on ne saurait échapper à cette infortune. » Le prince dit : « Puisque je n'échapperai pas à cette infortune, voici donc dans quel état je serai plus tard. » Revenu dans son palais, il songea à ce qu'il avait vu, par la concentration de sa pensée, et il entra en contemplation.

Plus tard, le prince étant sorti de nouveau, le souverain Çakra se transforma derechef en un homme mort ; des gens l'emportaient sur leurs épaules ; d'autres tenaient dressées des oriflammes ; les lamentations remplissaient la route. Le prince demanda : « Qu'est-ce encore que cet homme ? » On lui dit que c'était un homme mort, et, comme il demanda ce que c'était que la mort, on lui répondit : « Quand la vie est terminée, l'âme s'en va ; le corps se désagrège ; (l'homme) se sépare pour toujours de ceux qui lui sont chers et les affligés ont peine à rester là. » Le prince héritier dit : « En sera-t-il de même pour moi ? » On lui répondit : « Même les saints supérieurs d'une vertu absolue n'évitent pas cette infortune. » Le prince fit faire volte-face à son char et revint au palais ; par la concentration de sa pensée, il entra en contemplation.

Plus tard, il sortit encore une fois pour se promener et se rendit auprès d'une ferme dans les champs du roi : il s'assit sous un arbre et regarda les laboureurs ; à mesure qu'ils retournaient la terre, des vers apparaissaient, les uns blessés, les autres morts, et des oiseaux les recherchaient pour les dévorer ; son cœur s'en affligea, et, poussant un profond soupir, il dit : « Hélas ! la multitude des êtres vivants est incessamment tourmentée ; ses souffrances

sont difficiles à endurer; en songeant à cela je me sens attristé ». Concentrant alors sa pensée, il entra en contemplation. En ce moment le soleil sortit dans toute son ardeur et brilla sur le corps du prince; mais l'arbre, à cause de cela, abaissa ses branches pour empêcher que le soleil ne le brûlât(1). Le roi, qui était à sa recherche, aperçut de loin ce miracle attestant une vertu sainte sans supérieure; partagé entre l'affliction et la joie, il se précipita à terre, sans même s'en apercevoir et adora le prince en se prosternant le front contre le sol; le prince, à son tour, se prosterna le front contre le sol. Quand le père et le fils eurent pris congé l'un de l'autre, le roi revint dans son palais; quant au prince héritier, il concentra sa pensée pour entrer en contemplation.

Telle est la manière dont le Bodhisattva concentra son cœur par la pâramitâ de contemplation.

N° 75.

(*Trip.*, VI, 5, p. 82 r°-v°.)

A la naissance du prince héritier, le roi avait chargé un devin de tirer son horoscope. Le devin avait dit : « S'il reste sur le trône il deviendra certainement souverain volant (čakravartin); s'il renonce à son royaume et se fait çramaṇa il deviendra un maître des devas et des hommes. » Le roi fit construire des palais appropriés aux trois saisons; ces palais affectés respectivement au printemps, à

(1) Le miracle consistait dans le fait que l'ombre de l'arbre continuait à rester sur le corps du Buddha et ne changeait pas de place au fur et à mesure qu'avançait le soleil.

l'été et à l'hiver, avaient chacun des bâtiments différents; dans chaque bâtiment, il y avait cinq cents musiciennes; elles n'étaient ni grasses ni maigres et leur stature ne laissait rien à reprendre; leurs charmants visages étaient frais et clairs; elles étaient toutes comparables au pêcher et au prunier; chacune d'elle possédait simultanément plusieurs talents; leur élégance séduisait même les sages; elles étaient destinées à réjouir le prince héritier. En avant de chaque salle, on avait planté en rangs des arbres qui portaient des fruits délicieux et des fleurs dont le parfum embaumait l'air; au milieu d'étangs d'eau pure s'épanouissaient des fleurs diverses; des oiseaux de toutes sortes chantaient à l'unisson. Quand on ouvrait ou qu'on fermait la porte du palais, le bruit s'entendait à quarante *li* de distance (1); des ministres dévoués et des soldats faisaient des patrouilles sans se lasser, et se tenaient sur leurs gardes avec vigilance; des oiseaux, tels que des hérons et des canards, poussaient sans interruption des cris d'alerte (2).

A l'âge de dix-sept ans, le prince héritier avait compris tous les livres saints, et c'étaient maintenant ses maîtres, qui à leur tour, se prosternaient et recevaient ses instructions. Le roi choisit pour lui une épouse; le nom de cette épouse, était *K'ieou-yi* (Gopâ); pour la beauté du visage, elle était l'égale d'une fille des devas. Le prince était de force à repousser soixante grands éléphants. Quand il eut atteint l'âge de dix-neuf ans, le prince héritier fit une réunion générale de toutes les musiciennes qui étaient au nombre de quinze cents; il les réunit ensemble dans une même salle pour qu'elles déployassent tous leurs talents; son intention était de les fatiguer et de les endormir, afin de pouvoir les quitter et s'échapper. Le ciel fit que ces musi-

(1) Ce beau palais n'était donc qu'une prison dont le prince n'aurait pu sortir sans que le bruit des portes le trahît.

(2) C'était encore un moyen d'empêcher toute sortie furtive du prince.

ciennes s'endormirent toutes et furent sans connaissance. Le prince héritier regarda avec une pensée calme ces musiciennes qui lui apparurent comme des marionnettes en bois; les intervalles entre leurs articulations étaient creux comme des morceaux de bambou entre les nœuds; leurs pieds et leurs mains pendaient à terre; leurs larmes coulaient; leurs bouches bavaient; la sueur couvrait leurs joues; elles étaient couchées sur leurs tambourins, la chevelure en désordre. Ces musiciennes étaient toutes parées de pendeloques qui retombaient et qui s'agitaient quand elles marchaient, de joyaux en perles brillantes comme des fleurs, de colliers et de bracelets diversement merveilleux; elles étaient vêtues de vêtements royaux en gaze légère et brodés; elles avaient des luths, des guitares, des flûtes, des cornets, des syringes et autres instruments de musique; or tout cela gisait épars à terre. Les oiseaux qui donnaient l'alarme, ainsi que les gardiens, étaient plongés dans des ténèbres profondes et avaient perdu toute conscience. Le prince héritier, d'un regard que rien ne voilait, regarda tous ces corps qui étaient autour de lui, puis il reporta ses yeux sur sa femme ; il vit en elle ses cheveux, son crâne, ses os, ses dents, ses ongles, sa peau, sa chair, ses humeurs, son sang, sa moëlle, sa cervelle, ses tendons, ses veines, son cœur, son fiel, sa rate, ses reins, son foie, ses poumons, ses intestins, son estomac, ses yeux, ses larmes, ses excréments, son urine, sa pituite, sa salive; à l'intérieur il aperçut comme des os desséchés; à l'extérieur il aperçut comme un sac plein de chair; il n'y avait rien là qui fût admirable; quant aux endroits sales et puants, si on les regarde ou qu'on y arrête son souvenir, cela fait vomir; tel un objet dont l'extérieur est fardé d'indigo (1), qu'on a recouvert d'étoffes bigarrées et dont on a parfumé le dehors

(1) Traduction hypothétique des caractères 靛 假 .

avec des parfums, mais dont on a rempli l'intérieur avec des excréments, de l'urine, du pus, et du sang; les sots se fient sur l'apparence; mais les sages, qui voient ce qui est à l'intérieur, s'enfuient à dix mille *li* de là et encore tiennent-ils les yeux fermés.

Le prince héritier, ayant regardé (toutes ces formes corporelles), reconnut qu'elles étaient comme une illusion et qu'on ne pouvait les conserver longtemps; il comprit que la vie dans ce monde est provisoire et qu'il faut de toute nécessité revenir au premier principe; les dormeuses qui gisaient sans ordre comme des cadavres redoublaient sa tristesse; concentrant sa pensée, il entra en contemplation; il sortit de contemplation et vit en haut les étoiles qui scintillaient; la nuit était alors vers son milieu; tous les devas se pressaient autour de lui, et, les mains jointes, l'adoraient; les parfums des fleurs et toutes sortes d'harmonies se multipliaient à l'infini en comblant ses désirs; quand le prince héritier eut vu les devas se prosterner, il prononça un texte saint en disant : « La luxure et la débauche sont les pires des maux; elles rendent l'homme fou et ivre; elles dénigrent la vraie doctrine pour louer l'hérésie; elles font des ténèbres la clarté. C'est pourquoi tous les Buddhas, les Pratyeka Buddhas et les Arhats ne les approuvent pas comme quelque chose de bon, mais prescrivent de s'en éloigner au plus vite. »

Après avoir médité sur ces pensées, il appela Čhaṇḍaka (*Tch'ô-ni*) et lui dit : « Harnachez en toute hâte (mon cheval) pour partir. » Il fit encore cette réflexion : « Quand on ouvre ou qu'on ferme les portes de la ville, le bruit s'entend à quarante *li* de distance; comment faudra-t-il faire ? » Les devas lui dirent : « Nous aurons soin d'y pourvoir. O Honoré du monde, nous veillerons sur les portes pour qu'elles ne fassent aucun bruit et que les habitants du palais ne s'aperçoivent de rien, et pour que les

pas de votre cheval soient silencieux et ne rendent pas le moindre son. »

Le prince héritier monta à cheval (1); les dix millions de souverains Çakra, les quarante millions de quatre grands devarâjas, les devas, les dragons, les démons, les génies, lui faisaient escorte, le guidaient et aplanissaient le chemin; la musique des devas chantait ce chant : « La suprême élévation, nous l'avons rencontrée dans cette vie; nous avons pu contempler son éclat surnaturel; nous avons affranchi notre cœur des peines de ce monde impur, et jamais plus (cet avantage) ne se perdra. Ceux qui souffrent dans les huit difficultés et qui s'éloignent du Vénérable sont à plaindre. » Elle disait encore : « O heureuse rencontre qui nous a valu d'être réunis à lui ! » Quand le cheval franchit la porte, celle-ci fit entendre un bruit; le cheval sanglota, hennit de tristesse et les larmes coulèrent sur ses joues; mais les devas assoupirent le roi et tous les gens du royaume qui ne s'aperçurent de rien; la cause en était qu'ils désiraient faire en sorte que le prince héritier pût atteindre promptement à la sagesse de Buddha. Le prince héritier renonça donc à la dignité de roi tourneur de la roue (čakravartin) et possesseur des sept joyaux; il se soumit à toutes les souffrances pour sauver tous les vivants.

Telle est la manière dont le Bodhisattva concentra son cœur par la pâramitâ de contemplation.

(1) Le texte chinois dit 上馬 « monta à cheval ». C'est, en effet, monté à cheval, et non assis dans un char, que le prince héritier, quittant furtivement le palais royal, est représenté sur un des bas-reliefs de *Yun-kang* près de *Ta-t'ong fou* (cinquième siècle). Cf. Chavannes, *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*, pl. CXI.

N° 76

(*Trip*, VI, 5, p. 82 v°-83 r°.)

A l'époque où le prince héritier, n'avait pas encore atteint à la sagesse, il prit de l'herbe sèche sur la terre, (la disposa) sous un arbre, joignit les mains et s'assit correctement ; il rejeta toutes les pensées souillées ; il purifia son cœur et unifia sa volonté. Il se dit : « A partir d'aujourd'hui, ma chair et mes tendons vont se dessécher et se mortifier ; si, en cette occasion, je n'obtiens pas de devenir Buddha, je ne me lèverai plus jamais. » Le Bodhisattva atteignit alors à la première contemplation, puis à la seconde, à la troisième et parvint à la quatrième. Dans la première nuit donc, il atteignit à la première *chou-chŏ* (1) (dhyâna) et connut ce qu'avaient été durant des kalpas innombrables son père, sa mère, ses frères, sa femme, son fils et ses parents aux neuf degrés ; dans la seconde nuit, il atteignit à la seconde *chou-chŏ* (dhyâna) et connut pour lui-même ce qu'il avait été durant d'innombrables kalpas, pauvre ou riche, élevé en dignité ou d'humble condition, grand ou petit, blanc ou noir ; il connut en outre, sans aucune exception, pour tous les êtres vivants quelles pensées ils avaient eues, et quelles pensées ils n'avaient pas eues ; dans la troisième nuit il atteignit à la troisième *chou-chŏ* (dhyâna) ; les trois influences pernicieuses furent alors entièrement détruites, et, quand la nuit fut près de

(1) 術閣 Le mot 術 qui signifie « science magique » est ici la traduction du terme dhyâna. On ajoute à ce mot chinois le caractère 閣 *chŏ* qui transcrit *jja* (dyâ) de manière a donner d'ensemble un aspect plus ou moins hindou.

faire place au jour, la sagesse de Buddha fut réalisée en lui. Réfléchissant avec intensité il dit : « Maintenant je suis parvenu à être Buddha ; cela est très profond, cela est très profond ; j'ai obtenu une chose difficile entre toutes les choses difficiles à connaître, subtile entre toutes les choses subtiles, merveilleuse entre toutes les choses merveilleuses. Maintenant la sagesse de Buddha est réalisée ; j'ai obtenu de ne rien ignorer. » Il se leva et alla auprès d'une rivière où était un nâga ; ce nâga se nommait Mučilinda (*Wen-lin*) (1) ; au bord de la rivière où demeurait Mučilinda (*Wen-lin*), il y avait un arbre sous lequel le Buddha s'assit et dit : « Autrefois Dipaṃkara Buddha (*Ting-kouang fo*) me donna la vénérable prédiction qui me concernait et me dit que je serais le Buddha Çâkyamuni (*Che-kia-wen fo*) ; en vérité il est arrivé ce qu'on m'avait annoncé, et maintenant j'ai obtenu d'être Buddha. Depuis des kalpas innombrables, je pratique la libéralité (dâna), je supporte les affronts (kṣânti), je déploie mon énergie (vîrya), je me livre à la contemplation (dhyâna), je me règle sagement (çîla). Par le mérite de mes vœux accumulés, j'ai obtenu maintenant, pour la première fois, la dignité suprême. Quand on fait le bien, le bonheur s'ensuit ; impérissables sont mes actes méritoires. » Tandis que le Buddha avait ces pensées, il entra dans la pâramitâ de contemplation. Le Buddha était au bord de la rivière ; son éclat lumineux fit pénétrer sa clarté jusqu'à l'endroit où habitait le nâga ; en voyant le reflet de cet éclat, le nâga sentit toutes ses écailles se hérisser ; auparavant déjà il avait vu trois Buddhas, à savoir Krakučchanda Buddha (*Keou-keou-ts'in fo*) Kanakamuni Buddha (*Keou-na-han-meou-ni fo*) et Kâçyapa Buddha (*Kia-che fo*) (2) ; quand ces trois Buddhas avaient obtenu la sagesse, tous s'étaient assis là, et leur

(1) Cf. Lalita vistara, chap. XXII ; Yoga sûtra, section III, 18, 19 et 49.

(2) Ce sont les derniers des sept Buddhas qui précédèrent le Buddha actuel.

clarté avait entièrement illuminé la résidence du nâga ; quand le nâga aperçut l'éclat brillant, il se dit : « Cet éclat est égal au reflet de l'éclat projeté par les trois Buddhas précédents ; ne serait-ce pas que, dans le monde, il y a de nouveau un Buddha ? » Le dragon, fort joyeux, sortit de l'eau et regarda de tous côtés ; il aperçut le Buddha assis sous un arbre ; son corps présentait les trente-deux marques distinctives ; il avait la couleur de l'or pur (1) ; l'éclat lumineux qu'il projetait était fort grand et l'emportait sur la lune et dépassait le soleil ; les marques distinctives primaires et secondaires étaient bien formées et étaient semblables aux fleurs sur un arbre. Le nâga s'avança vers le Buddha ; posant son visage sur la terre, il entoura de sept tours le Buddha, mais son corps s'étendait encore à quarante *li* de distance du Buddha ; de ses sept têtes il recouvrit le Buddha ; pour s'amuser, le nâga déchaîna le vent et la pluie pendant sept jours et sept nuits ; le Buddha resta assis sans remuer, sans bouger, sans aspirer et sans expirer (de l'air) ; après être resté pendant sept jours sans manger, il obtint de devenir Buddha ; son cœur se réjouit et n'eut plus aucune autre préoccupation ; le nâga, très joyeux resta lui aussi pendant ces sept jours sans manger et ne songea ni à la faim ni à la soif.

Au bout des sept jours, le vent et la pluie cessèrent et le Buddha s'éveilla de sa contemplation. Le nâga se transforma alors en un brahmane jeune et vêtu de neuf, qui se mit à deux genoux, joignit les mains, se prosterna la tête contre terre et demanda (au Buddha) ; « Vous avez obtenu de n'être plus sensible au froid ni au chaud, à la faim ni à la soif ; les bonheurs que vous ont valus vos mérites se sont rassemblés sur vous et toutes les influences pernicieuses ne sauraient plus vous atteindre ; vous êtes dans le monde en qualité de Buddha ; vous êtes l'être le plus

(1) Cf. p. 90, n. 1.

vénéré dans les trois mondes ; n'est-ce pas un sujet de joie ? » Le Buddha répondit au nâga : « Les livres saints de tous les Buddhas des temps passés disent ceci : quand tous les êtres vivants s'éloignent des trois voies mauvaises et obtiennent la condition d'homme, c'est un sujet de joie ; quand un homme, qui est dans le monde, demeure dans la solitude et garde son esprit fixé sur la sagesse, c'est un sujet de joie ; quand on obtient, actuellement la réalisation d'une promesse qu'on a entendue autrefois, c'est un sujet de joie ; quand un homme qui est dans le monde est animé de bienveillance et ne fait aucun mal à tous les êtres vivants, c'est un sujet de joie ; quand les terribles poisons du deva Mâra sont épuisés, c'est un sujet de joie ; quand les sentiments se sont simplifiés (1), quand on est exempt de désirs et qu'on ne recherche plus la gloire, c'est un sujet de joie ; quand, dans ce monde, on a obtenu la sagesse et qu'on est devenu un maître des devas et des hommes, quand on a une volonté vide et affranchie de tout souhait, quand on atteint à la fixité où il n'y a plus aucune distinction, quand ce corps, qui est le réceptacle de tous les désirs, on l'a fait retourner à la primitive impersonnalité surnaturelle, quand on a le calme de la perpétuelle méditation, quand on est affranchi pour toujours des souffrances, c'est là un sujet de joie tel qu'il n'y en a aucun de plus grand. » Le nâga dit en se prosternant la tête contre terre : « A partir de maintenant je me confie au Buddha, je me confie à la Loi. » Le Buddha dit au nâga : « Il y a aussi la communauté des hommes saints (âryasaṃgha) qui ont fait vœu de se conformer au bien et qui désirent s'affranchir des peines des appétits sensuels ; il vous faut aussi prendre la précaution de vous confier en eux. » Le nâga y consentit et se confia en la communauté de ceux qui sont affranchis des appétits sensuels ; de tous

(1) 棲怕 est l'équivalent de 淡泊.

les animaux qui se confièrent au Buddha, le premier à se convertir fut ce nâga.

Telle est la manière dont le Bodhisattva concentre son cœur par la pâramitâ de contemplation.

N° 77.

(*Trip.*, VI, 5, p. 83 r°.)

En poursuivant sa route, le Buddha rencontra un petit sentier au bord duquel était un arbre ; le Buddha s'assit au-dessous avec les douze cent cinquante bhikṣus. Concentrant son cœur, il entra en contemplation ; sur ces entrefaites, cinq cents chars vinrent à passer ; or le Buddha, qui avait fort soif, dit à Ânanda : « Allez me chercher de l'eau, car je désire en boire. » Ananda répondit : « Justement, cinq cents chars sont en train de passer ; l'eau est fort trouble, et on ne peut la boire. » Le Buddha réitéra son ordre en disant : « Je suis encore plus altéré ; allez promptement me chercher de l'eau. » Il répéta cela deux ou trois fois. Ânanda lui dit alors : « Il y a un ruisseau nommé *K'ieou-touei* (Kakutthâ) ; l'eau en est pure, limpide et bonne ; on peut s'y laver ; on peut la boire. » Avant que le Buddha eût fini sa conversation avec Ânanda, intervint un homme appelé *Pao-ki* (Pukkusa), qui avait servi comme son maître un âjîvaka nommé *Lo-kia-lan* (Ârata kâlâma) (1) ; ce *Pao-ki* remarqua l'éclat surnaturel du Buddha, son corps qui avait la couleur de l'or rouge, ses marques primaires

(1) Un des deux maîtres du Buddha.

et secondaires qui étaient fort merveilleuses et telles que les anciens sages en eurent rarement de semblables ; son cœur déborda de joie ; joignant les mains, il s'avança directement, se prosterna et dit : « Il y a justement cinq cents chars qui ont passé ; ô Honoré du monde, ne l'avez-vous ni vu ni entendu ? » Le Buddha répondit : « Je ne l'ai ni entendu ni vu. » *Pao-ki* (Pukkusa) reprit : « O Honoré du monde, étiez-vous endormi ? » Il répondit : « J'étais assis en contemplation et j'avais obtenu la fixité de l'unité de la pensée. » *Pao-ki* (Pukkusa) le loua en disant : « Peut-elle produire de tels effets, la méditation profonde sur la sagesse sans attachements, correcte et vraie du Tathâgata ? Ces chars ont tout récemment ébranlé le royaume et votre corps en est tout sali de poussière ; cependant, votre sagesse résolue ne s'est pas laissé distraire et vous n'avez rien entendu et rien vu. Le ciel et la terre peuvent être ébranlés, mais une telle résolution est difficile à renverser. Lorsque mon maître était encore en vie, lui aussi avait réussi à entrer en contemplation sous un arbre au bord de la route ; en ce temps aussi il y eut cinq cents chars qui passèrent devant lui ; quelqu'un lui ayant demandé s'il les avait entendus ou vus, il dit qu'il ne les avait ni entendus ni vus ; cette même personne lui demanda : « Étiez-vous donc absent d'esprit, parce que endormi ? » Il répondit : « Concentrant toutes les forces de mon cœur, j'avais obtenu la fixité pure et calme ; c'est pourquoi je n'ai rien entendu. » Cet homme lui dit encore : « Est-il possible que telle soit la profondeur à laquelle atteint l'application d'un Arhat à la sagesse ? des chars passent devant lui ; son corps en est tout souillé de poussière et il ne s'en aperçoit pas ! » Cet homme donc, voyant la profondeur mystérieuse de la volonté (de ce sage), le servit comme un maître jusqu'à la fin de sa vie. » *Pao-ki* (Pukkusa) dit encore : « Votre résolution silencieuse et fixe, qui ne se laisse point distraire, est toute semblable

à celle de mon ancien maître ; à partir de maintenant et jusqu'à la fin de mes jours, j'observerai les cinq défenses du Buddha et je me conduirai en homme pur et croyant ; comment oserais-je dorénavant m'engager dans les diverses actions mauvaises ? » Le Buddha demanda à *Pao-ki* (Pukkusa) : « Le bruit que font cinq cents chars est-il aussi fort que celui d'un coup de tonnerre ? » Il répondit : « Même le bruit de mille chars ne serait pas comparable à un petit coup de tonnerre dans un orage ; à combien plus forte raison n'équivaudrait-il pas à un éclat de foudre violent. »

L'Honoré du monde dit : « Autrefois, je me trouvais assis sous une hutte d'herbes dans la ville de *A-l'an* et je méditais sur l'origine de la naissance et de la mort ; il y eut un ouragan de pluie, de grêle, de tonnerre et d'éclairs, qui tua quatre bœufs et deux jeunes laboureurs ; les habitants de cette ville qui en furent témoins furent très nombreux ; pour moi, j'étais alors occupé à produire un texte saint ; il y eut un homme qui vint auprès de moi et je lui demandai : « Que vont donc regarder tous ces gens ? » Cet homme me raconta ce qui s'était passé et ajouta : « O Buddha, où étiez-vous en ce temps ? » Comme je lui répondais que j'étais resté seul dans cette demeure, il me demanda si j'étais alors endormi ; sur ma réponse négative, il s'écria : « Comment peut-il se faire que, étant éveillé, vous n'ayez pas entendu (l'orage) ? Votre application à la sagesse a dû être d'une extrême profondeur. Dorénavant, je désire vous servir comme mon maître, ô Honoré du monde, recevoir les cinq défenses parfaites, devenir un homme pur et croyant, et, jusqu'à la fin de ma vie, rester fidèle à la vérité. »

En entendant ces paroles, *Pao-ki* (Pukkusa) sentit son cœur s'ouvrir et ses liens se dénouer ; il éprouva une joie sans limites ; se retournant alors vers un de ses suivants, il lui donna cet ordre : « Dans mon trésor, il y a mille vêtements faits en tissu d'or ; prenez le plus beau et

apportez-le moi pour que je l'offre au Buddha ». Le suivant se conforma à ces instructions, retourna à la maison et rapporta le vêtement; *Pao-ki* (Pukkusa), de ses propres mains, en revêtit le corps de Buddha ; puis il recula, se prosterna et dit: « Maintenant, ô Honoré du monde, je souhaite que vous abaissiez votre lumineuse divinité jusqu'à venir dans mon pays qui est un lieu où se trouvent des gens purs et croyants ; en même temps, vous daignerez descendre dans ma demeure où tous les membres de ma famille, grands et petits, feront personnellement des offrandes au Buddha. Même quand on vivrait aussi longtemps que le ciel et la terre, et qu'on ferait, avec un cœur absolument respectueux, des offrandes aux êtres tels que devas, nâgas, démons, génies, êtres qui rampent, qui volent, qui avancent comme des insectes, qui marchent, qui grouillent ou qui remuent, le mérite qu'on aurait ainsi acquis ne vaudrait pas celui qu'on s'assure en donnant à manger pendant un seul jour à un seul çramaṇa ; combien plus grand encore sera le mérite si l'offrande s'adresse au Buddha correct, vrai, sans supérieur. Je souhaite que vous inclinez votre vaste bienveillance en me donnant un bonheur illimité. » Le Buddha lui dit : « C'est fort bien. »

Telle est la manière dont le Buddha concentre son cœur par la pâramitâ de contemplation.

N° 78.

(*Trip.*, VI, 5, p. 83 r°-84 v°.)

Le Bienheureux (Bhagavat) raconta ceci sur lui-même : « Au temps où j'étais Bodhisattva, mon nom était « Toujours-affligé » (*Tch'ang-pei*). Le Bodhisattva « Toujours-affligé »

constamment versait des larmes en marchant; à cette époque il y avait pas de Buddha; les règles des livres saints étaient entièrement abolies; on ne voyait plus la communauté des sages et saints çramaṇas. Le Bodhisattva songeait incessamment à voir le Buddha et à entendre les merveilleuses injonctions des livres saints. Les gens de ce temps étaient souillés; ils tournaient le dos à ce qui est correct et se portaient vers les hérésies; trompeurs et avides de gains, ils étaient comme le papillon que la flamme séduit; les quatre sortes (de bienfaisance) et les six pâramitâs sont une demeure de paix perpétuelle ; mais ces gens avaient laissé perdre cette doctrine du Buddha; ils allaient vers les maux périlleux des autres doctrines et ainsi causaient leur propre ruine. Voilà pourquoi le Bodhisattva était tourmenté et s'affligeait tout en marchant.

Dans des temps plus reculés il y avait eu un Buddha dont le nom était « le souverain Tathâgata de la loi lumineuse et sans souillure »; son nirvâṇa était déjà ancien; les enseignements de ses livres saints avaient entièrement disparu. Le Bodhisattva « Toujours affligé » vit en songe le Buddha qui lui expliquait la loi et qui lui disait : « Gardez-vous de tenir la conduite des hommes orgueilleux et savants; éloignez la souillure des affections du cœur; ne mettez pas sur vous les impuretés et les peines des six sens; ne laissez pas les diverses passions, ne fussent-elles pas plus grandes qu'un poil ou un cheveu, se cacher dans votre cœur; quand toutes vos pensées seront calmées et éteintes, vous aurez atteint à l'état de non-composition (asaṃskrita). »

Quand le Bodhisattva entendit le Buddha lui exposer cette loi, il fut comme un affamé à qui on donne une bonne nourriture et sa joie fut sans limites; les souillures de son cœur disparurent; il entra dans la contemplation calme; puis il abandonna sa famille, quitta sa femme et ses enfants et pénétra au plus profond de la montagne

pour y demeurer dans la retraite; il se nourrissait de l'eau et des fruits de la montagne. Tandis qu'il était dans cette montagne, il leva la main pour se frapper le cœur et dit en poussant des cris de tristesse : « Je n'ai pas eu de chance en naissant : je ne me suis pas trouvé à l'époque où il y a un Buddha dans le monde; je n'ai pas entendu les livres saints du Buddha. O Honorés du monde, parfaitement vrais, qui êtes présents dans les dix régions, vous dont le regard est profond et dont l'ouïe est pénétrante, vous qui savez toutes choses, vous qui projetez une lueur éblouissante dont l'éclat atteint tous les êtres, je désire que vous manifestiez votre merveilleuse puissance surnaturelle en faisant en sorte que je voie le Buddha et que je puisse l'entendre développer ce qu'il y a de plus intéressant dans la grande loi. » A peine sa voix plaintive avait-elle cessé (de se faire entendre), qu'une divinité du ciel descendit et lui dit : « O homme sage à ce point, ne vous lamentez plus. Les Buddhas ont une grande loi dont le nom est : la science des sages pâramitâs. Tous les Buddhas du passé, ceux du présent et de l'avenir se sont formés grâce à elle. Ayez soin de la rechercher, de vous exercer à en réciter le texte, d'en garder et d'en connaître le sens et de la mettre en pratique; alors vous obtiendrez certainement les quatre motifs de ne plus craindre (vaiçâradyas), les dix sortes de forces (daçabala), les dix-huit dharmas non-communs (âveṇika dharma); votre corps sera couleur d'or; votre nuque aura un éclat illimité; dans la doctrine des livres saints des dix régions, vous serez un maître sage; vous serez respecté entre tous les saints assemblés; vous serez un maître des devas et des hommes; les Arhats et les Buddhas célèbres n'auront point eu de telles qualités. »

Le Bodhisattva « Toujours-affligé » leva les yeux et répondit : « De qui entendrai-je cette loi vénérable? par quel moyen? et en allant dans quel pays? Ce maître, comment

se nomme-t-il ? » Le personnage céleste lui répondit : « Partez d'ici et dirigez-vous droit vers l'Est. Ne songez ni aux formes, ni aux souffrances, ni aux caractéristiques, ni aux actes, ni aux connaissances; ne songez ni à la douleur ni à la joie, ni au bien ni au mal, ni aux oreilles, aux yeux, au nez, à la bouche, au corps, à la pensée, ni au moi, ni à autrui, ni à l'évolution du passé, ni aux choses à venir; ne songez ni à la terre, ni à l'eau, ni au feu, ni au vent, ni au vide, ni au bleu et au jaune, au noir et au blanc, et, d'une manière générale, à toutes les couleurs, ni à l'avidité, ni à la luxure, ni à la colère, ni à la stupidité, ni à l'envie, ni aux hommes, ni aux femmes, ni aux parents aux neuf degrés, ni à la gauche, ni à la droite, ni au devant ni au derrière, ni au haut, ni au bas, ni au lent, ni au prompt; ne songez ni qu'il y a un Buddha, ni qu'il n'y a pas de Buddha, ni qu'il y a une doctrine des livres sacrés, ni qu'il n'y a pas de doctrine des livres sacrés, ni qu'il y a des saints, ni qu'il n'y a pas de saints; videz votre esprit; supprimez en vous tout désir; que votre cœur ferme ne s'écarte pas de mes instructions et présentement vous verrez la sainte loi des sages pâramitâs. »

Le Bodhisattva « Toujours-affligé » leva la tête et dit : « Avec respect; j'y consens, et, du commencement jusqu'à la fin, je m'abstiendrai de tout cela. » Le personnage céleste lui répéta encore d'observer avec énergie ces prescriptions, puis, quand il eut fini de parler, il disparut soudain.

Le Bodhisattva, ayant reçu ces instructions, rectifia son cœur et calma sa pensée, puis il se dirigea vers l'Est à la recherche (du Buddha). Au bout de quelques jours, il s'arrêta, et, méditant profondément, il se dit : « Mes existences antérieures m'ont valu peu de bonheur; dans ma vie je n'ai pas rencontré le Buddha et il n'y a pas de çramaṇas dans le monde; princes et sujets ont l'esprit troublé et aucun d'eux ne connaît le Buddha. Ce maître vénérable

qui comprend les pâramitâs et qui dissipe l'obscurité, à quelle distance est-il d'ici ? » Comme il ne l'avait point encore vu, son cœur en conçut une violente affliction et il marchait en se lamentant; la perfection de sa sincérité émut tous les Buddhas; d'en haut un Buddha vint en volant et se présenta devant lui; son corps avait la couleur de l'or rouge; les marques distinctives primaires et secondaires signalaient son extraordinaire sainteté; son visage était comme la pleine lune; sur sa nuque il avait un éclat pareil à celui du soleil; les devas en foule l'escortaient avec des tentes précieuses et des dais ornés, en faisant de la musique et en répandant des fleurs, en joignant les mains et en se prosternant. Le Buddha loua le Bodhisattva en disant : « C'est très bien ! c'est très bien ! Votre persévérance active est une chose qu'on voit rarement dans le monde. »

En voyant le Buddha, le Bodhisattva, partagé entre la joie et l'affliction, se prosterna et dit : « Je désire, ô Buddha, que vous ayez pitié de moi; coupez mes liens, déliez mes entraves, dissipez ma cécité, guérissez ma maladie, expliquez-moi les livres saints. » Le Buddha lui dit : « Dans les trois mondes tout est vide; l'être est entièrement non existant; toutes choses sont illusoires; dès qu'elles naissent, elles disparaissent comme des bulles d'eau. Considérez que, dans le monde, tout est ainsi et songez à cela. Je vous ai exposé les livres saints; écoutez-les sincèrement avec un cœur correct et gardez-vous de les oublier. A vingt mille *li* de marche vers l'Est à partir d'ici, il y a un royaume nommé *Kien-t'o-yue* (Gandhâra); c'est la ville où sont réunis des Bodhisattvas; dans tout l'intérieur de ce royaume il n'y a que des hommes supérieurs et il n'y a pas d'hommes ordinaires; je désire vous exposer la vertu de tous ces Bodhisattvas dont la vertu est surabondante même après que le nombre des kalpas est terminé. Celui de ces Bodhisattvas qui est le plus vénérable et qui a la plus

haute vertu se nomme *Fa-lai* (Loi-venir = Dharmâgata); il est parmi tous les saints comme la lune parmi les étoiles; il possède en lui les règles de tous les livres saints; son intelligence est illimitée; il explique le livre saint des claires pâramitâs et à plusieurs reprises il l'a enseigné aux hommes; parmi tous ces Bodhisattvas, il y en a qui ont reçu ce livre saint, d'autres qui le récitent, d'autres qui l'écrivent, d'autres qui en déterminent l'origine. Allez voir ce Bodhisattva; certainement il deviendra votre maître et vous encouragera à chercher à devenir Buddha; rendez-vous promptement auprès de lui. C'est lui qui devra, en votre faveur, expliquer la vertu brillante des pâramitâs tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. » Quand le Bodhisattva, « Toujours-affligé », eut entendu un Buddha célébrer le nom et les vertus de ce Bodhisattva, son cœur entra dans la joie de la Loi et il obtint la contemplation présente (pratyutpanna samâdhi); toutes ses autres pensées s'éteignirent et il aperçut entièrement la multitude des Buddhas qui, en sa faveur, expliquaient la vertu des pâramitâs claires et louaient le mérite qu'il avait eu à déployer son énergie, pour tâcher de devenir Buddha; tous lui disaient : « C'est fort bien ! grâce à votre résolution de tâcher de devenir Buddha, vous parviendrez à ce but; nous aussi, autrefois, quand nous conçûmes la même pensée, nous fûmes tout comme vous; tous les Buddhas du passé, de l'avenir et du présent ont fait de même. Vous obtiendrez certainement de devenir Buddha et de sauver tous les êtres vivants. » Le Bodhisattva « Toujours-affligé » s'éveilla de son extase et regarda de tous côtés; mais il n'aperçut plus les Buddhas; derechef son cœur s'affligea, ses larmes coulèrent et il dit : « Cet éclat merveilleux de tous les Buddhas, d'où venait-il pour qu'il se soit évanoui ? »

Telle est la manière dont le Bodhisattva concentre son cœur par la pâramitâ de contemplation.

N° 79

(*Trip.*, VI, 5, p. 84 r°.)

Autrefois deux Bodhisattvas avaient une volonté pure et une conduite calme ; leurs sentiments intérieurs étaient pacifiés et ils n'avaient plus de désirs; leurs actes extérieurs étaient parfaits comme de l'or céleste; ils s'étaient éloignés de la foule des souillures et demeuraient dans les solitudes des montagnes; ils avaient creusé un rocher pour s'y faire une habitation; solitaires, ils apaisaient leur volonté; ils avaient des vêtements faits avec la plante *kien* et des nattes d'herbes; ils mangeaient des fruits et buvaient de l'eau; purs, calmes et ne se livrant à aucune action, leur volonté était comme vide; ils possédaient au complet les quatre contemplations ; ils avaient obtenu les cinq pénétrations de l'intelligence à savoir : 1° ils étaient capables de tout voir et il n'était rien de si éloigné qu'ils n'aperçussent; 2° ils avaient une ouïe perçante et il n'était rien de si subtil qu'ils n'entendissent; 3° ils pouvaient aller et venir sans obstacle, en s'élevant et en volant dans les airs; 4° ils pouvaient connaître les pensées qu'avaient dans leurs cœurs tous les êtres vivants des dix régions; 5° ils pouvaient savoir quelles avaient été les vicissitudes de leurs propres existences antérieures à travers des kalpas sans nombre. Brahma, Çakra, les ṛṣis, les saints, les divers devas, les nâgas, les démons se prosternaient sans exception devant eux. Ils demeurèrent dans les solitudes des montagnes pendant plus de soixante années; ils songeaient avec affliction que tous les êtres vivants roulent indéfiniment dans les ténèbres de l'ignorance, ne voyant pas que celui qui fait le mal subit ensuite des maux

terribles, tandis que, si quelqu'un maîtrise ses sentiments, rejette les désirs et sert avec respect les trois Vénérables, le bonheur lui écherra comme l'écho répond au son, et certainement il obtiendra une gloire appropriée.

De ces deux brahmanes, l'un se nommait *T'i-k'i-lo* et le second se nommait *Na-lai* (Nârada). Il arriva que *T'i-k'i-lo*, s'étant levé de nuit pour réciter les livres saints, se trouva épuisé de fatigue et perdit connaissance en s'endormant ; or, en ce même temps, *Na-lai* lui aussi récitait les livres saints; par mégarde, il marcha sur la tête de *T'i-k'i-lo*; celui-ci s'éveilla aussitôt et dit : « Qui a marché sur ma tête ? demain, dès que le soleil se lèvera, un bâton brisera votre tête en sept morceaux ; ne sera-ce pas bien ? » *Na-lai* répliqua : « C'est par mégarde que j'ai marché sur votre tête, pourquoi votre imprécation est-elle si terrible ? Même les ustensiles qui sont une catégorie d'êtres qui ne se meuvent pas, s'entrechoquent; à combien plus forte raison, quand des hommes demeurent ensemble pendant des années entières, ne leur arrivera-t-il pas de commettre quelque inadvertance ? Cependant vos paroles se réalisent toujours ; demain matin, quand le soleil paraîtra, ma tête certainement se brisera en sept morceaux; je vais donc maîtriser le soleil de manière à ne pas lui permettre de paraître. »

Ainsi donc le soleil ne parut pas durant cinq jours ; tout le royaume fut plongé dans l'obscurité ; on se cherchait avec des torches ; les diverses administrations ne fonctionnaient plus ; le prince et son peuple vivaient dans la crainte et la confusion. Le roi réunit tous les fonctionnaires et invita des religieux, puis il leur dit : « Si le soleil ne paraît plus, où se trouve la cause de ce mal ? » Parmi ces religieux, il en était un qui était doué des cinq pénétrations et qui répondit : « Les deux religieux qui sont dans la montagne ont eu une petite dispute ; c'est pourquoi ils ont interdit au soleil de paraître. » Le roi s'étant

informé de la cause de cette dispute, le religieux lui expliqua ce qui était arrivé, puis, comme le roi demandait ce qu'il fallait faire, il ajouta : « O roi, emmenez avec vous vos officiers et les gens de votre peuple, grands et petits, et allez en toute hâte auprès de ces personnages pour vous prosterner devant eux et les réconcilier ; eux certainement, par bienveillance, s'accorderont. »

Le roi donna aussitôt des ordres pour qu'on agît comme l'avait dit le religieux ; il se rendit dans les solitudes des montagnes et dit en se prosternant : « Si mon pays est prospère et si mon peuple est heureux, c'est grâce à votre influence bienfaisante, ô deux Vénérables ! Mais maintenant, vous n'êtes plus d'accord et tout le royaume est bouleversé. Le mal vient de moi ; mais le peuple est innocent ; je désire que vous lui fassiez grâce. » *Na-lai* répliqua : « O roi, allez avec instance éclairer la pensée de mon collègue ; quand sa pensée se sera détendue, je relâcherai le soleil. » Le roi se rendit donc auprès de *T'i-k'i-lo* pour lui exposer les intentions de *Na-lai* ; (*T'i-k'i-lo*) dit alors au roi (1) : « Invitez mon collègue à s'enduire la tête de boue puis à lâcher le soleil. » (Ainsi fut fait) : la tête de boue éclata en sept morceaux, mais *Na-lai* lui-même n'eut aucun mal ; le roi, ses ministres et les gens du peuple furent tous transportés de joie. Les deux religieux exposèrent au roi que, pour bien gouverner le royaume, il faut appliquer les bienveillances des quatre sortes que rien ne dépasse ; ils l'exhortèrent à agir en observant les cinq défenses, et en mettant en honneur les dix actions excellentes. Le roi, ainsi que ses ministres et son peuple, reçurent d'un commun accord les défenses ; quand il fut revenu dans son royaume, le roi fit un décret aux termes duquel tous les habitants, que leur situation fût élevée ou basse, devaient mettre en pratique les cinq défenses et les dix

(1) Nous rectifions l'erreur évidente du texte chinois qui écrit : « Le roi dit alors... »

actions excellentes, et les livres saints devaient servir à gouverner.

A partir de ce moment, la bienfaisance du roi atteignit jusqu'aux herbes et aux arbres ; les ministres fidèles furent sincères et en même temps désintéressés et modestes ; les pères, agissant suivant la règle et les mères observant la convenance, chaque famille mit en honneur ces vertus ; comme on se conformait à la raison, à l'intégrité et à la bonne foi, dans chaque maison il y eut des fils doués de piété filiale. — Le Bienheureux (Bhagavat) dit : « Ces deux Bodhisattvas avaient remarqué que le souverain de ce royaume ne connaissait pas les trois Vénérables, que les ministres et le peuple avaient l'esprit troublé et se laissaient aveugler par de fausses opinions, comme quelqu'un qui marcherait les yeux fermés au milieu des ténèbres ; ils eurent pitié de ces gens qui ne faisaient que naître et mourir sans voir les livres saints du Buddha, et c'est pourquoi ils accomplirent ce phénomène afin de leur éclairer la vue. »

Le Buddha dit aux bhikṣus : « *Na-lai*, c'était moi-même ; *T'i-k'i-lo*, c'était Maitreya (*Mi-le*). »

Telle est la manière dont le Bodhisattva concentre son cœur par la pâramitâ de contemplation.

CHAPITRE VIII

Section sixième traitant de la pâramitâ d'intelligence.

N° 80

(*Trip.*, VI, 5, p. 84 v°-85 v°)

Voici ce que j'ai entendu raconter : Un jour, le Buddha se trouvait à Çrâvastî, dans le Jetavana, dans le jardin de Anâthapiṇḍada ; il était assis en compagnie de la réunion des douze cent cinquante bhikṣus et de dix mille Bodhisattvas. Le premier de ses disciples, Çâriputra, s'avança, salua, et, agenouillé, dit : « Quel mérite a eu *Tch'ö-ni* (Čhandaka) dans une existence antérieure pour qu'il ait fait ceci : si le Bodhisattva était resté chez lui, il serait devenu souverain qui se déplace en volant (čakravartin) ; or, (Čhandaka) l'exhorta à quitter son royaume, à entrer dans les montagnes pour y étudier la sagesse, en sorte qu'il acquît lui-même la dignité de Buddha, qu'il secourût tous les êtres vivants et que son mérite éminent le menât jusqu'au nirvâṇa. Je souhaite que l'Honoré du monde nous rende visible l'origine de cela. » Le Buddha s'écria : « Fort bien ! Fort bien ! Excellente est la question que vous m'avez posée, ô Çâriputra. *Tch'ö-ni* (Čhandaka) a eu pendant plusieurs existences successives des mérites

immenses. Vous tous, écoutez avec attention, je vais vous l'exposer. » Après qu'on lui eût répondu par une approbation, le Buddha reprit :

Autrefois, j'étais Bodhisattva dans le royaume de *Ni-ho-pien*. Le roi de ce pays entendit dire que, parmi les hommes, il en était qui montaient au ciel par leur sagesse, et d'autres qui montaient au ciel en faisant des sacrifices aux dieux. Depuis son adolescence, le roi avait toujours désiré monter au ciel, mais il n'en connaissait pas le moyen. Or, dans le royaume, il y avait plus de quarante mille brahmanes ; le roi leur fit connaître ses sentiments en leur disant : « Je désire monter au ciel ; par quel procédé y parviendrai-je ? » Un vieillard à tête grise lui répondit : « Excellente est cette demande. O roi, désirez-vous monter au ciel avec ce corps ou avec votre âme ? » Le roi dit : « Je désire monter au ciel tel que je suis assis ici. » On lui répondit : « Vous obtiendrez cela vous et votre épouse principale. » Le roi en conçut une joie sans limites et leur fit présent de deux mille livres d'or et d'argent. Les brahmanes s'en retournèrent avec ces richesses et, tout heureux, se divertirent ensemble. Quand ils eurent épuisé leurs richesses, ils délibérèrent entre eux et dirent : « Ordonnons au roi de prendre cent jeunes garçons vierges et cent jeunes filles vierges d'une beauté extraordinaire, des éléphants, des chevaux, des animaux domestiques divers, au nombre de cent pour chaque catégorie, et, après nous avoir offert un repas, de retourner tuer ces personnes humaines et ces animaux pour faire avec leurs os et leur chair un escalier montant jusqu'au ciel. » Ils firent cette proposition au roi qui dit : « C'est très bien. » Le roi ordonna alors à ses ministres de sortir pour rassembler promptement (les hommes et les animaux) comme (l'avaient demandé les brahmanes). On enferma toutes (ces victimes) dans des prisons ; ceux qui se lamentaient obstruaient les routes ; les gens du pays

disaient tous : « Quand un roi viole la vraie doctrine du Buddha et met en honneur les fausses doctrines, c'est là le principe de la ruine du royaume. »

Les brahmanes se dirent encore : « Si, après avoir massacré ces êtres vivants, le roi n'obtient pas de monter au ciel, il est certain que nos propres cadavres seront exposés sur la place publique. » Ils imaginèrent ce nouveau stratagème : « Dans la montagne parfumée (Gandha mâdana) il y a une musicienne (apsaras) du roi des devas ; son nom est « Devî qui semble à forme humaine ». Cette devî est sage et difficile à saisir. Invitons le roi à se mettre en quête d'elle ; s'il ne peut pas la faire venir, toute cette affaire sera terminée et nous serons à l'abri de tout reproche. » Ils se rendirent donc derechef auprès du roi et lui dirent : « Dans la montagne parfumée, il y a une devî musicienne ; il vous faut avoir son sang pour le mêler à celui des hommes et des animaux afin de faire les marches de l'escalier ; alors vous pourrez monter au ciel. » Le roi fut de nouveau satisfait (1) et dit : « Que ne l'avez-vous dit plus tôt ! Quatre mois se sont maintenant déjà écoulés et c'est la première fois que vous parlez de cela ! » Ils répondirent : « Nos recettes magiques observent une gradation. » Le roi ordonna une réunion générale de tout le peuple du royaume : il y eut de grandes réjouissances, des présents, et le vin et la musique furent à profusion. Le roi fit cette proclamation : « Qui peut s'emparer de la devî ? » Dans le peuple il y eut un homme sage qui dit : « Dans la septième montagne, il y a deux religieux : l'un se nomme *Chō-li* (2) ; le second *Yeou-pen* (Utpalaka) ; ils savent où se trouve cette devî. » Le roi ordonna qu'on les fît venir. Des envoyés mirent à exécution ce décret et, au bout de quelques jours, vinrent en ramenant les religieux.

(1) Il semble que le sens devrait être : « Le roi ne fut pas satisfait... »

(2) *Chō-li* 闍 梨 est une transcription usuelle du terme ācārya qui n'est pas un nom propre.

Très joyeux, le roi disposa un banquet et fit faire de la musique pendant sept jours; il dit (aux religieux) : « Si vous m'amenez la devi prisonnière, je monterai au ciel et je vous ferai don de mon royaume. » Ils répondirent qu'ils allaient faire tous leurs efforts, puis quittèrent leurs sièges.

(Les deux religieux) poursuivirent leurs recherches pendant plus de deux mois; ils traversèrent les sept rangées de montagne et arrivèrent enfin à la montagne parfumée; ils virent un grand étang qui avait trente *li* en long et en large; dans la plaine, sur le bord de l'étang, il y avait une ville de joyaux qui avait quatre-vingts *li* en longueur, en largeur et en hauteur; des arbres en joyaux entouraient la ville et leur clarté illuminait le royaume. Dans l'étang, il y avait des fleurs de lotus qui avaient mille pétales; elles avaient les cinq couleurs et reflétaient leur éclat les unes sur les autres; des oiseaux d'espèces rares chantaient d'une manière harmonieuse; la ville avait sept rangs de portes; les constructions à étages et les palais se multipliaient en se répétant; des oriflammes brillaient; des cloches résonnaient mélodieusement. Le souverain des devas demeurait au centre (de cette ville); des chanteuses le divertissaient; au bout de sept jours, Çakra sortit pour se promener et alla se baigner dans l'étang; ayant fini de se livrer à la joie, il dut remonter au ciel.

Sous un arbre, au bord de l'étang, il y avait un saint brahmane qui n'avait aucune souillure ni sur son corps ni dans son âme et qui possédait la science des cinq pénétrations. Les deux religieux s'approchèrent de lui, et, se prosternant la tête contre terre, lui dirent : « Cette harmonie plus belle que tout au monde, de qui est-ce la musique ? » Il répondit : « Plus de mille filles du roi *T'eoumo* (Druma, roi des Kinnaras) prennent ici leurs ébats; elles vont venir en cet endroit où elles s'exercent. Retirez-vous promptement. » (Les deux religieux) se conformèrent à

cet ordre et se retirèrent en un lieu caché; ils délibérèrent entre eux, disant : « Ce brahmane a une puissance surnaturelle qui lui vient de sa sagesse et de sa vertu; par quel procédé attirerons-nous la devî ? La seule chose à faire est, recourant à une recette magique, de tresser des herbes que nous jetterons dans l'eau en prononçant des imprécations; nous ferons ainsi que le corps du brahmane (1) devienne lourd et que la puissance surnaturelle de la devî se dissipe. » Ils tressèrent donc des herbes qu'ils jetèrent dans l'eau en prononçant des imprécations au moyen d'une recette magique. Alors Çakra s'en retourna (au ciel) et tous les devas firent de même; seule cette devî ne parvint pas à s'envoler. Les deux religieux entrèrent dans l'eau et enlevèrent leurs vêtements de dessus dont ils se servirent pour la lier; la femme leur dit : « Que voulez-vous faire de moi? » Ils lui répondirent en lui disant ce que nous avons exposé plus haut. Ils firent avec des bambous une sorte de cage (dans laquelle ils la mirent) et, après avoir marché pendant sept jours, ils parvinrent dans le pays du roi.

Quand ils arrivèrent au palais, ils prirent peur; mais le roi, tout joyeux de la présence de cette femme, leur fit préparer à manger et les réconforta en leur disant : « Quand j'aurai pu monter au ciel, je vous ferai don de ce royaume. »

Le fils aîné du roi se nommait *Nan-lo-che*; il était roi dans un autre royaume; son fils héritier se nommait *Siu-lo*; auparavant déjà, ce dernier avait des sentiments bienveillants; sa cordialité et son intelligence étaient lumineuses et grandes; dès qu'il eut ouvert les yeux dans ce monde, en ce qui concerne l'avenir des êtres vivants, il n'était rien de si caché qu'il ne l'aperçût, rien de si sub-

(1) Il doit y avoir ici quelque faute de texte ; comme le prouve la suite du texte, c'est le corps de la devî, et non celui du brahmane, qui fut rendu plus lourd.

til qu'il ne le comprit; la noble pratique des six pâramitâs ne quittait jamais son cœur; il s'était fait le serment de chercher à devenir le Tathâgata, arhat, samyaksaṃbuddha, qui guide les devas et les hommes, qui les mène à la délivrance hors du monde et qui les fait atteindre à l'impersonnalité primitive.

Le roi dit : « Je vais monter au ciel; appelez mon petit-fils pour que je prenne congé de lui. » Son petit-fils vint, se prosterna, et, après avoir reçu ses adieux, retourna sur son siège. Le roi lui dit : « Votre père et son peuple sont-ils heureux? » Il répondit : « Grâce à vos bienfaits, ils vivent dans le calme. »

Le petit-fils (du roi) dit : « Si je ne demande pas cette devî pour en faire ma femme, le roi certainement la tuera. » Des gens du royaume qui étaient ses partisans informèrent (le roi de son désir d'épouser la devî). Le roi dit : « Je dois me servir de son sang pour faire l'escalier par lequel je monterai au ciel. » Son petit-fils alors s'abstint de manger, se retira dans sa chambre à coucher et n'eut plus aucune joie. Le roi, craignant qu'il ne se fît périr, lui donna pour femme (la devî); dans le palais et au-dehors on fut heureux et les motifs d'inquiétude furent dissipés.

Quatre mois plus tard, les brahmanes informèrent encore le roi qu'il fallait faire une fosse, tuer les divers animaux pour en remplir la fosse, puis prendre le sang de la devî pour faire un enduit par-dessus, et choisir un jour faste afin de sacrifier au ciel. Le roi dit : « Fort bien. » Il donna des ordres pour que, dans le royaume, tous les vieillards, les fonctionnaires et les gens du peuple se préparassent à célébrer ce sacrifice. Le petit-fils du souverain apprit cela et fut abattu et mécontent; il embarrassa les brahmanes en leur disant : « De quelle règle sainte est tirée la recette de ce sacrifice? » Ils répondirent : « La faveur céleste qu'on s'attire par le sacrifice,

c'est de monter au ciel. » Le petit-fils du souverain les embarrassa en leur disant : « Tuer, c'est porter atteinte à la vie des êtres vivants, c'est le plus grave des péchés; les maux qui en résultent sont sans limites ; les âmes, dans leurs transmigrations, deviennent de plus en plus haineuses les unes envers les autres; elles s'entre-détruisent par le tranchant du couteau ou par le poison et, de génération en génération, il n'y a jamais de cesse à cela; après sa mort, celui qui a tué des êtres vivants, entre dans la Grande Montagne où l'attendent tous les supplices tels que celui d'être brûlé vif ou d'être lacéré; quand il en est sorti, il devient souvent un animal qui meurt à son tour sous le couteau; s'il devient plus tard un homme, il subira l'infortune d'avoir son cadavre abandonné sur la place publiqueet tout cela viendra de ce qu'il a (autrefois) mis à mort (des êtres vivants). Comment pourrait-il se faire qu'en agissant avec cruauté on monte au ciel? » Les brahmanes lui répondirent : « Vous n'avez point encore atteint l'âge de la première sagesse; quelles connaissances avez-vous acquises pour nous mettre dans l'embarras? » Le petit-fils du souverain leur dit : « Lors de mes existences antérieures, je suis né pendant cinq cents générations consécutives dans des familles de brahmanes et je me suis familiarisé avec les livres de votre doctrine; ils mettent au premier rang la pureté et la vérité. Vous, cependant, vous êtes artificieux et trompeurs; comment seriez-vous d'accord avec l'esprit de vos livres saints? » Les brahmanes répliquèrent : « Si vous connaissez notre doctrine, pourquoi ne l'exposez-vous pas? » Le petit-fils du souverain la leur enseigna au complet, en disant : « Le brahmane est un modèle brillant et s'applique saintement à la pureté parfaite; vous cependant, vous êtes souillés, cruels et avides; prétextant faussement un sacrifice mauvais, vous faites périr des hommes et toutes sortes d'animaux; vous buvez du vin, vous vous livrez à la débauche, vous trompez le

souverain et vous ruinez le peuple; vous faites que les gens du peuple s'opposent au Buddha, s'écartent de sa loi, éloignent les sages et ne les honorent pas, qu'ils épuisent leurs richesses à faire des offrandes aux démons tandis que leurs pères et mères ont faim et ont froid. Comment cela serait-il d'accord avec la sainte application à la noble conduite des çramaṇas ? » Les brahmanes furent couverts de honte; ils se prosternèrent la tête contre terre, puis se retirèrent.

Alors le petit-fils du souverain exposa à son grand-père les paroles dignes de foi de l'absolue sincérité de celui qui est anuttara samyaksambuddha en disant : « Celui qui désire monter au ciel doit confier sa destinée aux trois Vénérables, comprendre les quatre impermanences, supprimer absolument l'avidité, maintenir sa volonté dans la pureté, se nuire à soi-même pour secourir les autres, avoir une bienfaisance qui s'étende sur tous les êtres vivants; tel est le premier point. (Le prince continue son sermon en six points, et il le termine en disant) : « Celui qui conserve dans son cœur ces grandes vertus sera dans tout le cours de sa vie à l'abri des reproches; quand vous aurez cherché à devenir pour les trois mondes (Trailokya) un roi de la Loi, vous pourrez sans aucune difficulté monter au ciel. Mais si vous vous éloignez de la religion bienveillante du Buddha pour mettre en honneur la méchanceté de ces autres hommes, si vous détruisez la vie d'une multitude d'êtres, si vous faites des musiques débauchées et des sacrifices pervers, de votre vivant les devas vous abandonneront, et, à votre mort, vous entrerez dans les trois voies. Ce seront alors des meurtres alternatifs et des calamités endurées sans limites. Si vous aviez l'espérance de monter au ciel par le moyen de ce mal essentiel, vous seriez comme quelqu'un qui, en violant les ordres de Votre Majesté, penserait obtenir une haute situation. » Le roi dit : « Fort bien ! Cela est digne de foi. » Il ouvrit les

prisons et fit une amnistie générale ; il renvoya tous les maîtres artificieux ; il prit toutes les richesses de son royaume et les remit à son petit-fils pour qu'il en fît des actes de vertu. Quand le petit-fils du souverain fut en possession de ces richesses, il considéra les gens du peuple qui étaient pauvres et leur fit des libéralités pendant sept jours ; il n'y eut aucune disette à laquelle il ne remédiât ; après qu'il eût répandu ces libéralités, il exhorta le peuple à observer les défenses ; tout le pays, touché de ses bienfaits lui obéit unanimement. Les devas, les nâgas, les démons, les esprits célébrèrent tous son excellence ; ils firent tomber en pluie des joyaux de prix, des foules d'étoffes ornées et de tissus légers. Les rois voisins, admirant la vertu (de ce prince), vinrent se réfugier auprès de son action transformatrice, comme tous les fleuves se rendent vers la mer.

Le petit-fils du souverain, emmenant avec lui sa femme prit congé de son grand'père et se retira. Revenu dans son royaume, il ferma sa porte, négligea les affaires et se livra à la joie. Ses ministres en informèrent (le roi son père) en disant : « Si on ne lui enlève pas sa femme, les affaires du pays péricliteront. » Le roi son père répliqua : « Le roi son grand-père lui a donné une femme ; pourrais-je la lui enlever ? » Il appela son fils et le tint enfermé ; lorsque la femme apprit cela, elle fut très mortifiée et elle retourna en volant dans la septième montagne qui avait été sa résidence primitive. (Sur sa route), elle vit *Yeou-pen* (Utpalaka) et son compagnon et leur dit : « Si mon mari vient, amenez-le moi. » Elle leur laissa son anneau d'or pour faire foi. Le père du prince, apprenant que la femme était partie, renvoya le prince dans son royaume. Le prince, ne voyant plus sa femme, versa des larmes en se désolant. Le dieu protecteur de son palais lui dit : « Ne vous affligez pas ; je vous montrerai le chemin. La princesse est dans la septième montagne ; si vous allez

promptement à sa recherche, vous pourrez l'atteindre. »

En entendant ces mots, le petit-fils du souverain revêtit son habit de perles, ceignit son épée et prit en main son arc et ses flèches ; il avait un éclat qui resplendissait à quarante *li* à la ronde. Le lendemain, il arriva à la septième montagne ; il remarqua des branches d'arbre que la princesse avait cassées et jetées à terre pour servir de marques indicatrices. Allant plus avant, il aperçut les deux religieux et leur demanda : « Ma femme a-t-elle passé par ici ? » Ils lui répondirent affirmativement, lui remirent l'anneau et l'accompagnèrent dans sa marche.

Le prince fit un pont avec un arbre pour traverser une petite rivière qui se trouvait là-bas. Parvenu au sommet de la huitième montagne, il aperçut un brahmane doué des quatre facultés de contemplation ; se prosternant de tout son corps et frappant du front le sol, il lui rendit hommage, puis il lui dit : « Avez-vous vu passer ma femme par ici ? » Le brahmane lui répondit : « Elle a passé par là. Asseyez-vous un instant et je vous montrerai l'endroit où elle se trouve. » En ce moment, Cakra, roi des devas, prit la forme d'un singe dont le merveilleux prestige faisait trembler la montagne ; le petit-fils du souverain eut grand'peur, mais le brahmane lui dit : « Ne craignez point. Il vient m'apporter des offrandes. » Le singe, voyant les trois religieux, fut défiant et resta immobile sans avancer. Le brahmane lui dit : « Approchez. » Le singe vint alors et offrit des fruits que le brahmane accepta, et les quatre hommes s'en nourrirent. Le brahmane dit au singe : « Menez ces trois hommes (1) à l'endroit où se trouve la devi qui a forme humaine. Le singe dit : « Qui sont ces hommes pour que je les fasse monter au ciel ? » Le brahmane répondit : « C'est le fils héritier du roi du royaume qui est le premier Révélateur (2) et qui est en train de devenir un

(1) A savoir : le prince accompagné de *Yeou-pen* et de *Na-lai*.

(2) 開 士 ; Cf. p. 96 n. 1. Ce terme désigne le Bodhisattva qui n'est autre

Tathâgata, arhat, samyaksambuddha, qui, par la loi de la voie, guide les devas et les hommes. Tous les êtres seront atteints par ses bienfaits et parviendront à l'impersonnalité primitive. » Le singe s'écria : « Fort bien ! Quand le Révélateur aura obtenu la dignité de Buddha, je demande à être son cheval. » *Yeou-pen* (Utpalaka) et son compagnon souhaitèrent, l'un d'être son esclave, l'autre d'être un arhat. Le Révélateur dit : « C'est fort bien. » Tous alors montèrent au ciel. Sur le chemin, il y avait cinq cents Pratyeka Buddhas qui vinrent tous se prosterner devant le Révélateur ; celui-ci chargea le singe de retourner prendre des fleurs, puis il les répandit au-dessus des Buddhas en prononçant ce vœu : « Puissé-je obtenir promptement l'intelligence parfaite et je dirigerai les êtres en sorte qu'ils détruisent les génies de la vie et de la mort et qu'ils atteignent à l'impersonnalité primitive. » Ses trois compagnons répétèrent leur premier vœu. Après qu'ils se furent prosternés entièrement devant tous les Buddhas, ils s'éloignèrent.

Quand ils arrivèrent en dehors de la porte de la ville où se trouvait la devî à forme humaine, le singe se prosterna et se retira. Les trois hommes étaient assis ensemble lorsqu'un serviteur sortit pour puiser de l'eau. Le Révélateur lui demanda : « Que voulez-vous faire de cette eau ? » Il répondit : « Elle est destinée au bain de la fille du roi. » Le Révélateur retira (de son doigt) l'anneau (que lui avaient remis les religieux) et le jeta dans l'eau. Quand la devî aperçut l'anneau, elle renonça à son bain et déclara à son père que son mari était allé à sa recherche et que maintenant il était arrivé ici. Son père, qui se nommait *T'eou-mo* (Druma), fut joyeux et sortit en toute hâte pour avoir une entrevue avec le Révélateur ; celui-ci se prosterna en lui rendant les hommages

ici que le petit-fils du souverain. A partir d'ici, le prince ne sera plus désigné que par cette épithète.

qu'un gendre doit à son beau-père. Quant aux deux religieux, ils se prosternèrent, puis se retirèrent. Le roi invita (le Révélateur) à entrer dans son palais et lui donna sa fille de sa propre main. Plus de mille suivantes les réjouirent d'une musique divine.

Quand (le Révélateur) eut séjourné là pendant sept années, il songea à ses parents qui l'avaient mis au monde et nourri ; il ne parlait d'eux qu'en sanglotant et déclara qu'il voulait retourner dans son pays. Le roi-deva lui dit : « Tout ce qu'il y a dans ce royaume maintenant je vous le remets ; pourquoi vous en aller ? » Le Révélateur continuant comme auparavant à vouloir lui dire adieu, le roi lui dit : « Restez du moins sept jours pendant lesquels nous épuiserons toutes les réjouissances pour nous divertir. » Au bout des sept jours, un grand roi des génies vint auprès du roi-deva et le félicita en lui disant : « O roi, votre fille est revenue et a en outre fait venir un sage mari. » Le roi-deva répondit : « Quoique ma fille n'ait que peu de valeur, elle a trouvé un mari sage et vaillant ; mais il songe à retourner chez lui pour soigner son père ; donnez-vous la peine de l'accompagner. » Le roi-démon y consentit avec empressement ; il fit alors avec des joyaux célestes un palais et une tour à sept étages ; il s'y trouvait toutes sortes d'objets précieux et de réjouissances célestes, en sorte qu'on avait rarement rien vu de tel dans le monde. Le roi-démon se chargea d'amener le Révélateur qui se trouvait dans ce palais, et de le déposer dans son pays, puis il se prosterna et se retira.

Quand le Révélateur vit ses parents, il leur raconta avec respect tout ce qui s'était passé. Le roi son grand-père fut si content qu'il lui céda son trône. Les devîs, les démons et les nâgas déclarèrent tous que cela était excellent. (Le nouveau roi) fit une amnistie générale de tous les crimes et dépensa tout son trésor en libéralités

à la multitude venue des quatre points cardinaux ; (sa bienfaisance) descendit jusqu'à atteindre tous les êtres vivants. Il secourut ceux qui étaient dans le dénuement et ils eurent ce que désirait leur cœur. Tous les êtres bondissaient de joie et il n'était personne qui ne se répandît en éloges pour célébrer la bonne action transformatrice du Buddha et sa bienfaisance plus grande que le ciel et la terre. Des huit régions de l'espace, les gens, admirant cette bienfaisance, accouraient dans le royaume comme un petit enfant se réfugie auprès de sa tendre mère. Quand le royal aïeul mourut, il naquit en haut parmi les devas.

Le Buddha dit à Çâriputra : « Le petit-fils (1) du souverain, c'était moi-même ; le brahmane doué des quatre facultés de contemplation, c'était Çâriputra ; *Yeou-pen*, c'est maintenant Maudgalyâyana ; *Chō-li*, c'est maintenant *Tch'ō-ni* (Čhandaka) ; Çakra, maître des devas, c'est *K'ien-tō* (Kaṇṭhaka) ; le roi père (du Révélateur), c'était Kâçyapa ; le roi grand-père (du Révélateur), c'était le roi Çuddhodana ; la mère (du Révélateur), c'était ma mère *Chō-miao* ; sa femme, c'était *K'ieou-yi* (Gopâ). Pendant des années multipliées, le Bodhisattva par les grandes bienfaisances des quatre sortes et par l'infinie puissance des six pâramitâs a secouru une multitude d'êtres si nombreux qu'il serait difficile de la compter. »

Quand le Buddha eut achevé de prononcer ce texte sacré, tous les Bodhisattvas et les disciples des quatre catégories, les devas, les dragons, les nâgas, les génies et les esprits sincères et francs furent tous joyeux et, après avoir témoigné leur adoration, s'en allèrent.

(1) Celui qui est aussi désigné par le titre de « le Révélateur. »

n° 81 (1).

(*Trip.*, VI, 5, p. 86, r°-v°.)

Sûtra du roi du royaume de Tchö-lo.

Autrefois, l'épouse du roi du royaume de *Tchö-lo* (Pañčâla) n'avait pas de fils héritier et le roi en était fort affligé; il donna cet ordre à sa femme : « Retournez chez vos parents pour y chercher quelque procédé pour avoir un fils héritier; (quand vous aurez trouvé le procédé), revenez et je ne vous ferai plus de reproches. » Tout en larmes, la reine s'éloigna et fit vœu de renoncer d'elle-même à la vie; elle se jeta dans un précipice de la montagne et arriva dans un marais de la forêt. Çakra, maître des devas, fut ému et dit : « Cette reine, première épouse du roi, a été, dans une vie antérieure, ma sœur aînée. Maintenant, parce qu'elle n'a pas eu de fils héritier, elle s'est jetée dans un précipice de la montagne. » Affligé, il eut pitié d'elle et descendit soudain (sur la terre); il offrit à cette femme un fruit placé sur un plat en lui disant : « O ma sœur aînée, avalez ce fruit et vous aurez certainement un sage fils héritier, qui sera un homme éminent dans le monde. Si le roi a quelques soupçons, montrez-lui ce plat; c'est un ustensile divin du souverain des devas et ce sera la preuve la plus évidente de votre véracité. » La reine leva la tête pour avaler le fruit et tout à coup elle ne vit plus où était allé le souverain des devas. A la suite de cela, elle fut enceinte; elle revint au palais, vit le roi et l'informa de tout ce qui s'était passé.

Quand son terme fut venu, elle enfanta un fils qui avait

un aspect si parfaitement laid qu'on en voit rarement de tels dans le monde. Dès que cet enfant eut atteint l'âge où on perd ses dents de lait, il fut intelligent, instruit et perspicace ; nul ne pouvait lui être comparé pour la sagesse à faire des combinaisons ; sa vigueur était telle qu'il pouvait renverser un éléphant ; il attrapait en courant les faucons au vol ; quand il élevait la voix, le son retentissait comme un rugissement de lion ; sa renommée se répandait au loin et au près ; les huit régions du monde s'exclamaient d'admiration.

Le roi prit pour la lui donner en mariage, la fille d'un roi voisin ; celle-ci se nommait Clarté de Lune ; elle était belle et gracieuse ; elle était abondamment pourvue de toutes les qualités qu'on aime ; elle avait sept sœurs plus jeunes, qui étaient aussi d'une beauté remarquable. La reine craignit que Clarté de Lune ne prît en horreur l'aspect du prince héritier ; elle eut donc recours à un artifice et lui dit : « C'est une antique règle de notre royaume que les époux ne doivent pas se voir de jour ; c'est là un usage fort important ; princesse, ne manquez pas à cette règle. » Elle répondit qu'elle y consentait avec respect et qu'elle ne se permettrait pas de transgresser ses instructions. A partir de ce moment, le prince héritier entra et sortit sans que jamais elle pût distinguer sa figure.

Le prince réfléchit profondément sur le fait que le pays de la princesse était en rivalité avec sept autres royaumes ; les disputes à main armée ne s'apaisaient jamais ; le peuple en gémissait : « Je veux, pensa-t-il, trouver un moyen d'assurer la paix. » Il se dit en lui-même : « Mon extérieur est fort laid ; si la princesse le voit, elle ne manquera pas de s'en aller ; quand elle sera partie, le monde sera calme et la foule du peuple sera tranquille. ».

Tout joyeux, il annonça à la reine (sa mère) qu'il voulait voir une fois la princesse, sa femme, pour contempler son visage. La reine lui dit : « Votre extérieur est affreux,

tandis que la princesse a un visage dont la beauté égale le ciel. Quand cette jeune femme se sera aperçue (de votre laideur), elle s'éloignera de vous et vous resterez dans le célibat jusqu'à la fin. » Le prince héritier ayant insisté, la reine eut compassion de lui et se conforma à son désir. Elle emmena la princesse regarder des chevaux ; le prince héritier s'était déguisé en gardien de chevaux ; la princesse le vit et s'écria : « Qu'il est laid, ce gardien ! » La reine lui dit : « C'est un gardien qui nous vient du roi défunt. » Elle la mena ensuite regarder des éléphants ; la princesse aperçut encore cet homme et, mise en défiance, se dit : « Partout où je vais, je vois aussitôt cet homme ; ce doit être le prince héritier ! » La princesse dit (alors à la reine) : « Je désire voir le visage lumineux du prince héritier ! » La reine eut recours à un artifice ; elle ordonna à son propre frère de traverser le royaume escorté de tous les fonctionnaires attachés à la personne de l'héritier présomptif ; la princesse le vit passer et en éprouva quelque joie ; mais ensuite comme elle était entrée dans un jardin, le prince héritier monta sur un arbre et lui jeta un fruit dans le dos ; la princesse dit : « C'est là sûrement le prince héritier. » La nuit venue, elle attendit qu'il fût endormi et silencieusement l'éclaira avec une lumière. Elle vit son aspect, et, saisie de frayeur, s'enfuit et retourna (dans son pays).

La reine, irritée, dit (au prince héritier) : « Comment allez-vous faire revenir la princesse ? » Il répondit : « Le départ de la princesse sera le principe d'une grande paix pour le monde entier ; le peuple sera désormais tranquille. » Il prit alors congé de ses parents (1) pour aller à la recherche (de la princesse). Arrivé dans le royaume de la princesse, il se fit passer pour un potier et loua ses ser-

(1) Il faut sans doute intervertir ici l'ordre des caractères tel qu'il se trouve dans le Tripiṭaka de Tôkyô et lire :

民終寧矣。拜辭其親

vices pour faire des vases en argile ; le vase qu'il fit était plus beau que tout ce qu'on faisait dans le royaume ; le maître potier, voyant quelle en était la beauté, l'emporta pour l'offrir au roi ; le roi, ayant reçu ce vase, fut très content et en fit présent à sa plus jeune fille qui, à son tour, le montra à ses sœurs aînées ; Clarté de Lune comprit que (ce vase) avait été fait par le prince héritier ; elle le jeta à terre et le brisa. (Le prince héritier) entra ensuite dans la ville et loua ses services pour teindre toutes sortes de tissus de soie ; la pièce qu'il confectionna était un amas de merveilles, et toutes les habiletés s'y manifestaient de telle sorte qu'on voit rarement de telles choses dans le monde ; le maître teinturier, joyeux et surpris, offrit lui aussi (cette étoffe) au roi ; celui-ci y prit grand plaisir et la montra à ses huit filles ; mais Clarté de Lune, qui en connaissait (la provenance), l'écarta sans la regarder. Puis, (le prince héritier) se mit aux gages d'un grand ministre pour nourrir ses chevaux ; les chevaux devinrent gras et dociles. (Le ministre) lui demanda : « Avez-vous encore d'autres talents ? » Il répondit : « Tous les mets de la cuisine royale je puis les préparer. » Le ministre l'invita à faire un plat qu'il présenta au grand roi. Le roi demanda : « Qui a accommodé cette nourriture ? » Le ministre lui ayant dit ce qui s'était passé, le roi ordonna que le (prince héritier) devînt le chef de ses cuisines, afin de surveiller et de diriger la préparation des plats ; (le prince héritier) entra dans le gynécée pour apporter un bouillon aux huit filles du roi ; il voulut avoir recours à un artifice et, en marchant, feignit de renverser le bouillon de manière à souiller tout son corps ; les autres filles du roi eurent peur, mais Clarté de Lune ne détourna même pas les yeux.

Çakra, maître des devas, fut joyeux et s'écria : « Voici jusqu'où en arrive le Bodhisattva en voulant sauver avec compassion tous les êtres vivants. Je vais employer un stratagème pour lui venir en aide. J'inciterai les sept

rois rivaux à venir se réunir dans la ville de la princesse et alors les grands malheurs qui affligent la multitude du peuple prendront fin. » Il prit donc la forme du roi, père de Clarté de Lune, et, de sa propre main, il écrivit des lettres pour accorder Clarté de Lune en mariage (à chacun des sept rois). Les sept rois préparèrent des présents et se rendirent dans le royaume pour venir en personne chercher (la princesse) ; ils se rencontrèrent tous, et, après s'être félicités, se demandèrent pourquoi ils accouraient ici ; chacun d'eux répondit : « Je viens prendre pour femme la fille appelée Clarté de Lune. » Comme leurs contestations s'embrouillaient, chacun d'eux produisit la lettre autographe (du roi). Dans leur fureur, ils s'écrièrent tous qu'il fallait exterminer le roi avec toute sa descendance. Estimant que ses agissements étaient impardonnables, ils lui dépêchèrent des envoyés pour lui rapporter ces lettres et pour lui adresser des reproches unanimes en lui disant : « Avec une seule de vos filles vous nous avez joués, nous les sept rois ; l'animosité est la même (chez chacun de nous) et nos soldats sont nombreux ; la perte de votre royaume est maintenant assurée. » Le roi, père (de la princesse) dit tout effrayé : « Voilà une terrible calamité ; elle a sans doute été amenée par quelque acte commis dans une naissance antérieure. » Il déclara à Clarté de Lune : « Vous étiez l'épouse d'un prince ; que celui-ci fût intelligent ou stupide, bon ou méchant, beau ou laid, cela avait été prédéterminé par vos existences antérieures ; qui aurait pu le conjurer ? Cependant, vous n'êtes pas restée fidèle et constante et vous n'avez pas servi votre maître avec un absolu dévouement ; mais vous avez méprisé votre époux, vous êtes revenue dans ce pays et voici les maux que vous avez amenés. Maintenant, je vais couper votre corps en sept morceaux que je donnerai aux sept rois en guise d'excuse. » Clarté de Lune, toute en larmes, lui dit : « Je vous prie de m'ac-

corder un répit d'un quart d'heure ; faites appel à quelque homme sage et certainement, il s'en trouvera un qui sera capable de repousser les fléaux dont nous menacent les sept rois. »

Le roi fit donc un appel à son peuple en disant : « Celui qui pourra conjurer les calamités, je lui donnerai Clarté de Lune en mariage et je le comblerai des plus grandes faveurs ». Le prince héritier dit : « Faites faire au plus vite un belvédère élevé ; je conjurerai ces maux. » Quand le belvédère fut achevé, le prince héritier feignit d'être malade ; « si je fais un pas, disait-il, je tomberai à terre ; il faut que Clarté de Lune me porte sur son dos et alors je repousserai les ennemis. » Clarté de Lune, qui était saisie de crainte et qui appréhendait d'être mise à mort, le soutint par les aisselles et le fit monter sur le belvédère ; c'était à peine si elle pouvait se tenir debout.

Le prince héritier s'adressa d'une voix forte aux sept rois, et le son de sa parole retentit au loin comme un rugissement de lion ; il leur enseigna la doctrine du Buddha en leur disant : « Celui que le ciel a désigné pour être un pasteur de peuples doit se conduire avec bonté ; or maintenant, vous excitez en vous la colère ; quand la colère sera à son paroxysme, les malheurs fondront sur vous ; quand les malheurs fondront sur vous, vous périrez vous-même. Périr soi-même et perdre son royaume, c'est ce qui est produit par l'orgueil et la concupiscence. » Les braves soldats des sept royaumes tombèrent tous à terre comme des cadavres ; un moment après, quand ils eurent repris leurs sens, ils voulurent retourner dans leur pays.

Le prince héritier dit au roi : « Pour ce qui est du mariage, nul ne vaut ces quelques rois ; pourquoi ne donnez-vous pas vos sept autres filles à ces sept rois, qui, étant vos gendres, vous protégeront contre les attaques, en sorte, ô roi, que vous jouirez d'une grande paix, que votre

peuple sera tranquille et que les vieux parents seront pourvus de leur entretien ? » Le roi dit : « Fort bien, ce sera là un grand sujet de joie. » Il ordonna aussitôt qu'on donnât en mariage ses filles à ces sept rois. Les huit gendres firent des présents magnifiques ; princes et peuples furent très joyeux ; alors le roi, ainsi que ses ministres et son peuple, reconnurent pour la première fois que le prince héritier n'était autre que l'ancien mari de Clarté de Lune ; on fit choix de conseillers excellents et de soldats pour servir d'escorte, et on renvoya chacun dans son pays respectif. Les neuf royaumes (1) jouirent de la concorde et du calme ; la multitude du peuple battait des mains et dansait ; unanimement, les gens s'écriaient : « Le Ciel a fait descendre pour nous un père. Les artifices auxquels a recours un sage ne sont pas ceux que mettrait en lumière le premier venu ; sa vertu s'accumule et ses actes méritoires réussissent ; il est lumineux et on ne peut plus le critiquer. » — Quelques années après que (le prince) fut revenu dans son royaume, le grand roi mourut et le prince héritier lui succéda ; il promulgua une amnistie générale de tous les crimes ; il transforma la multitude du peuple en lui enseignant les cinq défenses, les six pâramitâs, les huit abstinences, les dix actes excellents ; les germes de calamités furent tous supprimés ; le pays fut prospère et la population paisible ; la grande transformation se propagea ; tous révérèrent les trois Vénérables ; les actes de vertu furent abondants et le bonheur les paya de retour ; toutes les maladies furent anéanties. La physionomie (du prince) devint d'une beauté plus éclatante que celle de la fleur de pêcher.

Voici quelles étaient les causes de tout cela : Dans une existence antérieure, le Bodhisattva et sa femme s'occu-

(1) A savoir : le royaume du père de la princesse ; les royaumes des sept princes, maris des sept sœurs de la princesse ; le royaume du mari de la princesse.

paient tous deux de labourer ; il ordonna à sa femme d'aller chercher à manger ; il la vit de loin qui revenait ; elle était en compagnie d'un Pratyeka Buddha avec qui elle se trouva cachée, dans sa marche, par un épaulement de la montagne ; comme ils s'attardaient et n'arrivaient pas, (le mari) conçut des soupçons ; plein de colère, il saisit sa houe dans l'intention d'aller les frapper ; quand il arriva, il vit sa femme qui avait fait une offrande de sa part de nourriture au çramaṇa, puis elle s'était retirée et se tenait debout les mains jointes ; quant au çramaṇa, lorsqu'il eut fini de manger, il lança son bol dans l'espace et s'éloigna, en s'envolant, dans un éclat éblouissant. Le mari conçut des sentiments de repentir ; il songea que sa femme devait être douée de vertu pour avoir fait venir ce vénérable personnage ; « quant à moi, pensait-il, dans ma lourde sottise, j'ai failli m'attirer un grand malheur. » Il dit alors à sa femme : « Vous avez fait une offrande productrice de bonheur ; je veux y participer ; ce qui reste de nourriture, mangez-le avec moi : vous n'aurez plus de reproches à subir de ma part. »

Quand le mari et la femme eurent terminé leurs vies, ils naquirent tous deux dans des familles royales. La femme, par l'effet de sa charité sincère et bienveillante, fut belle de naissance ; le mari, qui avait été d'abord irrité et ensuite bienveillant, commença par être laid et fut ensuite beau.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Quand un homme se montre dans sa conduite d'abord charitable et ensuite ravisseur, dans une vie ultérieure il sera à sa naissance puissant et riche, et, quand il sera grand deviendra pauvre et misérable ; s'il a été d'abord ravisseur et ensuite charitable, sa rétribution dans une existence ultérieure sera d'être d'abord pauvre, puis, quand il sera grand, de devenir riche et honoré. Le prince héritier, c'était moi-même ; sa femme, c'était *K'ieou-yi* (Gopâ) ; le roi, père (de

la princesse), c'était le roi *Po-tsing* (Çuddhodana) ; sa mère, c'était ma mère, *Chō-miao* ; Çakra, maître des devas, c'était *Mi-le* (Maitreya). Le Révélateur songe avec sollicitude, de génération en génération, à sauver les êtres de la boue et du feu. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de sagesse universelle du Bodhisattva pratique l'exercice de l'intelligence.

N° 82.

(*Tripiṭ.*, VI, 5, p. 86 v°.-87 r°.)

Sûtra du Bodhisattva qui éloigna par son intelligence une femme-démon.

Autrefois, le Bodhisattva était un homme ordinaire ; il était âgé de seize ans ; sa volonté et son naturel étaient perspicaces ; il avait beaucoup étudié et beaucoup vu ; il n'était pas de livre saint qu'il n'eût pénétré et pratiqué d'une manière très profonde. Réfléchissant aux livres saints et aux doctrines, il se demanda quel était le livre qui était le plus véritable, quelle était la doctrine qui était la plus sûre. Quand il eut ainsi réfléchi, il dit en soupirant : « Ce sont les livres du Buddha qui sont les plus véritables ; c'est la doctrine du non-composé qui est la plus sûre. » Il dit encore : « Je veux garder dans mon cœur cette vérité et placer en moi cette stabilité. »

Ses parents ayant voulu lui choisir une épouse, il fut navré et dit : « Pour le plein accomplissement des calamités, il n'y a rien de tel que la beauté féminine. Quand on est atteint par la fascination de ce mal, sagesse et

vertu sont perdues ; si je ne m'enfuis pas, ne serai-je pas dévoré par ce loup ? » Il se rendit donc dans un royaume étranger et loua ses services pour gagner sa vie ; il y avait alors un vieux laboureur qui n'avait point d'enfants, mais qui, en marchant parmi les herbes, avait recueilli une fille ; celle-ci était d'une beauté qui l'emportait sur celle de toutes les filles du royaume ; tout joyeux il l'éleva et en fit son héritière ; il rechercha un jeune homme pour en faire son mari, mais ne trouva personne dans le royaume qui en fût digne ; quand ce vieillard eût eu le Bodhisattva à son service pendant cinq ans et qu'il eut observé toutes ses actions depuis leur début jusqu'à leur accomplissement, il le loua du fond du cœur et dit au jeune homme : « J'ai une fortune suffisante ; je vous donne pour femme cette jeune fille ; soyez mes descendants. » La jeune fille avait une vertu surnaturelle ; elle émut le cœur du Bodhisattva qui l'accepta pour épouse. Au bout de peu de temps, il se rendit compte de ce qu'il avait fait et dit : « Je considère que, d'après la claire doctrine de tous les Buddhas, la beauté féminine est une flamme et l'homme est un papillon qui vole ; comme le papillon, il convoite la beauté de la flamme et il se voit lui-même brûlé. Ce vieillard a brûlé ma personne avec le feu de la beauté féminine ; par ses richesses, il m'a pêché par la bouche comme avec un appât. Les souillures du mariage ont ruiné ma vertu. » Il s'enfuit secrètement pendant la nuit.

Quand il eut marché pendant plus de cent *li*, il s'arrêta pour passer la nuit dans un relais où il n'y avait personne. Le maître du relais lui demanda : « Qui êtes-vous ? » Il répondit : « Je veux loger ici pour la nuit. » Le maître du relais l'ayant fait entrer, il aperçut un lit magnifique avec toute sa literie et des joyaux étincelants ; (sur ce lit)) se trouvait une femme dont le visage ressemblait à celui de son épouse ; elle émut le cœur du Bodhi-

sattva et l'invita à demeurer avec elle. Au bout de cinq années, le Bodhisattva se rendit compte, avec son cœur intelligent, de sa conduite ; il dit : « La volupté est un ver rongeur qui détruit le corps et qui met en péril la vie. C'est en voulant aller en toute hâte me cacher loin de la perdition que je l'ai rencontrée de nouveau. » Sans bruit, il s'enfuit donc promptement.

Il vit encore un palais avec des joyaux et une épouse comme précédemment ; encore une fois, son cœur fut ému et il demeura avec cette femme dix années. Mais son intelligence comprit ce qu'il avait fait et il dit : « Le mal que j'ai attiré sur moi est grave ; je m'enfuis sans parvenir à l'éviter. » Il fit donc ce serment solennel : « Je ne séjournerai plus nulle part pour passer la nuit ». Il s'enfuit derechef.

Il aperçut de loin une grande habitation et l'évita en marchant parmi les herbes. Le portier lui cria : « Qui marche dans la nuit ? » Il répondit : « Je me hâte pour atteindre le bourg qui est plus loin. » L'autre lui dit : « Il est interdit d'y aller. » L'homme qui était dans la maison l'ayant invité à entrer, il vit le même spectacle que précédemment. La femme lui dit : « Il y a de cela des kalpas innombrables, nous avons fait le serment d'être mariés ; où pourriez-vous aller (pour échapper à votre sort) ? » Le Bodhisattva songea : « Est-il à ce point difficile d'arracher la tige du désir ? » Il conçut alors la pensée des quatre impermanences et dit : « Je désire, par la fixité de l'impermanence, de la douleur, du vide et de la non-existence du corps, anéantir toutes les souillures des trois mondes. Comment serait-ce votre impureté seule que je ne pourrais pas détruire ? » Quand il eut conçu les quatre termes de cette pensée, la femme-démon fut anéantie ; lui-même eut comme une illumination dans son cœur ; il aperçut alors tous les Buddhas qui se tenaient debout devant lui et qui lui expliquaient la fixité du vide sans

désir et sans caractéristique ; ils lui donnèrent les défenses du çramaṇa et il devint un maître invincible.

Telle est la manière dont la pâramitâ de sagesse universelle du Bodhisattva pratique l'exercice de l'intelligence.

N° 83.

(*Trip.*, VI, 5, p. 87 r°-v°.)

Le sûtra du Mâṇava.

Autrefois le Bodhisattva était né dans le royaume de *Po-mo* (Dîpavatî) et était un brahmačârin nommé *Jou-l'ong* (mâṇava) ; il s'instruisit auprès de son maître et observa en haut les constellations du ciel ; tous les livres traitant des diagrammes ou de la divination, il les avait compris en les entendant ou en les voyant. Il se conduisait avec sincérité et mettait en honneur la piété filiale ; les gens instruits de tout le royaume le louaient. Son maître lui dit : « Votre sagesse est complète et vos connaissances sont suffisantes ; pourquoi ne prenez-vous pas la résolution de voyager pour que l'enseignement et la conversion aient un premier commencement ? » Il répondit : « Je suis dans une condition fort pauvre et je suis dénué de toute richesse ; comme je n'ai pas le moyen de payer de retour vos bontés, je n'osais pas me retirer. (Cependant,) ma mère est devenue plus gravement malade et je ne puis la traiter par la médecine ; j'irai mendier et je me mettrai aux gages de quelqu'un afin de subvenir aux frais des remèdes. » Son maître l'ayant fort approuvé, il se prosterna devant lui, puis se retira.

En parcourant tous les royaumes voisins, il aperçut

cinq cents brahmanes qui, réunis dans une salle de conférence, y avaient disposé un siège élevé, ainsi qu'une belle femme et cinq cents pièces d'argent ; (ils avaient convenu entre eux que) celui qui monterait s'asseoir sur le siège élevé, tous les gens instruits s'uniraient pour lui poser des questions embarrassantes ; s'il manifestait des vues étendues et une sagesse profonde, la femme et l'argent lui seraient donnés en présent. Le Bodhisattva s'approcha pour regarder et il s'aperçut que leur science était peu solide et que, dès qu'on leur posait des objections, leur dialectique était à bout ; il dit donc à tous ces gens instruits : « Moi aussi je suis fils de brahmane. Puis-je prendre part à la discussion ? » Tous l'y ayant autorisé, il monta donc sur le siège élevé : les objections que lui posèrent ces gens instruits étaient superficielles et ses réponses furent d'une profonde sagesse ; les questions étaient mesquines et les explications furent d'une grande justesse. Ces gens instruits dirent : « C'est là un homme dont la sagesse est haute et dont l'intelligence est pénétrante ; il est digne d'être considéré comme un maître. » Tous donc descendirent et se prosternèrent la face contre terre ; mais, quand le Bodhisattva se fut retiré, ils se dirent : « Quoique cet homme soit un savant éminent, il n'est cependant qu'un étranger ; il ne faut pas lui livrer une fille de notre pays ; qu'on lui fasse présent d'une plus grande quantité d'argent. » (Quand ils lui firent cette proposition), le Bodhisattva leur répondit : « Celui dont la sagesse est haute, sa vertu est profonde ; je désire la doctrine du non-désir ; c'est là le seul désir qui ait de la valeur. Quand par la sagesse on transmet l'intelligence et que par la vertu on donne la sainteté, l'intelligence et la sainteté se propagent d'homme à homme, la conversion qui accompagne chaque personne comme son ombre ne cesse jamais ; n'est-ce pas là ce qu'on peut appeler une excellente postérité ? Vous, cependant, vous voulez obstruer la source de la

sagesse et couper la tige de la vertu ; n'est-ce pas là ce qu'on peut appeler la suppression de la progéniture ? (1) » Quand il eut fini de parler, il se retira ; les brahmanes rougirent de honte et furent couverts de confusion.

La femme dit : « Cet homme supérieur est mon seigneur. » Elle retroussa ses vêtements et se mit à marcher sur ses traces ; elle parcourut divers royaumes ; ses forces s'épuisèrent, ses pieds s'ulcérèrent et elle s'arrêta exténuée sur le bord du chemin ; elle était alors arrivée dans le royaume de *Po-mo* (Dipavatī) ; le roi de ce pays se nommait *Tche-cheng* ; comme il parcourait son royaume pour inspecter le territoire, il aperçut cette femme qui était à bout de forces ; il lui demanda qui elle était et ce qu'elle faisait au bord du chemin. La femme lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Le roi loua sa résolution et eut fort pitié d'elle : il lui donna cet ordre : « Revenez avec moi dans mon palais ; je vous traiterai comme ma fille. » La femme répondit : « Pourrais-je manger, sans la mériter, la nourriture qui me serait donnée par un homme appartenant à une autre famille que la mienne ? Je désire que vous me chargiez de quelque travail et alors je vous suivrai, ô grand roi. » Le roi lui dit : « Vous cueillerez de belles fleurs qui serviront aux décorations que je fais faire. » La femme y consentit avec empressement, et revint avec le roi dans le palais ; chaque jour elle cueillait de belles fleurs pour subvenir aux besoins du roi.

Jou-t'ong, étant revenu dans son pays, vit sur la route des gens qui se donnaient beaucoup de peine pour égaliser le sol et pour balayer la poussière. Il demanda à un passant : « Y a-t-il quelque réjouissance publique pour que le peuple soit si joyeux ? » On lui répondit : « *Ting-kouang* (Dīpaṃkara), le Tathâgata, l'arhat, le

(1) En d'autres termes, le jeune homme déclare qu'il veut avoir des enfants pour transmettre sa doctrine.

samyaksaṃbuddha, guide des devas et des hommes, va venir prêcher et convertir ; c'est pourquoi tout le monde est heureux ». *Jou-t'ong* s'en réjouit dans son cœur ; il resta immobile et entra en extase ; comme ses sentiments étaient purs et exempts de souillures il aperçut le Buddha qui allait venir. Sur la route, il rencontra la femme dont il a été question plus haut ; cette femme avait cueilli des fleurs et tenait une cruche (ghaṭa) sous son bras ; *Jou-t'ong*, lui demanda de ces fleurs et en obtint cinq.

Le roi, la reine et les gens du peuple étaient tous en personne occupés à arranger la route. Le Bodhisattva demanda qu'on lui donnât un petit morceau de terrain pour qu'il pût l'arranger lui-même. Les gens du peuple lui dirent : « Il reste encore un petit torrent dont le cours est rapide : aussi la terre et les pierres (qu'on y met pour l'endiguer) ne peuvent-elles rester ». Le Bodhisattva dit : « Ne serait-il pas bien que, par la force du dhyâna, je fisse tomber cette petite étoile (qui est là-haut) pour obstruer (la fissure) ? » Mais il réfléchit que, lorsqu'on fait une offrande, elle n'a de valeur que si elle est faite au prix d'un effort personnel des quatres éléments constituant le corps ; il renonça donc à se servir d'une étoile et transporta des pierres dont il combla la brèche à grand'-peine et qu'il fit tenir par la force du dhyâna ; il restait encore une petite rigole submergée, lorsque le Buddha arriva ; (le Bodhisattva) enleva la peau de cerf qui couvrait son corps et l'étendit sur l'endroit humide, puis il répandit ses cinq fleurs au-dessus du Buddha ; les fleurs restèrent rangées dans l'espace comme si une main les y avait plantées et comme si elles eussent eu une racine dans le sol. Le Buddha lui dit : « Dans quatre-vingt-onze kalpas, vous serez un Buddha ; votre nom sera *Neng-jen jou-lai* (Çâkya Tathâgata), l'arhat, le samyaksaṃbuddha, guide des devas et des hommes. En ce temps, le monde sera bouleversé ; les pères et les fils seront ennemis ; le

gouvernement royal opprimera le peuple comme s'il pleuvait une multitude de lames tranchantes ; quelques efforts que fasse le peuple pour échapper au malheur, il lui sera difficile de l'éviter ; vous serez alors celui qui secourra tous les êtres vivants et ceux qui obtiendront ainsi d'être sauvés seront en nombre incalculable. » *Jou-t'ong* en conçut de la joie et bondit dans les airs ; il s'éleva à une hauteur de sept fois huit pieds, puis, redescendant de l'espace, il étendit sa chevelure par terre et invita le Buddha à marcher dessus. Quand l'Honoré du monde eut passé dessus, il dit aux bhikṣus : « Ne foulez plus aux pieds cet endroit ; la raison en est que l'emplacement où on a reçu une prédiction est digne de tout respect ; si quelque homme sage y élève un temple, il participera aux mêmes avantages que celui qui a reçu la prédiction. » Les devas s'écrièrent tous d'une voix unanime : « Nous établirons ce temple ». En ce moment, un enfant nommé *Hien-k'ien* qui était le fils d'un maître de maison, planta dans cet endroit un petit morceau de bois et s'écria : « Mon temple est construit ! » Les devas, observant cela, se dirent les uns aux autres : « Bien qu'étant un enfant ordinaire, il a eu une sagesse digne d'un saint de premier rang ! » Puis ils transportèrent des matières précieuses de toutes sortes et édifièrent un temple au-dessus de (ce lieu). Se prosternant la tête contre terre, ils déclarèrent : « Nous désirons obtenir que le Buddha nous enseigne et nous convertisse présentement ; celui qui a édifié maintenant ce temple, quel bonheur sera sa récompense ? » L'Honoré du monde dit (au jeune enfant) : « A l'époque où *Jou-t'ong* deviendra Buddha, vous recevrez la révélation de votre destinée ».

Le Buddha dit à Çâriputra : « *Jou-t'ong*, c'était moi-même ; la femme qui lui vendit des fleurs, c'est maintenant *K'ieou-yi* (Gopâ) ; le fils du maître de maison, c'est maintenant ce *Fei-lo-yu* qui est parmi les assistants. » *Fei-*

lo-yu aussitôt se prosterna en posant sa tête sur les pieds du Buddha, et le Buddha lui donna la révélation de sa destinée en lui disant qu'il deviendrait un Buddha nommé *K'ouai-kien* (vue prompte).

Quand le Buddha eut fini de prononcer le texte saint, les disciples des quatre catégories, ainsi que les devas, les nâgas, les démons et les génies, tous sans exception se réjouirent et, après s'être prosternés, se retirèrent.

Telle est la manière dont la pâramitâ de sagesse universelle du Bodhisattva pratique l'exercice de l'intelligence.

N° 84.

(*Trip.*, VI, 5, p. 87 v°-88 r°.)

Sûtra du roi Makhâdeva.

Voici ce que j'ai entendu raconter : Un jour, *Tchong-yeou* (Bhagavat) était assis sous un arbre dans le royaume de *Wou-yi* ; l'éclat que répandait la beauté de son visage l'emportait sur l'or rouge ; joyeux, il se prit à rire et sa bouche émit un éclat de cinq couleurs ; ceux qui alors en furent témoins sautèrent tous de contentement et s'écrièrent tous ensemble : « En vérité, il est ce qu'on appelle un deva parmi les devas ! » Ânanda, ayant ses vêtements régulièrement arrangés, se prosterna la tête contre terre et dit : « Si *Tchong-yeou* (Bhagavat) a ri, c'est certainement parce qu'il désire sauver de l'obscurité la foule des êtres vivants. » *Tchong-yeou* (Bhagavat) répondit : « Fort bien ; il en est comme vous l'avez dit ; je n'ai pas ri sans cause et je vais mettre en lumière la Loi. Voulez-vous savoir la raison pour laquelle j'ai ri ? » Ânanda répondit : « Nous

avons faim et soif des saintes règles et, en vérité (2), nous ne saurions nous en rassasier. »

Tchong-yeou (Bhagavat) dit : « Il y avait autrefois un saint roi dont le nom était *Mo-t'iao* (Makhâdeva) ; c'était un souverain volant (čakravartin) et il gouvernait les quatre parties du monde ; ses sentiments étaient corrects et sa conduite équitable ; le peuple n'avait aucune haine secrète ; compatissant et se plaisant à protéger, il avait des dispositions d'esprit semblables à celles de Çakra souverain (des devas). En ce temps, la durée de la vie humaine était de quatre-vingt mille années.

Ce souverain possédait sept joyaux, (à savoir) : une roue tournante en or rouge ; un éléphant blanc volant ; un cheval surnaturel de couleur brune ; une perle surnaturelle claire comme la lune ; une sainte épouse belle comme une femme de jade ; un sage ministre préposé aux trésors ; un sage ministre gouvernant les soldats.

Ce souverain avait mille fils qui étaient beaux et bons, qui comprenaient le passé et prévoyaient l'avenir ; tous les hommes doués d'intelligence les admiraient avec respect.

Quand ce souverain désirait parcourir et inspecter (le monde) à l'est ou à l'ouest, au sud ou au nord, à peine en avait-il conçu la pensée dans son esprit que la roue d'or se présentait devant lui et allait partout où il voulait. Tous les sept joyaux étaient de même (à ses ordres) et guidaient en volant le saint roi. Les devas, les nâgas et les bons génies le protégeaient tous sans exception, répandaient toutes sortes de fleurs précieuses (sur son passage) et lui annonçaient une vie sans limites.

Le souverain ordonna à son chambellan préposé à ses bonnets et à ses peignes : « Quand vous verrez que, parmi mes cheveux, il s'en produit des blancs, avertissez-m'en. En

(1) Au lieu de 誠, lisez 誠.

effet, la couleur blanche des cheveux est un indice de décrépitude et de mort ; je désire, alors, renoncer aux tâches que m'impose la vie dans le courant du monde souillé, et me livrer à la pratique de la pureté et de la tranquillité. » Son chambellan se conforma à cet ordre, et lorsque, plus tard, il vit que des cheveux devenaient blancs, il en informa aussitôt le souverain ; celui-ci, se réjouissant dans son cœur, appela le prince héritier et lui dit : « Ma tête devient blanche ; le blanc est une preuve de l'impermanence ; je ne dois plus disperser mes pensées dans le monde qui n'est point profitable. Je vous nomme maintenant souverain pour que vous gouverniez les quatre parties du monde. Les officiers et le peuple feront dépendre de vous leur destinée ; vous, ayez compassion d'eux. Si vous prenez pour règle de vous conformer à ma propre conduite, vous pourrez éviter (plus tard de tomber dans) les voies mauvaises. Quand vos cheveux deviendront blancs, abandonnez votre royaume et faites-vous çramaṇa. Dans les enseignements que vous donnerez à votre fils en le mettant sur le trône, placez en première ligne les quatre sortes (de bienfaisance), les cinq défenses et les dix actions excellentes. »

Dès qu'il eut terminé ces sages enseignements, le souverain abandonna le territoire de son royaume et, à l'endroit de sa hutte, sous un arbre, il fit tomber sa chevelure, revêtit les habits religieux et devint çramaṇa. Tous ses officiers et les gens de son peuple tombaient à terre ou bondissaient de regret et d'admiration ; avec des lamentations désolées leur émotion se formait.

Les descendants du roi de la Loi *Mo-t'iao* (Makgâdeva) se succédèrent pendant mille quatre-vingt-quatre (1) générations. A la fin, quand la Loi correcte du saint souverain fut près de s'altérer, le saint roi *Mo-t'iao* (Makhâ-

(1) Cf. p. 66, n. 1.

deva) abandonna de nouveau son séjour en haut parmi les devas et son âme descendit (sur la terre) pour naître en qualité de fils du roi de la dernière génération.

Encore une fois, il devint souverain volant, son nom fut *Nan* (Nami) (1). La loi correcte fut de nouveau en honneur ; il ordonna clairement à la reine et aux nobles concubines de son harem d'observer les six jours mensuels d'abstinence avec les huit défenses qui sont : 1° soyez affectueux et compatissant envers tous les êtres, aimez-les et maintenez-les en vie ; 2° ayez soin de ne pas voler les riches pour secourir les pauvres ; 3° maintenez-vous chaste et pur et préservez votre véritable essence ; 4° gardez la foi et discourez sur la religion bouddhique ; 5° soyez d'une absolue piété filiale et ne laissez pas le vin traverser votre bouche ; 6° ne vous couchez pas sur un lit élevé avec des rideaux brodés ; 7° de trois à cinq heures, une fois l'obscurité venue, ne laissez aucune nourriture traverser votre bouche : 8° ayez soin que ni les parfums, ni les fleurs, ni les onguents n'approchent de votre corps ; que des chants débauchés et des musiques perverses ne souillent pas votre conduite. Ce que la pensée ne conçoit point, la bouche ne le prononce pas et le corps ne l'accomplit pas. (Le roi *Nan*) ordonna à ses sages ministres de guider dans leur conduite les hommes éminents de façon à ce que (cette direction) atteignit jusqu'au commun peuple. Tous, tant ceux de condition élevée que ceux de condition humble, reçurent l'ordre d'observer les six jours d'abstinence et de lire habituellement les huit défenses dont ils porteraient sur eux-mêmes (un exemplaire écrit) pour le réciter trois fois par jour. Ils se montrèrent pieux et obéissants envers leurs pères et leurs mères respectifs ; ils honorèrent et servirent les vieillards ; quand ils eurent consacré tout leur cœur à la vénération, le roi les invita à aller recevoir

(1) En pâli, ce nom devient Nimi.

l'enseignement des livres saints. Les célibataires, les veuves, les enfants, les gens faibles, les mendiants, il leur donna ce qu'ils demandaient. Les malades, il les secourut par des médecins et des remèdes, par des vêtements et de la nourriture. Ceux qui étaient misérables et dénués de tout, il les engagea à se rendre à la porte du palais pour réclamer ce qui leur manquait. Ceux qui ne se soumirent pas et ne se convertirent pas, il les accabla de corvées et de travaux; quand il y avait une famille de cette sorte il la plaçait au milieu de cinq familles de gens sages, en sorte que les cinq familles convertissaient cette unique famille ; ceux qui se soumirent les premiers, il les récompensa. Ses principaux ministres, il les choisit à cause de leur sagesse et non à cause de leur noble extraction.

A partir du moment où les lois clairvoyantes du roi furent mises en vigueur, les habitants des quatre parties du monde se conduisirent, les uns à l'égard des autres, avec affection et concorde et tout désir de meurtre fut anéanti. En conséquence, on obtint une sécurité perpétuelle, et, pendant la nuit, on ne fermait plus les portes. Les hommes se conduisaient avec chasteté et pureté et ne désiraient aucune autre femme que la leur ; ils ne disaient pas que un fût deux ; au dehors, ils enseignaient la bonté et la compassion ; ils apercevaient la vérité de l'impermanence et leurs paroles n'étaient pas artificieuses. Quand ils assistaient à la joie et au profit d'un autre, leur cœur s'en réjouissait et leurs paroles étaient encourageantes. La grande doctrine exerçait une action transformatrice ; les venins mauvais (de l'hérésie) étaient détruits et anéantis. On croyait au Buddha ; on croyait à la Loi ; on croyait aux çramaṇas ; quand (le roi) avait parlé, on ne concevait plus aucun doute.

La bienveillance du roi *Nan* faisait pénétrer partout ses bienfaits. Dans les huit directions, en haut et en bas, il

n'était personne qui ne louât sa vertu. Le souverain du second ciel (1) ainsi que les quatre devarâjas, le soleil, la lune, les planètes, les constellations, les nâgas de la mer et les divinités de la terre déclaraient unanimement que, dans le monde, le roi des hommes avait les bienfaisances des quatre sortes et que, par la portée de ses actes bons, il dépassait tous les devas. Çakra, souverain des devas, demanda aux devas: « Vous plairait-il de voir le roi *Nan* ? » Ils répondirent : « C'est notre désir depuis de nombreuses années. Qu'il en soit vraiment comme vous le proposez ! » Aussitôt le souverain Çakra, dans l'instant qu'il faut pour étendre le bras, arriva au-dessus de la ville, où le roi *Nan* témoignait sa bienveillance. Il se présenta au roi *Nan* et lui dit: « O saint roi, votre parfaite vertu est telle, que les devas en ont faim et soif ; leur désir est de vous voir et il n'est pas de jour où ils n'en expriment le souhait. O saint roi, désirez-vous voir les dieux Trayastrimças ? Là-haut, tous vos désirs obtiendront spontanément leur satisfaction. » Le roi *Nan* répondit : « Fort bien ; je songeais précisément à m'aller promener pour mon plaisir. » Le souverain Çakra retourna chez lui et appela son cocher nommé *Mo-leou* (Marut) auquel il donna cet ordre : « Avec le char précieux à mille chevaux qui me sert habituellement, allez chercher le roi *Nan* et amenez-le. » Le cocher s'acquitta de cet ordre et vint chercher, avec son équipage céleste, le roi *Nan*. Le char arriva et s'arrêta au pied de la porte du palais. Tous les ministres et la foule du peuple furent stupéfaits, s'écriant que jamais il n'y avait eu une marque de faveur surnaturelle telle que celle qui était accordée à ce saint roi ; (la nouvelle du prodige) fut annoncée de bouche en bouche, et en tous lieux on se réjouit (en disant) : « Notre roi a une bienveillance universelle qui atteint la foule des êtres ; les six abstinences men-

(1) Cf. p. 267, n 3.

suelles et les huit défenses, il les pratique. En outre, c'est dans l'enseignement du peuple que sa vertu a été considérable. Cela a fait que le souverain des devas l'honore, l'aime et vient le chercher. »

Le roi *Nan* monta en char ; le char et les chevaux s'envolèrent ensemble, mais ils allaient lentement et en faisant des allées et venues pour que le peuple pût les voir. Le roi dit au cocher : « Menez-moi d'abord voir les enfers des deux voies réservées aux hommes méchants, à savoir les démons affamés et les endroits où les méchants sont brûlés, bouillis ou battus de verges en expiation de leurs fautes dans leurs vies antérieures. Le cocher, ayant fini d'obéir à cet ordre, mena alors (le roi *Nan*) en haut, dans les cieux. Le souverain Çakra, tout joyeux, descendit de son lit et sortit à sa rencontre en disant : « Vous vous êtes appliqué à bien gouverner et vous vous êtes occupé de sauver tous les êtres vivants ; par les bienfaisances des quatre sortes et les six pâramitâs, vous avez tenu la noble conduite d'un Bodhisattva ; (c'est pourquoi) les devas ont désiré vous voir. » Çakra, souverain (des devas), s'avança lui-même, lui prit le bras et le fit asseoir avec lui. Le visage et le corps du roi *Nan* devinrent plus parfumés et plus purs ; par l'éclat et la beauté de sa figure, il fut tout semblable à Çakra. On fit alors une musique merveilleuse dont les accords étaient sans fin ; on répandait des fleurs précieuses comme il ne s'en est jamais vu dans ce monde. Çakra, souverain (des devas), répéta plusieurs fois cet avertissement (au roi *Nan*) : « Ayez soin de ne pas vous attacher à votre séjour dans le monde des hommes ; toutes les félicités des devas, ô saint roi, sont en votre possession. » L'intention du roi *Nan* était d'instruire et de convertir ceux qui étaient dans les ténèbres de l'ignorance, de détruire en eux toutes les pensées perverses et de faire qu'ils connussent les trois Vénérables ; il répondit donc à Çakra, souverain (des devas) : « De

même que, quand on a fait un emprunt, le terme venu, on doit le restituer au propriétaire, ainsi maintenant le siège de deva n'est pas pour moi une résidence permanente ; j'ai hâte de retourner dans le monde des hommes pour y enseigner à mes descendants à rectifier leur cœur et à gouverner leur pays par la claire Loi du Buddha ; je ferai qu'avec piété filiale et obéissance les fils succèdent à leurs pères, que les défenses soient au complet et que les actes soient élevés ; quand ils auront quitté ce corps humain, ils naîtront en haut parmi les devas et se livreront à la joie avec Çakra.

Le Buddha dit à Ânanda : « Le roi *Nan*, c'était moi-même ; pendant mille quatre-vingt-quatre générations, ses descendants se sont succédé, le fils montant sur le trône et le père allant se faire çramaṇa. » Ânanda, tout joyeux, se prosterna et dit : « Puisque telle a été la manière dont *Tchong-yeou* (Bhagavat) eut compassion de la multitude des êtres et leur fit du bien, ses mérites sont impérissables ; maintenant, en effet, il a obtenu la dignité de Buddha et il est l'être le plus vénérable qui soit dans les trois mondes. Les devas et les saints ṛṣis l'honorent tous. » Les bhikṣus, tout joyeux, adorèrent puis se retirèrent.

N° 85 (1).

(*Trip.*, VI, 5, p. 88, r°-89 r°.)

Sûtra de A-li-nien-mi.

Voici ce que j'ai entendu raconter : Un jour, le Buddha se trouvait à Çrâvastî, dans le village de *Yeou-li ;* or, tous les bhikṣus, après avoir pris le repas du milieu du

(1) Le récit qu'on va lire n'est pas un jâtaka.

jour, s'étaient assis dans la salle d'explications et ils tenaient entre eux des discussions particulières sur le sujet suivant : La vie de l'homme est extrêmement brève ; la tranquillité de son corps est instable ; il lui faut aller dans des existences ultérieures ; parmi tous les devas, les hommes et la foule des êtres, il n'en est aucun qui, étant né, ne doive mourir. Cependant, les hommes stupides sont avares et ne font pas de libéralités ; ils n'acceptent pas la doctrine des livres saints ; ils prétendent que les bonnes actions n'attirent point le bonheur et que les méchantes actions ne sont point suivies de graves peines ; se laissant aller à tous leurs désirs et à toutes leurs fantaisies, il n'est aucun mal auquel ils n'arrivent ; ils s'éloignent de la religion bouddhique et les remords qu'ils en auront plus tard seront inutiles.

Le Buddha, grâce à son ouïe céleste, entendit de loin les discussions des bhikṣus sur l'impermanence et sur (la sagesse) sans supérieure. L'Honoré du monde se leva donc et arriva à l'endroit où se tenaient les bhikṣus ; il se rendit sur son siège, s'y assit et leur dit : « Sur quoi discutez-vous en ce moment ? » Ils lui répondirent à genoux : « Après notre dernier repas, nous avons discuté sur ceci : L'homme a une vie fugitive et peu durable ; il lui faut aller dans des existences ultérieures. » Leur réponse fut tout ce que nous avons dit plus haut. Le Buddha s'écria : « Fort bien ! Fort bien ! Cela est fort réjouissant. Il a fallu que vous quittiez le monde pour étudier la sagesse ; votre volonté a dû devenir pure ; ce ne sont donc que d'excellents sujets sur lesquels vous pouvez méditer ; ô bhikṣus, quoi que vous fassiez, il vous faut songer à deux choses : en premier lieu, il vous faut expliquer les livres saints ; en second lieu, il vous faut vous livrer à la contemplation. Désirez-vous entendre un livre saint ? » Tous dirent que oui, qu'ils souhaitaient l'entendre et qu'ils s'en réjouissaient. L'Honoré du monde parla donc ainsi :

Autrefois, il y avait un roi nommé *Kiu-lie*; dans son royaume était un arbre qui était appelé l'arbre *sieou-po-houan*; cet arbre avait une circonférence de cinq cent soixante *li*; en bas, ses racines couvraient un espace de huit cent quarante *li*; il était haut de quatre mille *li*; ses branches s'étendaient à deux mille *li* dans toutes les directions. Cet arbre avait cinq côtés: sur le premier côté, c'était le roi et ses femmes qui se nourrissaient (de ses fruits); sur le second côté, c'étaient tous les fonctionnaires qui s'en nourrissaient; sur le troisième côté, c'était la foule du peuple qui s'en nourrissait; sur le quatrième côté, c'étaient les religieux çramaṇas qui s'en nourrissaient; sur le cinquième côté, c'étaient les oiseaux et les quadrupèdes qui s'en nourrissaient. Les fruits de cet arbre étaient gros comme une jarre d'une contenance de deux boisseaux; leur goût était doux comme le miel; il n'y avait personne pour les garder et cependant nul ne les volait. En ce temps, les hommes vivaient tous quatre-vingt-quatre mille années; ils n'avaient que neuf sortes de souffrances, à savoir: le froid, le chaud, la faim, la soif, le besoin urgent d'aller à la selle et celui d'uriner, les besoins sexuels, les indigestions et l'affaiblissement corporel résultant de la vieillesse; tels étaient les neuf souffrances qu'ils éprouvaient. Les femmes se mariaient à l'âge de cinq cents ans.

En ce temps, il y avait un maître de maison nommé *A-li-nien-mi* qui possédait des richesses incalculables. (*A-li*) *nien-mi* fit cette réflexion: « La vie est fort courte; il n'est point d'être vivant qui ne meure; les richesses ne sont pas une possession inhérente à la personne et souvent elles causent sa perte; mieux vaut en faire des libéralités pour secourir les indigents. Quelque joie qu'on éprouve dans la gloire de ce monde, on ne peut la conserver longtemps; le mieux est de renoncer à sa famille et d'abandonner la souillure, d'observer la pureté et de revêtir le

kaṣâya pour devenir çramaṇa. » Il se rendit donc dans une assemblée de sages pour y recevoir les défenses des çramaṇas ; les gens du commun qui virent (*A-li*) *nien-mi* se faire çramaṇa furent au nombre de plus de mille hommes ; en apprenant sa sainte conversion, tous s'aperçurent de l'impermanence : ce qui est prospère tombe aussitôt en décadence ; rien n'existe qui ne périsse ; seule la Loi mérite d'être honorée. Tous devinrent çramaṇas et suivirent ses enseignements. (*A-li-*) *nien-mi* expliquait les textes saints à ses disciples en leur disant :

« La vie humaine est fort brève ; comme une lueur, elle est impermanente. Il faut renoncer à la vie présente pour ne s'occuper que des vies futures. Il n'est aucun être vivant qui ne meure ; comment pourrait-on être éternel ? Ainsi donc, il faut supprimer les sentiments d'avarice et de convoitise et faire des largesses aux indigents, réprimer les passions, dominer les désirs et ne pas commettre les diverses fautes. Quand l'homme est dans le monde, sa vie s'écoule avec une extrême rapidité : la vie humaine est comparable à la rosée qui se dépose sur les herbes au matin et qui tombe en un instant ; telle étant la vie humaine, comment pourrait-elle durer longtemps ? La vie humaine est comparable aux gouttes de pluie qui tombent dans l'eau ; des bulles s'élèvent et crèvent aussitôt ; plus vite encore que ces bulles passe la vie. La vie humaine est comparable à la lueur de l'éclair qui s'éteint en un instant ; plus promptement encore que l'éclair passe la vie. La vie humaine est comparable à l'acte de fendre l'eau avec un bâton ; dès que le bâton est parti, l'eau se referme ; plus vite encore que cela passe la vie. La vie humaine est comparable à un peu de graisse qu'on passe dans une friture faite sur un feu ardent ; en un instant elle est entièrement grillée ; plus vite encore que ce peu de graisse disparaît la vie. La vie humaine est comparable au fil qui traverse le métier à tisser ; petit à petit, il en arrive à diminuer et à

se terminer ; c'est ainsi que jour et nuit diminue la vie ; nombreuses y sont les souffrances et lourdes les peines ; comment pourrait-elle durer longtemps ? La vie humaine est comparable à un bœuf qu'on traîne à la boucherie : à chaque pas que fait le bœuf, il se rapproche du lieu de sa mort ; chaque jour est pour l'homme ce qu'un pas est pour le bœuf ; plus courte encore que cela est la durée de la vie. La vie humaine est comparable à un torrent qui descend de la montagne et qui jour et nuit se porte en avant avec impétuosité sans jamais s'arrêter ; plus vite encore que cela s'enfuit la vie humaine ; jour et nuit, elle va vers la mort et s'en rapproche sans cesse. Quand l'homme est dans ce monde, il endure de grandes peines et a beaucoup de soucis. La vie humaine étant chose insaisissable, c'est pour cette raison qu'il faut se conformer à la vraie doctrine, observer les défenses prescrites et n'y porter aucune atteinte, faire des libéralités aux pauvres. Des hommes qui naissent dans ce monde il n'y en a aucun qui ne doive mourir. » Tels étaient les enseignements qu'(*A-li*) *nien-mi* donnait à ses disciples.

Il leur disait encore : « J'ai renoncé à la convoitise, à la luxure, à la colère, aux sentiments insensés, aux chants et aux danses, aux réjouissances musicales, au sommeil, aux pensées perverses ; j'ai recherché des sentiments purs. J'ai éloigné de moi les passions de l'amour et j'ai retranché les divers actes mauvais ; à l'intérieur, j'ai purifié mon cœur de toute souillure et j'ai éteint les pensées profanes ; je ne me suis plus réjoui du bien qui m'arrivait, ni affligé du mal qui survenait ; je n'ai plus fait de distinction entre la peine et la joie ; la pureté a été ce que je pratiquais. Tout mon cœur étant inébranlable, je suis parvenu au quatrième degré de contemplation. J'enseigne aux hommes et aux êtres la compassion ; je leur fais connaître la bonne doctrine pour qu'ils montent naître en haut parmi les devas ; je suis ému de pitié et de compassion, car je crains qu'ils

ne tombent dans le mal. J'ai vu la quatrième contemplation et la fixité du vide universel et il n'est rien que je n'aie clairement pénétré ; mon cœur s'en est réjoui ; ce que j'ai vu, je l'enseigne à tous les êtres, pour qu'ils aperçoivent la Loi profonde et qu'ils contemplent avec fixité les occupations prescrites par le Buddha. Si quelqu'un y parvient, j'ai de mon côté la joie de l'y avoir aidé. Je nourris et je protège tous les êtres avec le même soin que je mettrais à protéger ma propre personne. En se livrant à ces quatre occupations, mon cœur est droit et équitable. Ce que mes yeux voient, ce ne sont plus que des formes de beauté grossière ; ce que mes oreilles entendent, ce sont des lamentations et des injures ; les parfums sont pour moi mal odorants, les saveurs excellentes sont âcres, les touchers moelleux sont rudes et déplaisants. Une satisfaction désirable est pour moi un chagrin contraire à mes sentiments. Ce qui est agréable, je ne m'en réjouis pas ; ce qui est désagréable, je ne m'en irrite pas. C'est en pratiquant ces six sortes d'actes que je suis parvenu à la sagesse correcte, vraie et sans supérieure. Vous autres, il vous faut aussi pratiquer ces six sortes d'actes pour obtenir la sagesse qui est conforme au vrai. »

(*A-li*) *nien-mi* était le maître le plus vénérable entre tous les saints qui sont dans les trois mondes ; son intelligence était merveilleusement pénétrante ; rien n'était si obscur qui ne fût clair pour lui. Quant à ses disciples, quoiqu'ils n'eussent point encore obtenu la sagesse qui est conforme au vrai, tous, quand leur vie prit fin, naquirent en haut parmi les devas ; ceux qui avaient eu un cœur paisible, une volonté résolue et qui avaient mis en honneur la fixité de la contemplation, naquirent tous dans la condition de devas de Brahma ; ceux qui venaient après eux naquirent dans la condition de devas vaçavartins ; ceux qui venaient après ceux-ci naquirent dans la condition de devas nirmânaratis ; ceux qui venaient après ceux-ci naqui-

rent dans la condition de devas tuṣitas ; ceux qui venaient après ceux-ci naquirent dans la condition de devas yâmas ; ceux qui venaient après ceux-ci naquirent dans la condition de devas trayastrimṣas ; ceux qui venaient après naquirent dans le premier devaloka ; ceux qui venaient après naquirent en ce monde dans des familles de princes ou de seigneurs; plus élevée avait été leur conduite, plus élevée fut leur situation ; ceux qui avaient agi de la manière la plus basse reçurent les situations les plus basses. Leur pauvreté ou leur richesse, leur supériorité ou leur infériorité, la longueur ou la brièveté de leur vie furent entièrement déterminées par leurs existences antérieures. Comme ils avaient observé les prescriptions de (*A-li*) *nien-mi*, aucun d'eux n'eut à endurer de grandes souffrances.

(Le Buddha dit) : « (*A-li*) *nien-mi*, c'était moi-même. Les divers çramaṇas qui travaillèrent avec effort à progresser dans l'excellence parvinrent à s'affranchir des maux de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort et du chagrin : ils obtinrent la grande sagesse du nirvâṇa conforme au vrai ; ceux qui ne purent pas pratiquer entièrement cette conduite, obtinrent la dignité d'anâgâmin, ou celle de sakṛdâgamin ou celle de strotâpanna (1).

« Celui qui est clairvoyant songe profondément que la vie humaine est impermanente et qu'elle n'est qu'une lueur fugitive. C'est à peine si elle dure cent ans ; les uns atteignent à cet âge, les autres non. Ces cent années se subdivisent en trois cents saisons ; chacun des mois du printemps, de l'été et de l'hiver se répète derechef cent fois et il y a donc douze cents mois ; le printemps, l'été et l'hiver comptent chacun quatre cents mois. Cela fait trente-six mille jours, le printemps comptant douze mille jours, la chaleur de l'été et le froid de l'hiver comptant aussi

(1) Cf. p. 16, n. 1.

respectivement douze mille jours. Pendant les cent années, on mange deux fois par jour, ce qui fait un total de soixante-douze mille repas, soit vingt-quatre mille repas pour les jours respectifs du printemps, de l'été et de l'hiver ; il faut en défalquer l'époque où, encore en bas âge, on a été allaité et on ne prenait point encore de repas, et les occasions accidentelles où on n'a pas pris de repas, pour cause soit de maladie, soit de colère, soit de contemplation, soit de jeûne, soit de misère et disette d'aliments, car tous (ces repas non effectivement pris) ont été compris dans le total de soixante-douze mille repas. Dans les cent années, le sommeil de chaque nuit nous fait retrancher cinquante années ; pour l'époque de l'enfance, nous retrancherons dix années ; pour les moments de maladie, dix années ; pour les préoccupations familiales et autres affaires, nous retrancherons vingt années ; ainsi, sur les cent années de la vie humaine, c'est à peine si nous en trouvons dix de joie. »

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Je vous ai exposé ce qu'était la vie humaine et quelle était sa durée par années, par mois, par jours et par nombre de repas. Ce que j'avais à vous expliquer, ô bhikṣus, je vous l'ai entièrement expliqué ; ce que je voulais faire, je l'ai entièrement accompli. A votre tour, ô bhikṣus, ce que vous avez le désir de faire, il faut le réaliser. Il vous faut, dans les solitudes des montagnes vous conduire comme si vous étiez dans le temple ancestral, expliquer les livres saints et songer à la sagesse sans jamais vous lasser. Ceux dont le cœur s'abandonne au plaisir ne manquent jamais par la suite de s'en repentir. » Quand le Buddha eut prononcé ce livre saint, les bhikṣus furent tous joyeux ; ils adorèrent le Buddha, puis se retirèrent.

N° 86 (1).

(*Trip.*, VI, 5, p. 89 r°-v°.)

Sûtra du roi « Face de miroir » (Âdarçamukha)

Voici ce que j'ai entendu raconter : Un jour le Buddha se trouvait dans le royaume de *Chö-wei* (Çrâvasti), dans le bois de Jeta, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. A l'heure du repas, les bhikṣus prirent les bols à offrandes et se rendirent dans la ville pour demander de la nourriture. Cependant, comme il n'était pas encore midi, ils se dirent : « Il est encore trop tôt pour entrer dans la ville ; le mieux est d'aller nous asseoir un moment dans la salle de conférences des brahmanes hérétiques. » Tous ayant approuvé ce projet, ils se rendirent donc là. Après avoir échangé des compliments de bienvenue avec les brahmanes, ils prirent des sièges et s'assirent. En ce moment, les brahmanes discutaient entre eux sur leurs livres saints et il s'était formé une contestation qu'ils ne parvenaient pas à résoudre ; ils en étaient venus à se blâmer et à se haïr les uns les autres, disant : « Ce que nous savons est la loi ; ce que vous savez, comment serait-ce la loi ? Ce que nous savons est d'accord avec la doctrine ; comment ce que vous savez serait-il d'accord avec la doctrine ? Notre doctrine doit-être mise en pratique ; votre doctrine il serait difficile de s'y attacher. Ce qu'il faut dire avant, vous le dites après : ce qu'il faut dire après,

(1) Ce récit est tiré du *Yi tsou king* 義足經 (*Trip.*, XIV, 5, p. 59 r°-v° ; sur cet ouvrage, voyez Nanjio, *Catalogue*, n° 674), qui fut traduit en chinois au troisième siècle de notre ère. — Cf. Julien, *les Avadânas*, t. I, p. 47-50.

vous le dites avant. Pour beaucoup de lois, ce que vous dites est faux. Comme un fardeau trop lourd qu'on ne peut soulever, ainsi les sens que vous prétendez discuter vous ne pouvez les expliquer. Votre science est vaine et vous n'avez pas la moindre connaissance. Si on vous presse de questions, qu'aurez-vous à répondre ?» C'est ainsi qu'ils se portaient des coups les uns aux autres avec l'arme de la langue, et, pour une blessure reçue, ils en rendaient trois. Les bhikṣus, entendant les deux partis s'injurier ainsi réciproquement, n'approuvèrent pas les paroles d'un des partis et n'attestèrent pas l'exactitude des opinions de l'autre parti, mais ils se levèrent de leurs sièges respectifs et se rendirent à *Chō-wei* (Çrâvastî) pour y mendier de la nourriture. Quand la nourriture eut été recueillie, ils serrèrent les récipients et revinrent dans le jardin de Jeta ; après avoir rendu hommage au Buddha, ils s'assirent sur un rang et lui racontèrent tout ce qui s'était passé, disant : « Nous songeons que ces brahmanes ont fait effort pour étudier ; quand donc devront-ils comprendre (la vérité) ? »

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Ce n'est pas seulement dans la vie présente que les hérétiques sont inintelligents et enténébrés. O bhikṣus, il y a de cela fort longtemps, dans cette région du Jambudvîpa, il y avait un roi nommé Face de miroir (Ādarçamukha) (1) ; il récitait les livres essentiels du Buddha ; ses connaissances étaient nombreuses comme les grains de sable du Gange. Quant à ses sujets, ministres ou gens du peuple, pour la plupart ils ne lisaient pas les (écrits bouddhiques) et portaient avec eux des livres mesquins ; ils avaient foi dans la clarté du ver luisant et mettaient en doute l'éclat qui se projette au loin du soleil et de la lune ; (le roi se servit) d'aveugles pour en tirer un apologue, car il désirait faire que ces gens renonçassent à aller sur des mares et naviguassent sur la grande

(1) Dans un autre conte (voyez plus loin) le roi Face de miroir est lui-même aveugle.

mer ; il ordonna donc à ses émissaires de parcourir le royaume pour rassembler ceux qui étaient aveugles de naissance et les amener à la porte du palais ; ayant reçu cet ordre, les officiers prirent tous les aveugles du royaume et les firent venir au palais, puis ils annoncèrent qu'ils avaient trouvé tous les aveugles et que ceux-ci étaient maintenant au bas de la salle.

Le roi dit : « Allez leur montrer des éléphants. » Les officiers obéirent à l'ordre royal ; ils menèrent les aveugles auprès des éléphants et les leur montrèrent en guidant leurs mains ; parmi les aveugles, l'un d'eux saisit la jambe d'un éléphant ; un autre saisit la queue ; un autre saisit la racine de la queue ; un autre toucha le ventre ; un autre, le côté ; un autre, le dos ; un autre prit une oreille ; un autre, la tête ; un autre, une défense ; un autre, la trompe. Les aveugles, se tenant auprès des éléphants, se disputaient tumultueusement, chacun d'eux disant qu'il était dans le vrai, et les autres non.

Les émissaires les ramenèrent alors vers le roi et le roi leur demanda : « Avez-vous vu les éléphants ? » Ils répondirent : « Nous les avons entièrement vus. » Le roi reprit : « A quoi ressemble un éléphant ? » Celui qui avait tenu une jambe répondit : « O sage roi, un éléphant est comme un tuyau verni ». Celui qui avait tenu la queue dit que l'éléphant était comme un balai ; celui qui avait tenu la racine de la queue, qu'il était comme un bâton ; celui qui avait touché le ventre, qu'il était comme un tambour ; celui qui avait touché le côté, qu'il était comme un mur ; celui qui avait touché le dos, qu'il était comme une table élevée ; celui qui avait tenu l'oreille, qu'il était comme un van ; celui qui avait tenu la tête, qu'il était comme un gros boisseau ; celui qui avait tenu une défense, qu'il était comme une corne ; quant à celui qui avait tenu la trompe, il répondit : « O sage roi, l'éléphant est comme une grande corde. » Et, de plus belle, ils se mirent à se disputer en

présence du roi, disant : « O grand roi, l'éléphant est réellement tel que je le décris. » Le roi Face de miroir (Ādarçamukha) rit alors aux éclats et dit : » Comme ces aveugles, comme ces aveugles vous êtes, vous tous qui n'avez pas vu les livres bouddhiques. » Puis il prononça cette gâthâ :

Maintenant, vous qui êtes une troupe d'aveugles, — vous disputez vainement et vous prétendez dire vrai ; — ayant aperçu un point, vous dites que le reste est faux, — et à propos d'un éléphant vous vous querellez.

Il ajouta encore : « Ceux qui s'appliquent à l'étude des livres mesquins et qui n'ont pas vu que les livres bouddhiques sont d'une vérité et d'une rectitude si vastes que rien ne leur est extérieur, si hautes que rien ne les recouvre, ceux-là sont comme les gens privés d'yeux. » Alors tous, qu'ils fussent de condition haute ou de condition basse, récitèrent ensemble les livres bouddhiques.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Le roi Face de miroir c'était moi-même ; quant aux gens privés de la vue, c'étaient ces brahmanes de la salle de conférences ; en ce temps, ces gens étaient sans sagesse et, à cause de leur cécité, ils en arrivèrent à se disputer ; maintenant, quand ils disputent, ils sont aussi dans l'obscurité et, à cause de leurs disputes, ils ne font aucun progrès (1).

(1) Nous omettons ici une série de gâthâs qui constituent la partie essentielle du *Yi tsou king* mais qui n'ont plus de rapport avec le présent conte.

N° 87.

(*Trip.* VI, 5, p. 89 v°-90 r°.)

Sûtra du roi Tch'a-wei.

Autrefois le Bodhisattva était le roi d'un grand royaume et se nommait *Tch'a-wei* (examiner-minutie). Sa volonté était pure et sa conduite intègre ; il se confiait aux trois Vénérables ; ses dispositions naturelles se plaisaient aux livres bouddhiques ; son cœur calme conservait la justice, il avait observé profondément l'origine de l'homme qui naît de l'impersonnalité primitive : la partie solide du fluide originel a formé la terre ; la partie molle a formé l'eau ; la partie chaude a formé le feu ; la partie mobile a formé le vent ; quand ces quatre éléments se combinent, l'âme intelligente naît. (Le Bodhisattva) avec sa haute perspicacité put comprendre cela ; alors il réprima ses désirs, vida son cœur et fit parvenir son âme à l'impersonnalité primitive ; il fit en conséquence ce vœu : « L'intelligence est associée à ce qui est dénué de conscience ; l'âme repose sur les quatre éléments ; quand on agit avec une bonté supérieure, on devient deva ; quand on agit avec une bonté inférieure, on devient homme ; ceux qui agissent d'une manière confuse, au milieu des impuretés, forment les animaux qui rampent, ceux qui volent, ceux qui se meuvent comme des insectes, ceux qui marchent, ceux qui grouillent et ceux qui se tortillent. La manière dont on a agi détermine le corps qu'on reçoit : ces corps eux-mêmes peuvent être de dix mille sortes. L'intelligence, ainsi que l'âme primitive, sont subtiles et difficiles à apercevoir ; leur forme matérielle n'a pas même l'épais-

seur d'un fil ou d'un cheveu ; qui pourrait les saisir ? cependant, elles abandonnent leurs anciens corps pour en prendre de nouveau et leurs migrations sont infinies. »

Ce roi donc chercha à éclairer l'esprit de tous ses sujets, en leur expliquant que le principe spirituel se transforme et n'a pas un corps toujours le même, que ses transmigrations à travers les cinq voies sont perpétuelles et ininterrompues ; cependant l'ignorance de tous ces gens était difficile à dissiper, ils conservaient encore des doutes disant : « S'il est vrai que, lorsque le corps meurt, l'âme renaisse en prenant un autre corps, nous avons eu déjà une multitude (de corps différents), et cependant nous ne savons guère dans quelles existences nous nous sommes trouvés. » Le roi répliqua : « Si, quand on discute, on ne se souvient pas des principes, comment connaîtrait-on ce qui s'est passé dans des existences successives ? si, quand on regarde un objet, on ne voit pas ce qui a été enlevé par l'usure, comment apercevrait-on les modifications que subit l'âme ? »

En un jour de loisir, le roi sortit par une porte secrète, vêtu d'habits grossiers, il marchait tout seul ; il se rendit chez un vieux savetier et lui dit en plaisantant : « De tous les gens de ce pays, qui est le plus heureux ? » Le vieux répondit : « C'est le roi qui est le plus heureux. » Et, comme son interlocuteur lui demandait en quoi consistait ce bonheur du roi, il ajouta : « Les officiers des cent catégories le servent avec respect ; les millions d'hommes du peuple lui offrent des présents ; tous ses désirs sont aussitôt satisfaits ; n'est-ce pas là du bonheur ? » Le roi dit : « Sans doute vous avez raison. » Alors il l'enivra avec du vin de raisin ; puis, quand l'homme fut ivre et inconscient, il le fit emporter dans le palais. Il dit à son épouse principale : « Le vieux cordonnier a dit que le roi était heureux ; je veux maintenant lui jouer un bon tour. Je le revêtirai des habits royaux et je lui ferai diriger le

gouvernement du royaume ; que personne de vous tous n'en prenne de l'alarme. » La reine répondit qu'elle se conformerait à ses intentions.

Le jour où le savetier reprit ses sens, la concubine de service lui dit pour le tromper : « O grand roi, vous vous êtes enivré et les affaires se sont accumulées en grand nombre ; il vous faut les arranger et les examiner. » On le fit sortir pour qu'il allât diriger le gouvernement ; les fonctionnaires de toutes sortes le pressaient de donner des décisions sur diverses affaires ; ahuri, et comme en rêve, il ne distinguait plus l'Est de l'Ouest ; les historiens officiels enregistrèrent ses erreurs ; les ministres d'Etat le critiquèrent et le corrigèrent ; il restait assis sur son trône la journée entière et son corps en était tout endolori ; quand il mangeait, il ne trouvait pas les mets agréables ; il maigrissait de jour en jour.

Une des femmes du harem, continuant la duperie, lui dit : « O grand roi, votre mine florissante s'altère ; pourquoi cela ? » Il répondit : « J'ai rêvé que j'étais un vieux savetier ; je m'épuisais à gagner ma nourriture et j'endurais beaucoup de peines, c'est ce qui m'a donné la migraine. » (A ces mots,) il n'y eut personne dans l'assemblée qui ne se prît à rire secrètement.

La nuit venue, quand il se couchait, il ne pouvait dormir et se tournait et se retournait de tous côtés ; il dit : « Suis-je un vieux savetier, ou suis-je véritablement le Fils du Ciel ? Si je suis Fils du Ciel pourquoi ma peau est-elle si rude ? Si j'étais à l'origine un savetier, comment me trouvé-je dans le palais du roi ? Mon cœur est tout bouleversé et ma vue est troublée ; j'ai des corps dans deux conditions différentes et je n'aperçois pas distinctement lequel est le vrai. » L'épouse principale lui dit pour le tromper : « O grand roi, puisque vous n'êtes pas satisfait, on va vous offrir des réjouissances. » On lui fit alors boire du vin de raisin jusqu'à ce que son ivresse fût profonde

et qu'il fût devenu inconscient ; on lui rendit ses vieux habits et on le replaça sur son lit grossier.

Quand les fumées du vin se furent dissipées et qu'il se réveilla, il aperçut sa misérable demeure et ses pauvres vêtements qui étaient comme auparavant ; toutes ses articulations lui faisaient mal comme s'il eût reçu la bastonnade. Quelques jours plus tard, le roi s'étant rendu de nouveau auprès de lui, le vieux lui dit : « Naguère, en buvant votre vin, je me suis enivré jusqu'à en perdre connaissance et ce n'est que maintenant que j'ai repris mon bon sens. J'ai rêvé que j'avais la dignité de roi et que je tranchais et examinais toutes les affaires ; les historiens officiels enregistraient mes fautes ; les divers fonctionnaires me critiquaient ; j'ai été dévoré d'anxiétés et toutes mes articulations ont été aussi douloureuses que si j'avais reçu la bastonnade ; s'il en est déjà ainsi quand il ne s'agit que d'un rêve, que doit-ce être quand on est véritablement roi ! L'avis que j'ai émis l'autre jour était assurément inexact. »

Revenu dans son palais, le roi raconta à tous ses ministres ce qui s'était passé ; leurs éclats de rire furent tels qu'ils assourdissaient les oreilles. Le roi dit alors à ses ministres : « Pour avoir vu et entendu des choses différentes de l'ordinaire, cet homme, quoique conservant un seul et même corps, dès maintenant déjà ne sait plus où il en est ; à combien plus forte raison, quand, dans des existences différentes, on a abandonné son ancien corps pour en prendre un nouveau, quand on a évolué à travers toutes sortes de difficultés, de coups frappés par les démons et de tourments qui abattent l'homme et qui le contrarient, si on dit qu'on désire savoir où a été l'âme dans ses transmigrations et dans quels lieux elle a reçu ses corps successifs, ne sera-t-il pas difficile qu'on le sache ? Les livres saints disent : « Le sot qui, tout imbu d'une foule d'opinions hérétiques, désire voir l'âme, est

comme l'aveugle qui, marchant dans l'obscurité, lèverait la tête pour voir les étoiles et la lune. Même en fatiguant son corps jusqu'à la fin de sa vie, parviendra-t-il jamais à l'apercevoir ? » Alors les ministres et la population de tout le pays comprirent pour la première fois que l'âme est unie au souffle primitif, que, dès qu'elle prend fin, elle recommence, et que le cycle qu'elle parcourt est sans limites ; ils crurent qu'il y avait pour elle des alternatives de vie et de mort, de malheur et de bonheur.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui, en ce temps, était le roi, c'est moi-même. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de sagesse universelle du Bodhisattva pratique l'exercice de l'intelligence.

N° 88.

(*Trip.*, VI, 5, p. 90 r°-v°.)

Sûtra du souverain Brahma.

Voici ce que j'ai entendu raconter : Un jour le Buddha se trouvait dans le royaume de Çrâvastî, dans le Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. Le Buddha dit aux bhikṣus : « Vous tous, si vous perfectionnez votre vertu et si vous vous acquittez de toutes les actions bonnes, vous obtiendrez un grand bonheur. Tel le laboureur qui possède depuis longtemps un champ excellent, qui le laboure dans une juste mesure, qui voit la pluie fortifiante survenir d'une manière opportune, qui répand les semences en temps utile, de sorte qu'elles germent au moment voulu, qui arrache et écarte les mauvaises herbes et qui en outre ne subit aucun fléau ; pourquoi craindrait-il de n'avoir pas de récolte ? Autrefois, dans une vie antérieure, au temps

où je n'étais pas encore Buddha, mon cœur était animé d'un amour universel, et secourait avec compassion tous les êtres ; telle une mère affectueuse qui donne ses soins à son enfant nouveau-né. Quand j'eus tenu cette conduite pendant sept années, le mérite de ma bonté fut glorieusement évident ; lorsque ma vie prit fin, mon âme monta en haut et devint le souverain Brahma ; mon nom fut *Fan-mo* (Brahma). Etant dans cette dignité de deva, j'assistai sept fois à la formation et sept fois à la destruction du ciel et de la terre ; au moment où leur destruction était imminente je m'élevais chaque fois jusqu'au quinzième ciel *yo-lsing* ; après quoi, lorsqu'il y avait un nouveau commencement de l'univers, je revenais dans le ciel de Brahma. Pur, calme et sans désirs, je restais immuable à ma place. Plus tard, je descendis et je fus à trente-six reprises un des devas Trayastrimças ; des palais faits avec les sept substances précieuses, des aliments, des vêtements, de la musique, j'avais tout cela naturellement. Ensuite je revins dans le monde où je fus un souverain volant ; les sept joyaux m'escortaient : le premier était la roue tournante d'or rouge ; le second était la perle divine claire comme la lune ; le troisième était l'éléphant blanc volant ; le quatrième était le cheval brun à crinière rouge ; le cinquième était l'épouse belle comme le jade ; le sixième était le ministre gardien des trésors ; le septième était le sage premier ministre ; de chacun de ces sept joyaux, j'avais quatre-vingt-quatre mille exemplaires. Ce roi (qui n'était autre que moi) avait mille fils qui étaient tous beaux, irréprochables, affectueux et vaillants ; un seul d'entre eux pouvait tenir tête à mille hommes. En ce temps, le roi gouvernait en se conformant aux cinq préceptes et il ne faisait aucun tort au peuple ; ces cinq préceptes sont : 1° Etre affectueusement bon et s'abstenir de tuer ; avoir une bienfaisance qui s'étende à tous les êtres vivants ; 2° être pur et déférent et ne pas voler ; faire preuve d'abnégation pour secourir la foule

des êtres ; 3° être chaste et ne pas se livrer à la débauche ; ne pas commettre les fautes que causent les diverses passions ; 4° être sincère et ne pas tromper ; ne pas farder ses paroles ; 5° observer la piété filiale et ne pas s'enivrer ; tenir une conduite sans tache. En ce temps donc, aucune prison n'avait été établie ; le fouet et le bâton n'étaient pas appliqués ; le vent et la pluie se produisaient en temps opportun ; les cinq sortes de céréales mûrissaient ; les cataclysmes ne survenaient pas ; cette époque jouissait d'une grande paix ; les habitants des quatre parties du monde s'exhortaient les uns les autres à la sagesse ; ils croyaient que celui qui fait le bien obtient le bonheur, et que celui qui fait le mal subit de terribles peines ; à leur mort, tous montaient au ciel et il n'était aucun d'eux qui entrât dans les trois voies mauvaises. »

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Autrefois dans une existence antérieure, j'avais mis en pratique les dispositions bienveillantes des quatre sortes ; après avoir eu ce mérite durant sept années, je montai pour être le souverain Brahma, puis je descendis pour être le souverain Çakra ensuite je revins dans le monde pour y être le souverain volant (čakravartin) ; (en cette dernière qualité), je gouvernai les quatre parties du monde pendant plusieurs centaines et milliers d'années ; mes actes méritoires s'accumulèrent et ma vertu fut complète ; tous les maux furent détruits et tous les biens se produisirent simultanément. (En ce moment), je me trouve dans le monde en qualité de Buddha ; seul je parle, solitaire je marche et je suis celui qu'on vénère uniquement dans les trois mondes. »

Les bhikṣus, ayant entendu ce texte saint, furent joyeux ; ils se prosternèrent devant le Buddha puis se retirèrent.

Telle est la manière dont la pâramitâ de sagesse universelle du Bodhisattva pratique l'exercice de l'intelligence.

(*Fin du Lieou tou tsi king*).

KIEOU TSA PI YU KING [1]

(*ANCIEN LIVRE D'APOLOGUES DIVERS*)

Traduit en chinois par *Seng-houei* († 280 p. C.).

CHAPITRE PREMIER

N° 89.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 18 r°-v°.)

Autrefois, il y a de cela des générations innombrables, il y avait un marchand auquel on donnait le titre de *sa-po* (sârthavâha); un jour, il se rendit dans un royaume étranger pour y vendre les marchandises qu'il avait apportées; l'endroit où il séjourna se trouvait voisin de la famille d'un disciple du Buddha; la famille de ce disciple du Buddha accomplissait alors des actes producteurs de beaucoup de bonheur, en assurant le calme et en faisant des dons à un abbé éminent; les religieux assemblés expliquaient la Loi, discouraient sur les peines et les récompenses, sur le bien et le mal qui sont faits par le cœur, le corps et la bouche, ainsi que sur les quatre vérités, sur l'impermanence et sur les lois de la souffrance et du vide; le marchand, qui arrivait de loin, vint un jour les écouter momentanément; son cœur s'ouvrit; il devint croyant, se réjouit et accepta alors les cinq défenses; il se déclara upâsaka. Le sthâvirâ

(1) Cet ouvrage est le n° 1359 du *Catalogue* de Nanjio. Dans le *Tripitaka* de Tôkyô, il occupe les pages 18 r°-28 r° du fascicule 7 du volume XIX.

l'encouragea et le réjouit au moyen de la Loi en lui disant : « O homme de bien, celui qui conserve, dans leur intégrité, les dix actes excellents du corps, de la bouche et du cœur, a pour chaque défense cinq dieux, soit, pour les cinq défenses, vingt-cinq dieux, qui, pendant la vie présente, le protègent et empêchent qu'il soit traité injustement, et qui, dans les vies à venir, lui assureront la grande sagesse non-composée. » En entendant la Loi, le marchand conçut une nouvelle joie illimitée.

Plus tard, il revint dans son pays; or, ce pays ne connaissait aucunement la Loi bouddhique ; il voulut donc y répandre les enseignements; mais, craignant qu'on ne les acceptât pas, il commença par instruire dans la religion qu'il avait lui-même reçue, son père et sa mère, ses frères, sa femme, et tous ses parents en ligne masculine et en ligne féminine; tous alors se soumirent à la Loi.

A mille *li* du pays de ce marchand, se trouvait un royaume où la population était fort heureuse et prospère, et où les denrées de prix étaient abondantes et de bonne qualité; cependant, depuis plus de cent années, toute relation était malheureusement interceptée entre ces deux royaumes qui n'avaient plus aucune communication entre eux; la raison en était qu'un Yakṣa demeurait sur la route et dévorait aussitôt les hommes qu'il pouvait saisir; le cas s'était déjà présenté à mainte reprise; voilà pourquoi on avait renoncé à toutes les allées et venues.

Ce marchand songea à part lui : « J'observe les défenses du Buddha; or, d'après ce que disent les livres saints, il y a vingt-cinq dieux par qui, sans qu'on en puisse douter, je serai aidé; j'ai entendu dire, d'autre part, que ce démon était tout seul; si donc je vais le soumettre, certainement je m'emparerai de lui. » En ce temps, il y avait plus de cinq cents autres marchands comme lui auxquels il dit : « Je possède une force extraordinaire qui me permet de soumettre les démons. Si vous pouviez vous rendre dans

cet autre royaume n'y trouveriez-vous pas un grand profit? » Tous ces gens assemblés délibérèrent entre eux, disant : « C'est depuis fort longtemps que ces deux royaumes ne communiquent plus entre eux; si nous pouvions aller là-bas, les gains que nous ferions seraient incalculables. » Ils consentirent donc à aller; ils se mirent en route et partirent.

Quant ils furent arrivés à mi-chemin, ils virent l'endroit où le démon mangeait; des ossements et des cheveux humains jonchaient toute la surface du sol. Le sârthavâha (*sa-po*) songea à part lui : « Voici la preuve évidente que ce démon a pu manger des hommes à mainte reprise; si je meurs, c'est mon devoir qui l'exige; mais je crains pour toute la caravane » ; il s'adressa alors à la bande en disant : « Vous autres, arrêtez-vous ici; je désire avancer seul; si je parviens à triompher du démon, je reviendrai vous chercher; si je ne peux pas revenir, vous saurez qu'il m'est arrivé malheur. Que chacun de vous donc rebrousse chemin et n'aille pas plus avant. »

Alors, se portant tout seul en avant, il marcha pendant plusieurs *li* ; quand il aperçut le démon qui venait à sa rencontre, il songea avec un cœur calme au Buddha, et sa résolution bien arrêtée n'éprouva aucune crainte. Le démon arriva et lui demanda : « Qui êtes-vous? » Il répondit : « Je suis le guide qui rend le chemin praticable. » Le démon dit en éclatant de rire : « Mais n'avez-vous donc pas entendu parler de ma renommée, que vous veniez pour rendre le chemin praticable? » Le sârthavâha (*sa-po*) répondit : « Je savais que vous étiez ici et c'est pourquoi je suis venu m'adresser à vous : il faut que je me batte avec vous. Si vous êtes vainqueur, il vous sera loisible de me dévorer; si c'est moi qui suis vainqueur, j'aurai ouvert un chemin pour dix mille personnes et j'aurai augmenté les avantages dont jouit le monde. » Le démon demanda : « Qui de nous portera le premier la

main sur l'autre ? » Le marchand répondit : « C'est moi qui suis venu vous chercher ; c'est donc moi qui dois le premier porter la main sur vous. »

Le démon y ayant consenti, il voulut l'empoigner de la main droite ; mais sa main entra dans le ventre du démon, s'y fixa et il ne put l'en sortir ; il le frappa derechef de la main gauche, mais cette main elle aussi entra (dans le corps du démon ;) de la même manière ses deux pieds puis sa tête entrèrent tous dans le démon et il ne put plus remuer ; alors le yakṣa lui adressa une demande par cette gâthâ :

Vos mains, vos pieds ainsi que votre tête, — puisque maintenant ils sont tous cinq retenus captifs, — il ne vous reste plus qu'à vous avancer un peu plus pour mourir ; — à quoi bon vous débattre ?

(Le sârthavâha répondit :)

Mes mains, mes pieds, ainsi que ma tête — bien qu'ils soient tous cinq prisonniers, — je maintiens mon cœur ferme comme du diamant ; — jamais vous ne réussirez à le délacher.

(Le démon répliqua :)

Je suis un roi parmi les génies, — je suis un démon dont la force est grande pour agir, — à plusieurs reprises déjà j'ai dévoré vos semblables — en nombre si grand qu'on ne peut l'exprimer. — Maintenant votre mort est imminente ; — à quoi sert de discourir encore (1) ?

Le marchand répondit par cette gâthâ :

Ce corps est impermanent ; — de bonne heure j'ai désiré m'en débarrasser. — O démon, maintenant vous donnez satisfaction à mon vœu ; — je prends donc mon corps pour vous en gratifier, — grâce à cela j'obtiendrai la sagesse parfaite, — et je réaliserai la connaissance qui n'a pas de supérieure.

Le démon prononça alors la gâthâ suivante pour reconnaître qu'il se soumettait :

(1) Littéralement : « A quoi sert de tenir encore des propos flatteurs. » Mais on ne voit pas que l'interlocuteur du yakṣa ait cherché à flatter ce dernier.

Votre résolution est merveilleuse, ô mahâsattva ; — rarement on en voit de telle dans les trois mondes. — Vous finirez par être un maître pour sauver les hommes ; — votre vertu sera parfaite avant qu'il soit longtemps ; — je désire remettre ma personne entre vos mains, — et, le visage contre terre, me prosterner en vous adorant.

Alors le yakṣa s'avança et reçut les cinq défenses; il eut des sentiments de bienveillance pour tous les êtres vivants ; puis il témoigna son admiration, se retira et entra au plus profond des montagnes. Le sârthavâha (*sa-po*) revint et appela alors les autres hommes qui s'avancèrent dans ce pays. Ces deux royaumes apprirent ainsi que les cinq défenses et les dix actions excellentes avaient soumis le démon et rendu praticable le chemin ; alors ils reconnurent que la loi du Buddha était absolument véridique et infinie; tous les habitants acceptèrent les défenses, accueillirent et respectèrent les trois Vénérables et cela produisit dans les royaumes une grande paix; plus tard ils montèrent aux cieux et obtinrent la sagesse. Telle est la puissance bienfaisante de la foi absolue chez un sage qui observe les cinq défenses.

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Celui qui en ce temps était le sarthavâha (*sa-po*), c'est moi-même. » Telle est la manière dont la pâramitâ de pratique de çîla du Bodhisattva sauve les êtres.

N° 90 (1).

(*Trip.*, XIX, 7, p. 18 v°-19 r°.)

Autrefois, il y a de cela des kalpas innombrables, il y

(1) Ce conte est la répétition du N° 20. Je l'ai cependant traduit intégralement à cause des variantes qu'il présente ; ces variantes ne laissent pas que d'être assez embarrassantes si l'on songe que les deux rédactions sont l'œuvre d'un seul et même auteur.

avait un roi des paons qui, accompagné de cinq cents paonnes ses épouses, parcourait les montagnes en leur compagnie. Il vit un petit oiseau bleu dont la couleur était fort belle; il abandonna aussitôt ses cinq cents épouses pour suivre le petit oiseau bleu; le petit oiseau bleu ne se nourrissait que d'ambroisie et de fruits excellents. En ce temps, la femme du roi du royaume tomba malade; pendant la nuit, elle vit en songe le roi des paons; à son réveil elle dit au roi : « O roi, il vous faut proposer une récompense considérable pour qu'on le recherche; ô roi, ordonnez que, s'il est parmi les archers quelqu'un qui peut prendre et apporter ici le roi des paons, vous lui ferez présent de mille livres d'or et vous lui donnerez votre plus jeune fille en mariage. »

Les archers se répandirent dans les montagnes; (l'un d'eux) vit le paon qui suivait un petit oiseau bleu; alors, de place en place, il enduisit les arbres de bouillie de miel; le paon chaque jour cherchait cette nourriture pour le petit oiseau bleu et de la sorte il s'accoutuma (à la présence de cette bouillie de miel); l'homme alors enduisit de bouillie de miel son propre corps; le paon vint prendre la bouillie de miel et l'homme se saisit de lui; (le roi des paons) lui dit : « Je vous donnerai une montagne d'or si vous me relâchez. » L'homme répliqua : « Le roi me donnera de l'or et une épouse; cela me suffira jusqu'à la fin de mes jours. » Ainsi, le tenant, il annonça au roi (qu'il l'avait pris).

Le paon dit au grand roi : « O roi, c'est parce que vous aimez fort votre femme que vous vous êtes emparé de moi; je vous prie de m'apporter de l'eau pour que je prononce une incantation sur cette eau; vous la donnerez à votre femme pour qu'elle en boive et qu'elle s'en lave; si (votre femme) ne guérit pas, il ne sera pas trop tard pour me tuer. » Le roi lui donna de l'eau en l'invitant à prononcer une incantation; il fit boire cette eau à sa femme

qui se trouva alors délivrée de sa maladie. Tous ceux qui, soit dans le palais, soit hors du palais, souffraient de toutes sortes de maladies, profitèrent de cette eau et obtinrent la guérison. Les sujets du roi de ce royaume qui venaient pour prendre de l'eau étaient innombrables.

Le paon dit au grand roi : « Il serait préférable de lier ma patte à une pièce de bois et de me laisser aller et venir à ma guise sur l'eau du lac; je prononcerai des incantations et cela permettra aux gens du peuple, à quelque distance qu'ils se trouvent, de venir prendre de l'eau autant qu'ils voudront. » Le roi approuva fort cette proposition; on amena donc une pièce de bois qu'on fit entrer dans l'eau du lac; perché à l'extrémité, (le paon) prononça des incantations (sur l'eau); les gens du peuple burent de cette eau; les sourds entendirent, les aveugles virent, les boiteux et les bossus se redressèrent tous.

Le paon dit au grand roi : « Tous ceux qui dans votre royaume souffraient de maladies ont été entièrement guéris; les gens du peuple me font des offrandes exactement comme si j'étais un dieu céleste; je n'aurai plus jamais envie de m'en aller; ô grand roi, il vous faut délier ma patte pour que je puisse aller de ci et de là en volant sur l'eau du lac; pour dormir, je me poserai sur cette poutre (de votre toit) afin d'y passer la nuit. » Le roi ordonna alors qu'on le déliât.

Quand il en eut été ainsi pendant plusieurs mois, (le paon), posé sur la poutre du toit, éclata de rire. Le roi lui ayant demandé pourquoi il riait, il répondit : « Je ris des trois sottises qui se sont produites dans le monde : la première est ma propre sottise; la seconde est la sottise du chasseur; la troisième est la sottise du roi. Moi, qui me trouvais accompagné de cinq cents épouses, je les ai abandonnées pour suivre le petit oiseau bleu; mes sentiments de concupiscence ont fait que j'ai été pris par le chasseur; telle a été ma propre sottise. Au chasseur j'ai

offert une montagne d'or, mais il ne l'a pas acceptée en disant que le roi devait lui donner une femme et de l'or; telle a été la sottise du chasseur. Vous, ô roi, vous aviez pris le roi divin médecin; votre femme, votre héritier présomptif, et tous ceux qui dans votre royaume étaient affligés de maladies ont pu entièrement guérir et sont tous redevenus beaux. Après avoir pris ce divin médecin, ô roi, vous ne l'avez pas tenu captif et au contraire vous l'avez relâché; telle a été la sottise du roi. » Le paon alors partit en volant.

Le Buddha dit à Çâriputra : « Celui qui était alors le roi des paons, c'est moi-même; celui qui était alors le roi du royaume, c'est vous; celle qui était alors la femme (du roi), c'est la femme de Devadatta; celui qui était alors le chasseur, c'est Devadatta. »

N° 91.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 49 r°.)

Autrefois, il y avait le roi d'un royaume qui était allé chasser dans des régions désertes; il eut grand' faim et grand soif et se trouva épuisé. Il aperçut de loin un arbre dans lequel il y avait un logis fort obscur; il s'y rendit aussitôt; à l'intérieur se trouvait une femme; le roi lui demanda à boire et à manger au cas où elle aurait des aliments tels que des fruits; il obtint d'elle tout ce qu'il désirait.

Le roi demanda à voir cette femme, mais un serviteur lui répondit : « Elle est nue et n'a pas de vêtements. » Le roi alors détacha un de ses vêtements pour le lui donner, mais une flamme subite brûla le vêtement; il en fut ainsi

par trois fois ; le roi. surpris, demanda à cette femme pourquoi cela se produisait; elle lui répondit : « Dans une vie antérieure, j'étais votre femme, ô roi; vous donnâtes à manger à un çramaṇa brahmane et en outre vous voulûtes le vêtir ; mais en ce moment je dis qu'il suffisait de lui préparer à manger et qu'il ne fallait pas lui donner de vêtements; voilà pourquoi je subis cette peine. Si vous pensez encore à moi, ô roi, faites faire des vêtements pour les religieux çramaṇas qui sont dans votre royaume; s'il en est un qui connaisse les livres sacrés du Buddha et qui prononce une invocation magique en ma faveur, j'obtiendrai d'être délivrée de ces tourments. »

Le roi se conforma à ces paroles, et, revenu dans son royaume, il fit faire des vêtements, puis il chercha des religieux çramaṇas, mais ne parvint pas à en trouver, car, en ce temps, il n'y avait personne dans le royaume qui connût les livres bouddhiques. Le roi se souvint alors que, lorsqu'il avait interrogé un vieux passeur retraité en lui demandant s'il connaissait des çramaṇas, le passeur lui avait répondu : « Autrefois il y eut un homme qui traversa la rivière, et qui, n'ayant pas d'argent, me donna un traité sur les cinq défenses et me le lut. » Le roi dit alors au vieux passeur : « Vous connaissez les livres saints du Buddha. » Il lui remit donc les vêtements en le chargeant de prononcer une invocation magique pour que la femme nue pût obtenir un bonheur sans limites et être affranchie de ses souffrances. La femme vit alors son corps revêtu de vêtements nouveaux; ainsi sa vie dans la condition de démon prit fin et elle dut aller naître en haut dans le premier ciel.

N° 92.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 19 r°.)

Autrefois, sur le bord de la mer, il y avait le roi d'un royaume qui, étant à la chasse, se saisit d'un çramaṇa. Il le retint pour en faire un chanteur; ce çramaṇa pendant la nuit récitait les livres saints et prononçait des paroles hindoues. Le roi dit : « Ce chanteur est fort habile au chant. » Quand il y avait un hôte, aussitôt ce chanteur chantait. Or un marchand étranger qui était un upâsaka arriva dans ce royaume. Le roi l'invita chez lui et produisit le çramaṇa en lui ordonnant de chanter. Quand l'upâsaka entendit qu'il récitait les textes saints profonds, son cœur bondit intérieurement; lorsqu'il quitta le royaume, cet homme vint proposer de racheter le çramaṇa pour dix millions de pièces de monnaie; il alla jusqu'à trente millions et alors le roi le lui donna.

Le marchand, saluant avec respect (le çramaṇa) lui dit : « Je vous ai racheté pour trente millions de pièces de monnaie; allez où vous voulez. » Le religieux, dans l'instant qu'il faut pour étendre le doigt, s'éleva dans l'espace et lui dit : « C'est vous-même, et non moi, que vous avez racheté. En voici l'explication : autrefois, ce roi était un marchand d'oignons; vous êtes venu vers le roi pour lui acheter des oignons, mais il vous manquait trois pièces de monnaie. Je fus alors votre répondant; or, vous ne rendîtes point les trois pièces de monnaie. Maintenant ces (trois pièces de monnaie) ont produit des intérêts qui s'élèvent à trente millions. Vous devez rendre les trois pièces de monnaie primitives. » Alors l'intelligence du roi (1) s'ouvrit; il reçut les cinq défenses et devint upâsaka.

(1) Je suis la leçon de l'édition des *Ming*; suivant les autres éditions, il

Le maître dit : « Une dette, qu'elle soit grande ou qu'elle soit petite, ne doit pas être négligée; il ne faut pas non plus en laisser la responsabilité à un autre. »

N° 93 (1).

(*Trip.*, XIX, 7, p. 19 r°.)

Au temps où le Buddha était dans le monde, il y avait un jeune garçon qui demeurait avec son frère aîné et avec la femme de celui-ci ; cet enfant allait chaque jour auprès du Buddha pour recevoir les prescriptions des livres saints; son frère aîné et sa belle-sœur lui en faisaient d'incessants reproches; enfin ils prirent le jeune garçon et le garrottèrent; puis ils le frappèrent à coups de bâton en disant : « Le Buddha et l'assemblée des bhikṣus doivent vous secourir. » L'enfant versait des larmes et était saisi de crainte; mais il se confia dans les trois Vénérables

s'agirait ici du marchand qui avait racheté le çramaṇa; mais on remarquera que, dès le début du conte, ce marchand nous est donné comme un upâsaka ; il ne peut donc pas devenir upâsaka à la fin du conte.

(1) Dans le *Tsa pi yu king* attribué à l'époque des *Han* postérieurs, on trouve une autre forme de ce conte (*Trip.*, XIX, 7, p. 32 v°) : La femme du frère aîné conseille à celui-ci de faire disparaître le frère cadet pour n'avoir pas à partager plus tard le patrimoine avec lui. L'aîné emmène le jeune enfant hors de la ville dans un cimetière éloigné et, ne voulant pas le tuer lui-même, il l'attache à un cyprès dans l'espérance que des bêtes féroces ou des démons le feront périr : « Vous m'avez souvent offensé, lui dit-il ; je vous laisse passer la nuit ici pour que vous réfléchissiez à vos fautes ; demain je viendrai vous chercher. » Il part ; la nuit tombe ; l'enfant implore le ciel ; le Tathâgata, ému de pitié, répand la clarté autour de lui, le délie et l'empêche de souffrir de la faim. L'enfant souhaite de devenir un jour Buddha pour délivrer tous les êtres comme il vient de l'être lui-même. Le Buddha lui explique la Loi. Le jeune garçon intercède en faveur de son frère aîné qui, malgré ses mauvaises intentions, lui a permis de voir le Buddha et d'être affranchi des souffrances de la naissance et de la mort ; rentré chez lui, il convertit son frère aîné et sa belle-sœur qui deviennent srotâpanna.

et aussitôt il obtint la sagesse de srotâpanna; il reçut la puissance surnaturelle du Buddha et, avec l'arbre auquel il était attaché, il s'envola dans les airs; il entrait dans les murailles et sortait des murailles; il entrait dans la terre et sortait de la terre, et faisait tout cela sans aucun effort. Ce que voyant, son frère aîné et sa belle-sœur furent saisis de crainte; ils se prosternèrent la tête contre terre et avouèrent leurs fautes. Le jeune garçon expliqua donc à son frère aîné et à sa belle-sœur en quoi consistaient les actions bonnes et les actions mauvaises; tous ensemble allèrent auprès du Buddha pour recevoir les défenses; le Buddha alors leur rendit visible toute la série de leurs existences antérieures; le frère aîné et sa femme se réjouirent; leur cœur s'ouvrit et les souillures qui étaient en eux disparurent; ils obtinrent la sagesse de srotâpanna.

N° 94.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 19 r°-v°.)

Autrefois il y avait un arhat qui, en compagnie d'un çrâmaṇera, s'exerçait à la sagesse dans la montagne. Le çrâmaṇera se rendait chaque jour chez des gens pieux pour y prendre du riz cuit. Le chemin passait sur la crête d'une digue, et, comme il était escarpé et dangereux, (le çrâmaṇera) tombait constamment par terre en renversant le riz qui se souillait de boue. Le çrâmaṇera prit le riz qui n'était pas sali et le mit dans le bol de son maître; il prit (pour lui) le riz qui était sale, le lava et le mangea. Ce ne fut pas seulement un seul jour qu'il en fut ainsi. Son maître lui dit: « Pourquoi enlevez-vous par ce lavage toute la saveur du riz? » Il répondit: « Quand je suis parti pour

mendier, il faisait beau; à mon retour il pleuvait sur la digue, je suis tombé par terre et j'ai renversé le riz. »

Son maître, gardant le silence, entra en méditation à ce sujet; il vit que c'était un nâga qui taquinait le çrâmaṇera; il se leva donc et alla sur la digue; tenant en main son bâton, il frappa et évoqua (le nâga); celui-ci vint sous la forme d'un vieillard et se prosterna le visage contre terre. Le çramaṇa lui dit : « Pourquoi taquinez-vous mon çrâmaṇera? » L'autre dit: « Je ne me permettrais pas de le taquiner, car en réalité j'aime son visage. » Le nâga demanda : « Pourquoi le vois-je chaque jour passer par là? » Le maître répliqua : « Il va mendier de la nourriture. » Le nâga lui dit : « A partir d'aujourd'hui je vous prie de venir chaque jour manger dans ma maison, et cela jusqu'à la fin de votre vie. » Le çramaṇa accepta cette invitation par son silence. A son retour il dit au çrâmaṇera : « Quand vous irez mendier, restez chez ces gens (c'est-à-dire les gens pieux chez qui vous avez coutume d'aller) pour manger; et ne rapportez pas de nourriture ici. »

Le çrâmaṇera alla chaque jour manger chez ces gens; plus tard, il remarqua dans le bol de son maître deux ou trois grains de riz dont le parfum et la beauté n'étaient point ceux du riz de ce monde. Il demanda à son *ho-chang* (upâdhyâya) : « Vous nourrissez-vous en haut dans les cieux? » Son maître garda le silence et ne répondit pas. Le çrâmaṇera se mit alors à surveiller son maître pour savoir où il prenait sa nourriture; il entra donc sous son lit en tenant dans ses mains un pied du lit. Le *ho-chang* (upâdhyâya) étant entré en contemplation, lui et son lit s'envolèrent ensemble et arrivèrent dans la salle ornée de sept joyaux où se tenait le nâga. Le nâga ainsi que son épouse et la multitude de ses belles femmes témoignèrent tous leur respect au çramaṇa puis ils témoignèrent leur respect au çrâmaṇera. Le maître alors s'aperçut (de la

présence de son disciple), et l'invita à (sortir de dessous le lit) ; (il lui dit :) « Affermissez votre cœur et ne vous laissez pas émouvoir ; ce sont là des spectacles qui n'ont rien de permanent : pourquoi souilleraient-ils votre pensée? »

Quand il eut fini de manger et qu'il s'apprêta à s'en retourner, il dit (à son disciple) : « Quoique ce (nâga) possède un palais, les sept joyaux, une épouse et de belles femmes, il n'est certes qu'un animal. Vous, vous êtes un çrâmaṇera, et, quoique vous n'ayez pas encore atteint à la sagesse, vous naîtrez certainement dans le ciel des Trayastrimças ; vous lui êtes cent fois supérieur. Ne laissez pas souiller votre pensée par (ce spectacle). » Il dit encore au çrâmaṇera : « Ce riz qui a une saveur exquise, quand il est entré dans la bouche (du nâga) se transforme en crapauds ; (le nâga) a mal au cœur, il vomit et, quand il a rendu (ce qu'il avait mangé), il refuse cette nourriture et ne l'absorbe plus. En second lieu, pour ce qui est de ses femmes d'une beauté sans égale, quand il veut se conduire avec elles comme un mari avec sa femme, cela se transforme en un enlacement réciproque de deux serpents. En troisième lieu, ce nâga a sur le dos des écailles placées à rebours ; quand le sable et les pierres s'introduisent entre elles, il éprouve des souffrances qui lui pénètrent le cœur. Puisque le nâga est sujet à ces trois sortes de douleurs, pourquoi l'envieriez-vous ? » Le çrâmaṇera ne répondit pas ; jour et nuit il pensait à cela et cessa de manger ; il tomba malade et mourut ; son âme naquit alors dans la condition de fils du nâga ; terrible et surnaturel, il en arriva à être plus violent encore que son père. Quand sa vie prit fin, il put échapper (à cette condition) et renaître parmi les hommes.

Le maître dit : « Quand un homme n'a pas encore atteint la sagesse, il ne faut pas lui permettre de voir ni la sagesse, ni la vie privée des rois. »

N° 95.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 19 v°.)

Autrefois, la femme du roi d'un royaume enfanta une fille ; son père et sa mère la nommèrent Fille-lune ; elle était d'une beauté sans égale ; quand son père lui donnait des vêtements et des joyaux, elle disait : « Naturellement ». Quand elle eut atteint l'âge de seize ans, son père s'irrita et s'écria : « C'est moi qui vous donne ces choses ; comment pouvez-vous dire : Naturellement ? ». Dans la suite, un mendiant, étant venu à passer en demandant l'aumône, le père dit (à sa fille) : « Voici en vérité votre mari. » Fille-lune répondit : « Oui, naturellement. » Aussitôt elle s'en alla à sa suite. Le mendiant, saisi de crainte, n'osait pas la prendre ; la fille lui dit : « Vous mendiez votre nourriture et n'êtes jamais rassasié ; quand le roi vous donne une épouse, pourquoi la refusez-vous ? » Alors ensemble ils sortirent de la ville ; ils se cachaient pendant le jour et marchaient pendant la nuit.

Ils arrivèrent dans un grand royaume ; le roi venait de mourir sans laisser d'héritier présomptif ; le mari et la femme s'assirent hors de la ville : les passants qui sortaient et entraient leur demandaient : « Quels gens êtes-vous ? Quel est votre nom de famille et quels sont vos noms personnels ? De quel royaume venez-vous ? » (la femme) répondit : « (Nous sommes venus) naturellement. » Il en fut ainsi pendant plus de dix jours. Alors les principaux ministres chargèrent huit brahmanes d'aller à la porte de la ville observer les uns après les autres les passants qui sortaient et qui entraient, pour deviner leur horoscope : il n'y eut que le mari et cette femme dont

l'horoscope fut satisfaisant ; aussitôt les officiers de tout le royaume allèrent ensemble à leur rencontre pour leur offrir la royauté.

Le mari et la femme, étant en possession de la royauté, gouvernèrent le royaume par de bonnes lois ; la population jouit du calme. Les divers rois de moindre importance vinrent leur rendre hommage ; parmi eux se trouvait le père de Fille-lune ; quand ils eurent fini de manger et de boire, Fille-lune retint seulement son père et sa mère. Fille-lune avait fait avec les sept joyaux un mécanisme à poissons ; quand la manivelle était ouverte, si on tirait à soi un poisson, cent vingt poissons apparaissaient ; si on repoussait un poisson, une porte s'ouvrait. (Fille-lune) descendit (en passant par cette porte), salua son père et lui dit : « Maintenant c'est naturellement que j'ai obtenu cela. » (Son père) lui répondit : « A vous, ô femme, cela a réussi : mais moi je ne serais point parvenu à un tel résultat. »

Le maître dit : « Fille-lune et le mendiant dans une existence antérieure étaient un mari et sa femme qui travaillaient aux champs ; (le mari) ordonna à sa femme d'aller chercher de la nourriture ; le mari vit de loin sa femme qui rencontra un çrâmaṇera et qui s'arrêtait avec lui sur la berge, au bord de la rivière ; (le çrâmaṇera) demanda à manger à la femme, et celle-ci prit une part de nourriture pour l'offrir au religieux ; le religieux s'arrêta pour manger ; le mari, qui les voyait tous deux de loin, se dit[1] qu'il se passait quelque chose de mal et, prenant en main son bâton, il alla voir ; mais le religieux partit en volant. La femme dit (à son mari) : « Votre part est restée ; ne vous irritez pas. » Le mari dit : « Ce sont les deux parts que je lui aurais données à manger toutes deux. »

Le maître dit : « le mari avait eu (d'abord) une mauvaise pensée et c'est pourquoi il tomba dans la condition de fils

(1) Au lieu de 不 謂, lisez 謂

d'une pauvre famille ; mais ensuite, quand il eut vu le religieux, il se réjouit et se repentit de sa faute ; c'est pourquoi il reçut en même temps ce bonheur. »

N° 96.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 19 v°.)

Autrefois le Buddha, accompagné de la foule des bhikṣus, se promenait lorsqu'il rencontra trois hommes ivres : le premier courut se cacher dans les herbes ; le second s'assit correctement, se frappa les joues et dit : « Il n'est pas beau de violer les défenses. » Le troisième se leva en dansant et dit : « Le vin que j'ai bu n'appartient pas au Buddha ; pourquoi donc serais-je effrayé ? » Le Buddha dit à Ânanda : « L'homme qui s'est sauvé dans les herbes devra obtenir la délivrance comme arhat à l'époque où Maitreya (*Mi-le*) sera devenu Buddha ; l'homme qui s'est assis correctement et qui s'est frappé les joues n'obtiendra la délivrance comme arhat que sous le dernier qui viendra des mille Buddhas ; quant à l'homme qui s'est levé en dansant, il n'y a pas de terme auquel il pourra être sauvé.

N° 97.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 19 v°.)

Autrefois il y avait un çramaṇa qui, jour et nuit, récitait les livres saints ; or un chien, qui était couché sous son lit, concentrait toutes les forces de son esprit à écou-

ter ces livres saints et ne songeait plus à manger; quand ce chien se fut ainsi comporté pendant plusieurs années, il mourut et obtint alors la forme humaine; il naquit donc en qualité de fille dans le royaume de Çrâvastî *(Chö-wei)*; quand cette fille fut devenue grande, elle vit un çramaṇa qui quêtait; elle alla aussitôt vers lui et prit sa nourriture pour la lui donner; elle se réjouit d'agir ainsi; puis elle se mit à suivre le çramaṇa et alla se faire bhikṣuṇî; à force d'énergie, elle obtint la voie d'arhat.

N° 98.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 19 v°-20 r°.)

Autrefois, au temps où le Buddha *Wei-wei* (Vipacyin) était dans le monde, il y avait un royaume où les membres des familles importantes faisaient tous ensemble au même moment des offrandes au Buddha et à l'assemblée des bhikṣus. Or, un membre d'une famille importante était pauvre et n'avait rien à offrir au Buddha; il fit cette déclaration : « Je souhaite que si, parmi les bhikṣus, il en est un qui désire avoir des remèdes, moi, un tel, je les leur fournisse tous. » En ce temps, il y avait un bhikṣu dont le corps était atteint d'une maladie; ce membre d'une famille importante lui donna un fruit doux pour qu'il le mangeât, et le bhikṣu obtint de se trouver à son aise et de guérir.

Plus tard, quand la vie de ce membre d'une famille importante fut terminée, il naquit en haut parmi les devas; plus que tous les autres devas, il avait les cinq avantages qui sont : 1° avoir un corps exempt de maladies; 2° être beau; 3° avoir une longue vie; 4° posséder des richesses; 5° être doué de sagesse. Ainsi pendant quatre-vingt-onze

kalpas, il resta en haut comme deva; puis il descendit pour naître comme membre d'une famille importante et ne tomba pas dans les trois voies mauvaises.

Puis, quand arriva l'époque du Buddha Çâkyamuni, il fut le fils d'un maître de maison, et son nom fut *To-pao* (Bahuratna?). Il vit le Buddha, en fut joyeux et devint çramaṇa. A force d'énergie, il obtint la voie et eut le titre d'arhat.

Ainsi, faire du bien à un seul çramaṇa à la noble conduite, vaut mieux que de répandre des bienfaits sur la population perverse et corrompue de tout un royaume.

N° 99.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 20 r°.)

Autrefois, il y avait un mari et sa femme qui tous deux observaient les cinq défenses et servaient les çramaṇas. Or un bhikṣu qui commençait ses études et qui ne connaissait pas les livres saints, vint à leur porte pour mendier. Le mari et sa femme invitèrent le religieux à avancer et à s'asseoir; quand ils lui eurent préparé de la nourriture et qu'il eut mangé, le mari et sa femme se prosternèrent à terre en lui témoignant du respect et lui dirent: « Depuis notre jeunesse nous servons les religieux, mais nous n'avons pu encore entendre les livres saints; nous souhaitons que vous nous délivriez de notre ignorance et de notre incapacité. » Le bhikṣu baissa la tête, et, ne sachant que répondre, s'écria : « O souffrance! ô souffrance! » Le mari et sa femme comprirent alors dans leur cœur qu'il disait que, dans le monde, il n'y a en réalité que souffrance et aussitôt ils obtinrent quelques traces de

sagesse; le bhikṣu, voyant la joie de ces deux personnes, obtint lui aussi quelques traces de sagesse. Le maître dit : « Dans des naissances antérieures, pendant plusieurs générations successives, ces trois personnes avaient été des frères qui souhaitaient s'initier à la sagesse et qui y travaillaient d'un commun accord; c'est pourquoi ils eurent l'illumination complète. »

N° 100.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 20 r°.)

Autrefois, le roi d'un royaume, en revenant de la chasse, fit le tour (pradakṣina) d'un stûpa qu'il rencontra et rendit hommage aux çramaṇas. Ses ministres s'en moquèrent, mais le roi, qui était sage, leur posa cette question : « S'il y a de l'or dans une marmite, peut-on le prendre avec la main dans l'eau bouillante de la marmite. » Ils répondirent qu'on ne le pouvait pas. Le roi leur dit : « Pourra-t-on le prendre si on jette de l'eau froide dans (la marmite)? » Les ministres dirent au roi qu'on le pourrait. Le roi reprit : « Dans ma conduite de roi, les actes que je commets en chassant sont comme l'eau bouillante de la marmite; mais quand je brûle des parfums, que j'allume des lampes et que je fais le tour des stûpas, c'est comme si je prenais de l'eau froide pour la jeter dans l'eau bouillante. Ainsi, quand on règne, on commet des actes bons et des actes mauvais; comment pourrait-on n'en faire que de mauvais sans en accomplir de bons? »

N° 101.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 20 r°.)

Autrefois, il y avait un çramaṇa qui se mit en route pour aller dans un royaume étranger; la nuit étant venue, il ne put entrer dans la ville; il s'assit donc au-dehors dans les herbes. Au milieu de la nuit, un démon yakṣa survint et le prit en lui disant qu'il voulait le dévorer. Le çramaṇa lui répondit : « Nous serons à une grande distance l'un de l'autre. » « Qu'entendez-vous par être à une grande distance ? » demanda le démon. Le çramaṇa répliqua : « Si vous me mettez à mal, je renaîtrai en haut parmi les devas Trayastriṃças ; quant à vous, vous entrerez dans les enfers. Ne serons-nous pas à une grande distance ? » Le démon alors renonça à son projet, fit ses excuses (au çramaṇa), l'adora et s'en alla.

N° 102.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 20 r°.)

Autrefois, le roi d'un royaume envoya mander un de ses amis; celui-ci dit qu'on l'excusât auprès du roi, mais qu'il était en train de creuser une fosse dans la terre pour y enfouir des joyaux des sept sortes. A cette nouvelle, le roi fut très surpris et envoya de nouveau mander son ami; celui-ci fit dire au roi : « Maintenant je suis en train de descendre les joyaux pour les placer dans la fosse. » Alors

le roi envoya encore une fois mander son ami; celui-ci fit dire au roi : « Maintenant je suis en train de jeter de la terre en bas et de l'égaliser; quand j'aurai égalisé la terre, je viendrai. »

(Quand il fut venu), le roi lui demanda : « Quelle est votre folie, quand vous enfouissez des joyaux de toutes sortes, d'en informer les gens? » Son ami lui dit : « Réunir parmi les aliments, tout ce qu'il y a d'agréable et d'excellent pour en nourrir le Buddha et l'assemblée des bhikṣus, c'est creuser une fosse dans la terre; verser les soupes et disposer les mets, c'est faire descendre les joyaux dans la fosse; balayer le sol et l'arroser d'eau pour exposer les livres saints, c'est égaliser la terre. Je vous le dis, ô roi, de tels joyaux les cinq personnes (1) elles-mêmes ne pourraient y porter aucune atteinte. » Le roit dit : « Fort bien ! fort bien ! vous ne m'en avez pas informé promptement, mais moi je vous en informerai aussitôt ; je vais enfouir beaucoup de joyaux. » Alors le roi ouvrit ses trésors et fit de grandes libéralités pour nourrir le Buddha et l'assemblée des bhikṣus; le Buddha prononça en sa faveur un vœu magique de purification et il conçut la pensée de la voie (čittotpâda).

N° 103.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 20 r°.)

Autrefois, un maître de maison invita le Buddha à manger. En ce temps, il y eut un homme qui vendait du lait de vache ; ce gros personnage (mahâjana) le retint et l'empêcha de manger; il l'engagea à observer le jeûne

(1) L'eau, le feu, le voleur, le magistrat, la mort. Cf. p. 25.

et les abstinences, et à écouter les livres saints; quand cet hôte revint chez lui, sa femme lui dit : « Je vous ai attendu toute la matinée et n'ai point encore mangé. » Elle força alors son mari à manger et à rompre son intention de jeûner. Malgré cela, cet homme naquit sept fois en haut parmi les devas et sept fois dans ce monde. Le maître dit : « Observer le jeûne pendant un seul jour, c'est s'assurer de la nourriture pendant six cent mille années, c'est en outre acquérir les cinq bonheurs qui sont : 1° avoir peu de maladies; 2° avoir le corps à l'aise; 3° avoir peu de désirs débauchés; 4° avoir peu besoin de dormir; 5° obtenir de naître en haut parmi les devas et connaître toujours les actes commis dans des vies antérieures.

N° 104.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 20 r°.)

Le Buddha et la foule des bhikṣus s'étant rendus à une invitation, il y eut un çramaṇa et un çrâmaṇera qui vinrent après les autres; sur la route, ils rencontrèrent une femme débauchée qui entraîna avec elle le çramaṇa; le çramaṇa se livra à ses désirs avec elle; quand ses désirs furent assouvis, il arriva à la maison où avait lieu le repas. Le Buddha apostropha le çrâmaṇera en disant : « Allez au pied de la montagne Sumeru et prenez-y de l'ambroisie que vous m'apporterez. » Le çrâmaṇera, qui avait obtenu la sagesse, lança alors son bol en avant et, les mains jointes, le suivit; au bout d'un moment, il revint rapportant de l'eau. Son maître fut accablé de honte et de crainte. Il regretta son péché et se fit des reproches; il obtint alors de devenir arhat. Cette femme, dans une naissance antérieure, lui avait été appariée; quand il la rencontra, il

s'unit à elle et, ce n'est qu'après avoir consommé cette faute qu'il obtint la Voie.

N° 105.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 20 r°-v°.)

Autrefois, le roi Açoka donnait chaque jour à manger à mille arhats; survint après tous les autres un jeune çramaṇa qui entra dans le palais avec les mille religieux; quand ce jeune çramaṇa fut assis, il examina en haut et en bas la salle du palais; puis il regarda l'épouse principale (du roi) avec persistance ; le roi en conçut de l'irritation; quand le repas fut fini et que chacun s'en alla, le roi retint trois des chefs religieux (sthâvirâ) et leur demanda : « D'où vient ce jeune homme ? comment s'appelle-t-il de son nom de famille et de son nom personnel ? quels sont les maîtres qu'il sert ? si cet homme n'est point un çramaṇa, pourquoi l'a-t-on fait entrer dans le palais ? il a considéré mon épouse principale sans détourner d'elle ses yeux et avec persistance. »

(Les chefs de religieux) répondirent : « Ce çramaṇa vient du *T'ien-tchou* (Inde); ses maîtres se nomment tel et tel; son nom de famille est tel; son nom personnel est tel; il est doué d'intelligence et comprend les livres saints; il est venu tout exprès pour examiner comment était constituée la salle de votre palais; puis, en haut, il a examiné les (palais des) devas Trayastriṃças et les a trouvés exactement semblables; il a songé que, dans une existence antérieure, votre Majesté avais mis une poignée de sable dans le bol du Buddha, et que telle était la magnificence (qui en était résultée), et (il en a conclu) que puisque, de nouveau maintenant, vous aviez chaque jour donné à man-

ger à mille arhats, votre bonheur serait illimité. S'il a regardé l'épouse principale, c'est que cette femme, qui surpasse par sa beauté incomparable seize mille autres femmes, doit dans sept jours terminer sa vie et entrer dans les enfers; telle est l'impermanence des choses de ce monde; voilà pourquoi il regardait fixement (l'épouse principale). »

Le roi, saisi de crainte, appela son épouse et remit son sort aux trois religieux; ceux-ci lui dirent : « O roi, quoique vous ayez nourri chaque jour mille hommes tels que nous, ces mille hommes seraient incapables d'ouvrir les pensées de votre épouse; il vous faut donc obtenir que le jeune çramaṇa lui explique les livres saints et alors elle pourra promptement voir les vérités saintes et la sagesse. » Le roi fit chercher le religieux, et, celui-ci étant revenu, le roi et son épouse se prosternèrent tous deux le visage contre terre et souhaitèrent de lui remettre leur destinée afin qu'il allégeât la gravité de leurs fautes; ce religieux alors expliqua à l'épouse ce qui pouvait être aperçu de ses vies antérieures et lui rendit manifestes les points essentiels de la Loi; aussitôt elle se réjouit et tous les poils dont son corps était couvert se hérissèrent; elle obtint le degré de srotâpanna.

Cinq cents générations auparavant, cette épouse avait été la sœur aînée d'un religieux et ils avaient fait ensemble le serment que celui d'entre eux qui obtiendrait le premier la sagesse sauverait l'autre.

Le maître dit : « S'il n'y avait pas pour les hommes les naissances antérieures, ils ne trouveraient jamais d'où tirer des explications, et si d'ailleurs ils ne voyaient pas (la personne qui est capable de les convertir) et ne causaient pas avec elle, en définitive, ils ne seraient pas persuadés; il faut que chacun ait le maître qui lui est destiné [1]. »

(1) Cette fin assez obscure me paraît signifier ceci : Les vies antérieures sont un principe qui permet d'expliquer certains faits en apparence bizarres, comme par exemple l'attitude du çramaṇa à l'égard de la reine ; d'autre

N° 106.

(*Trip.*, XIX, 5, p. 20 v°.)

Autrefois il y avait un maître de maison dont le nom était *Yi-li-cha*; sa richesse était incalculable ; mais il était avare et avide et ne voulait ni bons vêtements ni bonne nourriture ; en ce temps, il y avait un vieillard pauvre qui demeurait dans son voisinage ; chaque jour il buvait et mangeait ; il avait à satiété du poisson et de la viande, et des hôtes venaient chez lui constamment. Le maître de maison pensa à part lui : « Mes richesses sont illimitées et cependant je n'en fais pas autant que ce vieillard. » Alors il tua un poulet, fit cuire un dixième de boisseau de riz blanc, plaça le tout dans son char et se rendit dans un endroit inhabité. Il descendit de son char, mais, au moment où il voulait manger, Çakra, roi des devas, se présenta à lui sous la forme d'un chien qui le considéra depuis le haut jusqu'au bas et lui demanda (à manger) ; (l'homme) dit au chien : « Si vous ne pouvez pas vous tenir suspendu dans les airs la tête en bas, devrai-je vous donner (à manger) ? » Le chien aussitôt se tint suspendu dans les airs la tête en bas ; le maître de maison eut alors fort peur dans son esprit, (car il ne comprenait pas) comment cela pouvait se produire ; il dit : « Si vos yeux (ne peuvent pas) être arrachés et posés à terre, devrai-je vous donner (à manger) ? » Alors les deux yeux du chien furent arrachés et tombèrent à terre. Le maître de maison s'en alla aussitôt.

part, les vies antérieures sont la raison pour laquelle tel homme aura une influence morale sur tel autre homme qui serait resté insensible aux paroles d'une tierce personne

(Çakra), roi des devas, se transforma en la personne même du maître de maison et prit sa voix ; il monta sur son char et s'en revint ; il ordonna que, si quelque étranger se prétendait faussement être le maître de maison, on le chassât promptement en le frappant. Le maître de maison revint dans la soirée ; les portiers l'injurièrent en lui ordonnant de s'en aller. (Çakra), roi des devas, prit toutes ses richesses et en fit de grandes libéralités.

Le maître de maison, de son côté, ne pouvant pas récupérer ses richesses, en devint fou. (Çakra,) roi des devas, se changea en un homme et lui demanda : « Pourquoi êtes-vous affligé ? » Il répondit : « Mes richesses sont entièrement dissipées. » (Çakra,) roi des devas, lui dit : « La possession des objets précieux cause beaucoup de soucis aux hommes ; les cinq personnes (1) surviennent finalement à l'improviste. Celui qui entasse des richesses sans donner à manger et sans faire des libéralités devient après sa mort un démon affamé qui est constamment privé de vêtements et de nourriture ; s'il échappe (à cette condition) pour devenir un homme, il tombe toujours dans la catégorie des gens inférieurs et misérables. Vous n'aviez pas compris l'impermanence ; vous étiez riche, mais avare et avide et vous ne donniez pas à manger ; vers quel but se portaient vos désirs ? » (Çakra,) roi des devas, lui expliqua les quatre vérités saintes, la souffrance, le vide, la non-réalité du corps. Le maître de maison sentit s'ouvrir son esprit et fut joyeux ; (Çakra,) roi des devas, alors s'en alla. Le maître de maison put rentrer chez lui ; il se repentit de ses sentiments passés, se livra de tout son cœur aux libéralités et obtint les premiers principes de la sagesse.

(1) Cf. p. 25, n. 1.

N° 107.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 20 v°-21 r°.)

Autrefois il était un fils de grande famille qui était fort beau ; il fit en or l'image d'une fille et dit à son père et à sa mère : « S'il y a une fille telle que celle-ci, je l'épouserai. » En ce temps, dans un autre royaume, il y avait une fille qui elle aussi était fort belle ; elle aussi fit en or l'image d'un homme et dit à son père et à sa mère : « S'il y a un homme tel que celui-ci, je l'épouserai. » Les parents chacun de leur côté apprirent ce qui en était, et alors, de loin, ils fiancèrent et unirent ces deux personnes pour qu'elles fussent mari et femme.

En ce temps, le roi du royaume, ayant pris un miroir pour se regarder, dit à ses ministres rassemblés : « Dans le monde y a-t-il un homme dont la figure vaille la mienne ? » On lui répondit : « Nous, vos sujets, avons entendu dire que dans tel royaume il y a un homme d'une beauté sans égale. » (Le roi) envoya alors un messager pour le quérir. Quand le messager fut arrivé, il dit (au jeune homme) : « Le roi désire vous voir parce que vous êtes un sage. » (Le jeune homme) alors prépara son char et se mit en route ; au bout d'un moment, il fit cette réflexion : « C'est à cause de mon intelligence que le roi m'a fait appeler. » Il retourna donc chez lui pour y prendre les enseignements essentiels de ses livres, mais il vit alors sa femme qui se livrait à la débauche avec un étranger. Tout déconcerté et plein d'émotion, il en conçut de l'irritation ; sa figure s'altéra, il prit une physionomie extraordinaire

et devint de plus en plus laid (1) ; le ministre (du roi), le voyant devenir un tel homme, pensa que les cahots du voyage avaient amaigri son visage et lui réserva alors une place dans l'écurie pour l'y installer commodément. Au milieu de la nuit, (le jeune homme) vit, dans l'écurie, l'épouse principale du roi qui était sortie pour s'unir à un palefrenier. Son cœur aussitôt fut éclairé (et il se dit) : « Si l'épouse du roi agit ainsi, à combien plus forte raison ma femme (agira-t-elle de même) ! » Ses soucis se dissipèrent et sa figure redevint comme auparavant (2).

Il eut alors une entrevue avec le roi et le roi lui demanda : « Pourquoi êtes-vous resté trois jours hors (du palais) ? » Il répondit : « Quand votre ministre est venu me chercher, j'ai oublié quelque objet ; j'ai rebroussé chemin et suis rentré chez moi afin de le prendre. J'ai vu alors ma femme qui se livrait à la débauche avec un étranger. Je me suis irrité, et, à cause de cela, j'ai eu de l'affliction et de la colère ; aussi ma figure s'est-elle altérée ; je suis resté dans l'écurie pendant trois jours ; hier, dans l'écurie, j'ai vu votre épouse principale, ô roi, qui venait pour s'unir secrètement à un palefrenier. Si votre femme en use ainsi, à combien plus forte raison les autres femmes ! Mes soucis se sont dissipés et ma figure est rede-

(1) *Cf. Joconde*, premier des contes de La Fontaine :

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Altérait fort la beauté de Joconde ;
Ce n'était plus ce miracle d'amour
Qui devait charmer tout le monde.

(2) *Cf. Joconde* :

....., puis en tira
Consolation non petite ;
Car voici comme il raisonna :
Je ne suis pas le seul ; et puisque même on quitte
Un prince si charmant pour un nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet.
Ce penser le console ; il reprend tous ses charmes,
Il devient plus beau que jamais.

venue comme auparavant. » Le roi répondit : « Si ma femme elle-même est telle, à combien plus forte raison les autres femmes ordinaires ! » Ces deux hommes entrèrent alors dans la montagne ; ils se coupèrent la barbe et les cheveux et se firent çramaṇas. Songeant qu'il n'est pas possible en compagnie des femmes de s'adonner aux occupations (saintes), ils firent des progrès dans l'excellence sans jamais se ralentir, et obtinrent tous deux la voie de Pratyeka Buddha.

N° 108.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 21 r°.)

Autrefois, il y eut une femme qui enfanta une fille d'une beauté sans égale. Quand (cette fille) eut trois ans, le roi du royaume la prit pour la regarder et appela un religieux pour déterminer, d'après son horoscope, si elle pourrait ou non devenir plus tard son épouse principale. Le religieux lui dit : « Cette fille connaîtra un homme, et Votre Majesté ne viendra certainement qu'après lui. » (Le roi dit :) « Je la tiendrai prisonnière et bien cachée. » Il appela alors auprès de lui une grue (et lui demanda :) « Où est l'endroit où vous habitez ? » Elle répondit au roi : « Je réside sur un arbre qui est à mi-côte d'une haute montagne ; c'est un lieu par où ne peuvent passer ni les hommes ni les animaux. En bas, est un tourbillon d'eau sur lequel les bateaux ne peuvent aller. » Le roi lui dit : « Je vous confie cette fille pour que vous l'éleviez. » Aussitôt elle la saisit et l'emporta. Chaque jour elle allait prendre de la nourriture chez le roi pour la donner à la fille. Après qu'il en eut été pendant longtemps ainsi, il y eut au som-

met (de la montagne) un village qui fut emporté par les eaux; un arbre suivit, tantôt droit et tantôt incliné, le fil de l'eau et descendit le courant; or un jeune homme avait pu se cramponner à cet arbre et tomba dans le tourbillon d'eau sans pouvoir en sortir; arrivé à la fin du tourbillon, l'arbre sortit en bondissant et resta appuyé contre la montagne; le jeune homme put monter sur l'arbre de la grue et s'unit avec la fille; la fille alors le tint caché. (Cependant) la grue soulevait chaque jour la fille pour la peser, (pensant que), si elle devenait lourde, ce serait preuve qu'elle était enceinte, tandis que si elle n'était point encore (enceinte), elle serait légère; la grue s'aperçut (ainsi) que la fille était devenue lourde; elle chercha de tous côtés et trouva le jeune homme; elle le prit et le chassa; puis elle alla raconter au roi ce qui s'était passé. Le roi dit: « Le religieux était habile à dresser des horoscopes ».

Le maître dit: « Quand des personnnes sont appariées pour des causes provenant de naissances antérieures il, n'y a aucune force qui puisse les maîtriser; dès que l'une d'elles rencontre celui à qui elle est appariée, alors leur union doit avoir lieu. Il en est aussi de même pour les animaux vivants de toute espèce. »

N° 109.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 21 r°.)

Il y avait autrefois un roi d'un royaume qui gardait fort étroitement ses femmes. Son épouse principale dit au prince héritier: « Je suis votre mère; de ma vie je n'ai vu le royaume; je désirerais sortir une fois: vous devriez

en parler au roi. » Elle lui adressa cette prière par trois fois et le prince héritier en parla au roi qui donna son consentement. Le prince héritier prit lui-même la conduite du char et sortit ; sur la route, tous les sujets s'empressaient d'accourir pour saluer l'épouse ; celle-ci sortit la main et ouvrit la tenture afin que les hommes puissent la voir. Le prince héritier, s'apercevant que telle était (la nature des) femmes, prétexta un mal de ventre et revint. L'épouse lui dit : « Je suis fort dépourvue de beauté. » Le prince héritier pensa à part lui : « Si ma propre mère est telle, que ne doivent pas être les autres femmes ? »

Pendant la nuit donc il abandonna le royaume et entra dans la montagne pour se promener et regarder ; or, sur le bord de la route, il y avait un arbre au pied duquel se trouvait une source de bonne eau ; le prince héritier monta sur l'arbre. Il aperçut soudain un brahmane qui venait seul ; (ce brahmane) entra dans l'eau et s'y baigna ; après en être sorti, il mangea ; puis il eut recours à un procédé magique et fit sortir un pot en le crachant ; dans le pot se trouvait une femme ; dans un endroit caché il s'unit à elle comme le mari à sa femme. Ensuite le brahmane se mit à dormir ; la femme alors eut recours à son tour à un procédé magique et fit sortir un pot en le crachant ; dans le pot se trouvait un jeune homme ; elle coucha encore avec lui, puis elle ravala le pot. Au bout d'un moment, le brahmane se leva, il remit la femme dans le pot, et, après avoir ravalé le tout, il prit son bâton et s'en alla.

Le prince héritier revint dans le royaume et dit au roi d'inviter ce religieux en même temps que tous les ministres ou subordonnés et de préparer, en la plaçant d'un côté (1), de la nourriture pour trois personnes.

Quand le brahmane fut venu, il dit : « Mais je suis seul. » Le prince héritier lui répondit : « O religieux, vous devez

(1) C'est-à-dire du côté où devait être assis le religieux.

faire sortir la femme pour manger avec elle. » Le religieux, ne pouvant résister, fit sortir la femme. Le prince héritier dit à la femme : « Vous devez faire sortir l'homme pour manger avec lui. » Il répéta cet ordre par trois fois et la femme, ne pouvant résister, fit sortir l'homme ; après qu'ils eurent mangé (tous trois) ensemble, ils se retirèrent.

Le roi demanda au prince héritier : « Par quel moyen saviez-vous cela ? » Il répondit : « Ma mère a désiré voir le royaume ; je conduisais son char ; ma mère a sorti la main afin de pouvoir être vue par les hommes ; j'ai pensé que les femmes étaient capables de concevoir beaucoup de désirs ; j'ai alors prétexté un mal de ventre et je suis revenu. Puis, je suis allé dans la montagne ; j'ai vu alors ce religieux qui cachait dans son ventre une femme, laquelle devait elle-même être luxurieuse ; c'est ainsi que la luxure des femmes ne peut être réprimée. Je désire, ô grand roi, que vous laissiez les femmes de votre harem agir à leur fantaisie. » Le roi ordonna alors que parmi les femmes de son harem celles qui le voudraient pussent suivre leurs désirs.

Le maître dit : « Dans le monde entier on ne peut se fier aux femmes. »

N° 110.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 21 r°-21 v°.)

Autrefois il y avait deux hommes qui, à l'école de leur maître, étudiaient la sagesse ; tous deux s'en allèrent dans un royaume étranger. Sur la route, ils virent les traces d'un éléphant. L'un des hommes dit : « C'est là un élé-

phant femelle; elle est grosse d'un petit du sexe féminin; cet éléphant est borgne. Sur cet éléphant se trouve une femme qui est enceinte d'une fille. » L'autre dit : « Comment le savez-vous? » Le premier répliqua : « Je le sais par la réflexion; si vous ne me croyez pas, allons en avant et nous verrons de nos yeux (ce qui en est). » Quand les deux hommes eurent rejoint l'éléphant, tout était conforme à ce qui avait été dit, et, plus tard, l'éléphant femelle et la femme enfantèrent toutes deux. Comme il en était ainsi, le second de ces deux hommes se dit : « L'autre et moi avons tous deux étudié auprès du même maître; moi seul je n'ai pas vu les faits essentiels. »

Au retour, il dit à son maître : « Nous allions tous deux de compagnie; cet homme en voyant les traces d'un éléphant a distingué que tels et tels étaient les faits essentiels et moi je ne pus le comprendre. O maître, je désire que vous me donniez à nouveau une explication afin que je ne sois plus désordonné. » Le maître appela alors l'autre homme et lui demanda : « Par quel moyen avez-vous vu cela? » Il répondit : « C'est par le moyen de ce que, ô maître, vous nous avez toujours enseigné. En regardant l'endroit où l'éléphant avait uriné, j'ai reconnu que c'était une femelle; en observant que son pied droit enfonçait profondément dans le sol, j'ai reconnu qu'elle était grosse d'un petit du sexe femelle (1); en voyant que les herbes sur le côté droit du chemin n'avaient pas été touchées, j'ai

(1) Ce passage est en contradiction avec le texte de l'Avadâna çataka où il est dit : « Du moment où il connaît l'entrée du fœtus, il sait si ce sera un fils ou une fille; si c'est un fils, il repose sur le côté droit, si c'est une fille, il repose sur le côté gauche. (Trad. Feer, *Ann. Musée Guimet*, t. XVIII, p. 5). Les Chinois, pour qui le côté gauche est le plus honorable, admettent au contraire que la gestation d'un fils se fait à gauche. Nous avons une nouvelle preuve de ce fait dans un récit légendaire de la naissance de *Lao tseu* qui est évidemment calqué sur le récit de la naissance du Buddha ; tandis que le Buddha sort par le côté droit de sa mère, c'est par le côté gauche que sort *Lao tseu* (Voyez le texte du *Hiuan miao nei pien* cité par *Tchang Çheou-tsie* dans le commentaire au chap. LXIII, de *Sseu-ma Ts'ien*).

reconnu qu'elle était borgne de l'œil droit. En regardant l'urine qui se trouvait à l'endroit où l'éléphant s'était arrêté, j'ai reconnu que c'était une femme (qui était sur son dos); en observant que le pied droit appuyait fortement sur la terre j'ai reconnu que (cette femme) était enceinte d'une fille. C'est par des raisonnements subtils que je suis arrivé à ces conclusions. »

Le maître dit : « Dans l'étude, il importe de conclure par la réflexion ; par la subtilité, on comprend les choses; si l'homme superficiel n'y parvient pas, il n'y a point là faute de son maître. »

N° 111.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 21 v°.)

Autrefois il y avait une femme mariée qui était riche en or et en argent. Elle entretenait des relations avec un homme. Prenant tout ce qu'elle possédait d'or, d'argent et de vêtements, elle partit à sa suite. Lorsqu'ils arrivèrent sur le bord d'une rivière impétueuse, l'homme lui dit : « Remettez-moi vos richesses; je les transporterai d'abord (sur l'autre rive), puis je reviendrai vous chercher. » L'homme alors partit, mais il ne revint pas. La femme mariée resta seule sur le bord de la rivière. Elle vit un renard qui avait pris un épervier, mais qui le lâcha pour saisir un poisson; il ne put attraper le poisson et avait cependant perdu l'épervier. La femme mariée lui dit : « Combien grande est votre sottise ! Pour avoir voulu prendre deux vous n'avez pas un. » Le renard lui répondit : « Ma sottise est encore admissible, mais la vôtre dépasse la mienne. »

N° 112.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 21 v°.)

Autrefois, la fille d'un roi-dragon (nâgarâja), étant sortie pour se promener, fut chargée de liens et battue par un gardien de bœufs. Le roi du royaume, étant sorti pour parcourir son territoire, aperçut cette fille, la délivra et lui permit de s'en aller. Le roi-dragon demanda à sa fille : « Pourquoi avez-vous pleuré ? » Sa fille lui dit : « Le roi du royaume m'a injustement battue. » Le roi-dragon dit : « Ce roi est habituellement bon et doux; comment battrait-il les gens d'une manière déraisonnable ? » Le roi-dragon se changea, lorsque l'obscurité fut venue, en un serpent, et, (caché) sous le lit, écouta (ce que disait) le roi; le roi dit à sa femme : « J'ai vu dans ma promenade une petite fille qui était battue par un gardien de bœufs; je l'ai délivrée et je lui ai permis de s'en aller. »

Le lendemain, le roi-dragon sous la forme humaine vint se présenter au roi et lui dit : « Vous m'avez rendu un grand bienfait. J'avais permis à ma fille d'aller hier se promener; elle fut battue par un homme; mais elle a eu le bonheur que vous, ô roi, soyez venu la délivrer. Je suis un roi-dragon : ce que vous désirerez, vous l'obtiendrez. » Le roi dit : « Des objets précieux, j'en ai moi-même beaucoup. Je désire comprendre le langage de tous les animaux. » Le roi-dragon lui dit : « Il faut vous purifier pendant sept jours; quand ces sept jours seront terminés, venez me parler (1). Mais prenez bien garde que personne ne le sache (2). »

(1) Au lieu de « venez me parler », on attendrait plutôt une phrase telle que : « vous comprendrez le langage (des animaux) ».

(2) Il faut entendre que le roi sera en péril de mort, s'il révèle jamais à personne qu'il comprend le langage des bêtes.

Les choses étant ainsi, le roi était en train de manger avec sa femme, lorsqu'il vit des papillons dont la femelle disait au mâle de lui prendre de la nourriture; le mâle lui répondit que chacun devait en prendre pour soi; la femelle répliqua que son ventre l'en empêchait. Le roi éclata de rire. Sa femme lui demanda : « O roi, pourquoi riez-vous ? » Le roi garda le silence. Une autre fois, le roi se trouvant assis avec sa femme, vit des papillons qui se rencontraient le long du mur, se disputaient et tombaient tous deux à terre en se battant. Le roi de nouveau éclata de rire. Sa femme lui dit : « Pour quelle cause riez-vous ? » Il en fut ainsi par trois fois, (le roi répondant toujours) : « Je ne vous le dirai pas. » Sa femme lui déclara (alors) : « O roi, si vous ne me le dites pas, je me tuerai. » Le roi lui répondit : « Attendez que j'aie été me promener et je reviendrai vous le dire. » Le roi alors sortit pour se promener.

Le roi-dragon produisit par transformation un troupeau de plusieurs centaines de moutons qui traversaient une rivière. Une brebis pleine cria au bélier : « Revenez me chercher. » Le bélier lui répondit : « Je ne saurais absolument pas vous faire traverser (la rivière). » La brebis reprit : « Si vous ne me faites pas passer, je me tuerai. Ne voyez-vous pas le roi du royaume qui va mourir à cause de sa femme ? » Le bélier lui répondit : « Ce roi est un sot de mourir pour sa femme. Vous pouvez bien mourir; sera-ce à dire que je n'aie plus de brebis ? » Le roi, l'ayant entendu, fit cette réflexion : « Tout roi que je suis d'un royaume entier, je n'atteins pas à la sagesse de ce bélier. » Lorsque le roi fut de retour, sa femme lui dit : « Si vous ne m'expliquez pas (pourquoi vous avez ri), je me tuerai. » Le roi lui répliqua : « Libre à vous de vous tuer; ce sera fort bien; j'ai dans mon harem beaucoup d'épouses; qu'ai-je besoin de vous ? »

Le maître dit : « Bien sot est l'homme qui veut se tuer à cause d'une femme. »

N° 113.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 21 v°.) (1)

Autrefois, il était un royaume où les cinq sortes de céréales mûrissaient et prospéraient et où le peuple était paisible; on n'avait pas de maladies et jour et nuit on chantait et on se réjouissait sans éprouver aucun chagrin. Le roi demanda à ses ministres : « J'ai entendu dire que dans le monde il y avait le malheur; comment est-il fait? » Ils lui répondirent : « Nous, non plus, ne l'avons pas vu. » Le roi envoya donc un de ses ministres dans un royaume voisin pour demander à acheter le malheur.

Un deva se changea alors en homme et sur la place publique mit en vente (le malheur), sous la forme d'un porc qu'il tenait lié avec une chaîne de fer. Le ministre lui demanda : « Comment s'appelle cet être? » « C'est un malheur femelle », lui fut-il répondu. Il reprit : « Pour quelle somme le vendez-vous? » « Pour un million de pièces de monnaie, » répondit l'autre. Le ministre alors dit en considérant (le porc) : « De quoi se nourrit-il? » « Il mange chaque jour un dixième de boisseau d'aiguilles, » répliqua (le vendeur).

Le ministre alla de maison en maison pour chercher des aiguilles; alors les gens par groupes de deux ou de trois se rencontrèrent en se demandant les uns aux autres des aiguilles, et cela fit que toutes les provinces et toutes les villes furent bouleversées; partout où se trouvait (le porc), il y avait des calamités inguérissables.

Les ministres dirent au roi : « Ce malheur femelle a

(1) Cet apologue a déjà été traduit par Julien (*Les avadânas*, t. 1, p. 51-55.)

jeté le trouble parmi le peuple, et les hommes et les femmes ont perdu tout ce qu'ils possédaient, nous désirons qu'on le tue pour s'en débarrasser. » Le roi approuva fort ce conseil. Alors, en dehors de la porte de la ville (on voulut le tuer), mais les armes tranchantes ne le pénétraient pas, les haches ne le blessaient pas, les bâtons ne le faisaient pas périr. On entassa du bois mort pour le brûler; quand le corps de la bête fut devenu rouge comme le feu, elle parvint à s'échapper; elle traversa le bourg et l'incendia, passa par la place du marché et l'incendia, entra dans la ville et l'incendia. Ainsi en parcourant le royaume elle le bouleversa; la population mourut de faim. Telles furent les conséquences qui furent produites parce qu'on avait été rassasié de joie et qu'on avait acheté le malheur.

N° 114.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 21 v°-22 r°.)

Autrefois un perroquet vola et vint se poser sur une montagne étrangère. Tous les animaux qui étaient dans cette montagne à l'envi le comblèrent d'amitiés et ne lui firent aucun mal. Le perroquet pensa à part lui : « Quoiqu'il en soit ainsi, je ne saurais m'attarder ici; je dois m'en retourner. » Il partit donc. Or, quelques mois plus tard, un incendie se déclara sur la grande montagne, dont les quatre côtés furent en feu. Le perroquet, apercevant de loin ce qui se passait, entra dans l'eau, et, prenant de l'eau sur ses ailes, s'envola dans les airs; avec l'eau conservée dans les plumes dont il était couvert, il aspergea l'incendie afin de l'éteindre; il allait et venait sans cesse

en répétant ce manège. Un deva lui dit : « Hé ! perroquet, quelle est votre sottise ? Prétendez-vous éteindre un feu de mille *li* de superficie avec l'eau de vos deux ailes ? » Le perroquet répondit : « Je sais bien que je ne l'éteindrai pas. Mais j'ai été autrefois un hôte de la montagne et tous les animaux de cette montagne ont été bons pour moi et ont été entièrement comme des frères à mon égard. Je ne puis supporter de voir (ce qui se passe en ce moment). » Le deva fut ému de l'élévation de ses sentiments; il fit alors tomber de la pluie qui éteignit l'incendie.

N° 115.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 22r°.)

Le Buddha marchait en compagnie des bhikṣus lorsqu'il se détourna de son chemin pour entrer dans la jungle. Ânanda demanda au Buddha : « Pour quelle raison quittez-vous la route pour marcher dans la jungle ? » Le Buddha lui dit : « En avant de nous il y a des brigands. Les trois brahmanes qui viennent derrière nous vont être pris par ces brigands. »

Les trois hommes qui venaient derrière (le Buddha et ses disciples) aperçurent un monceau d'or sur le bord du chemin ; ils s'arrêtèrent alors et ensemble le prirent ; ils ordonnèrent à l'un d'eux de retourner chercher de la nourriture au marché qui était dans le village ; cet homme prit du poison et le mit dans la nourriture afin de tuer les deux autres (en se disant) : « Je serai seul à posséder cet or. » Les deux autres hommes à leur tour conçurent une pensée (analogue) et quand ils le virent revenir, ils s'unirent pour le tuer ; après quoi ils mangèrent la nourriture

empoisonnée et moururent tous deux. Tous trois avaient, chacun pour son compte, conçu de mauvaises pensées et c'est ainsi qu'ils se tuèrent mutuellement les uns après les autres.

N° 116.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 22 r°.)

Autrefois il y avait un maître de maison qui tenait sa femme enfermée et ne laissait aucun homme la voir. Cette femme chargea un serviteur de faire un souterrain et elle eut des rapports avec un ciseleur d'argent. Le mari, par la suite, eut vent de la chose, mais sa femme lui dit : « De ma vie je n'ai rien commis de semblable ; ne prononcez pas des paroles inconsidérées. » Le mari répliqua : « Je vous mènerai à l'endroit où est l'arbre sacré. » La femme dit que c'était fort bien et ils entrèrent dans la chambre du jeûne pour observer le jeûne pendant sept jours ; la femme dit secrètement au ciseleur d'argent : « Qu'allez-vous faire ? Feignez d'être insensé, et ayez les cheveux épars. Les gens que vous rencontrerez sur la place du marché, emportez-les en les tenant dans vos bras. » Le mari, quand le jeûne fut terminé, fit alors sortir sa femme ; celle-ci lui dit : « De ma vie je n'ai vu la place du marché ; faites-moi passer par la place du marché. » Le ciseleur d'argent la saisit alors dans ses bras et la coucha sur le sol au lieu même où elle était ; la femme cria à son mari : « Pourquoi laissez-vous un homme me prendre dans ses bras ? » Le mari répondit : « C'est un fou. » Le mari et la femme arrivèrent ensemble à l'endroit où était le dieu. (La femme) dit en se prosternant la tête contre terre : « De

ma vie je n'ai rien fait de mal ; ce fou seul m'a tenue dans ses bras. » Ainsi la femme put sauver sa vie. Le mari confus garda le silence. Telle est la fourberie des femmes.

N° 117.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 22 r°.)

Autrefois il y avait une femme qui allait se marier ; plusieurs femmes qui l'accompagnaient étaient avec elle sur une tour ; elles buvaient, mangeaient et s'amusaient entre elles. Une orange vint tomber à terre ; ces femmes la regardant ensemble, dirent : « Celle d'entre nous qui osera descendre pour ramasser l'orange et la rapporter, nous lui donnerons toutes à boire et à manger. » La femme qui devait se marier descendit de la tour et vit un jeune homme qui avait pris alors l'orange et s'en allait. La femme lui demanda de la lui donner ; le jeune homme lui répondit : « Si, au moment où vous serez près de consommer le mariage, vous venez d'abord chez moi, je vous rendrai l'orange ; sinon, je ne vous la céderai pas. » La femme y ayant consenti, le jeune homme lui donna donc l'orange. La femme put revenir en tenant (le fruit) et toutes les autres femmes lui offrirent à boire et à manger ; puis elles la conduisirent chez son époux. La femme dit à celui-ci : « J'ai fait un serment solennel (en vertu duquel) je désire aller d'abord voir un jeune homme ; au retour je deviendrai votre épouse. » Son mari alors la laissa aller. Quand elle fut sortie de la ville, elle rencontra un voleur ; elle s'adressa à lui en implorant sa pitié, disant : « J'ai fait un serment solennel dont je dois m'acquitter. » Le voleur la laissa aller. Plus loin, elle rencontra un démon qui dévorait les

hommes; la femme se prosterna la tête contre terre en le priant de la laisser s'acquitter de son serment; le démon la laissa aller. Elle arriva chez le jeune homme qui l'invita à entrer et à s'asseoir; le jeune homme n'eut aucun rapport avec elle, mais il lui prépara à boire et à manger et la renvoya en lui donnant un gâteau d'or pour son usage particulier. — Le maître dit: « Ainsi, le mari, le voleur, le démon et le jeune homme se conduisirent tous quatre d'une manière excellente; cependant il y a là matière à réflexion; les uns disent que le mari fut le meilleur, car il devait tenir à garder sa femme; d'autres disent que le voleur fut le meilleur, car il devait tenir aux richesses; d'autres disent que le démon fut le meilleur, car il devait tenir à boire et à manger; d'autres disent que le jeune homme fut le meilleur, car il se montra fort réservé. »

N° 118.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 22 r°.)

Autrefois il y avait une femme mariée qui disait constamment: « Je ne perds rien. » Son fils prit la bague de sa mère et, après avoir été la jeter dans l'eau, il alla demander à sa mère où était sa bague d'or. Sa mère lui dit: « Je ne perds rien. » Le surlendemain, sa mère invita à dîner Maudgalyâyana, Aniruddha et Mahâkâçyapa; il lui fallut alors se procurer du poisson et elle envoya un homme au marché pour acheter un poisson. Lorsque (l'homme) fut de retour, on prépara (le poisson) et dans son ventre on trouva la bague d'or. La mère dit à son fils: « Je ne perds rien. »

Le fils, très joyeux, se rendit à l'endroit où se tenait le

Buddha et lui demanda : « Pour quelle cause ma mère a-t-elle ce bonheur de ne jamais rien perdre ? » Le Buddha lui dit : « Autrefois il y avait un ascète (ṛṣi) qui demeurait dans le Nord ; lorsque l'obscurité et le froid furent arrivés et que ce fut l'hiver, tous les habitants passèrent au sud des montagnes ; il y avait une vieille mère solitaire qui était si pauvre qu'elle ne pouvait partir ; elle resta seule et garda en lieu sûr tous les ustensiles et les biens de cette foule d'hommes ; au printemps, les gens revinrent tous et la mère rendit chaque objet sans aucune exception à son propriétaire ; tous ces hommes furent satisfaits. » Le Buddha dit : « Celle qui en ce temps était la mère solitaire, c'est votre mère ; parce que, dans cette naissance antérieure, elle a protégé les objets qui appartenaient à une multitude d'hommes, elle a obtenu ce bonheur de ne jamais rien perdre. »

N° 119.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 22 r°-v°.)

Autrefois un enfant, fils d'un maître de maison, fit en l'honneur de *Li-yue* (Revata) une petite habitation qui pouvait tout juste le contenir lui-même ; en outre il fit un promenoir. Plus tard, quand sa vie fut finie, il naquit en haut parmi les devas Trayastrimças ; il y fut en possession d'un palais précieux qui avait quatre mille *li* de tour ; tous ses désirs avaient leur satisfaction ; avec joie il prit dans ses mains des fleurs célestes et les répandit sur la demeure de *Li-yue* (Revata). Ce deva dit : « C'est pour avoir fait une petite habitation de boue que j'ai obtenu un palais magnifique ; en pensant au bienfait que j'ai reçu, je viens donc répandre ces fleurs. »

N° 120.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 22 v°.)

Autrefois il y avait trois religieux qui se demandèrent l'un à l'autre : « Comment êtes-vous parvenu à la sagesse ? » L'un dit : « Me trouvant dans le royaume du roi, je vis des raisins qui étaient très gros et fort beaux ; à l'heure du repas de l'après-midi (1), des gens vinrent les cueillir et les arracher ; les raisins se trouvèrent tous à terre endommagés et dans le plus grand désordre ; à ce spectacle je compris l'impermanence, et c'est ainsi que je parvins à la sagesse. » Le second de ces hommes dit : « J'étais assis sur le bord d'une rivière lorsque je vis une femme qui agitait ses mains pour laver des ustensiles ; les bracelets de ses bras s'entre-choquaient et par une relation de cause à effet produisaient du bruit. C'est ainsi que je parvins à la sagesse. » Le troisième de ces hommes dit : « J'étais assis sur le bord d'un étang où il y avait des lotus et je voyais les fleurs épanouies et belles ; lors du repas de l'après-midi plusieurs dizaines de chars survinrent ; hommes et chevaux se baignèrent dans l'étang, et, quand ils s'en allèrent, ils avaient arraché toutes les fleurs ; telle est l'impermanence de toutes choses ; quand j'eus compris cela, je parvins à la sagesse. »

(1) Entre 3 ou 5 heures après-midi.

N° 121.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 22 v°.)

Autrefois il y avait un brahmane qui était fort habile et très instruit ; il réfutait et discutait ; il mettait en honneur de faux principes ; il altérait violemment le droit et l'essentiel ; il faisait paraître plein le vide ; il amenait tous les êtres pour en tirer des comparaisons. Personne n'osait lui tenir tête et tous les gens de son pays le considéraient donc comme leur maître. Ensuite, il se rendit dans le royaume de Çrâvastî (*Chö-weî*) et, en plein jour, se mit à marcher avec une lumière allumée. Les habitants de la ville lui demandant pourquoi il agissait ainsi, il répondit : « Ce royaume est plongé dans l'obscurité et dépourvu de clarté ; c'est pourquoi j'allume une lumière. »

Le roi du pays en fut fort mortifié ; il fit alors suspendre un tambour sous la porte de la ville afin de susciter quelque homme intelligent qui fût capable de vaincre ce personnage. En ce temps, un çramaṇa entra dans ce royaume et demanda pourquoi il y avait ce (tambour). On lui répondit que le roi, mortifié par le brahmane, avait fait cela pour que, si quelque sage se présentait, il frappât le tambour. Le çramaṇa leva le pied et en donna un coup au tambour. En entendant (le bruit), le roi fut très joyeux ; il pria alors le çramaṇa et le brahmane de venir manger dans la salle du trône. Le çramaṇa dit au roi : « Excellent est ce brahmane ; par la sagesse et la pénétration il est véritablement un sage ; il n'est ni de la catégorie des esclaves, ni de celle des soldats, ni de celle des porteurs de cadavres. » Le brahmane resta silencieux sans savoir que répondre. Les réjouissances éclatèrent alors toutes à

la fois ; on se saisit aussitôt du brahmane qu'on plaça dans un van à ramasser le fumier ; on balaya ses traces et on le chassa en toute hâte hors du royaume. Cette histoire fut transmise de l'un à l'autre.

N° 122.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 22 v°.)

Il y avait autrefois un çramaṇa qui, après avoir mangé, allait mourir ; il orna son visage, arrangea bien ses vêtements et regarda devant et derrière. Ânanda dit au Buddha : « Ce bhikṣu viole la Loi en agissant ainsi. » Le Buddha répondit : « C'est parce qu'il vient de parmi les femmes (1) et qu'un reste de coquetterie n'est pas encore entièrement anéanti. » Le bhikṣu eut alors l'intuition de la sagesse d'arhat et s'en alla par parinirvâṇa.

N° 123.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 22 v°.)

Autrefois, au-dehors de la ville de (Çrâvastî) *Chö-wei* se trouvait une femme mariée qui était une femme pure et dévote et qui menait d'une manière parfaite et complète une conduite conforme aux défenses. Le Buddha vint en personne à sa porte pour demander l'aumône ; cette femme

(1) C'est-à-dire : parce qu'il a été femme dans une naissance antérieure.

remplit un bol de nourriture et en outre lui rendit hommage. Le Buddha lui dit : « Quand vous sèmerez un, il produira dix; quand vous sèmerez dix, ils produiront cent ; quand vous sèmerez cent, ils produiront mille, et ainsi de suite, se produiront des dizaines et des centaines de mille. Vous pourrez apercevoir les vérités saintes et la sagesse. »

Le mari de cette femme ne croyait pas à la sagesse et à la vertu ; restant en arrière silencieux, il avait entendu le vœu prononcé par le Buddha ; il dit : « O çramana Gautama, pourquoi dites-vous de telles exagérations ? pour avoir fait don d'un bol de nourriture obtenir un pareil bonheur et en outre voir les vérités saintes et la sagesse ! » Le Buddha lui demanda : « De quel endroit venez-vous ? » Il répondit qu'il venait de la ville. Le Buddha lui dit : « Quelle est la hauteur de l'arbre *ni-kiu-lei* (nyagrodha) que vous avez vu ? » « Il est haut, répondit l'autre, de quarante *li* ; chaque année il laisse tomber plusieurs myriades de mesures de dix boisseaux de fruits. » Le Buddha lui ayant demandé quelle était la grosseur des pépins de ces fruits, il répondit : « Les pépins sont gros comme des graines de moutarde. » (Le Buddha lui ayant demandé combien il fallait de ces pépins pour produire un tel arbre,) il répondit : « Il en faut fort peu. » « En faut-il un dixième de boisseau ? » demanda le Buddha. L'autre répondit : « Un seul pépin suffit. » Le Buddha répliqua : « Pourquoi dire une telle exagération ? planter un seul (pépin gros comme) une graine de moutarde et (obtenir un arbre) haut de quarante *li* et produisant chaque année plusieurs dizaines de myriades de fruits ! » L'autre répondit : « C'est pourtant la vérité. » Le Buddha reprit : « Si la terre qui est dépourvue de connaissance a une telle force de rétribution, à combien plus forte raison quand une personne a pris avec joie un bol de nourriture pour l'offrir au Buddha, le bonheur qu'elle s'attirera défiera-t-il toute mesure. » Le mari et sa femme sentirent alors leur cœur et leur intelligence

s'ouvrir et en ce moment même ils obtinrent la voie de srotâpanna.

N° 124.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 22 v°-23 r°.)

Autrefois, un çramaṇa qui avait déjà obtenu la sagesse d'anâgâmin était sur une montagne en train de faire bouillir des herbes pour teindre ses vêtements. En ce temps, un homme qui avait perdu son bœuf le cherchait partout; il vit sur la montagne la fumée d'un feu et se rendit alors en cet endroit pour aller voir ce qui en était; dans la marmite se trouvaient tous les os d'un bœuf; le bol (du religieux) s'était changé en une tête de bœuf; son kaṣâya s'était transformé en une peau de bœuf. L'homme alors rattacha la tête aux os (1) et alla de côté et d'autre dans le royaume; une foule d'hommes le virent tous.

Le çrâmaṇera (2), constatant que le milieu du jour était déjà passé et qu'il avait frappé la gaṇṭha sans voir venir son maître, entra dans la chambre et s'assit en méditation; il aperçut alors son maître que des hommes outrageaient (3); il alla aussitôt vers lui et, posant la tête sur ses pieds, il lui demanda pourquoi cela arrivait. Son maître lui répondit: « C'est à cause d'une faute que j'ai commise dans des temps fort lointains. » Le çrâmaṇera lui dit: « Vous devriez pour le moment revenir manger. » Tous deux eurent recours à un moyen surnaturel et s'en allèrent.

Le çrâmaṇera, qui n'avait pas encore atteint à la sagesse,

(1) Il reconstitua ainsi son bœuf et, croyant que le çramaṇa le lui avait dérobé, il se saisit de lui comme d'un voleur et le fit emprisonner. Comme on le lira à la fin du conte, dans une existence antérieure, le çramaṇa avait été un tueur de bœufs; c'est pour cette raison que présentement se produit le fâcheux miracle qui le fait passer à tort pour avoir volé un bœuf.

(2) Le disciple du çramaṇa qui avait été emprisonné.

(3) Il était obligé de se livrer dans la prison à des travaux serviles.

conservait toujours une irritation dont il ne pouvait se débarrasser; considérant d'une part l'homme pur et dévot (qu'était son maître), et d'autre part les gens du royaume, (il se dit): « Puisque les gens du royaume ont pris mon maître pour le traiter ainsi; je ferai qu'un nâga envoie une pluie de sable et de pierre qui ébranlera ce royaume et le frappera de terreur. » A peine eut-il achevé cette pensée que de tous côtés il plut du sable; les remparts et les murs, les habitations et les demeures furent entièrement détruits. Le maître dit (au çrâmaṇera): « Dans une naissance antérieure j'exerçais la profession de tueur de bœufs et c'est pourquoi j'ai subi ce malheur. Pour quelle raison avez-vous commis une telle faute? Allez-vous-en; vous ne devez plus me suivre. »

Le maître dit: « Telles étant les peines et les récompenses, ne doit-on pas être fort attentif? »

N° 125.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 23 r°.)

Il y avait autrefois le roi d'un royaume et ses cinq grands ministres. Un de ces ministres avait depuis longtemps invité le Buddha (à venir chez lui); le Buddha n'ayant pas accepté, il s'en retourna. Il invita le Buddha au nom du roi (1). Le Buddha dit: « La vie de ce ministre va maintenant certainement finir; demain qui se chargera de faire encore cette œuvre qui procure le bonheur? »

Ce ministre demanda à un devin de prononcer son horoscope; celui-ci lui dit: « Vous devez mourir par une arme de guerre; gardez-vous toujours avec une arme de guerre. » (Ce ministre) tira donc son épée et la prit en main; quand la nuit fut avancée il désira se coucher et remit son épée

(1) Cette phrase paraît inutile.

à sa femme pour qu'elle la tint dans ses mains; la femme s'endormit et laissa tomber l'épée qui coupa la tête de son mari; elle vint alors pleurant et criant annoncer que son seigneur était mort. Le roi convoqua les quatre autres grands ministres et leur dit : « C'était à vous à monter la garde auprès de lui pour avoir la chance de prévenir toute perfidie. Sa femme l'a suivi et soudain voici quel crime a été commis. Qui donc de vous était à côté de lui ? » Alors il coupa la main droite à ces quatre ministres.

Ânanda demanda au Buddha pour quelle cause (cela s'était passé); le Buddha lui dit : « Dans une vie antérieure, ce mari était un jeune garçon qui gardait des moutons et sa femme était une brebis blanche. Les quatre ministres, dans une naissance antérieure, étaient des brigands; voyant ce jeune garçon qui gardait ses moutons, ils l'appelèrent et levèrent tous la main droite pour lui montrer la brebis blanche qu'ils lui ordonnaient de tuer et de faire cuire pour eux cinq. Le jeune garçon, tout en larmes et ému de compassion, tua la brebis et la donna à manger aux brigands. Ainsi, dans la série des naissances et des morts, ils se sont trouvés réunis ensemble dans la génération actuelle et c'est pourquoi ils ont reçu complètement les peines méritées dans leurs vies antérieures. »

N° 126.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 23 r°.)

Autrefois un gros personnage (çreṣṭhin) avait une richesse qui se comptait par myriades de millions ; il se plaisait constamment aux libéralités et ce qu'on lui demandait il ne le refusait pas. Plus tard, il engendra un fils qui n'avait ni mains ni pieds et qui ressemblait à un

poisson; on le nomma Corps-de-poisson. Après la mort de son père et de sa mère, (ce fils) hérita de leur fortune; il restait couché dans sa chambre et personne ne le voyait. En ce temps, il y avait un homme fort qui comptait pour se nourrir sur la cuisine du roi, mais qui toujours souffrait de la faim et de la pénurie; à lui seul il tira seize charretées de bois de chauffage qu'il vendit pour subvenir à ses besoins; mais il n'avait jamais assez.

Il se rendit chez ce gros personnage pour lui demander de lui donner ce dont il manquait et lui dit: « Pendant plusieurs années, j'ai compté sur le roi pour me faire boire et manger; mais jamais on ne m'a fourni (des vivres) en suffisance et je souffre constamment de la faim. Ayant appris que votre fortune se chiffrait par myriades de millions, je suis donc venu vous demander l'aumône. » Corps-de-poisson l'invita à venir le voir et lui montra comment était fait son corps. Cet homme fort se retira et pensa en lui-même: « Quoique ma force soit si grande, je suis loin de valoir cet homme sans pieds ni mains qui puise constamment dans ses richesses. »

Il alla auprès du Buddha pour lui exposer ses doutes, (en lui disant): « Dans le monde il peut se trouver un homme qui est puissant et honoré à l'égal du roi et qui jusqu'à sa mort n'a ni mains ni pieds; tant est grande la richesse qu'il a amassée! (D'autre part), il n'y a dans tout le royaume aucun rival qui puisse approcher de moi pour la force musculaire; cependant je souffre constamment de la faim et je n'ai pas assez à boire et à manger. Pourquoi en est-il ainsi? » Le Buddha lui dit: « Autrefois, au temps du Buddha Kâçyapa, Corps-de-poisson, et le roi actuel voulaient offrir ensemble à manger au Buddha. Vous, en ce temps, vous étiez un pauvre homme qu'ils pressèrent de les aider (1). Corps-de-poisson, s'étant pro-

(1) Sous-entendez: vous vous y êtes refusé.

curé tout ce qu'il fallait, se mit en route avec le roi, mais il dit au roi : « Aujourd'hui, j'ai quelque affaire qui m'empêche d'aller avec vous; si je manquais cette affaire ce serait comme si on me coupait les mains et les pieds. » Celui qui en ce temps alla (jusqu'auprès du Buddha), c'est le roi actuel ; celui qui n'alla pas et qui manqua de parole c'est Corps-de-poisson ; le pauvre homme qui fut invité à les aider (1), c'est vous-même. » L'homme fort sentit alors son cœur et son intelligence s'ouvrir; il se fit çramaṇa et obtint la sagesse d'arhat.

(1) Le texte chinois signifie : « Le pauvre homme qui les aida. » Mais, si tel était le sens, on ne voit pas pourquoi ce pauvre homme aurait reçu un châtiment dans une vie ultérieure; il faut au contraire qu'il ait refusé de rendre le service qu'on lui demandait.

CHAPITRE II

N° 127.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 23 r°.)

Le Buddha expliquait les livres saints à ses disciples lorsqu'un chasseur, portant son arbalète sur son épaule, et ayant sur son dos plus de dix oiseaux morts, vint à passer et alla voir le Buddha ; animé de sentiments parfaits et empressés, il désira entendre l'explication des livres saints ; son cœur souhaitait entendre et recevoir (cet enseignement) ; mais le Buddha s'arrêta et ne lui expliqua point (les livres saints). Le chasseur se retira en disant : « Si je deviens Buddha, j'enseignerai la sagesse à tous les hommes sans distinction et je n'opposerai de refus à personne. »

Ananda demanda au Buddha : « Cet homme avait conçu le désir d'entendre les préceptes et la religion ; pourquoi lui avez-vous refusé (ce qu'il demandait)? » Le Buddha répondit : « Cet homme est un grand Bodhisattva qui conserve des sentiments profonds et fermes. Il était autrefois roi d'un royaume et n'était pas impartial à l'égard de toutes ses femmes; celles qu'il ne favorisait pas s'entendirent pour le tuer en l'empoisonnant. Ce roi naquit dans la condition de chasseur; ses diverses femmes tombèrent

toutes dans la condition d'oiseaux et d'animaux. Quand maintenant il aura terminé sa peine il atteindra ensuite à la perfection. Si je lui avais expliqué les livres, j'aurais craint que son esprit ne fût frappé d'effroi et qu'il ne tombât au degré de la voie déarhat; voilà pourquoi je ne lui ai pas expliqué (les livres saints). »

N° 128

(*Trip.*, XIX, 7, p. 23 r°.)

Autrefois, dans un temple du Buddha, il y avait une marmite d'or ; on s'en servait pour faire cuire les aliments de cinq saveurs qu'on offrait aux religieux. En ce temps, un homme du commun entra (dans le temple) pour regarder ; il vit la marmite d'or et désira la dérober ; mais, n'en trouvant pas le moyen, il prétendit faussement être un çramaṇa, et, revêtu de l'habit (religieux), s'introduisit dans l'assemblée des moines ; il entendit le supérieur qui dissertait sur les paroles des livres saints en donnant les preuves essentielles des peines et des récompenses, de la vie et de la mort, et en démontrant que la rétribution (suit l'acte) comme l'ombre (suit le corps) et comme l'écho (suit le son) sans qu'on puisse y échapper ; le voleur sentit sa conscience se réveiller et il se repentit ; il conçut le désir d'appliquer son cœur (à la religion) et aperçut alors les traces de la Voie ; songeant à la cause (de sa conversion, il se dit que) c'était la marmite qui avait été son maître ; il eut donc soin d'adorer d'abord la marmite en tournant trois fois autour d'elle et il expliqua toute cette affaire à l'assemblée des çramaṇas. Ainsi l'illumination a pour chaque homme ses causes particulières ; celui qui applique

son cœur à une seule d'entre elles ne peut manquer d'apercevoir les vérités saintes.

N° 129

(*Trip.*, XIX, 7, p. 23 v°.)

Autrefois Aniruddha, qui avait déjà atteint le degré d'arhat, avait entre tous les bhikṣus un visage fort beau et ressemblait à une femme. Un jour qu'il marchait seul dans les herbes, un jeune homme inconsidéré le vit et crut qu'il était une femme ; ses désirs mauvais étant excités, il voulut lui faire violence ; quand il reconnut que c'était un homme, il vit son propre corps se transformer en celui d'une femme. Tout honteux et attristé, il s'exila au plus profond des montagnes et n'osa pas rentrer chez lui pendant plusieurs années ; sa femme et ses enfants ne savaient aucunement où il était, et, pensant qu'il était mort, se lamentaient de tristesse sans trouver de consolation.

Aniruddha, en allant mendier, vint à passer par leur demeure ; l'épouse toute en pleurs lui dit que son mari n'était pas revenu et le supplia de le ramener à la vie par sa puissance bienfaisante ; Aniruddha garda le silence et ne répondit pas ; mais son cœur était ému de compassion ; alors il se rendit dans la montagne et chercha à voir cet homme ; celui-ci aussitôt se repentit de sa faute et s'accusa lui-même ; son corps redevint celui d'un homme ; il put donc retourner dans sa famille et la revoir.

Quand un homme a obtenu la sagesse, on ne peut l'aborder avec de mauvaises intentions, car on éprouverait un malheur approprié.

N° 130.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 23 v°.)

Autrefois il y avait un bhikṣu qui, assis au pied d'un arbre dans un enclos désert, se livrait à la méditation de la sagesse. Sur l'arbre se trouvait un singe qui, lorsqu'il voyait le bhikṣu manger, descendait, et se plaçait à côté de lui; le bhikṣu lui donnait les restes de son repas; quand le singe avait eu à manger, il allait aussitôt chercher de l'eau pour donner (au bhikṣu) de quoi se laver.

Il en fut ainsi pendant plusieurs mois, mais un jour le bhikṣu en mangeant oublia soudain de laisser aucune nourriture; le singe, n'ayant pas eu à manger, fut fort irrité; il prit le kaṣâya du bhikṣu, et, remontant sur l'arbre, le déchira et l'abîma entièrement; le bhikṣu en colère contre cet animal, donna un coup de bâton et, par mégarde, l'atteignit et le fit tomber à terre; le singe mourut aussitôt.

Plusieurs autres singes vinrent tous en poussant de grands cris; ils emportèrent ensemble le singe mort et allèrent dans un temple du Buddha; les religieux bhikṣus comprirent qu'il y avait certainement une cause (à leur conduite); ils réunirent alors tous les bhikṣus et firent une enquête sur la raison de ces faits. Le bhikṣu en question raconta tout ce qui s'était passé. Alors on formula le précepte que, à partir de ce jour, quand des bhikṣus prendraient leurs repas ils devraient tous ménager quelques restes pour les donner aux êtres animés et n'auraient pas la permission de tout manger. Telle est l'origine de la charité qu'on fait à ceux qui demandent de la nourriture.

N° 131.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 23 v°.)

Autrefois il y avait une tortue qui se trouva en un temps de sécheresse ; les lacs et les marais furent mis à sec et elle ne pouvait d'elle-même se rendre dans un endroit où elle aurait à manger. Or une grande grue vint se poser à côté d'elle. La tortue implora sa pitié et la supplia de la sauver. La grue la saisit dans son bec ; en volant, elle passa au-dessus d'une ville ; la tortue ne garda pas le silence et lui demanda : « Qu'est ceci ? Qu'est cela ? » et ainsi de suite sans s'arrêter. La grue alors voulut lui répondre ; mais son bec s'ouvrit et aussitôt la tortue tomba sur la terre. Des gens la prirent, la tuèrent, la dépecèrent et la mangèrent. Aux hommes stupides et sans réflexion, qui ne veillent pas sur leur bouche et sur leur langue, s'applique cet apologue.

N° 132.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 23 v°.)

Autrefois un çramaṇa ordonna à un homme du commun de lui raser la tête ; quand cet homme eut fini de lui raser la tête, il se prosterna le visage contre terre en disant : « Je souhaite que, dans une vie ultérieure, on rende mon cœur pur et sage comme celui de ce religieux. » Le religieux dit : « Cet acte vous fera avoir une sagesse qui dépasse la

mienne. » Après lui avoir rendu hommage, cet homme s'en alla. Plus tard, quand sa vie fut terminée, il naquit en haut parmi les devas Trayastrimças. Quand sa destinée, en haut parmi les devas, fut terminée, il descendit naître dans la condition de fils d'une famille de caste élevée; ensuite il obtint de devenir çramaṇa, et, par son intelligence, il put apercevoir les traces de la Voie. Telles furent les conséquences de son excellente pensée.

N° 133.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 23 v°.)

Autrefois il y eut un brahmane qui demanda l'aumône au roi d'un royaume ; le roi, qui désirait sortir pour chasser, invita le brahmane à rester dans la salle du palais pour attendre son retour ; il sortit ensuite pour chasser, et en poursuivant des oiseaux et des animaux, se sépara de ses ministres ; il arriva dans une gorge de la montagne et se rencontra avec un démon qui voulut le dévorer. Le roi lui dit : « Ecoutez ce que j'ai à vous dire : ce matin à la porte de la ville, j'ai rencontré un religieux qui m'a demandé l'aumône ; je l'ai invité à rester dans la salle du palais pour y attendre mon retour. Maintenant, je vous prie de me laisser rentrer chez moi pour un moment et, quand j'aurai fait des présents à ce religieux, je reviendrai auprès de vous pour être dévoré. » Le démon lui répondit : « C'est maintenant que je veux vous dévorer ; comment pourriez-vous consentir à revenir ? » Le roi répliqua : « A merveille ! si vraiment je n'étais pas de bonne foi, penserais-je à ce religieux ? » Le démon laissa alors partir le roi.

De retour dans son palais, le roi sortit des présents pour les donner au religieux et confia le royaume à son héritier présomptif ; puis il revint auprès du démon ; le démon, voyant venir le roi, fut touché de son extrême sincérité ; il s'excusa et n'osa pas le dévorer.

Le maître dit : « Le roi par un seul acte de sincérité conserva sa propre vie et sauva son royaume. A combien plus forte raison un homme sage, qui observe les cinq défenses, et qui aura l'excellente pensée de la libéralité aura-t-il une prospérité sans limites. »

N° 134.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 23 v°-24 r°.)

Autrefois, le roi Açoka se plaisait sans cesse à faire des libéralités aux çramaṇas et à leur donner à manger ; il ordonna à son fils héritier de leur verser lui-même à (boire) et de leur offrir (des aliments). L'héritier présomptif prononça dans son for intérieur cette parole irritée : « Quand je serai roi, je tuerai tous les religieux. » Un religieux connut dans son cœur la colère de l'héritier présomptif et lui dit : « Je ne serai pas longtemps dans le monde. » L'héritier présomptif lui dit tout surpris : « O religieux votre pénétration est-elle donc telle que vous connaissiez mes pensées intérieures ! » Il conçut alors au contraire cette idée : « Quand je serai roi, je ferai aux religieux des offrandes plus considérables encore que celles que leur fait mon père. » Son cœur étant disposé d'une manière favorable, il rejeta le mal pour se porter vers le bien. Le religieux lui dit : « Au moment où vous deviendrez roi, je serai né en haut parmi les devas. » L'héritier présomptif

lui dit : « Très saint est ce çramaṇa. » Plus tard, quand il fut devenu roi du royaume il exerça le gouvernement en observant les cinq défenses, et en accomplissant les dix actions excellentes et, ainsi, il produisit la prospérité et le calme (pendant son règne).

N° 135.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 24 r°.)

Autrefois, un maître de maison avait épousé deux femmes ; l'épouse principale faisait chaque jour des offrandes de nourriture excellente aux çramaṇas. Un çramaṇa étant venu un jour prendre de la nourriture, l'épouse secondaire en eut du ressentiment ; le lendemain, quand le çramaṇa revint, l'épouse sortit pour prendre son bol ; elle remplit le bol d'ordures, plaça par-dessus la nourriture et le rendit au çramaṇa. Le çramaṇa l'emporta et s'en alla ; arrivé dans la montagne, il voulut manger ; il vit les ordures et alors lava son bol ; par la suite, il n'osa plus aller (dans cette maison).

La bouche et tout le corps de l'épouse secondaire exhalèrent une odeur de cadavre ; ceux qui la voyaient s'en allaient tous pour l'éviter ; quand sa vie fut finie, elle tomba dans l'enfer des excréments bouillants ; ce fut ainsi qu'elle évolua pendant plusieurs milliers de myriades d'années dans les trois conditions mauvaises ; quand son châtiment fut terminé, elle obtint la condition humaine ; mais elle avait constamment le désir de manger des excréments, et, quand elle n'y parvenait pas, elle était étreinte de douleurs dans son ventre. Plus tard, elle devint la femme d'un homme, mais elle se levait pendant la nuit pour aller dérober et manger des excréments ; comme elle

faisait cela fréquemment, son mari, surpris, alla l'épier et vit sa femme qui mangeait des excréments. Telle fut la conséquence de l'acte qu'elle avait commis dans une vie antérieure.

Il y a quatre choses que l'homme a de la peine à faire : 1° (élever) des stûpas ; 2° (construire) des demeures pour les religieux des quatre points cardinaux (caturdeçasaṃgha) ; 3° donner à manger aux religieux bhikṣus ; 4° sortir du monde pour devenir çramaṇa. Ces quatre choses sont ce par quoi on s'assure un bonheur illimité. Quelle en est la raison ?... (1).

N° 136.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 24 r°.)

Il y eut un bhikṣu qui, dans sa tournée de quête, s'arrêta debout sur la route, et, pressé par le besoin, finit par uriner. Des passants qui le virent le blâmèrent tous en se moquant et dirent : « Pour les disciples du Buddha, il y a des règles qu'ils doivent observer dans leur démarche, il y a des principes suivant lesquels ils doivent s'habiller ; or ce bhikṣu urine tout debout (2) ; cela mérite bien la moquerie. »

En ce temps, un hérétique de la secte des *Ni-k'ien* (Nirgrantha), voyant que les gens blâmaient ce bhikṣu et se moquaient de lui, fit cette réflexion : « Nous autres de la secte des Nirgranthas, nous allons tout nus et personne n'en prend cure ; mais parce qu'un disciple du Buddha a

(1) Nous omettons ici quelques considérations d'ordre dogmatique.

(2) On sait que les Hindous urinent accroupis ; en urinant debout, ce bhikṣu manquait aux convenances.

uriné debout, tout le monde se moque de lui. S'il en est ainsi, c'est la preuve que notre maître est dénué de tout principe régulier et c'est pourquoi les gens ne se moquent pas (de nous). » Pensant que c'était uniquement parce que les disciples du Buddha se conforment à une loi très pure et ont des observances bien réglées qu'il est facile de les critiquer, il prit alors son refuge auprès du Buddha et se fit çramaṇa ; il obtint ainsi (le degré de) srotâpanna.

Le bhikṣu est comparable au lion qui est le roi parmi les animaux ; lui est le maître parmi les hommes ; dans ce qu'il dit, il doit se conformer à la loi ; quand il marche, quand il s'assied et quand il se lève, il doit se soumettre aux observances. Celui qui est un modèle pour les hommes ne saurait se conduire à la légère ; s'il se conduit à la légère, il se perd lui-même en couvrant de honte les anciens sages.

N° 137.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 24 r°-v°.)

Çakra, roi des devas, et le premier des quatre devarâjas regardent le monde trois fois en quinze jours pour voir qui sont ceux qui observent les défenses ; quand ils voient des gens qui observent les défenses, les devas s'en réjouissent. Une fois, en un quinzième jour, Çakra, roi des devas, se trouvant assis dans la salle principale de son palais, fit cette réflexion : « Dans le monde s'il est quelqu'un qui observe les trois jours d'abstinence par quinzaine (1), après sa mort il pourra avoir ma dignité. » Les

(1) Il y a six jours d'abstinence par mois ; cf. p. 26, n. 2 ; il y a donc trois jours d'abstinence par quinzaine.

devas qui étaient à ses côtés s'écrièrent tout surpris : « En observant simplement les trois jours d'abstinence par quinzaine pouvoir obtenir la même place que Çakra ! »

Or, un bhikṣu, qui avait obtenu le degré d'arhat, connut la pensée que Çakra avait eue dans son cœur et dit au Buddha : « Pouvez-vous contrôler si ce que Çakra a dit est vrai ou non ? » Le Buddha répliqua : « Cette parole de Çakra ne mérite aucune confiance, car elle n'est pas véridique ; voici pourquoi : celui qui observe les trois jours d'abstinence par quinzaine et qui est énergique, peut obtenir d'être affranchi du monde (1) ; comment aurait-il la place de Çakra ? Tel est le manque de véracité de cette parole à laquelle on ne doit pas ajouter foi. » Qui peut savoir quel est le bonheur qu'assurent les abstinences, sinon le Buddha seul ?

N° 138.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 24 v°.)

Il y avait dans la mer un grand dragon qui voulut faire pleuvoir sur la terre du *Yen-feou-ti* (Jambudvipa) ; mais, craignant que la terre ne pût supporter cette eau, il fit cette réflexion : « Puisque la terre ne peut supporter ma pluie, je reviendrai faire tomber moi-même la pluie dans la mer. » — Les disciples bienfaisants du Buddha ont une magnanime bonté, qui est fort grande ; ils désireraient répandre leurs libéralités sur les quatre-vingt seize sectes hérétiques ; mais, de crainte qu'elles ne puissent les porter, les disciples du Buddha se font tour à tour du bien les

(1) Il peut donc obtenir un avantage supérieur à celui qu'il aurait en devenant Çakra.

uns aux autres. Ils sont comparables au nâga qui revenait faire tomber la pluie dans la mer.

N° 139.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 24 v°.)

Autrefois il y avait un brahmane âgé de cent vingt ans, qui, au temps de sa jeunesse, ne s'était pas marié et qui n'avait jamais eu de sentiments débauchés ; il s'établit au plus profond des montagnes, dans un endroit solitaire ; il se fit une hutte d'herbes *mao* et une natte avec des herbes *p'ong* et *hao* ; de l'eau, des fruits et des graines lui servirent de nourriture ; il n'amassa aucune richesse ; le roi du pays l'invita à venir, mais il n'alla point ; sa pensée demeurait calme et parfaitement simple ; il resta dans cette montagne pendant plusieurs milliers d'années ; chaque jour il se divertissait avec les animaux.

Il y avait (auprès de lui) quatre animaux ; le premier était nommé Renard ; le second Singe ; le troisième, Loutre ; le quatrième, Lièvre ; ces animaux, chaque jour auprès du religieux, écoutaient les livres saints, les explications et les défenses ; quand il en eut été ainsi pendant fort longtemps, les fruits et les graines à manger furent entièrement épuisés et alors le religieux songea à partir de là. Ces quatre animaux en furent fort attristés et chagrinés ; ils délibérèrent entre eux, disant : « Nous autres, cherchons chacun de notre côté de quoi nourrir le religieux. »

Singe s'en alla dans une autre montagne ; il y prit des fruits doux qu'il offrit au religieux en lui exprimant le désir qu'il restât et ne s'en allât pas. Renard, de son côté,

se transforma en un homme; il alla chercher de la nourriture et revint en rapportant un sac de grains grillés; il l'offrit au religieux (en lui disant que) cela pourrait faire des vivres pour un mois. Loutre, à son tour, entra dans l'eau et revint après avoir pris un gros poisson qu'elle offrit au religieux (en lui disant) que cela fournirait des vivres pour un mois et qu'elle désirait qu'il ne s'en allât point.

Lièvre pensa à part lui : « Que pourrai-je offrir pour nourrir le religieux? » Il songea : « Il faut que je prenne mon propre corps pour l'offrir à manger. » Alors il alla chercher du bois mort et en allumant du feu prépara des charbons ardents ; il vint ensuite dire au religieux : « Maintenant je suis un lièvre très petit et très mince ; je vous demande la permission d'entrer dans le feu pour y devenir un rôti ; je vous offre, ô religieux, mon propre corps qui pourra bien vous fournir des vivres pour un jour. » Lièvre alors se précipita dans le feu ; mais le feu, à cause de cela, cessa de brûler.

Le religieux, voyant ce qu'avait fait le lièvre, fut touché de sa bonté et de son dévouement ; il eut pitié de lui, et de lui-même resta.

Le Buddha dit : celui qui en ce temps était le brahmane c'est le Buddha *T'i-ho-kie* (Dīpaṃkara) ; celui qui en ce temps était le lièvre c'est moi-même ; le singe, c'est Çâriputra ; le renard, c'est Ânanda ; la loutre, c'est Maudgalyâyana.

N° 140.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 24 v°.)

Autrefois, cinq voyageurs, qui marchaient ensemble sur la route, furent surpris par la pluie et la neige et s'arrêtè-

rent, pour la nuit, dans le temple d'une divinité qu'ils rencontrèrent ; dans la chambre, il y avait les images de démons et d'esprits auxquelles les habitants du pays, tant fonctionnaires que gens du peuple, rendaient un culte. Quatre des voyageurs dirent : « Maintenant c'est le soir et il fait grand froid ; il nous faut prendre ces hommes de bois et les brûler pour faire cuire nos aliments. » Le cinquième voyageur dit : « Ce sont là des objets auxquels on rend un culte ; il ne faut pas les détruire. » Alors ils renoncèrent à leur projet et ne brisèrent pas (les statues).

Dans cette chambre, il y avait des démons qui avaient l'habitude de manger les hommes ; ils se dirent entre eux : « Il nous faut précisément dévorer cet homme-ci, car cet homme-ci nous craint, tandis que les quatre autres sont si méchants, qu'on ne saurait leur faire du mal. » L'homme qui avait fait ces remontrances pour qu'on renonçât à détruire les idoles, entendit pendant la nuit, les paroles des démons ; il se leva et appela ses compagnons en leur disant : « Pourquoi ne pas prendre et briser ces idoles afin de faire cuire nos aliments ? » Ils les prirent donc et les brûlèrent. Les démons mangeurs d'hommes s'enfuirent aussitôt en courant.

Un homme qui a étudié la sagesse doit toujours affermir son cœur et sa pensée et ne pas se laisser aller à la lâcheté et à la faiblesse qui permettent aux démons de prendre l'avantage sur les hommes.

N° 141.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 24 v°.)

Autrefois, il y eut un roi qui abandonna son royaume et alla se faire çramaṇa ; au milieu des montagnes, il se livra

à des méditations excellentes; des herbes *mao* lui formaient une hutte; des herbes *p'ong* et *hao* lui faisaient une natte; il songea qu'il avait atteint son but et s'écria en éclatant de rire : « C'est merveilleux ! » Un religieux, qui était à côté de lui, lui demanda : « Vous vous émerveillez de votre joie; or, maintenant vous êtes tout seul, assis dans la montagne, à étudier la sagesse; quelle joie pouvez-vous avoir ? » Le çramaṇa répondit : « Du temps que j'étais roi, j'avais beaucoup de soucis; tantôt je craignais qu'un roi voisin ne m'enlevât mon royaume; tantôt je craignais que des gens ne vinssent me dépouiller de mes richesses; tantôt je craignais d'être l'objet de la cupidité des hommes; constamment je redoutais que mes sujets ne fussent avides de mon argent et de mes joyaux, et ne se révoltassent instantanément. Maintenant que je suis devenu çramaṇa, il n'y a personne qui ait à mon égard des sentiments de cupidité. Je m'en émerveille plus qu'on ne le saurait dire. C'est pourquoi je dis : « C'est merveilleux ! »

N° 142.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 25 r°.)

Autrefois, il y avait un roi qui aimait fort la sagesse et la vertu. Constamment il allait tourner cent fois autour d'un stûpa. (Un jour qu') il n'avait pas terminé (ses tours), le roi d'un pays voisin vint l'attaquer pour lui enlever son royaume; les ministres qui étaient à ses côtés avaient grand'peur; ils vinrent dire au roi : « Des troupes en armes sont arrivées ; ô roi, cessez cette (cérémonie de) tourner autour du stûpa; revenez aviser aux moyens de repousser ce puissant ennemi. » Le roi dit : « Laissez

venir ces soldats ; pour moi, je ne m'arrêterai pas. » Son cœur et sa pensée étant comme auparavant, il (continua à) tourner autour du stûpa. Avant qu'il eut terminé (ses tours), les soldats se dispersèrent et se retirèrent. Ainsi, quand un homme a une résolution bien arrêtée qui remplit son cœur, il n'est aucun (obstacle) qui ne soit détruit.

N° 143.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 25 r°.)

Autrefois, il y avait un roi, qui, dans ses sorties, allait toujours rendre hommage au Buddha, sans éviter la boue, ni la pluie. Les ministres qui étaient à ses côtés en étaient chagrins et se disaient entre eux : « Quelle est l'idée qu'a le roi pour se tracasser ainsi ? » Le roi entendit leurs propos et, de retour dans son palais, il donna l'ordre à ses ministres d'aller lui chercher cent têtes d'animaux et une tête d'homme. Quand les ministres eurent dit au roi que c'était fait, le roi ordonna qu'on mît en vente (ces têtes) sur la place du marché; toutes se vendirent, à l'exception de la tête d'homme.

Les ministres vinrent dire : « Quand nous avons mis en vente les cent têtes d'animaux, elles se sont toutes vendues; mais cette tête d'homme puante et pourrie n'a trouvé aucun acheteur. » Le roi dit aux ministres qui l'entouraient : « Vous autres, ne comprenez-vous pas ? Auparavant, quand je passais à l'endroit où était le Buddha, et que je rendais hommage au Buddha, vous disiez : Le roi a des idées qui lui causent du tracas. Je désire que vous sachiez qu'il en est de moi comme de la tête; cette tête d'homme mort toute souillée est nécessaire pour rechercher le bonheur, et pour pouvoir obtenir (de naître) en haut parmi les

devas; mais vous autres, dans votre stupidité, vous ne le comprenez pas et vous dites au contraire que je me donne du tracas. » Ses ministres qui l'entouraient lui dirent : « En vérité, ô grand roi, vous avez raison. » Ils se prosternèrent la tête contre terre et s'excusèrent de leur faute en disant : « Nous vos sujets, dans notre stupidité, ne pouvions atteindre (à une telle sagesse). » Plus tard, quand le roi sortit de nouveau, ses ministres descendirent tous de cheval pour adorer le Buddha et prirent le roi pour modèle.

N° 144.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 25 r°.)

Autrefois, il était un roi qui, lorsqu'il sortait pour se promener, descendait en toute hâte de son char toutes les fois qu'il rencontrait un çramaṇa et lui rendait hommage. Un religieux lui dit : « O grand roi, n'agissez pas ainsi; vous ne devez pas descendre de votre char. » Le roi répliqua : « Je monte; je ne descends pas; voici pourquoi je dis que je monte et que je ne descends pas : en rendant maintenant hommage aux religieux, je devrai, quand ma vie sera finie, naître en haut parmi les devas; telle est la raison pour laquelle je dis que je monte et que je ne descends pas. »

N° 145.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 25 r°.)

Autrefois, un homme étant mort, son âme revenait caresser ses vieux os. Quelqu'un qui était près de là lui

demanda : « Vous êtes déjà mort; à quoi bon revenir caresser ces os desséchés ? » L'âme répliqua : « C'est là mon ancien corps; ce corps n'a pas tué d'êtres vivants, n'a pas dérobé, n'a pas commis de débauches avec autrui, n'a pas été déloyal, n'a pas proféré d'injures méchantes, ni prononcé des mensonges ou des paroles insidieuses; il n'a été ni jaloux, ni colère, ni insensé. Après sa mort, j'ai obtenu de naître en haut parmi les devas; tout ce que je désire se réalise spontanément et ma joie est sans limite; c'est pourquoi j'aime et j'estime (ce corps). »

N° 146.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 25 r°.)

Autrefois, dans un royaume étranger il y avait un çramaṇa qui, au milieu des montagnes, se livrait à la pratique de la sagesse. Un démon se transforma en un homme sans tête et vint se présenter à lui. Le çramaṇa lui annonça : « Vous êtes dispensé de souffrir des maux qui proviennent de la tête; les yeux sont ce par quoi on voit les couleurs; les oreilles sont ce par quoi on entend les sons; le nez est ce par quoi on perçoit les odeurs; la bouche est ce par quoi on reçoit les saveurs. Être privé de tête, n'est-ce pas une joie unique ? »

Le démon, s'étant retiré, se changea derechef en (un homme) qui n'avait pas de corps, mais qui avait seulement des mains et des pieds. Le çramaṇa lui dit : « Celui qui n'a pas de corps ne connaît pas les douleurs et les démangeaisons; étant dépourvu des cinq viscères, il ne connaît aucune maladie. N'est-ce pas là une joie unique ? »

Le démon se retira de nouveau et se changea derechef en un homme sans mains ni pieds qui, en se posant sur

un côté et en tournant à la façon d'une roue de char, vint auprès du çramaṇa. Le religieux lui dit : « C'est une grande joie de n'avoir ni mains ni pieds ; on ne peut aller prendre le bien d'autrui. Quelle joie n'est-ce pas là ? » Le démon dit : « Ce çramaṇa conserve un cœur constant et inébranlable. »

Le démon alors se changea en un homme de belle apparence et vint mettre son visage sur les pieds du religieux en lui disant : « O religieux, puisque vous avez su si bien garder la fermeté de votre pensée, maintenant l'objet de votre étude sera entièrement réalisé avant qu'il soit longtemps. » Le visage posé sur ses pieds, il l'adora, puis se retira.

N° 147.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 25 r°.)

Autrefois un çramaṇa se livrait dans la montagne à la pratique de la sagesse. Son vêtement intérieur s'étant détaché et étant tombé à terre, il regarda avec soin tout autour de lui, attira doucement son vêtement et se rhabilla. Un esprit de la montagne sortit et dit au religieux : « Dans ces parages il n'y a aucun habitant ; quand votre vêtement est tombé à terre, pourquoi vous êtes-vous tapi pour vous rhabiller ? » Le çramaṇa lui répondit : « Les esprits de la montagne me voyaient ; moi-même aussi je me voyais ; en haut, le soleil, la lune et tous les devas me voyaient. Selon les convenances, il ne faut pas que le corps soit nu ; celui qui n'a pas de pudeur n'est pas un disciple du Buddha. »

N° 148.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 25 r°-v°.)

Autrefois il y avait six hommes qui étaient compagnons ; tous ensemble tombèrent dans les enfers et se trouvèrent dans une même marmite. Ils voulurent tous déclarer quelle était leur faute originelle. Le premier d'entre eux dit : *cha* ; le second dit : *na* ; le troisième dit : *che* ; le quatrième dit : *chō* ; le cinquième dit *kou* ; le sixième dit *t'o-lo*. Le Buddha les vit et se prit à rire ; Maudgalyâyana lui ayant demandé pourquoi il riait, le Buddha lui répondit : « Il y avait six hommes qui étaient compagnons ; ils tombèrent ensemble dans les enfers et se trouvèrent réunis dans une même marmite. Chacun d'eux voulut déclarer quelle était sa faute originelle, mais, à cause des soubresauts de l'eau qui bout, ils n'ont pu prononcer chacun plus d'un mot : après avoir prononcé le premier mot, chacun d'eux est retombé au fond (de la marmite). Le premier homme a dit *cha* ; (cela signifie :) Une durée qui est dans le monde de soixante centaines de mille de myriades d'années n'est comptée dans (l'enfer) *ni-li* (niraya) que comme un seul jour ; quand donc (ce tourment) prendra-t-il fin (1) ? Le second homme a dit *na* ; (cela signifie :) Il n'y a pas de terme fixé et moi aussi je ne sais pas en quel temps je serai délivré (2) ; le troisième homme a dit *che* ; (cela signifie :) Hélas ! il me fallait avoir de quoi subvenir à mes besoins, et, dans ces circonstances, je ne sus pas maîtri-

(1) Le premier homme a dit *cha*, initiale de ṣaṣṭi, soixante (Sylvain Lévi).

(2) Le second homme a dit *na* qui est la négation (Sylvain Lévi).

ser ma pensée et dérober une part aux cinq personnes (1) pour la présenter en offrandes aux trois Vénérables ; mon avidité stupide n'était pas satisfaite ; maintenant, à quoi sert le repentir ? Le quatrième homme a dit *chŏ* ; cela signifie : Pour gagner ma vie, je n'eus pas une intégrité absolue; mes richesses appartenaient (en réalité) à d'autres hommes ; cela a fait que j'endure ces tourments. Le cinquième homme a dit *kou;* (cela signifie :) qui me prendra sous sa protection et me fera sortir du milieu des enfers (2) ? Alors je ne violerai plus les défenses de la sagesse et je pourrai naître en haut parmi les devas et me réjouir. Le sixième homme a dit *fo-lo*; (cela signifie :) en ce qui concerne cette action, au début je ne l'ai point faite avec intention ; je suis comme le conducteur de char qui a perdu sa route et qui s'est engagé dans un mauvais chemin; il brise l'essieu de son char et ses regrets ne peuvent y porter remède.

TEXTE DE SEPT PARABOLES CONCERNANT DES ARHATS HUMILIÉS (3)

N° 149.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 25, v°.)

Autrefois le Buddha chargea Çâriputra *(Chŏ-li-fou)* de

(1) Cf. p. 368, n. 1. Le troisième homme regrette de n'avoir pas su dérober aux périls qui menacent l'existence humaine de quoi faire des offrandes au Buddha, à la Loi et à l'Assemblée.

(2) Le cinquième homme a dit *kou*, c'est-à-dire *kah*, qui ? (Sylvain Lévi).

(3) Les sept récits qui sont placés ici comme une sorte d'appendice au *Kieou tsa pi yu king* appartiennent à un genre nettement distinct de celui des contes. Ils sont destinés à montrer l'insuffisance du degré d'arhat et la supériorité du système mahâyâniste. Je me suis borné à traduire intégralement le premier et le dernier d'entre eux et à donner une courte analyse des cinq autres.

se rendre du côté de l'Ouest dans le kṣetra magnifique de *Wei-wei* (Vipaçyin) pour y demander trois choses au Buddha de là-bas, à savoir : La personne de ce Buddha se porte-t-elle bien ? son enseignement de la Loi est-il comme il l'a toujours été ? ceux qui le reçoivent augmentent-ils et font-ils des progrès ? Çâriputra, animé par la puissance surnaturelle du Buddha, se rendit dans le kṣetra et s'y acquitta de la commission qu'il avait reçue; le Buddha de là-bas lui répondit : « Tout est parfaitement tranquille et calme. » Alors ce Buddha fit tourner la roue d'*a-wei-yue-tche* (avivartin), et, en faveur des sept Bodhisattvas qui y président, il expliqua la Loi. Après l'avoir entendu, Çâriputra partit de ce kṣetra et revint. Le teint de son visage était brillant et il marchait plus vite que d'habitude.

Le Buddha dit à Çâriputra : « Comment se fait-il que, après avoir été là-bas, vous marchiez avec tant de vivacité et que vous manifestiez tant de joie ? » Çâriputra répliqua au Buddha : « Pour prendre une comparaison, quand un pauvre homme souffre de la faim et du froid, s'il trouve un trésor précieux, grand comme le mont Sumeru, ne se réjouira-t-il pas ? » « Très bien », approuva le Buddha. Çâriputra reprit : « Quand je suis arrivé dans ce kṣetra, j'ai pu entendre ce Buddha exposer les doctrines profondes concernant l'état d'*a-wei-yue-tche* (avivartin); c'est pourquoi j'ai sauté de joie et je n'ai plus pu me mépriser. » Le Buddha dit : « C'est fort bien. Ce que vous avez dit est exact. » Le Buddha dit encore à Çâriputra : « Pour me servir d'une comparaison, il y avait une fois un notable, grand *kia-lo-yue* (gṛhapati) qui ne considérait comme véritables joyaux que l'or qui donne une marque rouge quand on le frotte (avec la pierre de touche) et les perles *mo-ni* (mani); dans sa maison on enleva donc à coups de balais le cuivre, le fer, le plomb et l'étain pour les jeter dehors sur un tas de fumier; il y eut un indigent qui les recueillit avec joie et les emporta en disant : « J'ai obtenu

beaucoup des joyaux du *kia-lo-gue* (gṛhapati). » Mais étaient-ce là vraiment les joyaux précieux du notable ? — « Non », répondit (Çâriputra). — Le Buddha lui dit alors : « Ce que vous avez entendu est comme ce qu'avait obtenu ce pauvre homme. Ce Buddha ne vous a expliqué que les dix actes essentiels (1) et l'espèce de pureté qui est dans l'action; ce que vous avez entendu ne vaut même pas la peine qu'on en parle. »

Çâriputra fut mortifié et sembla se dire : « Je croyais avoir obtenu un joyau, mais ce n'était que du plomb et de l'étain. » Quand Çâriputra raconta ce qui s'était passé, des hommes innombrables conçurent la pensée des pâramitâs sans supérieures et égales pour tous; des hommes innombrables obtinrent la dignité d'*a-wei-yen*.

N° 150.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 25 v°-26 r°.)

Analyse : Mahâmaudgalyâyana, ayant mis en action la faculté de vision que lui donnait sa sagesse, aperçoit les huit mille kṣetras des Buddhas; émerveillé des choses qu'il a contemplées, il se croit supérieur au Buddha; mais celui-ci n'a pas de peine à le couvrir de confusion en faisant apparaître à ses yeux éblouis un spectacle infiniment plus grandiose.

(1) Cf. p. 37, n. 1.

N° 151.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 26 r°-v°.)

ANALYSE : Dix mille arhats essaient en vain de convertir un méchant nâga qui jette la terreur dans le monde par ses crimes ; ils ne réussissent qu'à se faire couvrir d'opprobres. Le Buddha paraît en personne ; le dragon cherche à lui nuire sans y parvenir ; il se reconnaît vaincu et admire la supériorité du Buddha ; cette bonne pensée lui vaut de renaître dans la condition de deva.

N° 152.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 26 v°.)

ANALYSE : Cinq cents arhats, dont les premiers sont Mahâmaudgalyâyana, Çâriputra et Mahâkâcyapa, tentent l'un après l'autre de ramener au bien les habitants d'un royaume pervers ; ils échouent dans leur entreprise. Le Buddha délègue alors le Bodhisattva Mañjuçrî qui opère sans aucune peine la conversion de tous les gens de ce pays.

N° 153.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 26 v°-27 r°.)

ANALYSE : Le Buddha s'attriste de ce qu'il n'a réussi à produire que des arhats ; il est comparable à un homme et à une femme déjà âgés qui n'ont mis au monde que des filles et qui s'affligent parce que personne ne continuera leur famille. Le Buddha verse trois larmes ; l'univers en est ému et une foule d'êtres conçoivent aussitôt la pensée du Mahâyâna ; joie du Buddha qui se voit désormais assuré d'avoir des continuateurs ; il est heureux comme un homme et une femme déjà âgés qui obtiennent enfin le fils tant désiré.

N° 154.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 27 r°-v°.)

ANALYSE : Un jeune homme avait trouvé un fruit excellent qu'il destinait à son père et à sa mère lorsque, revenant à Vaiçâli, il aperçoit l'empreinte du pied du Buddha Çâkyamuni ; il s'arrête en contemplation devant la marque de la roue et attend que le Buddha revienne car il veut lui donner son fruit. Le Buddha, qui était entré dans Vaiçâli pour accepter une invitation d'un dânapati, connaît les sentiments du jeune homme et déclare son humble offrande supérieure aux riches présents du notable. Le jeune homme deviendra plus tard un Buddha nommé « le vénérable roi au fruit (1) ».

(1) 果尊王.

N° 155.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 27 v°-28 r° ; cf. p. 10 v°-11 r°.)

Autrefois, le Buddha était allé en haut chez le second des devas Trayastrimças pour expliquer les livres saints à sa mère ; il y avait alors un deva dont la longue vie approchait de sa fin ; sept choses le prouvaient : 1° l'éclat au milieu de sa nuque s'était éteint ; 2° les fleurs qui ornaient le sommet de sa tête se flétrissaient ; 3° le teint de son visage s'était altéré ; 4° sur ses vêtements il y avait de la poussière ; 5° de la sueur sortait sous ses aisselles ; 6° son corps s'était amaigri ; 7° il avait quitté son trône. Ce deva pensa à part lui : « Quand ma longue vie sera terminée, je devrai abandonner mon trône de deva, mes palais faits des sept joyaux, mes étangs et mes vergers, mes boissons et ma nourriture qui se produisaient spontanément, et toute la foule de mes habiles musiciennes ; il me faudra descendre naître dans le royaume de *Kiu-yi-na-kie* (Kuçinagara) dans le ventre d'une truie galeuse dont je serai le petit. » Il en concevait par avance une grande tristesse et ne savait que faire, ni à quel moyen recourir pour échapper à ce châtiment.

Un deva lui dit : « Actuellement le Buddha est ici pour expliquer les livres saints à sa mère ; le Buddha est secourable pour tous les êtres des trois mondes ; c'est le Buddha seul qui peut vous délivrer de ce châtiment. » Il se rendit donc auprès du Buddha, se prosterna la tête contre terre et l'adora ; avant même qu'il eût posé aucune question, le Buddha dit à ce deva : « Tous les êtres, quels qu'ils soient, sont soumis à l'impermanence ; vous le savez

depuis longtemps ; pourquoi vous affligez-vous ? » Ce deva dit au Buddha : « Quoique je sache que le bonheur des devas ne peut pas être éternel, je regrette d'avoir à quitter le trône pour devenir un petit porc né d'une truie galeuse. C'est cela qui me tourmente. Si je recevais par bonheur quelque autre corps, je ne me permettrais pas de m'en irriter. »

Le Buddha lui dit : « Si vous voulez éviter ce corps de petit porc, il vous faut par trois fois chercher un refuge en disant : namo Buddha, namo la Loi, namo l'assemblée des bhikṣus ; je confie ma destinée au Buddha ; je confie ma destinée à la Loi ; je confie ma destinée à l'assemblée des bhikṣus. Faites cela trois fois chaque jour. » Le deva suivit l'avis que lui avait donné le Buddha et du matin jusqu'à la nuit il se confiait (dans les trois refuges).

Or, sept jours plus tard, la longue vie de ce deva prit fin ; il descendit naître dans le royaume de *Wei-ye-li* (Vaiçâlî) en qualité de fils d'un notable ; tandis qu'il était dans le ventre de sa mère, il prononçait trois fois chaque jour la formule des trois refuges. A sa naissance, dès qu'il fut tombé à terre, il s'agenouilla encore et prononça la formule des refuges ; en outre, sa mère en accouchant n'eut pas d'humeurs sales ; les servantes, qui étaient à côté de la mère, furent effrayées et la quittèrent en s'enfuyant ; la mère elle-même était profondément surprise. Elle se dit que, si son fils avait parlé dès qu'il était tombé à terre, c'était parce qu'il était sous l'influence de la planète Mars et elle voulut le tuer. Mais, à la réflexion, elle se dit : « Mon jeune fils est un prodige ; mais, si je tue cet enfant, son père m'en fera certainement un crime ; j'attendrai d'avoir parlé de cela au notable ; il ne sera pas alors trop tard pour tuer (mon fils). »

La mère recueillit donc l'enfant et vint dire au notable ; « J'ai enfanté un fils ; dès qu'il fut tombé à terre, il se mit à deux genoux, joignit les mains et prononça la formule

du refuge en les trois Vénérables; toute notre maisonnée a trouvé cela extraordinaire et a déclaré que cela était causé par la planète Mars. » Le père dit : « Arrêtez-vous, arrêtez-vous. Cet enfant n'est pas ordinaire. Parmi les hommes qui naissent dans le monde, il en est qui atteignent cent ans, ou quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans et qui ne savent pas encore tous remettre leur destinée aux trois Vénérables. A combien plus forte raison (est-il admirable) que cet enfant, dès qu'il fut tombé à terre, ait pu prononcer l'invocation au Buddha. Ayez soin de le nourrir et de veiller sur lui et ne le négligez point. »

L'enfant donc grandit; quand il fut près d'avoir sept ans, il se trouvait à jouer avec des camarades de son âge sur le bord de la route, lorsque les disciples du Buddha Çâriputra et Mahâmaudgalyâyana vinrent à passer auprès de l'enfant; celui-ci se prosterna à leurs pieds en disant : « Je vous salue, ô Çâriputra et Mahâmaudgalyâyana. » Çâriputra et Mahâmaudgalyâyana furent fort surpris de ce que cet enfant savait adorer les bhikṣus. L'enfant leur dit : « O religieux, ne me reconnaissez-vous pas? Quand le Buddha était en haut parmi les devas, en train d'expliquer les livres saints à sa mère, j'étais alors un deva qui devait descendre (dans ce monde) pour y devenir un petit porc. En suivant les avis du Buddha, j'ai pris mon refuge (dans les trois Vénérables) et j'ai pu devenir un homme. » Les bhikṣus entrèrent en contemplation et à leur tour surent ainsi ce qui s'était passé. Ils prononcèrent alors un vœu magique en disant : *Tseu-li-tche.*

L'enfant dit à Maudgalyâyana et à Çâriputra : « Je désire que, en mon nom, vous invitiez à venir l'Honoré du monde, tous les Bodhisattvas et les religieux ainsi que les bienfaiteurs. » Maudgalyâyana et Çâriputra consentirent à recevoir sa proposition. L'enfant revint alors dire à son père et à sa mère : « Tout à l'heure, je jouais ici et là, lorsque je vis passer deux disciples du Buddha; j'en ai

profité pour inviter à dîner le Buddha et les quatre catégories (de sa suite). Je désire que vous leur prépariez des mets doux et excellents. » Son père et sa mère acceptèrent ce qu'il disait et se conformèrent à ses paroles; ils s'émerveillèrent de ce que, malgré son jeune âge, il avait conçu une noble pensée; en outre, ils trouvèrent admirable que, par sa conduite, il eût pu explorer et connaître ses vies antérieures; prenant les objets les plus précieux et les plus exquis, ils rassemblèrent les aliments dont la saveur était la plus réputée dans le monde, recherchèrent tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus fin et dépassèrent même ce dont l'enfant avait eu l'idée. Le Buddha et les religieux en foule, à cause de cette action méritoire, vinrent tous, en ayant recours à leurs puissances surnaturelles, dans la demeure de l'enfant pour y manger. Le père et la mère, les grands et les petits leur firent des offrandes et les nourrirent, et quand ce fut fini, firent passer des parfums, et de l'eau pour se laver; tout cela fut conforme à la Loi. Le Buddha leur expliqua les livres saints; aussitôt, le père, la mère, ainsi que l'enfant et tous leurs parents en ligne paternelle et maternelle, obtinrent tous le degré d'*a-wei-yue-tche* (avivartin).

Si telle est la grandeur du bonheur produit par le fait de prendre son refuge (dans les trois Vénérables), quel ne sera pas (le bonheur qu'on acquerra), si jusqu'à la fin de sa vie, on agit conformément à la sagesse et à la religion?

(*Fin du Kieou tsa pi yu king.*)

2328. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

	Pages.
Introduction.	1
Lieou tou tsi king (numéros 1-88)	1
Kieou tsa pi yu king (numéros 89-155).	347



2328. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

(69)

N. C

S C+ 1/19/26

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.

S. B., 148. N. DELHI.